Accessions
155,757
Shelf No.
G.3556.1
Barton Library. V.13

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecabinetdesfe13maye

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TREIZIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LA SUITE DES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF, ou son Voyage à l'isle de Borico, Traduction de l'Arabe.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME TREIZIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

C3336
1
v.13

185757
May 1878

LES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF.

Hiſtoire du Géant Hardoun & de la belle Nour: & l'Hiſtoire du Génie Féridoun & de la Princeſſe Cheroudah.

CETTE isle, pourſuivit-il, eſt aſſez grande, & elle a été autrefois fort habitée. Je ne vous dirai point d'où ſes habitans avoient tiré leur origine; mais ils vivoient ſans ambition & ſans diſtinction de rangs. Les familles alliées entr'elles formoient dans le milieu une eſpèce de ville ſans murs. Chacun s'appliquoit ſuivant ſon inclination, les uns à cultiver le riz & le gros millet dans les campagnes, les autres à tirer des cocotiers toutes les utilités que vous ſavez qu'ils produiſent. L'exercice ordinaire des jeunes gens étoit de chaſſer dans les bois aux gazelles, animaux timides, que les filles même ne craignoient pas de pourſuivre.

Nour, la plus jolie chasseuse de toute l'isle, s'étoit comme approprié les côteaux d'une haute montagne assez voisine de la ville. Tous les matins on la voyoit partir, le carquois plein de flèches & l'arc à la main, pour y aller; & parce qu'elle aimoit la solitude, ordinairement elle y alloit seule. S'étant un jour assise, fort fatiguée, à l'ombre de quelques arbres qu'un doux vent agitoit, elle entendit à côté d'elle un bruit soudain, & vit un homme d'une grandeur démesurée. A la grandeur près, il n'avoit rien de désagréable. Il étoit jeune, son regard n'étoit pas rude, de grands cheveux châtains, naturellement bouclés, lui flottoient sur les épaules, & il tenoit sous son bras un cèdre ébranché, qui, dans les occasions, pouvoit lui servir d'appui ou de défense. Ce prodigieux homme demeura quelque temps debout, puis il alla, sans rien dire, s'asseoir auprès de Nour, qui étoit presque morte d'effroi. Quel destin peu favorable, lui dit-elle en reprenant ses esprits, m'a condamnée à trouver un tombeau dans ton estomac? Ne blâmez pas les destins de vous avoir conduite ici, répondit le Géant, & ne me soupçonnez point de cruauté. S'il falloit en accuser l'un de nous deux, vous seriez certainement

plus embarraſſée que moi à vous juſtifier, puiſque je ne fais que languir depuis que je vous ai vue la première fois. Je n'ai juſqu'à préſent oſé me montrer à vous, de peur de vous épouvanter; je me ſuis contenté de vous contempler ſans être vu. Que je fus hier enchanté! que j'enviai le bonheur de la fontaine dont les ruiſſeaux font entendre d'ici leur murmure! Nour rougit à ces derniers mots, parce que le jour d'auparavant elle s'étoit baignée avec peu de précaution dans cette fontaine, croyant n'être obſervée de perſonne. Je ne dis rien qui doive vous troubler, continua le Géant; achevez de perdre cette peur mal fondée qui vous a d'abord ſaiſie. Si la grandeur de mon corps vous étonne, faites attention à ſes juſtes proportions, c'eſt en cela que la véritable beauté conſiſte. Je puis d'ailleurs hardiment vous vanter ma naiſſance.

Je m'appelle Hardoun. Je ſuis fils du grand génie Feridoun & de la princeſſe Cheroudah, fille du ſultan Raz-Andaz, roi des cent isles. Ce prince eſt le chef de tous les ſages de l'Orient. Toutes ces isles n'étoient d'elles-mêmes que des rochers ſtériles, mais par ſes enchantemens il les rendit fertiles, & en fit autant de petits royaumes. Dans chaque isle

il y avoit une ville grande & bien peuplée ; dans chaque ville un palais magnifique, dans chaque palais un trône d'or, & sur chaque trône une figure de Raz-Andaz, majestueusement assise, qui parloit, devant laquelle on plaidoit, & qui rendoit une justice exacte à chacun. Par une bisarrerie dont le sage Raz-Andaz n'auroit pas dû être capable, il avoit fait dépendre tous ces enchantemens de la virginité de Cheroudah, sa fille unique, qu'il gardoit à cause de cela, avec des soins incroyables ; s'étant lui-même enfermé exprès avec elle dans un lieu inaccessible aux hommes.

Feridoun étant devenu amoureux de cette princesse, surprit pourtant la vigilance du Sage. Cheroudah trouva bon qu'il l'enlevât. Les enchantemens de son père furent remplacés par d'autres plus admirables dans l'instant qu'ils cessèrent. Cheroudah jouit de la liberté & de son fidelle génie. En me voyant, vous voyez l'unique fruit de leurs amours. J'avois environ dix ans, lorsqu'un jour Feridoun parut fort triste. Pressé par mon aïeul de déclarer la cause de son chagrin ; c'est vous-même, sans le savoir, dit-il : vous m'avez pardonné ma témérité, mais vos protecteurs, plus inflexibles que vous, ne me l'ont

pas encore pardonnée. Turaſch, roi des génies, a condamné cet enfant à être abandonné à lui-même, & nous défend de lui faire part de nos ſciences. Vous ne le verrez peut-être plus. Il me prit entre ſes bras, & diſparoiſſant, il me porta dans l'isle de Subu, & me dit les larmes aux yeux : « Mon fils, » ne fuyez point les grands travaux ; ne » regrettez pas les voluptés des enchante- » mens ; ſuivez la vertu, afin que votre » gloire vienne de vous-même. Par mon » aide vous pourrez aller par-tout, mais » n'attendez que cela de moi, juſqu'à ce » que l'indignation de Turaſch ſoit paſſée ». Il s'évanouit en ſoupirant : je reſtai avec les tigres & les éléphans ſauvages, dont je devins bientôt l'effroi. J'ai parcouru depuis ce temps-là beaucoup de terres & de mers par le ſecours de mon père, & j'ai rendu la tranquillité à divers pays que des monſtres ravageoient. J'avois abordé ici dans le même deſſein, ſi de pareils beſoins s'offroient, mais hélas ! j'ai perdu, moi-même le repos que je prétendois procurer aux autres ; au lieu de faire éclater ma vertu, je me ſuis toujours caché, de peur d'être privé de votre vue. Hardoun regarda triſtement Nour en cet endroit de ſon récit ; enſuite il chanta

une longue chanson qu'il avoit composée à sa louange. Sa voix bruyante, qu'il entrecoupoit de temps en temps du son aigu d'un grand sifflet, fit taire tous les oiseaux des environs. Quand il eut achevé, Nour lui dit son nom & l'entretint de sa famille; après quoi, feignant d'être charmée de sa conquête, elle lui promit de revenir souvent, & lui donna pour gage de son amitié une de ses flèches, que le géant mit aussitôt dans sa chevelure, au-dessus de son front. Nour se retira, & se promit bien de ne plus s'exposer à semblable aventure. Elle ne sortit plus; Hardoun la chercha inutilement dans tous les lieux qu'elle avoit accoutumé de fréquenter.

Il souffrit, pendant cette absence, tous les maux que l'amour entraîne après lui. Tantôt il s'imaginoit que les parens de Nour la retenoient malgré elle; & tantôt qu'une langueur mortelle, ou quelqu'autre malheur, l'empêchoit de paroître. Il résolut enfin de descendre lui-même en personne dans la ville. La poitrine couverte d'une peau de lion, & son arbre à la main, il quitta la montagne. A peine fut-il apperçu du peuple, que toutes les maisons furent fermées, & que tous ceux qui se trouvèrent à découvert, abandonnèrent ce qu'ils faisoient, pour pren-

dre la fuite. Hardoun voyant que tout fuyoit devant lui, courut légérement après les derniers, & en attrapa un qu'il leva de terre, en le menaçant de le jeter de l'autre côté de la montagne, s'il ne lui apprenoit la maiſon de Nour. Le pauvre homme, déjà à demi-briſé, la lui montra. Nour brodoit un ſer-apah (1) pour Scimdy, jeune homme à qui ſes parens l'avoient promiſe en mariage. Dès qu'elle eût jeté la vue ſur Hardoun, qui, après avoir arraché la porte, ſe courboit pour entrer; elle ſe cacha les yeux avec ſes deux mains, & demeura immobile en attendant la mort. Mais le géant lui tint un langage ſi doux, qu'il la raſſura. Elle compoſa ſon viſage comme le premier jour. Elle lui fit accroire qu'elle l'aimoit, que ſans une longue maladie, elle n'auroit pas manqué au rendez-vous de la montagne, & qu'elle n'y manqueroit plus déſormais. Le géant, adouci, lui demanda quelques gages de la ſincérité de ſes diſcours. Nour, qui ne ſongeoit qu'à l'éloigner, lui donna le ſer-apah même qu'elle ornoit. Hardoun l'attacha ſur ſon épaule, & fier de cette parure & du bon

(1) Eſpèce de veſte.

succès de son voyage, il reprit le chemin de la montagne.

Les habitans ne l'eurent pas plutôt perdu de vue, qu'ils s'assemblèrent chez Nour. Informés des particularités de sa visite, les uns dirent qu'on ne pouvoit sans crime renvoyer la fille à la montagne, parce que le géant ne manqueroit pas de la forcer, & par conséquent de la tuer. Mais les autres répliquèrent que le salut de Nour causeroit la destruction de la ville; que le géant reviendroit, & qu'il renverseroit tout. Il fut déterminé que Nour entretiendroit toujours Hardoun dans de bonnes espérances, & lui promettroit de l'épouser dans un certain temps limité, pendant lequel on imagineroit les moyens de le faire périr.

Cette résolution prise, Nour fut envoyée au fils de Feridoun, qu'elle trouva assis sur une pierre, d'où il se leva pour venir au-devant d'elle. Nour l'aborda avec une fausse joie, & lui débita beaucoup de mensonges obligeans. Hardoun l'invita d'entrer dans une grotte qui lui servoit de palais. D'abord cette proposition causa un assez grand trouble dans l'esprit défiant de la fille; mais comme elle étoit en la puissance du géant, & que d'un autre côté cet amant ne paroissoit avoir pour

elle que des sentimens fort respectueux, elle ne s'opposa pas à sa volonté. Ils descendirent donc ensemble dans une vallée détournée, qu'un ruisseau d'eau pure traversoit; & Hardoun l'introduisit dans une vaste caverne, où il la fit asseoir sur un lit de mousse. Tandis qu'elle considéroit un lieu si sauvage, il ramassa tout ce qu'il avoit de plus précieux, & l'ayant apporté à ses pieds, il lui montra chaque chose, & lui dit: » depuis le temps » que mon amour me retient dans cette » montagne, j'y ai découvert des veines » d'or très-pur, dont j'ai détaché ces grands » morceaux que je vous présente. Ce vase » que vous voyez est d'une seule topase; » c'est un présent que me fit, il y a deux » ans, le roi de Queronde, après que j'eus » étouffé un dragon qui désoloit son pays. » La poudre noire que ce même vase renferme, est un chef-d'œuvre de médecine; » mêlée avec de l'encens, elle guérit toutes » sortes de blessures. Voici un grand nombre » de pierres précieuses que j'ai recueillies en » diverses contrées. Celle-ci éclaire la nuit, « celle-là résiste à la force du Tary (1); » cette autre naît dans la tête du poisson

(1). Vin qu'on tire des palmiers.

» couronné ; elle eſt claire ou trouble, ſelon » le temps qu'il fait ſur la mer. En voilà » une qui repréſente la langue humaine ; elle » fait réuſſir ceux qui ſe mêlent des amours » d'autrui. Le pied de cette belle aigrette eſt » tout couvert de diamans ; Sobaſchid, ſul- » tan des montagnards de l'isle de Borneo, » me l'a donnée pour honorer mon aïeul » en ma perſonne. Ne refuſez pas, char- » mante Nour, ce grand collier de groſſes » perles, je l'ai arraché au faux-dieu Mehah- » deu, dont j'ai briſé la ſtatue & détruit » le temple dans l'isle d'Aru ». Enfin Har- doun offrit à ſa maîtreſſe des dons d'une valeur ineſtimable, & elle choiſit ce qui lui agréa le plus. Elle mangea auſſi quelques fruits qu'il lui préſenta. Elle ne pouvoit s'empêcher d'être touchée de la généro- ſité & de la magnificence de ſon amant ; mais l'ingrate étouffa des ſentimens ſi juſtes. Pour continuer à le tromper, elle lui promit, en ſortant, de ſonder la volonté de ſes parens ſur l'alliance qu'il déſiroit faire avec eux, & le flatta d'une réponſe prompte & favorable. Le fils de Feridoun la conduiſit juſqu'au pied de la montagne.

Elle fut reçue dans la ville avec d'autant plus de joie qu'on la croyoit morte. Dès le

même jour les habitans se rassemblèrent, & creusèrent un puits d'une profondeur prodigieuse, qu'ils couvrirent de quelques branchages & d'un peu de terre, dans le dessein d'y attirer le géant. Les parens de Nour mirent en même temps la dernière main au mariage de leur fille. Scimdy se rendit chez eux avec grande compagnie; on ne pensa plus qu'à célébrer joyeusement les nôces. Mais Mordrek, autre jeune homme qui avoit aspiré pendant plusieurs années à la possession de Nour, ne se vit pas plutôt assuré du bonheur de son rival, qu'il fit éclater le plus affreux désespoir. Il rompit son bâton sur son genou, suivant la coutume de sa nation, & après en avoir jeté publiquement les morceaux en l'air, il sortit de la ville, en courant, dans l'intention d'aller se précipiter.

Arrivé sur le haut d'un rocher, où plusieurs autres amans désespérés avoient trouvé la fin de leur vie; « Rocher, s'écria-t-il, écoute » les dernières paroles d'un malheureux! » quelque dur que tu sois, Nour, la perfide » Nour, l'est plus que toi. Ah Nour! je suis » l'objet de ton mépris, & tu as préféré » Scimdy à l'infortuné Mordrek. Tu as » aujourd'hui accepté Scimdy pour ton époux. » Scimdy, grand Dieu! Scimdy le rebut de

» la nature. Quel prix a-t-il jamais gagné
» par ſon adreſſe ? A quelles danſes a-t-il
» réuſſi ? quand s'eſt-il diſtingué dans nos
» forêts avec ſon arc ? quels vers a-t-il faits ?
» dans quelle Agani a-t-il jamais célébré ta
» bouche & tes yeux ? Il eſt plus riche que
» moi. Il t'a donc achetée ? Ah ! que ſon
» eſclave lui demeure : & toi, barbare, puiſſe-
» tu être écraſée ſous le poids de ta chaîne,
» & me ſuivre bientôt ". En diſant ces paro-
les, il voulut s'élancer dans le précipice ;
mais une main puiſſante le ſaiſit ſoudainement
par derrière, & lui ſerra l'épaule & la poi-
trine avec tant de force, que cet homme,
qui ne cherchoit que la mort, craignit de
mourir quelques momens plutôt qu'il ne l'avoit
projeté. C'étoit Hardoun, qui, ayant entendu
ce qu'il avoit dit, s'étoit avancé ſans faire
aucun bruit. En arrêtant Mordrek, il pouſſa
du fond de ſa vaſte poitrine, un gémiſſement
qui fit trembler juſqu'aux échos, qui n'osè-
rent le répéter. Le malheureux Mordrek ne
fut pas fâché de le voir. Il lui raconta tout
au long ce qui ſe paſſoit, & l'aſſura que la
nuit qui approchoit devoit achever le triom-
phe de Scimdy. Le Géant lui commanda de
le mener droit & ſans délai où étoit l'aſſem-
blée, & lui jura qu'il alloit tirer une ven-

geance horrible de l'attentat de toute la ville. Mordrek remercia secrètement la fortune marcha devant le géant, lui servit de guide, & lui montra, pour l'animer davantage, l'abîme qu'on lui avoit creusé. Les chants d'allégresse, & le son joyeux des cimbales & des cornets d'argent leur auroit fait discerner la maison de Nour, s'ils ne l'avoient pas déjà connue. Hardoun, que son affront avoit mis dans une colère épouvantable, fut d'abord tenté d'embrasser cette maison, & de la secouer; mais la pensée qui lui vint, que sa maîtresse pouvoit avoir été forcée à fausser sa foi, suspendit sa furie. Il entra à genoux par une très-grande porte, dans une cour, où, suivant les mœurs d'alors, les époux, leurs parens, & tous leurs amis & amies soupoient au frais sur de grands tapis. Peuple maudit & abominable, leur cria-t-il, traîtres qui méprisez dieu & la bonne foi, & qui avez la hardiesse d'offenser les enfans des génies, votre dernière heure est venue. Ces effrayantes paroles, & la vue de celui qui les avoit prononcées, jetèrent tous les habitans dans une consternation inconcevable. Les uns se coulèrent sous les tapis, les autres grimpèrent sur les arbres, le plus grand nombre se prosterna en demandant la vie, les mains jointes

par-dessus la tête. Les plus proches parens de Nour & de Scimdy prirent Nour entre leurs bras, & l'opposèrent au géant comme un bouclier, dans l'espérance qu'un si bel objet seroit capable d'arrêter sa fureur. Ils ne se trompèrent point, car il ne l'eut pas plutôt enviſagée, qu'il se modéra, & qu'il se repentit d'avoir effrayé celle qu'il adoroit. Tout changé en un moment, il s'approcha d'elle, & dit à ceux qui la tenoient, qu'ils n'avoient rien à craindre, pourvu que la nuit même ils le fissent jouir de ses amours. Eux qui, dans l'état où ils étoient, auroient abandonné au géant toutes les filles de la ville, lui accordèrent très-volontiers sa demande, & lui protestèrent qu'ils n'auroient jamais pensé à donner un époux à Nour, s'ils avoient osé se figurer qu'un homme aussi extraordinaire que lui, eût voulu se marier comme les autres hommes. Le fils de Feridoun approuva ce discours, & mit son doigt sur la tête d'un chacun, en signe de réconciliation, puis il s'assit à côté de la craintive Nour, que tous les conviés encouragèrent à servir & à entretenir cet hôte formidable.

Pendant qu'elle l'amusoit, les principaux de l'assemblée se réunirent à l'écart, & conjurèrent contre lui. Nour, dirent-ils, lui fera

avaler autant de tary qu'elle voudra; son yvresse sera infailliblement suivie d'un sommeil profond: quand il sera endormi, nous saurons bien empêcher ce monstre de s'éveiller jamais. Sans différer, le maître de la maison fit remplir du tary le plus fumeux, un grand seau de porcelaine de la Chine, & le fit présenter à Hardoun par sa fille. Le géant, également charmé de la liqueur & de la main, vuida le seau tout d'une haleine. On eut soin de le remplir. Hardoun ne fut pas plus paresseux à le mettre à sec. Ce manège fut continué si long-temps, qu'à la fin toute la compagnie s'apperçut que le géant n'étoit plus maître de sa tête. Il ne prononçoit que des discours confus & sans suite, ses yeux troublés se fermoient malgré lui, le sommeil l'emporta sur sa foible résistance, on l'entendit ronfler. Ce fut là le signal de la victoire, pour les perfides qui l'environnoient. Ils lui lièrent les mains & les pieds avec de grosses cordes, & s'étant armés de tout ce qui se présenta, on vit comme autant de pigmées grimper sur ce corps vaste & robuste, & le percer en même-temps partout. Ce crime rendit Nour à Scimdy, & la joie à tous les conviés. Quelques jours après Nour mena son mari & ses parens à la caverne, d'où ils tirèrent de grandes richesses.

Mais Feridoun ne fut pas long-temps sans savoir ce qui étoit arrivé à son fils, & il résolut d'en venger la mort d'une manière digne de sa douleur & de son amour. Les habitans de l'isle s'étant rendus de toutes parts à la ville, pour y célébrer une fête, & mériter des prix que la belle Nour devoit distribuer de sa main, il se trouva subitement au milieu d'eux; & leur ayant dit d'une voix terrible qui il étoit, il toucha Nour du bout de son doigt. Tous les membres de cette jeune femme crûrent à vue d'œil, elle devint presque aussi grande que l'avoit été Hardoun, demeurant toujours néanmoins parfaitement belle, & ses traits conservant leurs charmes en grandissant. Si mon fils vivoit, dit alors le génie, craindriez-vous encore que ses caresses ne causassent la mort à cette créature? Et tandis qu'il vivoit, mon pouvoir n'étoit-il pas aussi grand qu'il l'est après sa mort? Ne m'étoit-il pas alors possible de faire de Nour ce que je viens d'en faire? Ah malheureux! vous seriez peut-être excusables si mon fils avoit caché son origine à cette ingrate, si vous aviez ignoré l'étendue de ma puissance, si la tendresse que j'avois pour lui vous eût été inconnue. Puisque rien ne vous justifie,

portez tous la peine d'un crime que nulle peine ne peut effacer. Cruelle Nour, de géante que tu es, deviens montagne; & vous, parens barbares, coupables alliés, infortunés concitoyens de cette bête féroce, renfermez-vous dans ses entrailles pour les ronger. Aussitôt Nour prit la forme d'une haute montagne qui occupa toute la place que tenoit la ville, & il ne parut plus personne dans toute l'isle. Mais neuf mois après cette transformation, la montagne trembla, gémit, fit de grands mugissemens qui étonnèrent les isles voisines. Leurs habitans passèrent en foule dans celle-ci, pour être témoins d'un spectacle qui sembloit se préparer. Après avoir attendu quelque temps, ils virent sortir par mille ouvertures un prodigieux nombre de souris qui se perdirent dans les bois. Ce fut ainsi, qu'avec des douleurs très-aiguës, la misérable Nour rendit sous une forme honteuse tous les complices de sa cruauté. Telle fut la fin de la vengeance de Feridoun; mais sa douleur ne finit point. Il aime cette isle, il la haït; il la protège, il la déteste: il y verse plus de larmes que son fils n'y a versé de sang. C'est le théâtre de l'affliction la plus opiniâtre. Aussi n'y souffre-t-il pour habitans

que des affligés. Elle eſt donc habitée, dis-je au Santon? Elle l'eſt de cinq Santons, en me comptant, répondit-il. Les quatre autres s'aſſembleront ici demain pour faire la prière du point du jour. Le Santon ſe leva, & après avoir rangé le lieu où nous étions, il nous montra deux petits lits de repos, & ſe retira dans ſon oratoire, où il paſſa preſque toute la nuit à pleurer.

Le matin, les quatre Santons ſe rendirent chez lui, & nous ſaluèrent en gardant le ſilence: il y en avoit trois jeunes & un vieux. Nous allâmes nous purifier tous à une fontaine qui étoit à côté de la cabane, & nous entrâmes dans l'oratoire pour faire la prière. Notre hôte ſervit d'Iman. Lorſque la prière fut achevée, il nous fit aſſeoir autour d'un coffre plus long que large, qui étoit au milieu de l'oratoire: & ayant tiré d'une niche l'Alcoran, il en lut un chapitre, que nous écoutâmes avec beaucoup d'attention & de reſpect. Il remit enſuite le divin livre à ſa place, puis il s'approcha du coffre, & ſe coucha deſſus en l'arroſant de ſes larmes. La contenance des autres Santons étoit fort triſte, & la nôtre auſſi, par imitation. Après qu'il ſe fut relevé, il nous regarda tous deux, & dit: Muſulmans,

je vais vous montrer le sujet de mes pleurs. Il ouvrit le coffre : nous y vîmes le corps d'une jeune femme parfaitement belle, si bien conservé, qu'il sembloit qu'elle dormît, ou qu'elle ne fît que d'expirer. Le Santon nous laissa considérer assez long-temps cet objet, dont la vue fit couler de ses yeux de nouveaux torrens ; après quoi il referma le coffre, & nous remena dans la chambre, où nous nous assîmes. Les visages changèrent un peu, & s'ils ne passèrent point de la tristesse à la joie, du moins parurent-ils moins sombres. Le vieux Santon commença la conversation, en disant que Feridoun ne viendroit qu'à la troisième prière. Si cela est, dit notre hôte, ces étrangers qui veulent le consulter, demeureront ici assez de temps pour apprendre les différentes aventures qui nous ont rassemblés dans cette isle : & comme ils sont sans doute frappés de ce qu'ils viennent de voir, je leur raconterai d'abord la mienne, si la compagnie le trouve bon. Tous les Santons ayant témoigné qu'ils en étoient contens, nous lui marquâmes de notre part combien nous étions sensibles au soin qu'il prenoit de prévenir nos prières.

Aventure du Santon, mari de la jeune femme.

JE suis, dit-il, fils d'un riche marchand de Massulipatan. Mon père m'éleva dans le négoce & dans les travaux qui en sont inséparables; & quand je fus en âge d'être marié, il me fit épouser l'infortunée Kakoulé, que je pleure. Elle avoit l'esprit cultivé, des mœurs douces, un amour tendre pour moi. A l'égard de la beauté, vous pouvez en juger par les traits que la mort & le tombeau n'ont point encore effacés. Deux ans après notre mariage, mon père fut informé qu'un commis qu'il avoit à Macassar, & qui étoit chargé du plus riche de ses magasins, avoit dissipé par ses débauches une grande partie des marchandises qu'on lui avoit confiées. Je m'offris d'aller arrêter ce désordre, & de me jeter pour cela dans le premier vaisseau qui mettroit à la voile. Mes offres furent agréables à mon père, mais elles plongèrent ma chère Kakoulé dans une si horrible tristesse, que sa douleur l'auroit emportée, si je ne lui avois permis de me suivre. Elle renonça donc généreusement à la tranquillité & aux commodités auxquelles

quelles elle avoit jusqu'alors été accoutumée. Nous nous embarquâmes avec un grand nombre de personnes de toutes sortes de nations & de conditions. Mais bientôt l'agitation du vaisseau, l'air de la mer, les insomnies, le changement de nourriture, & mille autres désagrémens attachés à la navigation, causèrent une révolution dans le tempérament de mon épouse. Elle tomba malade; & dans très-peu de jours elle succomba sous la violence de son mal. « Je » meurs contente, me dit-elle, puisque je » meurs auprès de toi : la seule grâce que » je te demande, c'est qu'un même tom- » beau nous enferme, quand le ciel aura » terminé tes jours. » Dès qu'elle eût rendu l'esprit, & que les premiers mouvemens de mon désespoir furent un peu passés, je mis son corps dans le même coffre où vous l'avez vu, & je suppliai les officiers du vaisseau de me permettre de le garder. Tandis que la mer & les vents nous furent favorables, ils ne contrarièrent pas mes désirs. Mais dès les premières apparences de tempête, quelques marchands superstitieux commencèrent à dire que si nous périssions il ne falloit pas s'en étonner, puisque contre les loix de la mer, nous avions un cadavre

dans le vaiſſeau. Ces murmures, qui n'auroient pas eu de ſuite ſi le beau temps étoit revenu, ſe multiplièrent à meſure que la tourmente ſe renforça; à la fin, tout le vaiſſeau ſe ligua contre moi. Mes prières, mes larmes & mes préſens même furent rejetés. Je me vis contraint de céder à leur aveugle obſtination. Je vous conjure, leur dis-je alors, de différer au moins encore un peu à livrer aux flots une ſi précieuſe victime? que l'inflexible Monkir vous écoute comme vous m'exaucerez. En diſant ces paroles, je paſſai à l'autre bout du bâtiment, & m'étant confondu pour quelques momens avec les matelots & les ſoldats, afin que ces hommes inexorables me perdiſſent de vue, j'allai, à l'inſçu de tout le monde, m'enfermer dans le coffre. " tu l'as ſouhaité, „ chère épouſe, dis-je alors à Kakoulé, „ comme ſi elle vivoit encore; ton déſir „ ſera accompli: reçois cette dernière preuve „ de ma tendreſſe. „ Je fermai un reſſort que j'avois autrefois fait faire à ce coffre, pour des vues bien différentes, & embraſſant étroitement le corps inanimé, je me tins immobile comme ſi j'avois moi-même été privé de la vie. Apparemment que la fureur des vents augmenta encore, car peu

de temps après, on enleva le coffre avec une infinité d'imprécations, & on le précipita dans les ondes. Je perdis abſolument toute connoiſſance, & je fus quelque temps le jouet des flots, qui jetèrent enfin le coffre ſur le bord de cette isle. Feridoun, qui l'apperçut, le tira de l'eau, l'ouvrit, & voyant qu'il me reſtoit encore un petit ſouffle de vie, il me la conſerva par ſes ſoins.

Feridoun eſt heureux, m'écriai-je, de vous poſſéder dans ſon isle; vous êtes un prodige d'amour & de fidélité: je connois un monarque qui vous préféreroit à ſes plus beaux diamans. Quoique nos propres malheurs, dit le plus ancien des Santons, nous ſoient ſi préſens que nous ne pouvons preſque être ſenſibles à autre choſe; ce que nous venons d'entendre nous attendrit toujours, lorſqu'on nous le raconte. Vous, que la jeuneſſe rend plus vifs & plus impatiens que moi, pourſuivit-il, en regardant les trois jeunes Santons, faites part de vos aventures à ces Muſulmans. Les jeunes Santons témoignèrent qu'ils étoient prêts à obéir; & l'un d'eux qui étoit aſſis auprès de moi, prit la parole.

Nous ſommes tous trois, dit-il, natifs de la grande isle du Schore-Pulou, & une loi,

qui depuis un temps immémorial y eſt rigoureuſement obſervée, nous a rendus malheureux. Par cette loi, le troiſième enfant de chaque famille eſt privé de ce qui devroit lui revenir des biens de ſes parens. Je dis qu'il en eſt privé, parce que, quoique la loi porte ſeulement qu'il n'héritera point, à moins qu'il n'exécute un commandement que le Cadi lui fera lorſqu'il aura atteint l'âge de quinze ans, le commandement eſt toujours ſi difficile, qu'il n'arrive preſque jamais que le jeune homme l'accompliſſe. L'ordre de la naiſſance nous a aſſujettis tous trois à cette loi inhumaine.

Aventure du premier des jeunes Santons triſtes.

A L'AGE de quinze ans, je fus donc préſenté au Cadi avec les formalités ordinaires, car cela ſe fait publiquement. Il m'ordonna de lui apporter trois dattes au noyau d'or. Après avoir reçu cet ordre, ma mère me donna ſecrètement une bonne ſomme d'argent, & je m'embarquai. En converſant dans le navire avec quelques voyageurs qui ſe racontoient les uns aux autres leurs aven-

tures, je ne leur fis pas un myſtère de l'état de ma fortune. Je leur déclarai en plaiſantant le commandement que m'avoit fait notre Cadi, que je traitois de viſionnaire. Votre Cadi n'eſt pas ſi viſionnaire que vous penſez, interrompit un homme de la compagnie; les dattes au noyau d'or croiſſent en Afrique ſur le palmier bleu. Mon aïeul qui étoit en grand commerce avec le roi de Souffel (1), & qui avoit appris de lui-même que ce palmier étoit dans une de ſes provinces, m'en a entretenu pluſieurs fois. Agréablement ſurpris d'une découverte ſi peu attendue, je voulus m'inſtruire des difficultés que j'avois à ſurmonter; mais l'homme qui avoit parlé m'aſſura qu'il ne ſavoit ſur ce ſujet que ce qu'il venoit de me dire. Nous mouillâmes à l'embouchure d'une moyenne rivière de la grande isle de Sherne (2), où je trouvai la commodité d'un vaiſſeau qui alloit paſſer le canal qui ſépare cette isle de la terre ferme. Etant arrivé au Souffel, j'interrogeai pluſieurs perſonnes ſur ce que je cherchois. On me répondit unanimément que le palmier bleu étoit dans le royaume, mais qu'on ne ſavoit pas en quel endroit. De qui avez-vous donc

(1) Peut-être Sofala.
(2) C'eſt Madagaſcar.

appris qu'il y eſt, diſois-je ? A cela les habitans de Souffel me répondoient qu'ils l'avoient appris de leurs ancêtres, gens de bien, & qui n'avoient nul intérêt à les tromper. J'achetai un cheval, je pris des vivres & j'entrepris de parcourir tout le royaume, qui n'eſt pas grand. Après en avoir viſité inutilement les deux tiers, je m'arrêtai un ſoir dans un vallon, où je m'endormis. Durant mon ſommeil, je vis une dame habillée à la mode du pays, qui me demanda avec beaucoup de douceur ce que je cherchois. Le palmier bleu, lui dis-je ? ſi je ſavois où il eſt, peut-être que je ne ſerois pas déshérité. Je lui expoſai la loi de ma patrie, & le commandement que j'étois chargé d'exécuter; & je la priai de m'accorder ſon ſecours. Puiſque vous avez recours à moi, reprit-elle, ce ſera votre faute ſi vous êtes déshérité. Au ſortir de ce vallon vous trouverez une belle fontaine, d'où coule un ruiſſeau qui va ſe décharger dans un grand fleuve, qui n'eſt pas fort éloigné de cette ſource. Au fond de la fontaine vous appercevrez un petit caillou bleu, que vous ne manquerez pas de prendre, après quoi vous ſuivrez le ruiſſeau juſqu'au fleuve que vous côtoyerez juſqu'à un endroit

où il se partage en deux branches pour former une isle ou plutôt un jardin. C'est au milieu de ce jardin que se trouve le palmier bleu. Sur le bras du fleuve, qui est de ce côté-ci, il y a un fort beau pont de marbre, défendu par vingt-sept léopards qui ne laissent passer personne. Avant qu'ils puissent vous voir, mettez le caillou bleu dans votre bouche, & laissant paître votre cheval le long du fleuve, allez à pied au pont & passez hardiment, le caillou vous rendra invisible. Quand vous serez près du palmier, cueillez trois dattes & les emportez, sans toucher aux autres dattes; gardez-vous bien sur-tout d'en manger. La dame disparut; & d'abord que je fus éveillé, je suivis la route qu'elle m'avoit marqué. La fontaine, le caillou, le fleuve, le pont, les léopards, se présentèrent successivement à moi. En entrant dans le jardin, je fus successivement embaumé d'une odeur raviſſante qui sortoit des fleurs & des fruits dont tous les arbres étoient chargés. Mais ni ces fruits, ni ces arbres, n'avoient rien de comparable au palmier bleu & à ses dattes. Son tronc sembloit être du plus précieux lapis (1) de Samarkande à grandes

(1) Le plus beau lapis vient de Samarkande & de Bokara.

veines d'or, & ſes longues feuilles avoient l'éclat des plus fins ſaphirs. Que vous dirai-je de ſes fruits ? On ne peut rien imaginer de ſi attrayant. Je jure par Mahomet & par Ali ſon gendre, fils d'Abutalib, que c'eſt pour rendre témoignage à la vérité que j'en parle ainſi, & non pour exagérer la force de la tentation qui me vainquit. En voyant ces dattes, je fus enflammé d'un tel déſir d'en manger, que je crois encore à préſent que je ſerois mort ſur la place, ſi je ne m'étois ſatisfait. Je tirai donc de ma bouche le caillou bleu, j'étendis la main, & je commençai à arracher, à manger de ces merveilleux fruits. J'étois enchanté de leur goût : mais que le plaiſir fut court ! les léopards me virent ; ils accoururent en ſoufflant & en faiſant de grands ſauts, ſe jetèrent tous ſur moi, & me renverſèrent. J'allois être déchiré ſans l'arrivée ſoudaine de la dame qui m'avoit apparu la nuit. A ſa vue, ces bêtes cruelles s'enfuirent. Je me relevai ſur les genoux, & me proſternant à ſes pieds, je tâchai de lui exprimer mon repentir & ma reconnoiſſance. Vous avez manqué votre coup, me dit-elle, reconnoiſſez votre faute, & allez la pleurer dans l'isle du génie Feridoun, mon parent, qui eſt encore

plus affligé que vous. Elle me prit par la main, & m'ayant conduit au-delà du pont, elle m'ordonna de m'éloigner au plus vîte, & de rejeter en paſſant le caillou bleu dans la fontaine. Je le fis dès que j'y fus arrivé, & dans le moment la fontaine s'évanouit. M'étant retourné, je ne vis plus ni le fleuve, ni le pont. Fort étonné de toute cette aventure, mais beaucoup moins ſurpris des diſcours des habitans de Souffel que je ne l'avois été auparavant, je repris le chemin de cette ville-là, où je rentrai en mer pour venir ici.

Aventure du ſecond des jeunes Santons triſtes.

Le commandement que me fit notre Cadi, dit le ſecond des jeunes Santons triſtes, n'étoit pas moins difficile que celui duquel on vient de parler; mais il eut cela de plus commode, que ce juge ne me cacha pas le chemin que je devois ſuivre. La belle Amberboi, fille du génie Arrout, ne vous refuſeroit pas ſes bonnes grâces, me dit-il, ſi vous pouviez les mériter. Allez donc vous montrer digne d'elle; ſon palais eſt dans l'Isle d'Hao. Je fis marché avec le patron

d'un bâtiment portugais de Macao, qui, en retournant à la Chine, toucha à l'Isle d'Hao, & me mit à terre. Cette Isle eſt faite en pain de ſucre. De quelque côté qu'on y aborde, on découvre le palais de la fille d'Arrout, qui eſt bâti ſur la hauteur. Mais on ne peut ſe rendre à ce palais que par un eſcalier taillé dans le roc, que ſix portes magnifiques partagent en autant d'eſpaces égaux. Ayant frappé à la première porte, ſix derviches (1) ſe préſentèrent, & l'un d'eux, tout courbé de vieilleſſe, me demanda qui j'étois, & où j'allois ? Je répondis conformément à la vérité. Si je pouvois compter ſur ta ſageſſe, reprit-il, je te donnerois de bons avis. Oh ! aſſurez-vous, lui repartis-je, que j'en profiterai à merveille ; donnez-les-moi ſeulement. Le derviche ſecoua la tête ; paſſe, paſſe, dit-il, mon enfant ; tu ne ferois rien de ce que je te dirois, tu as trop bonne opinion de toi-même. Juſqu'au revoir. Il me tourna les épaules avec ſes

(1) Religieux Mahométans. Ils ſont ordinairement vêtus de peaux d'animaux ſéchées au ſoleil ; ils vont tête & pieds nus, ils ſe raſent tout le poil qui croît ſur leur corps ; ils ſe brûlent les tempes ; ils ont les oreilles percées, & y portent de gros anneaux de jaſpe de diverſes couleurs.

compagnons. Je montai lentement à la seconde porte, en faisant réflexion qu'effectivement je ne me défiois pas assez de moi-même. Quand on l'eut ouverte, cinq Calenders (1) se mirent devant moi, & l'un d'eux me dit : Qui es-tu ? où vas-tu ? que veux-tu faire ? Je suis, répondis-je, un pauvre jeune homme, obligé par toutes sortes de motifs à servir la reine Amberboi ; je ne suis ni adroit ni savant, mais je saurai bien préférer ses volontés aux miennes. O la divine science ! s'écrièrent les cinq Calenders. Jeune homme, suis ton chemin. A la troisième porte, quatre Santons (2) m'arrêtèrent, & celui qui me paroissoit être leur chef, me dit : Tu viens, selon toutes les apparences, servir la reine ; quel salaire en espéres-tu ? & combien de temps prétends-

(1) Religieux Mahométans plus estimés que les Derviches. Ils sont vêtus d'une petite robe courte, sans manches, tissue de poils de cheval ou de chameau mêlés avec de la laine ; ils se rasent le poil ; ils portent des chapeaux ornés de franges de crin, ils ont au cou un gros anneau de fer, & d'autres anneaux de même matière aux oreilles ; quelques-uns d'eux en ont encore un autre du poids de deux livres, attaché à la partie de leur corps qui sert à la génération.

(2) Prêtres Mahométans.

tu demeurer à son service ? Je répondis que je ne voulois point d'autre récompense que le plaisir de lui obéir ; que je la servirois autant que je l'aimerois, & que je l'aimerois toute ma vie. Bonne réponse, dirent les Santons, en me faisant place. Je les saluai, & assez content de moi, je gagnai la quatrième porte, où je rencontrai trois Mullahs (1). Est-ce par force, me dirent-ils, ou si c'est par amour, que tu viens servir la reine ? si elle te commande des choses impossibles, lui obéiras-tu ? La reine est trop juste, répondis-je, pour imposer des loix dont l'exécution soit impossible. Il est vrai qu'un pressant motif d'intérêt m'a d'abord engagé à venir lui offrir mes services ; mais à présent cette raison n'est plus, c'est de mon plein gré que je veux être à elle. Monte, répliquèrent les Mullahs. La cinquième porte me fut ouverte par deux Imans (2) ; voici quelle fut leur question : Si tu étois le maître de choisir, qu'aimerois-tu mieux, ou demeurer avec la reine, ou qu'elle allât demeurer avec toi ? Si j'étois maître de choisir, je ne choisirois pas, leur

(2) Curés Mahométans.
(1) Docteurs Mahométans.

dis-je, je m'en rapporterois à la reine. Fort bien, repartirent les Imans, continue ta route. Une nymphe (1), des plus mignones, se trouva à la sixième porte. Si ma maîtresse vous juge indigne de ses bontés, me dit-elle, que ferez-vous? Charmante nymphe, repartis-je, je la supplierai de m'en rendre digne; & je la défierai de m'empêcher de l'aimer. Si elle vous aime à son tour, répliqua la jeune nymphe, contentez-vous de sa personne, & ne désirez rien de plus.

Après cet avis, elle m'introduisit dans l'appartement de la divine Amberboi, à qui je fis un don de moi-même en baisant le bord de l'estrade qui portoit son trône. Levez-vous, me dit-elle, j'accepterai vos offres, si vous savez obéir. Deux nymphes me prirent par les mains, & m'emmenèrent. Pendant un mois j'obéis exactement à tout ce qui me fut commandé, & je m'apperçus que les beaux yeux de la reine qui dans les commencemens étoient l'indifférence même, devenoient de jour en jour plus favorables. Elle m'aima enfin très-ardemment, & son cœur étant dans cette heureuse disposition, elle me tint

(1) A la lettre il faut traduire *Gine du second ordre*.

un jour ce discours : Tu m'as gagnée par tes soumissions ; mais ce lieu est peu propre à nos plaisirs. Des gines curieuses & jalouses, qui se disent mes amies, en savent trop bien la route, nous y serions trop tôt découverts. Je sais un réduit délicieux où nous serons beaucoup moins exposés : allons-y. Je lui marquai que j'étois tout prêt à la suivre. Préparons-nous donc au départ, continua-t-elle, en me faisant entrer dans un grand cabinet. C'étoit son trésor. J'y vis avec étonnement six tables d'or, sur chacune desquelles il y avoit un grand vase de turquoise de vieille roche, rempli de richesses inestimables. Le premier étoit plein de topases ; le second d'émeraudes, le troisième de rubis ; le quatrième de saphirs ; & le cinquième de diamans & de perles parfaitement rondes, grosses comme des noix de galle. Le dernier vase qui étoit plus grand que les autres, renfermoit toutes sortes de bijoux si délicatement travaillés, que l'art y surpassoit la matière, quoique la matière ne fût qu'or & pierreries d'une perfection achevée. Mon cher, me dit Amberboi, prenez dans ce trésor tout ce qui vous plaira le plus, afin de l'emporter. J'étois ébloui ; mais me souvenant fort bien du conseil de la nymphe : ma reine, répondis-je,

je n'ai des yeux que pour vous seule ; vous me faites injure. En disant cela, je fis semblant de vouloir sortir du cabinet. Amberboi me retint en me jetant au cou ses beaux bras ; & avec un sourire qui sembla m'ouvrir les cieux, au moins, me dit-elle, ne refuserez-vous pas cette bague ? Elle en prit une qui étoit dans le vase aux bijoux, & me la mit au doigt. Je considérai quelques momens la bague, & je m'apperçus qu'au lieu d'un diamant, c'étoit mon portrait qui y étoit enchassé. Je fus si surpris & si charmé d'une nouveauté si galante, que je dis à la belle Gine, que je croirois commettre une grande incivilité, si je ne laissois pas cette bague où elle avoit elle-même daigné la mettre. Amberboi changea tout à coup de visage, & avec une contenance fière & dédaigneuse, imposteur, me dit-elle, fourbe, ingrat, parjure, tu aimes donc autre chose que moi ? Fui, malheureux, fui, va t'idolâtrer. Ces paroles me frappèrent comme un coup de foudre. La fille d'Arrout sortit. Cinquante nymphes de sa suite, furieuses comme des lionnes, entrèrent, & sans que je fisse aucune résistance, me traînèrent jusqu'à la seconde porte de l'escalier taillé dans le roc. Cette porte & les autres, jusqu'au bas de l'escalier, étoient ouvertes,

& tous les gardes m'attendoient au paſſage pour précipiter ma ſortie. Les deux imans me ſaiſirent chacun par un bras, & me lancèrent avec impétuoſité aux mullahs; ceux-ci me pouſsèrent de toutes leurs forces vers les ſantons; les ſantons m'envoyèrent avec plus de roideur encore aux calenders, & les calenders me firent paſſer ſi rapidement l'eſpace qui étoit entr'eux & les derviches, que je ne ſais ſi je touchai à terre. Je tombai ſans haleine & à moitié mort au milieu de ces derniers, qui me laiſsèrent reſpirer un peu de temps en ſe moquant de moi, & en faiſant retentir toute la montagne de leurs huées. Quand je me fus remis, je l'avois bien prévu, mon fils, me dit le derviche, courbé de vieilleſſe, que vous n'auriez pas un grand ſuccès. La préſomption eſt la ſource de trop de vices, l'amour propre eſt trop impérieux où la vanité règne. Sortez, allez vous aſſeoir ſur ce rocher, ajouta-t-il, en attendant que quelque vaiſſeau paſſe. Je ſortis, il me montra un rocher ſur le bord de la mer, & il ferma la porte. J'allai me mettre ſur cette roche, & y pleurer ma folie. Je demeurai en ce lieu-là plus de trois ſemaines, pendant leſquelles le derviche m'apporta tous les jours un peu de riz & quelques herbes amères. Mes

cris & mes signaux arrêtèrent le premier navire qui parut à ma portée ; il m'envoya sa chaloupe ; & quand je fus sur le point d'y monter, le vieux derviche me conseilla de me réfugier dans cette isle-ci, le plutôt que je le pourrois. Je me trouve bien d'avoir suivi son conseil.

Aventure du troisième des jeunes Santons tristes.

L'ORDRE que me prononça le Cadi de notre ville, dit le troisième des jeunes Santons tristes, indigna tous ceux qui l'entendirent, parce qu'ils le trouvèrent plus impossible à accomplir que tous les commandemens qu'il eût fait en pareil cas depuis dix ans. Va prendre, dit-il, l'âne du Daggial (1) dans la montagne de Caf, & me l'amène. Je retournai à la maison, fort triste. Ma tristesse attendrit jusqu'à mes frères. Ils consentirent que mon père & ma mère me donnassent une très-grosse somme, bien persuadés que de ma vie je ne leur serois à charge. Je passai à la première occasion, de l'isle de Schore-

(1) L'ante-Christ des Mahométans.

Pulou dans la terre ferme, où j'achetai un eſclave, deux bons chevaux, l'un pour moi, l'autre pour lui, & une mule pour porter des proviſions. Je m'armai, j'armai auſſi mon eſclave, à qui je promis la liberté & des préſens au retour de notre voyage, & nous prîmes le chemin des montagnes. Comme celle de Caf entoure toute la terre, il ne nous fut pas difficile d'en trouver la chaîne, & quand nous y fûmes, nous la ſuivîmes à petites journées, en nous traitant fort bien, & en nous informant avec ſoin du Daggial & de ſon âne dans tous les lieux habités. Nous marchâmes pendant trois grands mois ſans en rien apprendre. Un matin, après avoir traverſé un petit bois aſſez touffu, nous entendîmes derrière nous des cris menaçans, mêlés de quelques autres qui ſembloient être pouſſés pour exciter la compaſſion. Frère, dis-je à mon eſclave, détournons notre mule de la vue des paſſans, & retournons ſur nos pas, pour voir ce que ces cris ſignifient. Si quelques malheureux ont beſoin de notre ſecours, haſardons nos vies. Le péril où ils ſont tombés aujourd'hui, nous menace peut-être pour demain. L'eſclave, qui étoit homme de réſolution, fit paſſer la mule dans un hallier fort épais, & après l'avoir attachée,

il me rejoignit. Nous mîmes nos arcs en état, & nous courûmes au bruit. Nous vîmes trois hommes adoſſés à un gros arbre, qui ſe défendoient courageuſement contre ſept brigans. Nous décochâmes ſans héſiter ſur les aſſaillans, & de nos deux coups nous en mîmes deux par terre. Un ſuccès pareil ſuivit notre ſeconde décharge. Les trois qui reſtoient vinrent à nous comme des tigres déchaînés; mais dans le temps que, le cimeterre tiré, nous nous diſpoſions à les bien recevoir, les trois hommes que nous avions délivrés, & qui s'étoient mis à leur pourſuite, les atteignirent & les percèrent.

J'embraſſai ces voyageurs, très-ſatisfait des remercimens qu'ils me firent, & je leur dis: Meſſieurs, je crois qu'il vous eſt aſſez indifférent auſſi-bien qu'à moi d'entendre les dernières paroles de ces miſérables; ainſi je vous conſeille de venir avec moi vous donner une occupation moins ennuyeuſe. Je les menai droit à la mule. Nous fîmes enſemble ſur l'herbe un repas où ils mangèrent de très-bon appétit. Je leur racontai le ſujet de mon voyage, & je les exhortai à me dire franchement ce qu'ils en penſoient. Une bonne œuvre n'eſt jamais perdue, dit l'un des trois voyageurs; nous pouvons vous

instruire mieux que personne de ce que vous cherchez, car nous demeurons au pied de la montagne où est l'âne du Daggial, & nous n'ignorons pas ce qu'il faut que vous fassiez pour vous rendre maître de cet animal. Loué soit dieu, chers amis, m'écriai-je, vous finissez mes peines. Ne nous flattons encore de rien, reprit le voyageur, on ne vient pas toujours à bout de ce qu'on entreprend, même avec le plus de connoissance. Continuons notre marche; quand vous serez sur les lieux, vous aurez tout le temps de consulter votre cœur. Au reste, vos montures ne peuvent que vous nuire désormais; car il faut entrer bien avant dans les montagnes, par des chemins presque impraticables. Je demeurai quelque temps pensif, puis prenant courageusement mon parti, je fis vider les paniers de la mule, & je divisai nos vivres en cinq parts. Nous nous chargeâmes chacun de la nôtre, les trois voyageurs & moi; après quoi je dis à mon esclave: la cinquième te suffira pour aller jusqu'au premier lieu habité; je te donne, avec la liberté, ces trois animaux & cette bourse; prie dieu pour moi. Je lui mis dans la main une bourse où il y avoit vingt-cinq sequins. L'esclave ne reçut mes dons qu'en pleurant; pour moi,

je ſuivis à pied mes conducteurs. Nous marchâmes ſix jours entre des précipices, & enfin nous arrivâmes dans une vallée bien arroſée & fort verdoyante, dans laquelle paiſſoit une grande multitude d'animaux utiles. Il y avoit dans cette vallée de grandes maiſons groſſièrement bâties, où celui qui me portoit ordinairement la parole me fit entrer, & où il me traita avec une magnificence ruſtique. Quand tout ſon monde fut retiré, il me dit : » ſeigneur, ſur le ſommet » de la montagne à laquelle nous touchons, » il y a un bois qui n'eſt compoſé que d'ar» bres odoriférans. C'eſt dans ce bois que ſe » tient l'âne du Daggial, parce qu'il ne vit » que de bonnes odeurs. Il eſt noir comme » de la poix, & il a des aîles de même » couleur. Il ne peut ſouffrir, ni la moindre » infection, ni la moindre peſanteur ſuper» flue, ni la moindre crainte dans celui qui » le monte. Les précautions à l'égard des » deux premiers articles ſont aiſées à pren» dre; mais, ſeigneur, peſez bien le troi» ſième; car ſi l'âne de Daggial vous ſent » timide, lorſque, comme un aigle, il s'élè» vera avec vous dans les nues, c'eſt fait » de votre vie, il vous précipitera du ciel » en terre ». Le courage ne me manquera

pas, mon cher hôte, lui répondis-je ; ne ſongeons qu'à nous remettre de nos fatigues. Deux jours après je le priai de me ſervir de guide. Ayant long-temps monté, nous nous arrêtâmes auprès d'une très-belle fontaine. Je m'y lavai depuis les pieds juſqu'à la tête ; j'y lavai auſſi mon ſar-apat, & le peu de vêtemens que j'avois gardés. Mon hôte prit congé de moi, en diſant qu'il ne pouvoit aller plus loin, de peur d'encourir l'indignation du Daggial, & en me ſouhaitant toutes ſortes de proſpérités.

Je montai juſqu'au bois odoriférant, où je trouvai l'âne tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me laiſſa approcher de lui, il ſouffrit même que je le careſſaſſe, & je le careſſai aſſez long-temps afin de l'accoutumer un peu à moi. Enfin, je ſautai deſſus, & dans l'inſtant il déploya ſes grandes aîles, & commença à fendre l'air avec une rapidité merveilleuſe. En moins d'une heure, je me vis au-deſſus de l'océan. Je n'avois nulle peur ; je me flattois même déjà que mon cœur ne pouvoit en être ſuſceptible, lorſque je vis devant moi, au milieu des nues, un grand géant noir, armé d'un javelot de feu, qui m'attendoit pour me percer. Quoiqu'il fût noir, ſa barbe, ſes cheveux, &

les autres poils de ſon corps étoient blancs. Il n'avoit qu'un œil & un ſourcil ; mais cet œil étinceloit comme une comète, & le regard en étoit horriblement effrayant. C'étoit le Daggial lui-même. Je l'avoue, une viſion ſi épouvantable me troubla, je fus ſaiſi de crainte. Peut-être me ſerois-je raſſuré, mais c'eſt ce que l'âne n'attendit pas. Il ſe dreſſa en ſecouant l'échine du cou ; forcé de lâcher priſe, je tombai dans la mer. J'eus aſſez de bonheur pour n'être pas ſuffoqué d'abord. Je revins au-deſſus de l'eau, ſuivant la coutume, & comme je ſais nager, & que d'ailleurs j'étois vêtu fort à la légère, je m'y ſoutins. Des pêcheurs qui n'étoient pas loin de-là, & qui avoient entendu le bruit de ma chûte, s'avancèrent promptement avec leurs barques, & me tirèrent de l'eau. J'appris d'eux qu'ils étoient d'une isle voiſine de celle-ci, & avec quelle humanité le génie Feridoun accueilloit les fidelles affligés. Cela m'engagea, après m'être rétabli pendant quelques jours, à les ſupplier au nom même de ce généreux génie de me paſſer dans ſon isle ; ce qu'ils m'accordèrent très-volontiers.

Aventure du vieux Santon chez la reine des montagnes.

LE troisième des jeunes Santons tristes ayant cessé de parler ; je me suis aussi rendu dans l'isle de Feridoun, dit le vieux Santon, sur la grande réputation de générosité que ce génie s'est acquise à juste titre. Après avoir passé ma jeunesse dans les armées, où j'avois donné, dans toutes les occasions qui s'en étoient offertes, des preuves de ma valeur à l'invincible Jehan-Guir : ce sultan des Mogols, pour récompenser mes services, me mit à la tête de mille chevaux. Une marque si glorieuse de son estime ayant encore animé mon zèle, je continuai à le servir fidellement, & à prodiguer mon sang dans toutes les guerres qu'il entreprit. La dernière expédition à laquelle je me trouvai, fut le siège de Candahar, ce rempart de la Perse, que le Sophi croyoit insurmontable. La prise de cette importante place ayant terminé la campagne, tous les officiers eurent ordre de mener leurs troupes en divers endroits du royaume qui leur furent marqués. En mon particulier, on me commanda

commanda de mener la mienne à la frontière du pays d'Ancheran. Pour y arriver, il fallut traverſer les hautes montagnes qui ſéparent le royaume de Thibet de la province de Cabul. Ces montagnes, ou plutôt les vallées qu'elles forment, ſont habitées. On y rencontre non-ſeulement des hameaux, mais auſſi des villages très-peuplés.

Quoique je priſſe les meſures les plus juſtes pour loger tous les ſoirs ma troupe dans les meilleurs endroits, il arriva pourtant que la grande difficulté des chemins nous ayant un jour empêchés de faire une aſſez longue traite, nous fûmes obligés d'arrêter dans un hameau qui n'étoit compoſé que de ſept ou huit méchantes cabanes. Contraints de camper contre notre ordinaire, nous dépliâmes nos tentes; & comme il étoit d'aſſez bonne heure, nos officiers cherchèrent un lieu commode. Ils découvrirent, à l'extrêmité d'une petite vallée aſſez agréable, un grand édifice qui n'étoit, ni tout-à-fait entier, ni tout-à-fait ruiné; & ils demandèrent aux gens du pays ce que c'étoit? C'eſt, leur dit un vieux montagnard, la fortereſſe de la reine des montagnes. Les légitimes poſſeſſeurs ayant été forcés de l'abandonner à cauſe des courſes

des Perſans, cette dame s'en eſt emparée. Elle y demeure avec ſa cour depuis environ quinze ans, & n'y ſouffre aucun étranger. Quelle perſonne eſt-ce que cette reine, reprirent les officiers, de quelle famille eſt-elle ? quelle eſt ſa ſuite ? fait-elle beaucoup de dépenſe ? Je ne ſais, repartit le montagnard, de quelle race elle eſt ; elle a l'apparence d'une belle princeſſe, & néanmoins je ne crois pas que ce ſoit une femme compoſée de chair & d'os, car je l'ai vue pluſieurs fois voler comme un oiſeau. Ses gens font auſſi des choſes ſurprenantes, & ils ſont en ſi grand nombre, qu'ils pourroient faire une petite armée. Ils ne s'arrêtent jamais ici, ils ne nous parlent que très-rarement, & perſonne ne ſait de quoi ils ſubſiſtent. Nous n'oſons approcher de la fortereſſe depuis que cette reine y demeure ; pluſieurs de nous ayant penſé perdre la vie pour s'être trop avancés de ce côté-là avec leurs troupeaux. Par le croiſſant, dit là-deſſus un des officiers, voici l'aventure la plus digne de notre curioſité que nous puiſſions rencontrer. Il ne faut pas la laiſſer échapper, & puiſqu'il nous reſte encore aſſez de jour, faiſons paſſer nos cavaliers dans la fortereſſe ; elle eſt vaſte, nous y ſerons plus à

l'abri que ſous des tentes. Vous verrez, ou que la reine n'oſera paroître, ou qu'elle ne paroîtra que pour nous faire accueil. Croyez-moi, la vue d'une troupe comme la nôtre rendroit gracieux Aſmough (1) même. Le payſan répliqua, qu'il ne leur conſeilloit pas de ſe fier à cela; mais les autres officiers qui étoient de jeunes étourdis pour la plupart, ne laiſsèrent point d'approuver la propoſition téméraire de leur camarade. On vint me rendre compte de cette délibération. Etant au moins auſſi curieux que ceux qui l'avoient faite, je commandai aux cavaliers de marcher, & aux montagnards d'apporter du bois, des vivres, & tout ce qu'il y avoit de lampes dans le hameau.

Lorſque nous fûmes entrés dans l'édifice, nous le viſitâmes, & l'ayant trouvé en bon état pour un lieu abandonné, nous diſtribuâmes les compagnies çà & là, le plus commodément qu'il nous fut poſſible. On fit grand feu par-tout, on mangea, on but, on ſe réjouit; chacun tint néanmoins ſes armes en état. Je ſoupai avec tous mes officiers dans une belle ſalle que nous nous étions réſervée, & qui fut éclairée de tou-

(1) Dive malin qu'Aherman emploie pour ſemer la diſcorde entre les hommes.

tes les lampes du hameau, que j'avois fait ſuſpendre tout autour des murailles. Après nous être divertis juſqu'après minuit, nous commençâmes à ſentir les approches du ſommeil; mais un tintamarre effroyable qui ſe fit aſſez près du lieu où nous étions, nous obligea de penſer à toute autre choſe qu'à dormir. Notre nombre, & un courage ſignalé en mille occaſions, ne nous permirent pas d'avoir peur : nous prîmes nos armes, & tournés du côté de la porte, nous attendîmes avec intrépidité ce qui devoit arriver. Le bruit ceſſa tout-à-coup; ce n'étoit apparemment qu'un ſignal. Peu après nous vîmes paroître la prétendue reine des montagnes, précédée d'une douzaine de gardes bien armés, accompagnée de pluſieurs dames, très-richement parées, & ſuivie d'un grand nombre de gens, qui, à leur air, & à la beauté de leurs armes & de leurs habits, ſembloient être autant de Rajas. La reine étoit auſſi très-magnifiquement habillée.

J'arrêtai d'abord mes yeux ſur elle, & elle me parut ſi aimable, & en même-temps ſi digne de reſpect, que je demeurai comme interdit. Quoi, ſeigneur, me dit-elle d'un ton familier, je vous ſurprends chez moi

le ſabre à la main ? Eſt-ce donc ainſi que vous faites vos viſites ? Madame, répondis-je, j'eſpère que vous pardonnerez aiſément cette incivilité à un homme qui s'attendoit à trouver ici des ennemis. Peut-être en avez-vous trouvé en effet, repartit la reine, mais il faut d'autres armes que celles que je vois pour les défaire. Comme je me préparois à répondre galamment à ce diſcours enjoué, un brutal, qui ſembla ſe détacher de ma compagnie, s'avançant, & mettant inſolemment la main ſous le menton de la reine, lui dit qu'il s'offroit à ſe battre avec elle en la manière qu'elle l'entendoit. La reine fit un pas en arrière, en marquant un grand trouble. Une de ſes dames ſauta aux yeux du téméraire, auquel je donnai un grand ſoufflet. Au même inſtant, tous ceux qui étoient dans la ſalle hauſsèrent le ſabre. Les officiers de la reine vouloient venger leur maîtreſſe, les miens crioient que le coupable ſeroit puni. Les ſoldats, diſperſés dans la fortereſſe, accoururent au bruit. En très-peu de temps la ſalle fut ſi pleine, qu'on ne pouvoit preſque s'y remuer.

La reine ſuſpendit pour un moment le déſordre, en demandant à celui qui l'avoit cauſé, qui il étoit ? Ce malheureux ne ré-

pondit pas un mot : sur quoi ses gens dirent qu'il étoit sans doute du nombre des miens. Mes officiers subalternes qui ne l'avoient jamais vu, soutinrent avec moi qu'il étoit de la maison. L'on s'échauffa, il y eut plusieurs démentis de donnés de part & d'autre, les coups suivirent, chacun s'acharna sur son voisin, les lampes furent abattues, le sang commença à ruisseler de tous côtés. Les ténèbres, au lieu de rallentir la fureur des combattans, la redoublèrent, & le carnage dura presque jusqu'au jour.

Alors ceux qui restoient virent, à la porte de la salle, la reine qui faisoit de grands éclats de rire ; & qui, la joie peinte sur le visage, leur dit : « Ouvrez les yeux, misérables, reconnoissez-vous, & apprenez à ne jamais loger dans la maison d'autrui sans en avoir obtenu la permission. J'avois deux profondes blessures, & quoique la perte que je venois de faire de presque tout mon sang m'eût ôté la force de parler, je ne laissai pas de voir l'exécrable fantôme & de l'entendre. Cette seconde apparition fut suivie d'une affreuse surprise. Nos yeux furent dégagés de l'enchantement funeste qui les avoit fascinés jusqu'à ce moment ; la rage qui nous possédoit s'évanouit ; nous nous

trouvâmes ſans ennemis, & nous reconnûmes que nous ne nous étions armés que contre nous-mêmes. D'abord, tous ceux qui pûrent ſe mouvoir, tranſportés d'un juſte reſſentiment, coururent à la reine pour ſe venger cruellement de cette perfidie; mais elle diſparut en continuant de ſe moquer de nous.

Réduits au quart de ce que nous avions été, nous ne pensâmes plus qu'à rendre les derniers devoirs aux morts, & à ſoulager les bleſſés. On fit à la hâte des brancards, & on nous porta dans les cabanes, où nous recouvrâmes peu-à-peu la ſanté. A meſure que quelqu'un guériſſoit, je le faiſois partir pour l'Ancheran, où j'avois envoyé les autres dès le lendemain de l'aventure. Ils croyoient tous que je ne manquerois pas d'aller les trouver; mais la honte de ce qui m'étoit arrivé, & le déſeſpoir où m'avoit plongé la malheureuſe deſtruction de la troupe la plus leſte de l'armée de Jehan-Guir, m'ôtèrent l'aſſurance de reparoître devant lui. Auſſitôt donc que je fus en état de marcher, je recommandai à ceux qui languiſſoient encore de venir me joindre au plutôt dans l'Ancheran; & au lieu d'en prendre moi-même la route, je tirai vers la mer.

Vous ne doutez pas, Meſſieurs, que ce ne fût en maudiſſant l'abominable Dive, qui, après avoir fait changer de figure à la moitié de mes cavaliers, avoit mis cette moitié aux mains avec l'autre, par le moyen d'un ſpectre qui commença la querelle.

Le temps s'étant inſenſiblement écoulé pendant tous ces récits, notre Santon ſortit pour regarder le ſoleil, & étant rentré, il nous avertit que l'heure de la ſeconde prière approchoit. Nous nous levâmes, & nous nous ſéparâmes les uns des autres, pour nous y préparer par le bain, & par de pieuſes réflexions. La prière faite, nous prîmes notre réfection en commun, & la compagnie ayant ſouhaité que nous lui fiſſions part de nos aventures, nous la contentâmes. Il n'eſt pas trop mal-aiſé, nous dit enſuite notre Santon, de deviner ce que vous déſirez ſavoir du génie Feridoun; mais ſouvenez-vous de ne lui donner que la qualité de génie (1), ne l'appelez ni dive, ni peri.

De grands ſoupirs, dont le ſon venoit de

(1) Feridoun ne veut pas qu'on l'appelle dive, parce qu'il l'eſt, ni peri, parce qu'il ne l'eſt point. C'eſt un dive converti.

dehors la cabane, nous annoncèrent le maître de l'isle. Le Santon chez qui nous étions alla prendre l'alcoran, & s'étant mis à la tête de ses confrères, il nous ordonna de les suivre. Nous marchâmes jusqu'à l'entrée d'une grande allée, que la nature avoit formée au milieu du bois, & nous nous y tînmes debout, rangés en haie. Feridoun se montra un moment après à l'autre extrêmité, & il s'avança vers nous à grands pas. Les arbres, agités par ses soupirs, faisoient un bruit pareil à celui que les grands vents excitent dans les forêts. Les plus hauts cocotiers ne lui venoient que jusqu'aux épaules; & néanmoins il étoit si bien proportionné dans tous ses membres, que sa stature ne paroissoit pas énorme. Il étoit très-beau de visage, mais d'une beauté mâle & pleine de majesté. Ses bras, repliés l'un sur l'autre, embrassoient sa large poitrine. Il se tenoit la tête penchée sur le devant, & il regardoit fixement la terre, comme un homme abîmé dans une profonde mélancolie. Quand il fut à vingt pas de nous, il s'arrêta. J'avançai avec Almoraddin à la suite des santons; & après que nous l'eûmes tous salué trois fois comme on salue le sultan des Indes, en nous inclinant jusqu'à terre, notre

chef ouvrit respectueusement l'alcoran, & y lut à haute voix ces versets.

« Au nom de Dieu très-clément, & » très-miséricordieux. Dis au peuple : j'ai » appris par une inspiration que quelques » génies m'ont écouté, lorsque je lisois » l'alcoran, & qu'ils ont dit : nous avons » ouï lire le miraculeux alcoran, il montre » la voie droite, nous ajoutons foi à ce » qu'il contient. Nous ne croyons pas que » Dieu ait des compagnons, nous sommes » persuadés qu'il ni a qu'un seul Dieu, qui » n'a ni femme ni ménage. Nos ignorans » blasphêment contre sa divine majesté, » quoique nous n'ayons jamais jugé qu'il » leur fût permis de le faire. Il y a des hom- » mes qui n'implorent que l'aide des esprits » créés, & qui augmentent leur propre con- » fusion, en assurant que Dieu ne fera ress- » susciter personne. Quelques génies ont dit : » nous avons été jusqu'au ciel, nous l'avons » trouvé étoilé & gardé. Nous nous som- » mes arrêtés en un endroit un peu écarté » pour écouter. Une étoile épie les curieux, » & les chasse. Nous ne savons pas si Dieu » haït les hommes qui sont en terre, ou s'il » veut leur découvrir le droit chemin ; mais » nous sommes à présent du nombre de

„ ceux qui croient ſon unité. Ils ont dit :
„ O peuple, nous étions auparavant dans
„ la voie de l'erreur, nous penſions que l'at-
„ tention de Dieu ne s'étendît pas juſques
„ ſur la terre, mais la vérité eſt que per-
„ ſonne ne peut ſe ſouſtraire à ſa puiſſance.
„ Nous avons ouï lire le livre qui enſeigne
„ la voie droite, nous y ajoutons foi. Celui
„ qui croira en Dieu, n'aura peur d'aucun
„ malheur, ni d'aucune injuſtice. Il y en a
„ parmi nous qui ſont bons & qui ſe con-
„ fient en Dieu. „

En cet endroit le ſanton ferma le livre. Le génie tranquilliſé & conſolé par la lecture, demanda, auſſi doucement qu'il le pouvoit faire, qui étoient, & ce que ſouhaitoient les deux Muſulmans qu'il voyoit pour la première fois. Cette qualité qu'il nous donnoit nous aſſura de ſa bienveillance. Je fis ſigne à Almoraddin; & nous étant avancés : généreux génie, dis-je à Feridoun, vous n'ignorez peut-être pas qui nous ſommes, & qui nous a conduits devant vous; mais puiſque vous commandez qu'on vous le diſe, ce jeune homme, fils d'un marchand, a perdu les deux tiers de ſon bien, en manquant deux fois la belle Zulikhah, reine du Barroſtan, & il perdra encore le

tiers qui lui reſte, s'il la manque cette fois-ci. Pour moi, je ſuis un des eſclaves de Chah-Jéhan. Pouſſé d'une louable curioſité, je voyage pour me cultiver l'eſprit & les mœurs, & principalement pour découvrir l'isle de Borico, où ſort une fontaine dont l'eau fait rajeunir ceux qui en boivent. O génie bienfaiſant, nous doutons du ſuccès de nos entrepriſes; éclairez-nous par vos conſeils. Le génie répondit: que celui qui s'eſt tû ſuive ponctuellement les avis de celui qui a parlé; & que celui qui a parlé, eſpère tout de la bonne œuvre qu'il fait. Nous nous baiſsâmes profondément, après avoir reçu cette courte réponſe, & les fantons nous ayant dit tout bas de nous retirer, nous retournâmes à la cabane.

Quoique ce ſoit à vous à régler ma conduite, dit alors Almoraddin en m'embraſſant, ſi vous voulez m'en croire, nous repaſſerons à notre navire, nos gens pourroient s'impatienter. Repaſſons-y, lui répondis-je, mais que ce ſoit pour en rapporter quelques témoignages de notre reconnoiſſance. Nous deſcendîmes donc au rivage, & étant rentrés dans la chaloupe, nous retournâmes au navire, nous criâmes, en y montant, que nous ne venions chercher perſonne. L'éton-

nement & la joie éclatèrent enſemble dans tout l'équipage. Le pilote qui avoit tremblé juſqu'alors, nous accabloit d'interrogations, auxquelles nous différâmes de ſatisfaire. Almoraddin choiſit par mon conſeil, trois pièces de brocard d'or pour Feridoun, & compoſa le préſent deſtiné pour les ſantons, de cinq pièces de fin drap, de cinq belles jattes de porcelaine, & d'un ſac de prunes de Bokara & d'abricots Kichmiches. Nous retournâmes dans l'isle, & après avoir mis tout cela à la porte de la cabane du ſanton qui n'étoit pas encore revenu; notre devoir eſt rempli, dis-je à Almoraddin, embarquons-nous tout de bon. Un vent frais qui s'étoit levé pendant la nuit, nous promettoit une heureuſe navigation.

Continuation de l'hiſtoire d'Almoraddin & de la Reine Zulikhah.

En effet nous n'eûmes pas plutôt déploïé les voiles, que le navire fut légérement emporté entre le nord & l'orient. Quand nous eûmes contenté la curioſité du pilote & des mariniers, nous nous retirâmes en particulier, Almoraddin & moi, pour raiſonner. L'oracle

qui nous avoit d'abord paru fort consolant, nous embarrassa. Pour réussir, dit Almoraddin, je dois suivre ponctuellement vos avis. Cette ponctualité m'inquiète; car avec la meilleure volonté du monde, si je viens à manquer à la moindre circonstance, je n'aurai pas été ponctuel, l'entreprise échouera, & ce ne sera pas la faute de l'oracle. Je ne suis pas moins intrigué que vous, lui répondis-je. Le succès que je désire, doit être la récompense du secours que je vous donne; mais si par inadvertance je laisse échapper quelque observation à faire, ma bonne œuvre sera défectueuse, & nous serons tous deux frustrés de notre attente. Mais, continuai-je, ne rafinons-nous pas un peu trop? Je ne saurois croire que le génie ait voulu nous tromper; or ce seroit nous tromper, que d'exiger de nous une exactitude, dont communément les hommes ne sont pas capables. Considérons nos devoirs d'un œil plus simple. Et comme j'ai plus de raison que vous de m'attacher à vos intérêts, racontez-moi plus au long que la première fois ce qui s'est passé entre vous & la reine du Barrostan, n'oubliez pas la plus petite circonstance. Almoraddin fit ce que je souhaitois. J'épluchai avec une attention singulière toutes les parti-

cularités de ſes aventures ; elles firent le ſujet ordinaire de mes réflexions dans le reſte du voyage de Sumatra.

A la vue du port, nous ornâmes le vaiſſeau d'une infinité de banderoles de toutes les couleurs. Nous entrâmes enſuite comme en triomphe, au bruit de notre artillerie. Nous jetâmes l'ancre à une juſte diſtance de la ville, ſans détacher perſonne pour y porter de nos nouvelles ; & en attendant qu'on vînt à nous, nous fîmes entendre une muſique de timbales, de karnas (1), & de pluſieurs autres ſortes d'inſtrumens, qui attira tout le peuple au bord de la mer. La reine & toute ſa cour nous regardoient avec autant d'admiration que de curioſité ; toutes les fenêtres & les terraſſes du palais étoient remplies de monde. Un officier, eſcorté de dix ſoldats, s'avança enfin dans une chaloupe, pour nous demander de la part de cette princeſſe, qui nous étions, & ce que nous prétendions : mais dès qu'il eut jeté les yeux ſur Almoraddin, il le reconnut ; & au lieu de lui faire ces queſtions, il lui dit : « Dieu

(1) Karna eſt une eſpèce de hautbois long d'une braſſe & demie, & qui a un pied d'ouverture par le bas.

» veuille que vous observiez mieux la loi de » notre reine que les deux autres fois. Pour- » quoi différez-vous de descendre ? craignez- » vous de n'être pas reçu à bras ouverts ? » Ce qui m'arrête, répondit Almoraddin, c'est l'incertitude où je suis de ce qui peut arriver au meilleur de mes amis. Il me montra, en disant ces paroles. Si j'allois, continua-t-il, être encore dépouillé & renvoyé, le retiendroit-on malgré lui ? que la reine daigne s'expliquer là-dessus. L'officier alla faire son rapport, & étant revenu peu de temps après ; la loi, dit-il à Almoraddin, vous mettroit en possession de la personne de la reine, & en possession de ses biens, si vous rempliſſiez la condition marquée ; elle ne vous accorderoit rien de plus. L'équité exige donc aussi que si vous manquez à la condition, cette même loi ne confisque au profit de la reine que votre personne & vos biens. Ainsi votre ami est en sûreté. Si vous faites une troisième faute, il sera libre de demeurer ou de vous suivre ; mais il faut qu'il jure qu'en ce cas là il ne vous donnera aucun secours, jusqu'à ce que vous soyez sorti des états de notre maîtresse. Que ne m'a-t-elle donc gardé, reprit Almoraddin, puisque la loi me rendoit son esclave ! L'offi-

cier répliqua : elle laisse la liberté à ses amans, ou afin qu'ils reviennent, ou parce qu'elle ne sauroit souffrir long-temps leur vue. Les coupables, repartit Almoraddin, en rougissant, méritent son indignation; ils méritent aussi de revenir.

Je prêtai le serment qu'on souhaitoit de moi. Ayant fait avancer le navire, nous descendîmes, précédés de nos joueurs d'instrumens, & suivis du reste de notre monde, tous habillés très-proprement. Dès que je vis Zulikhah, je cessai d'être surpris des folies d'Almoraddin. Je crois fermement que les pucelles du paradis ne sont pas plus belles. Le jour que vous arrivez, dit-elle à son amant, je vous prends pour un prodige d'amour; pourquoi faut-il que la nuit me détrompe? Almoraddin demeura muet un moment, puis ne sachant que répondre au reproche, il fit valoir du mieux qu'il put l'excès d'amour qu'elle lui attribuoit elle-même. Il me présenta de fort bonne grâce à Zulikhah, beaucoup plus éloquent sur notre amitié qu'il ne l'avoit été sur son amour. Après les premiers complimens, je m'écartai adroitement pour aller retrouver nos gens. Je les renvoyai la plupart au vaisseau, en leur réitérant certains ordres

que je leur avois déjà donnés. Avec les autres je me transportai dans un des logemens du Bazar, où je préparai tout ce que j'avois à faire ce jour-là. Les choses étant en état, je retournai au palais.

Almoraddin, assis à côté de la reine, & tout occupé de ses beautés, faisoit semblant d'admirer le chant, la danse & les tours de soupleſſe d'une troupe de jolies Kenchenys (1). Je me mêlai parmi elles, pour être plus en liberté de voir & d'écouter les courtisans, & je me mis à faire mille bouffonneries. Je remarquai qu'Almoraddin plaisoit à toute la Cour; qu'on déploroit son sort; & que ce n'étoit qu'avec douleur qu'on s'attendoit à le voir malheureusement renvoyé le lendemain. Quelques-uns disoient que la reine étoit plus à plaindre que lui, & qu'elle l'aimoit sans doute, comme elle en avoit sujet. D'autres ajoutoient que rien ne pouvoit être plus douloureux à une jeune princesse que d'être contrainte de voir tomber un amant aimé dans une faute que la séparation seule expioit. Les jeux furent suivis d'un grand souper, où je n'observai rien de particulier, sinon que la joie que

(1) Danseuses & chanteuses de profession. Il y en a beaucoup dans les Indes.

faiſoit paroître Zulikhah, n'étoit qu'une joie étudiée. Je le reconnus par le ſérieux où elle retomboit toujours malgré elle, & d'où elle ne ſortoit qu'avec un petit effort. En devenant ſérieuſe, elle enviſageoit Almoraddin; en ceſſant de l'être, elle tournoit ſes yeux ailleurs, & s'amuſoit avec les autres convives. Je conjecturai de-là qu'elle aimoit Almoraddin, & qu'elle ne ſe ſavoit pas trop de gré de cette inclination. M'étant dérobé de la compagnie ſur la fin du repas, je trouvai à la porte de la rue, comme je m'y attendois, trois de nos gens les mieux faits, avec les préſens d'Almoraddin.

Le Barroſtan produit de la poudre d'or, du poivre, du camphre & du benjoin. J'avois réglé là-deſſus nos préſens. Les porteurs étoient habillés, par mon ordre, à la mode du pays; je m'habillai comme eux, & je les conduiſis dans la ſalle du feſtin. Nous nous rangeâmes tous ſur une ligne, nos préſens dans les mains, vis-à-vis de la reine, qui, n'ayant été avertie de rien, fut fort ſurpriſe. Nous fîmes le ſalam en grand ſilence. Le premier porteur s'avança & mit ſon préſent aux pieds de Zulikhah, puis il revint à ſa place. Son préſent étoit la plus belle corbeille qui ſoit jamais ſortie

de la Chine, pleine de paſtilles très-rares; avec un peu de camphre par-deſſus ſeulement pour la forme. Le ſecond préſent, de la même manière; une maſſe d'ambre gris du poids de ſix livres, couvert de petits morceaux de benjoin, dans un baſſin d'émail du Japon. Le troiſième offrit un petit arbre d'or maſſif, planté dans un vaſe de criſtal de roche, rempli de poudre d'or qui ſervoit de terre à l'arbre. Quand mon tour fut venu, je m'avançai auſſi, mais au lieu de poſer, comme les autres, mon préſent ſur l'eſtrade, je le mis entre les mains de Zulikhah, en lui diſant: " reine de l'or & » des parfums, ne dédaignez pas les prémices » du poivre. J'oſe vous prier d'accepter ces » grains, parce que je ſais qu'ils changeront » de nature, & qu'ils deviendront très-pré- » cieux entre des mains accoutumées à faire „ des miracles „. Mon préſent étoit une grande boëte de vermeil doré, pleine de fort belles perles. Zulikhah l'ouvrit, & après avoir conſidéré ce qui étoit dedans, elle dit avec enjouement, qu'elle ne ſavoit pas encore qu'il y eût du poivre blanc d'une ſi charmante eſpèce. Elle nous remercia enſuite, & nous congédia de la même façon qu'elle auroit fait ſi nous avions été effectivement ſes ſujets.

Nous sortîmes; mais comme je me revêtois de mes habits, deux de nos mariniers arrivèrent tout hors d'haleine, & me dirent: „ Seigneur, tout est en combustion dans le „ navire, nos gens commencent à s'égorger „ les uns les autres; les moins forts, ou „ plutôt les plus enragés, menacent de „ mettre le feu aux poudres, tout est perdu „ si Almoraddin diffère de paroître „. Aussitôt je pris avec moi ces deux hommes, & les ayant menés avec précipitation devant la reine & devant Almoraddin, je leur fis répéter ce qu'ils venoient de me dire. Almoraddin demanda très-instamment la permission d'aller calmer les esprits, & l'ayant obtenue à condition de retourner incessamment au palais, il courut avec moi au port. D'abord que nous fûmes entrés dans le vaisseau, les menaces des combattans, le cliquetis des armes, les gémissemens des blessés, en un mot, tout le bruit qu'on avoit entendu, cessa. C'étoit une pure comédie que j'avois fait jouer, afin de pouvoir entretenir Almoraddin, & lui donner mes derniers conseils après avoir tout examiné. Il les reçut avec une grande docilité. Je le reconduisis moi-même à la reine, à qui il fit un récit agréable du carnage imaginaire

qu'il venoit d'arrêter. Lorsque l'heure fut venue, la belle Zulikhah commanda à ses officiers de me loger dans un des appartemens du palais, & en présence de toute sa cour, elle introduisit dans sa chambre l'amoureux Almoraddin.

Suite de l'Histoire d'Almoraddin, & de la Reine Zulikhah.

DANS le court tête-à-tête que j'avois eu l'adresse de nous ménager dans le vaisseau, j'avois tenu à peu-près ce discours à Almoraddin. « Puisque suivant l'oracle du génie Feridoun, votre sort est attaché à l'exécution de mes avis, écoutez-moi. Je conjecture que Zulikhah vous aime, qu'elle voudroit vous avoir pour époux; & que cependant, par une bisarrerie qui paroît incompréhensible, c'est elle-même qui vous empêche de le devenir. Elle est sans doute contrainte d'en user ainsi. Quelque loi secrette l'oblige à tendre des pièges aux homme qu'elle attire. Vous voilà sur le point d'entrer dans la chambre nuptiale; c'est-là, sans doute, que vous avez tout à craindre. Ce qui s'y passe se réduit à un fort petit nom-

bre d'actions. D'aimables esclaves vous présentent des liqueurs & des confitures, vous en prenez; on vous déshabille, vous vous couchez. Et je m'endors, interrompit Almoraddin en soupirant. Quoi! repris-je, déjà de sombres vapeurs vous appesantissent les paupières? Je ne vous dis pas cela, répondit-il, je n'eus jamais moins d'envie de dormir. Prévenons, continuai-je, ce funeste sommeil qui vous a déjà ruiné deux fois ».

» Il n'est point naturel. Je me défie des mains qui vous ôtent vos habits; elles ont pu vous frotter adroitement de quelque drogue assoupissante. Je me défie encore plus de ce que vous mangez. Mais ce qui m'est parfaitement suspect, c'est ce que vous buvez. Tous les jours on endort aussi vîte, & pour autant de temps qu'on veut, les gens qu'il importe d'endormir. Il n'est point de liqueur qui ne s'allie avec l'opium. Si vous m'en croyez, vous vous abstiendrez de manger. Ne buvez pas non plus; faites pourtant semblant de boire. Ne souffrez point que les esclaves vous déshabillent. Si, comme j'espère, votre raison vous reste lorsque vous serez couché; ne laissez pas de ronfler, afin que la reine trompée par cette ruse inno-

cente, aille, ſans aucune crainte, prendre ſa place auprès de vous ». Almoraddin fut très-attentif à ces avis, & me promit de les exécuter avec toute l'adreſſe & toute la ponctualité poſſible.

Je me flattois d'avoir touché au but; & quand j'entrai dans mon lit, je ne doutois pas que je n'euſſe donné un roi au Barroſtan. Je me trouvois au comble de la joie en ſongeant que ce roi étoit mon meilleur ami. Mais je ne fus pas aſſez heureux pour m'endormir ſur une penſée ſi douce. Il m'en ſurvint d'autres qui me remplirent l'ame de mille inquiétudes. Je me figurai que le lit où l'on faiſoit coucher Almoraddin étoit un lit enchanté; que ſon ſommeil étoit l'effet de quelque taliſman, & que par conſéquent toutes mes précautions avoient été inutiles. Ces cruelles réflexions me tourmentèrent ſans relâche : la peur que j'avois que mon ami ne dormît, me fit veiller preſque toute la nuit.

Dans le temps que l'aurore, en répandant la roſée, faiſoit l'ablution générale de tout ce qu'elle éclairoit; je fis la mienne, qui fut auſſitôt ſuivie des génuflexions, & de la prière preſcrite par le livre (1) de gloire. Je

(1) L'alcoran.

joignis

joignis aux invocations ordinaires des vœux très-ardens; mais ce ne fut pas sans distraction que je m'acquittai de ces devoirs: car, quoiqu'il fût si matin, j'entendois un bruit sourd & confus dans tout le palais. Comme j'achevois, un des eunuques de la reine vint me prier de sa part de passer dans son appartement. En y allant, cet homme ne diminua pas mes alarmes. Il me dit que le chef des eunuques venoit de charger un grand nombre de gens d'aller avertir les grands-officiers, les émirs, les magistrats de la police, les docteurs, les imans, les supérieurs des derviches, & les chefs du peuple, de se rendre dans la salle du divan. Et l'étranger, lui dis-je, que devient-il? Je n'en sais rien, répliqua l'eunuque; il a fait tant de bien à la reine, que s'il est encore malheureux, il mérite au moins un congé solemnel.

Ayant été introduit chez la reine, je pensai mourir de joie. Zulikhah, vermeille comme la plus vive des Houris (1) du paradis, & Almoraddin pénétré, ou plutôt enivré de plaisir, m'attendoient à demi-habillés.

(1) Mahomet remplit son paradis de belles filles, qui ne cessent jamais d'être pucelles, & il les appelle houris.

Dès qu'ils m'apperçurent, ils sautèrent au cou l'un de l'autre, & s'avançant vers moi sans se quitter, ils me dirent : Jugez de nous par ce que vous nous voyez faire. Ils m'embrassèrent tous deux à mon tour, & me serrèrent avec un emportement que je leur pardonnai aisément. Votre ami m'a trompée, me dit la charmante Zulikhah ; mais c'est vous qui êtes le maître fourbe ; vous porterez la peine de votre crime & du sien. Cher ami, ajouta l'heureux Almoraddin, je vous dois ma félicité. Que votre bonheur, interrompis-je, soit un prélude de celui que le prophète nous a promis. Jouissez l'un de l'autre, vivez contens en attendant les voluptés parfaites du séjour délicieux où coulent les fleuves de lait & de malvoisie. Mon lit & le vôtre ont été cette nuit l'image de ce monde-ci ; mes inquiétudes ont assurément égalé vos plaisirs. Cette réflexion morale donna lieu à des plaisanteries. Les époux me racontèrent les aventures de la nuit. Le piége, ainsi que je l'avois prévu, étoit dans la liqueur. Almoraddin fit beaucoup valoir la dextérité avec laquelle il l'avoit répandue dans le haut de sa robe ; la reine fit une description fort divertissante des attentions qu'elle avoit eues, & de la sécurité parfaite avec

Jugez de nous par ce que vous nous voyez faire.

C. P. Marillier inv. 1785. L. Halbou Sculp.

laquelle elle s'étoit couchée en entendant ronfler Almoraddin.

Le ſoin de s'habiller ſuccéda à cette agréable converſation. Les femmes de la reine la revêtirent de ſes habillemens les plus pompeux. Des eſclaves fort adroits ornèrent Almoraddin de tant de pierreries, que j'étois tenté de le comparer au Grand-Mogol mon maître, lorſqu'il daigne accepter les hommages des autres ſouverains. On ne lui mit toutefois ſur la tête qu'un turban commun; mais il y en avoit un autre très-riche qui lui étoit deſtiné. Le chef des eunuques le porta dans ſes mains immédiatement devant la reine, lorſque nous la ſuivîmes au divan.

La joie & l'adminiſtration paroiſſoient à l'envi ſur tous les viſages de la nombreuſe aſſemblée qui y étoit. On y gardoit un ſilence qui tenoit de l'extaſe. Zulikhah s'aſſit ſur ſon trône avec une grande majeſté: Almoraddin ſe tint debout à ſa droite, & le chef des eunuques à ſa gauche. Elle parla en ces termes: » Mes chers amis, vous ſavez » tous que la reine Aïſchah, ma tante, à » qui dieu faſſe miſéricorde, m'a laiſſé ce » royaume par ſon teſtament; mais, excepté » mes quatre principaux miniſtres, vous igno- » rez tous à quelle condition elle me l'a laiſſé.

» Je veux aujourd'hui vous faire part de ſa » dernière volonté, puiſque je l'ai fidèle- » ment exécutée. Vénérable interprête de la » loi; continua-t-elle en ſe tournant vers le » Mufti, levez-vous, liſez tout haut la » clauſe dont l'obſcure rigueur m'a tant de » fois fait déſeſpérer de me marier ». Le Mufti ſe leva, & ayant tiré de ſon ſein un rouleau, il le développa, & lut à haute voix ces paroles.

» Quoique je ne ſois pas mariée, mon » intention n'eſt pas que Zulikhah demeure » vierge : la ſynagogue céleſte des Prophêtes » qui béniſſent dieu, & qui tous ont eu des » mères, ne me ſauroit guères de gré d'une » telle diſpoſition teſtamentaire. J'ordonne, » au contraire, à ma nièce de ſe marier, » pourvu que ce ſoit à un étranger, d'un » âge & d'une condition convenables. Mais » le choix ne dépendra, ni d'elle, ni d'au- » cune autre perſonne. Bien loin de choiſir » parmi les étrangers qui viendront la recher- » cher, ſous peine d'être privée de la cou- » ronne, elle empêchera ſuffiſamment cha- » cun d'eux de devenir ſon époux, & cela » dans les circonſtances les plus propres à » en remplir le devoir eſſentiel. Quiconque » ne prendra point poſſeſſion d'elle, ſera

» puni par le banniſſement, & par un
» dépouillement général. Que ſon mariage
» ſe faſſe ainſi ».

Après la lecture, le Mufti remit le teſtament dans ſon ſein, & ſe raſſit; & la reine reprit ſon diſcours. » Par cette clauſe, dit-
» elle, j'étois obligée d'attirer les étrangers;
» de les mettre dans les délicates circonſ-
» tances exprimées dans le teſtament; &
» d'oppoſer à leurs déſirs un obſtacle, ſuffi-
» ſant à la vérité, mais non abſolument
» invincible. La condition des étrangers fut
» bientôt fixée dans mon conſeil. Le choix
» de l'obſtacle nous embarraſſa long-temps,
» mon exacte fidélité ne s'accommodant
» point d'un empêchement qui n'eût pas
» ſuffi. A la fin, nous nous déterminâmes à
» employer l'opium, & je publiai ma loi.
» Vous avez tous été témoins du ſuccès
» qu'elle a eu; cent téméraires qui n'ont
» plus reparu, vous ont enrichi de leurs
» dépouilles. Le ſeul Almoraddin, mes chers
» amis, a ſignalé ſa conſtance & ſon amour;
» mais j'en atteſte les anges qui écrivent nos
» actions, ſon amour & ſa conſtance ne lui
» euſſent ſervi de rien, s'il n'eût triomphé
» de l'empêchement qui avoit juſqu'à pré-

» ſent arrêté tous les autres, & qui deux » fois l'avoit fait échouer lui-même ».

D'abord, un murmure agréable s'éleva dans l'aſſemblée; les Emirs ayant battu des mains, tout le monde les imita, & ſe mit à crier: *Vive la belle Zulikhah! Vive notre reine qui s'eſt mariée! Qu'elle nous donne bientôt des princes qui aient un cœur pour nous aimer, des bras pour nous défendre, & une langue pour louer dieu!* Quand les applaudiſſemens eurent un peu ceſſé, la reine ſe leva, & ayant pris des mains du chef des eunuques le turban royal, elle le mit ſur la tête d'Almoraddin, qu'elle fit aſſeoir à côté d'elle, en diſant à la compagnie: Reconnoiſſez votre maître & mon époux. Les acclamations recommencèrent avec plus d'éclat qu'auparavant. Toutes les voix ſe réunirent. On répéta une infinité de fois: *Ils ſont dignes l'un de l'autre.* Tous les ordres rendirent enſuite leurs hommages au nouveau ſouverain, qui leur parla avec une préſence d'eſprit dont je fus charmé. Les grandes largeſſes qu'il fit au peuple après cette importante cérémonie, & les aumônes abondantes qu'il diſtribua aux derviches & aux hôpitaux, lui attirèrent de toutes parts une foule de bénédictions. On publia aux quatre coins du

royaume, que déſormais les étrangers, quelque riches & quelque jeunes qu'ils fuſſent, pourroient y venir en toute sûreté.

Le couronnement du ſultan Almoraddin fut ſolemniſé dans le Baroſtan, par des fêtes magnifiques qui durèrent quarante jours. Il fut défendu à tout le monde de prendre le deuil, & de prononcer la moindre parole triſte, ſous peine de danſer un quiſqua (1) dans la rue, ou de donner un feſtin public à ſix perſonnes que le cadi nommeroit. On alluma dans tous les carrefours de grands feux, où l'on faiſoit cuire de la viande & du riz pour régaler les pauvres. Le bazar & les autres places furent parées de branches d'arbres, qu'on renouveloit tous les jours. Depuis le lever du ſoleil juſqu'au ſoir, la grande karna des ſoixante ne ceſſa de ſonner. Cette trompette eſt l'inſtrument le plus bruyant de l'orient. Elle a au moins quarante-ſix pieds de long, & elle eſt ſi large, qu'un grand homme debout pourroit y entrer. On l'appelle la karna des ſoixante, parce que pour en jouer, ſoixante hommes emboucchent autant de tuyaux de figure ordinaire, qui portent leur ſouffle dans le grand. Pour

(1) Danſe comique qui eſt toute en cabrioles figurées, & en geſtes bouffons.

moi, j'avoue que le ſon qui en ſortoit me faiſoit plus de peur que de plaiſir.

Nous avions continuellement de nouveaux ſpectacles dans la cour du palais, qui fut toujours tendue de riches pièces d'étoffes qu'on changeoit de trois en trois jours. C'étoient les dépouilles, non des ennemis, mais des aventuriers qui n'avoient que trop voulu être amis de Zulikhah. Entre ces ſpectacles, il y en eut un de piété qui édifia beaucoup les muſulmans, ce fut celui que donnèrent les derviches.

Ils vinrent en corps au nombre de cent, à la ſuite de leur chef, homme d'une ſainteté ſublime. D'abord, les officiers du ſultan leur ſervirent une grande abondance de mêts, dont ils usèrent avec une liberté exemplaire, & une faim qui découvroit aux moins clairvoyans la rigueur de leurs jeûnes ordinaires. Ils prirent enſuite l'Aſſerai (1), qui les fit ſoudainement entrer dans un enthouſiaſme admirable. Ils coururent tous ramaſſer quantité de bancs qui étoient dans la cour; & en ayant compoſé une pile, ils y mirent le feu; puis ils ſe prirent par les mains, & dansèrent en rond aſſez long-temps, en chantant

(1) Poudre que les derviches ſavent préparer, & qui leur inſpire une gaieté ſurprenante.

les louanges du chameau qui porte l'alcoran à la Mecque. Après cette danſe, ils avalèrent chacun une priſe de Maslak (1), qui les remplit d'une fureur divine. Ils ſe dépouillèrent nus comme l'étoit le ſultan Adam après ſa création ; & s'étant armés de petits couteaux fort aigus, ils s'avancèrent, en ſautant, juſqu'à la fenêtre de la reine. A ſa vue, le chef de cette ſainte troupe, ravi hors de lui-même, s'écria : *O ſultane, ô fleur de beauté, ô lumière de nos prunelles, ô joie de notre foie, nous t'aimons tous ; accepte nos cœurs, & en contemple l'image ineffaçable* (2)! Au même moment, avec une conſtance capable de convertir tous les infidèles, il enfonça la pointe de ſon couteau dans ſa chair, & grava profondément la figure d'un cœur au milieu de ſa poitrine. Les autres Derviches imitèrent ſon zèle héroïque, & répandans courageuſement leur ſang pour la gloire de la belle Zulikhah, ils répétèrent à haute voix : *Accepte nos cœurs, & en contemple l'image ineffaçable.* Ils ſe

(1) Autre poudre dont les derviches ont le ſecret, & qui les anime beaucoup plus que l'aſſerai.

(2) Les derviches conſervent par le ſecours de quelques drogues les cicatrices des inciſions qu'ils ſe font.

mirent ensuite à tourner (1) tous sur le talon, sans changer de place, & leur tournoiement fut si rapide, qu'à peine pouvoit-on discerner si c'étoient des hommes qui pirouettoient. Ils ne laissoient pas d'avoir l'ame tranquille, nonobstant un mouvement si vif, puisqu'ils prononçoient, avec une lenteur extrême le tendre discours de leur chef : *O Sultane, ô fleur de beauté, ô lumière de nos prunelles, ô joie de notre foie, nous t'aimons tous !* A la fin, ils tombèrent pêle-mêle à la renverse, comme s'ils avoient été privés de vie. La sultane les fit traiter splendidement d'abord qu'ils se relevèrent, & on leur compta, par son ordre, une somme d'argent fort considérable.

La félicité dont jouissoit Almoraddin ne diminua nullement son amitié. Cher Abdalla, me disoit-il quelquefois, le plaisir de régner cède dans mon cœur aux charmes de notre union; si je pouvois comparer quelque chose au bonheur de posséder la belle Zulikhah, j'y comparerois celui de vous avoir pour ami. Souvent, afin de nous entretenir avec plus de liberté, nous nous dérobions aux yeux de toute la cour; & ordinairement la

(1) Cette espèce de danse se nomme *czamach*.

reine venoit se mettre de la partie, aussitôt qu'elle s'appercevoit de notre absence. Dès les premiers jours, je la suppliai de m'apprendre par quel motif la reine Aïschah, sa tante, avoit fait un testament si extraordinaire. Almoraddin qui n'étoit pas encore trop instruit de cette affaire, ne témoigna pas moins de curiosité que moi. Voici ce que Zulikhah nous raconta à diverses reprises.

Histoire de la reine Aïschah & du roi Kerker.

D'UN grand nombre d'enfans, dit-elle, que le sultan Morad, mon ayeul, avoit eu de plusieurs femmes, il ne lui restoit que le prince Kerker & la princesse Aïschah lorsqu'il mourut. Kerker étant monté sur le trône, s'occupa de ses devoirs, sans se presser de se marier, quoiqu'il fût déjà âgé de vingt-cinq ans. Aïschah n'en avoit que quinze: c'étoit une beauté parfaite, mais elle avoit encore plus d'esprit qu'elle n'étoit belle. Elle aimoit les langues étrangères, les sciences & les arts, & s'y appliquoit avec tant de succès, que tout le monde la regardoit comme un prodige. Kerker l'admiroit, & en baisant cinq fois par jour la poussière des pieds du

prophête, il remercioit dieu de lui avoir donné une sœur si accomplie. Aïschah de son côté avoit pour lui la respectueuse tendresse que méritoit un frère si aimable, & un maître si complaisant. Cette douce correspondance faisoit leur bonheur & celui de leurs sujets.

Un jour revenant de la chasse, ils apperçurent, auprès d'une fontaine qui n'est pas fort éloignée de cette ville, un jeune homme & une jeune fille, habillés très-pauvrement, & qui paroissoient étrangers. Accablés de fatigue, ils se reposoient, & mangeoient quelques amandes qu'ils mouilloient dans l'eau de la fontaine. Le jeune homme avoit tout au plus vingt ans. Une physionomie heureuse, un regard assuré, une taille haute & bien prise prévenoient en sa faveur. La fille pouvoit être âgée de dix-huit ans. Elle avoit les cheveux noirs, de grands yeux, dont la vivacité sembloit avoir été affoiblie par quelque maladie dangereuse. La pâleur de ses joues confirmoit ce soupçon. Quoiqu'elle fût gâtée du hâle & de la poussière, on voyoit bien qu'elle étoit naturellement blanche. Ses dents seules avoient triomphé des injures de la fortune; elles étoient d'une beauté surprenante.

Ils se levèrent aux approches du sultan & d'Aïschah, & le jeune étranger dit à Kerker : O prince ! un frère & une sœur bien unis méritent quelque chose. Kerker regarda la princesse en souriant, & dit : Ils méritent vraiment beaucoup ; vous n'êtes pas, ce me semble, si étrangers que vous le paroissez. Nous ne sommes en cette isle que depuis avant-hier, reprit le jeune homme. Que la terre vous soit toujours favorable, qu'elle prenne tous vos pas pour des caresses, puisque vous nous jugez dignes de quelques secours ma sœur & moi. Je commence à vous entendre, répliqua le sultan ; suivez-nous du mieux que vous pourrez. Kerker & Aïschah continuèrent leur chemin, & en rentrant dans le palais, ils commandèrent qu'on reçût ces mendians avec charité, & qu'on les revêtit honnêtement. Ils arrivèrent peu de temps après.

Les ordres du sultan ayant été ponctuellement exécutés, l'officier qu'il en avoit chargé vint sur le soir lui dire : O glorieux monarque, ces étrangers que vous m'avez recommandés ne sont plus ce qu'ils étoient ; ils ont l'air grand, & ils semblent nés pour commander. Amenez-les ici, répondirent Kerker & Aïschah, qui étoit présente, nous

voulons les revoir. Quand ils se présentèrent, ils parurent effectivement tout autres. Ils s'avancèrent avec une contenance noble & aisée. Le jeune homme fit un remercîment spirituel & bien tourné, & la fille ne fit pas briller moins de grâces dans le peu de paroles qu'elle dit pour marquer sa reconnoissance. Après quelques discours généraux & peu intéressans, Aïschah leur demanda comment ils s'appeloient, & les contraignit de s'asseoir, en les invitant à raconter leurs aventures.

Je m'appelle Urtogrul, reprit le jeune homme, & ma sœur se nomme Menoulon. Nous sommes de Guncalam (1). Des parens riches & nobles nous ont donné une éducation proportionnée à notre naissance. Nous étions déjà grands lorsque notre père mourut. Chadijah, son épouse, étoit pourtant encore assez jeune. La douleur qu'elle ressentit de sa mort fut si vive, qu'elle crut ne pouvoir l'appaiser que par un second mariage. Un Naïre (2) qui avoit long-temps fait la guerre sous son mari, fut lui plaire. Il se disoit du sang royal de Patane (3),

(1) Dans la presqu'isle orientale des Indes.
(2) Noble Indien.
(3) Dans la même presqu'isle.

& il faiſoit ſouvent devant nous de pompeux dénombremens de ſes biens. D'abord qu'il l'eut épouſée, il lui conſeilla de changer d'air, & de le ſuivre dans ſa délicieuſe patrie, qu'il comparoit ſans ceſſe au jardin d'Eden. La complaiſance eſt un fruit que l'amour produit quand il eſt ſincère. Chadijah ſe laiſſa gagner. Elle prit ſes bijoux & ſon argent, & me recommandant aux ſoins de deux tuteurs, elle partit avec ſon mari, & emmena ma ſœur.

La petite caravane fit un heureux voyage juſqu'au défilé des montagnes de Mahaſpin, qui ſont à l'entrée du royaume de Patane; mais là, une troupe de voleurs l'environna le ſabre à la main. Leur nombre étoit ſi grand, que la réſiſtance parut dangereuſe. Ils pillèrent & emportèrent impunément tout ce qu'ils trouvèrent de plus précieux. Après une ſi grande perte, notre mère remercia le ciel de l'aveuglement de ces ſcélérats, dont pas un, à ce qu'elle croyoit, n'avoit fait attention à la beauté & à la jeuneſſe de ma ſœur. Elle ſe trompoit. Un des voleurs étoit épris des charmes de Menoulon; mais il n'avoit oſé l'enlever, de peur d'être obligé de faire part aux autres d'un ſi précieux butin. Tandis que ſa troupe s'avançoit

vers les antres qui lui ſervoient d'aſyle, il ſe détache, avec deux de ſes amis, & ayant coupé par un détour qu'il connoiſſoit, il ſe remontra tout-à-coup aux voyageurs affligés. Ma belle, dit-il, en mettant la main ſur Menoulon ; je jurerois que vous me ſoupçonniez de vous avoir oubliée : mais mon prompt retour vous fait voir que l'idée d'une jolie perſonne ne s'efface pas ſi aiſément. Le Naïre, irrité de l'audace du voleur, le perça ; & en même-temps il fut attaqué par les deux autres. Chadijah, devenue courageuſe par le danger des deux perſonnes qu'elle aimoit le plus au monde, ſe ſaiſit d'une épée qui honoroit inutilement la ceinture d'un lâche eſclave, & courut défendre la vie de ſon mari & l'honneur de ſa fille. Le voleur amoureux & ſes camarades ne purent réſiſter à la fureur des époux, qui les ſacrifièrent à leur juſte vengeance.

Il n'eſt pas facile d'exprimer ce qu'ils ſouffrirent pour arriver à Patane. Notre mère s'attendoit à y trouver un palais, des richeſſes, toutes les délices dont la peinture flatteuſe lui avoit tant de fois charmé l'imagination. Mais ſon Naïre étoit un perfide qui lui en avoit impoſé. Il n'avoit pas même

une retraite qui fût à lui dans Patane. Chadijah & sa fille furent conduites par ce fourbe chez une de ses anciennes amies, qui, n'étant pas trop à son aise, témoigna bientôt que l'hospitalité qu'on lui faisoit faire l'incommodoit. Notre pauvre mère, déchue de ses vaines espérances, fut saisie d'une douleur inconcevable. Le souvenir de ce qu'elle avoit perdu, le désespoir d'avoir été trompée, & les affreuses circonstances où elle se voyoit, la plongèrent dans une noire mélancolie qui la précipita dans le tombeau. Le Naïre, peu touché de sa mort, parut souffrir impatiemment les regrets de Menoulon. Il eut la cruauté de les interrompre, pour lui proposer de recevoir de sa main un époux qu'il lui destinoit, disoit-il, depuis long-temps. C'étoit un de ses parens, qui, comme lui, vivoit aux dépens d'autrui; & qui bientôt commença à témoigner son indigne amour par de choquantes assiduités. Ma sœur s'opposa courageusement aux vues & aux sollicitations de ces deux misérables. Il survint entr'eux & l'amie du Naïre une brouillerie; & celle-ci, pour se venger, m'apprit, par une longue lettre, la triste situation de Menoulon.

Je montai à cheval sans faire part de mes

deſſeins à mes tuteurs, de crainte qu'ils ne m'arrêtaſſent. J'avois quelque argent, que je regardois comme une ſomme très-conſidérable, faute d'expérience. Arrivé à Patane, je cherchai la femme qui m'avoit écrit; mais comme elle s'étoit apparemment raccommodée avec ſon ami, je ne pus la joindre. Ma ſœur avoit auſſi diſparu : on l'avoit cachée chez une dame. Après une longue recherche je la découvris enfin, & je l'enlevai, ne voyant point d'autre moyen sûr de la ravoir. Il n'étoit pas poſſible de fuir par terre ; bien éloigné d'être en état d'acheter un cheval pour ma ſœur, j'avois vendu le mien; ainſi le Naïre & ſon parent, nous euſſent bientôt ratrapés. Nous nous embarquâmes donc dans un vaiſſeau qui alloit partir, & nous ne nous informâmes ſeulement pas de la route qu'il devoit tenir.

Dès le commencement de la navigation ma ſœur tomba malade. Il ſeroit ennuyeux, grand prince, pourſuivit Ortogrul, de vous raconter les diſgraces dont nous fûmes accablés dans la ſuite. Réduits à une extrême indigence, nous nous vîmes contraints de nous défaire même de nos habits, & de nous revêtir de haillons. Avant-hier, le

vaiſſeau ayant relâché au bord de cette isle, nous obtînmes ſans peine qu'on nous mît à terre.

Un homme aimable qui dit des choſes touchantes, & qui les dit bien, fait toujours de grandes impreſſions. Aïſchah ne détourna pas les yeux du viſage d'Ortogrul pendant tout ſon diſcours, incertaine à quoi elle prenoit le plus de plaiſir, ou à le regarder, ou à l'entendre. D'un autre côté, les appas de Menoulon n'étoient pas oiſifs. Kerker en ſentit toute la force. Quel fond de beauté! diſoit-il en lui-même: elle effacera tout ce qu'on a jamais vu de plus merveilleux, dès qu'elle ſera un peu remiſe de ſes fatigues. De tels ſentimens ne ſont pas ordinairement ſans effet. Le ſultan & ſa ſœur firent à leurs hôtes les offres les plus obligeantes; &, après les avoir conduits eux-mêmes dans un appartement magnifique, ils donnèrent à Menoulon des femmes, & à Ortogrul des hommes pour les ſervir, & leur fournir abondamment tout ce qui leur ſeroit néceſſaire.

Kerker & Aïſchah ſoupèrent enſemble, & mangèrent fort peu. L'amour, déguiſé en compaſſion, leur ſuggéra de belles réflexions ſur ce qu'ils avoient entendu. Le ſultan loua Ortogrul; & Aïſchah, Menoulon. Ils s'é-

coutèrent l'un l'autre avec plus de plaisir qu'ils ne s'en faisoient à eux-mêmes en parlant. Ils se séparèrent rêveurs, & se couchèrent inquiets. La nuit, le sommeil leur refusa ses douceurs, qu'ils ne regrettèrent point.

Aussitôt que le soleil se fit revoir, le sultan appela un jeune esclave, qui couchoit au pied de son lit, & lui commanda de tirer de sa garderobe, & de porter de sa part à l'étranger, une veste de brocard, une ceinture tissue de fil d'or, un surtout de mousseline, des souliers brodés, un turban de fine toile de toutes sortes de couleurs, un crit (1), & un sabre. Aïschah s'étant levée de très-bonne heure, demanda selon sa coutume, des nouvelles de son frère; & ayant appris ce qu'il avoit fait à l'égard d'Ortogrul, elle lui envia la gloire d'une attention qu'elle se reprocha de n'avoir point eue la première. Se hâtant de réparer sa faute, elle fit venir les femmes qui servoient Menoulon, & après leur avoir ordonné d'apporter tous leurs soins à la parer, elle leur donna des chemises de mousseline, un caleçon de soie rouge, enrichi d'une bro-

(1) Le crit est un poignard qui a la lame ondée.

derie d'or très-délicate, un jupon de gaze, un petit manteau de drap d'or, un beau collier de perles, & des pabouches ornées de fleurs d'argent (1).

Les étrangers firent uſage de tous ces préſens. S'ils avoient plû avec des habits communs, ils enchantèrent avec leurs nouveaux ajuſtemens. Aïſchah s'imagina voir un prince, quand Ortogrul ſe préſenta à ſes regards; & Kerker auroit pris Menoulon pour la belle Sidi, ou quelqu'autre déeſſe, s'il n'avoit pas été muſulman. Dans la journée, on propoſa une partie de chaſſe. La princeſſe força Menoulon d'entrer avec elle dans un riche palanquin ouvert: le ſultan & Ortogrul montèrent à cheval, & ſe mirent des deux côtés du palanquin. Dans le chemin, la converſation fut vive; il y eut des eſpèces de déclarations d'amour qui furent faites & reçues avec beaucoup d'eſprit. La belle étrangère, par la délicateſſe & l'enjouement de ſes reparties, acheva d'enlever le cœur du ſultan. Lorſqu'il fut queſtion

(1) Dans ces isles des Indes les femmes n'ont point d'autres coiffures que leurs cheveux, qu'elles mettent en boucles d'une manière très-mignone. De-là vient qu'on ne voit pas dans le préſent d'Aïſchah de parures de tête.

d'agir, Ortogrul mania son cheval avec une dextérité si surprenante, & il tira toujours si juste, qu'il se fit admirer de tous les chasseurs. Est-ce là, disoient-ils, ce gueux qui demandoit hier l'aumône ? qui le reconnoîtroit ? La princesse pouvoit à peine s'empêcher de faire éclater son amour par ses applaudissemens.

Le soir quand elle fut seule avec son frère, elle lui dit : " A vous parler franchement, je voudrois qu'Ortogrul fût né prince. A en juger par ses manières, pour moi je crois qu'il l'est en effet. Je le crois aussi, repartit le sultan ; & sans être devin, je vous dirai bien pourquoi vous désireriez que nos conjectures fussent vraies. Avouez que vous ne le haïssez pas. Aïschah rougit, & laissa échapper un petit soupir. Il faut que la confidence soit complette, continua Kerker ; si vous aimez le frère, j'adore la sœur. Je ne sais ce que le ciel nous réserve, mais je ne vois que trop que nos hôtes feront le bonheur ou le malheur de notre vie. Ils se proposèrent ensuite de ne rien négliger pour se rendre heureux ; & comme on se flatte aisément, ils se promirent le succès le plus favorable, qu'ils fondèrent principalement sur leur propre mérite, & sur le bon esprit des étrangers.

Les jours suivans, ils profitèrent de toutes les occasions qu'ils purent faire naître de témoigner leur tendresse, & d'expliquer leurs intentions. Les étrangers répondirent à tant d'empressement avec une modestie qui ne découvroit que des sentimens de reconnoissance. Cette réserve déconcerta un peu les amans; mais, quel fut leur étonnement! lorsqu'au sortir d'un dîné, Ortogrul & Menoulon se jetèrent à leurs pieds, & les supplièrent de trouver bon qu'ils poursuivissent leur voyage. Une prière si désagréable, & si peu attendue, fit frémir le sultan, & remplit le cœur de sa sœur d'un dépit que rien ne fut capable de dissiper dans la suite. Kerker les fit lever, puis d'un ton qui n'exprimoit pas toute la colère dont il brûloit, il leur dit: " Vous nous trouvez donc bien odieux, „ puisque vous ne pouvez pas même souffrir „ notre vue. Manifester soi-même son „ ingratitude, c'est y mettre le comble. Des „ vaisseaux partent d'ici tous les jours, que „ ne vous dérobiez-vous sans rien dire? „ Vous avez apparemment voulu vous faire „ un spectacle de notre trouble, & terminer „ par un plaisir si piquant pour des ames „ noires, tous les divertissemens que notre „ simplicité vous a procurés. Ne deviez-vous

„ pas ſonger en même-temps, que la fureur „ pouvoit ſuccéder à l'amour, & effacer l'in- „ ſulte par la vengeance la plus cruelle ? „

„ Prince, reprit Ortogrul, nous nous „ expoſons volontairement à cette vengean- „ ce ; & ſi vous continuez à nous croire „ ingrats, nous la déſirons. Que l'ange du „ ſang partage nos ames en cent parties im- „ mortelles, & qu'il les plonge toutes dans „ le ſoufre qui embraſe le centre de la terre, „ ſi nous ne ſommes pas pénétrés de la plus „ ſincère reconnoiſſance „. Ce diſcours fut interrompu par l'arrivée de l'émir de la mer qui vint annoncer au ſultan qu'un courier de la reine d'Achen étoit à la porte. Les ſultans des différentes parties de cette Isle ont eu de tout temps de grands égards pour les reines d'Achen, ſoit à cauſe de la puiſſance de ces princeſſes, ſoit parce que c'eſt d'elles qu'ils ont reçu la connoiſſance de l'envoyé de dieu. Kerker ordonna qu'on fît entrer le courier, qui lui préſenta une lettre conçue à-peu-près en ces termes.

„ Sultan, mon parent & mon ami. Un „ brave qui eſt à ma cour depuis quelques „ jours, ayant appris que vous aviez chez „ vous ſon plus grand ennemi, m'a priée „ de vous faire conſentir qu'il aille ſe battre „ avec

„ avec lui. Je ne lui ai point refusé sa de-
„ mande ; & comme j'ai résolu de vous
„ conduire moi-même ce champion, je
„ suis persuadée que vous ferez à la mienne
„ toute l'attention que mérite votre parente
„ & votre amie „.

ZANAPIULAH, *reine d'Achen.*

Kerker ayant lu cette lettre, la fit lire à sa sœur, & la montra avec une joie maligne à Ortogrul, qui en parcourut toutes les lignes sans s'émouvoir. Si c'est à moi qu'on en veut, dit-il au courier, je suis prêt à me défendre. Peut-on savoir qui est ce brave que la reine d'Achen honore de sa protection ? Il se fait sans doute connoître dans cette lettre, répondit le courier, en lui en donnant une qu'Ortogrul lut tout haut. En voici la substance.

" Ce n'est pas assez que nous ayons par-
„ tagé les effets de l'amour, il faut que
„ toute la terre soit informée de ce partage,
„ & qu'elle l'apprenne de toi-même. J'ai
„ pour ma part les sentimens d'honneur qu'il
„ fait naître dans les cœurs nobles : la
„ perfidie, qui est la portion des lâches,
„ t'est restée. C'est ce que ton aveu, ou ta

„ mort, publieront inceſſamment. Règle le „ choix des armes „.

PIR-ASKÉ.

Tu diras à ce Pir-Aské, que je ne connois point, dit Ortogrul au meſſager, que j'accepte le défi, & que je le ferai repentir de ſa folie. A l'égard du choix des armes, je m'en remets à la volonté du ſultan & de la princeſſe. Aïſchah rompit alors le ſilence. Tous les inſtrumens, dit-elle, que les hommes ont inventés juſqu'ici pour ſe faire périr, peuvent être utilement employés en cette rencontre. Que Pir-Aské n'oublie donc aucun des ſiens, reprit Ortogrul; qu'il apporte ſa ſarbacane (1) & ſes flèches, ſa maſſue, ſon crit, ſon ſabre, ſon ganjar. L'air gai, avec lequel il prononça ces paroles, fit ſourire Kerker, qui écrivit ſur le champ une lettre fort reſpectueuſe à la reine d'Achen. Quand le courier fut parti, nous vous poſſéderons donc encore quelque-

(1) Les ſarbacanes, dont les Indiens ſe ſervent, ſont longues de ſix ou ſept pieds. Elles ſont ordinairement d'ébène; les grands tireurs ſoufflent leurs flèches juſqu'à cent pas de diſtance, & ne manquent preſque jamais le but.

temps, dit-il à Ortogrul & à Menoulon, nous avons cette obligation à votre ennemi. Préparez-vous à défendre votre vie, ajouta-t-il, en regardant Ortogrul, on continuera de vous obéir ici. Ce que mon inclination vous refuseroit à juste titre, je le dois à ma gloire. En disant cela, il se retira avec sa sœur; & les étrangers n'eurent plus la liberté de les voir, jusqu'au jour du combat.

La reine d'Achen étant enfin arrivée avec sa cour, on lui fit tous les honneurs imaginables. Le brave qu'elle amenoit ne se montra qu'avec un masque sur le visage, & ne parla à personne. Le jour de l'action, la cour du palais fut entourée de gardes Zanapiulah, & Kerker qu'elle s'étoit associé pour juger sur la conduite des combattans, se placèrent sur un superbe échaffaud couvert d'étoffes d'or & d'argent. Ortogrul & son ennemi entrèrent par deux portes différentes, avantageusement montés, & armés de toutes leurs armes. Un héraut, interprète de la volonté des juges, qui les attendoit au milieu du champ de bataille, cria, d'une voix fort haute, que la reine leur défendoit de se servir d'aucune autre arme que du sabre. Puis s'étant retiré près de l'échaffaud, il fit signe aux trompettes, qui sonnèrent la charge.

Les deux champions firent auſſitôt briller leurs larges cimeterres, & coururent l'un contre l'autre bien couverts de leurs boucliers (1). Leur adreſſe & leur vigueur tint long-temps la victoire & les ſpectateurs en ſuſpens. Au commencement, le cavalier maſqué étoit plus ardent & plus impétueux qu'Ortogrul, parce qu'il étoit plus irrité, & que celui-ci ſe ménageoit. Mais dans la ſuite, les forces d'Ortogrul ſemblèrent croître à meſure que ſon ennemi s'affoibliſſoit. A la fin, il lui donna tout de ſuite trois grands coups qui lui enlevèrent un reſte de bouclier qu'il avoit encore au poing. Ce malheur, & les huées des aſſiſtans, qui le haïſſoient à cauſe de ſon maſque, le mirent dans une fureur qui lui fit oublier la loi du combat. Il jette ſon ſabre, & empoignant le crit qu'il avoit à ſa ceinture, il joint Ortogrul, l'embraſſe, & cherche, avec une pointe cruelle, le défaut de ſa cuiraſſe de coton pour le percer par derrière. A l'inſtant, l'aſſemblée pouſſa de grands cris. Les juges indignés d'une contravention ſi manifeſte,

(1) Les guerriers Indiens, ſurtout les inſulaires, portent dans les combats des boucliers d'oſier. Ils ont auſſi des cuiraſſes de coton, piquées fort lâche.

se levèrent, & commandèrent au capitaine des gardes de s'assurer du coupable. L'homme masqué fut traîné en prison; Ortogrul au contraire fut conduit avec honneur à son appartement, où Menoulon l'avoit devancé. Ils ne s'étoient fait aucune blessure considérable.

Dès le lendemain matin, Zanapiulah & sa suite, Kerker & toute sa maison, Ortogrul, Menoulon, & les principaux émirs du Barroſtan, s'assemblèrent dans la salle du Divan, où l'on fit comparoître le cavalier criminel. Il se prosterna devant ses juges, & il s'écria : " grande reine, généreux sultan, j'ai mérité votre indignation ; mais pardonnez à un amant trahi, & à un ami lâchement trompé ,,. Zanapiulah prit la parole, & lui dit : « Pir-Aské, j'ignore encore la cause de votre haine ; vous ne devez ma protection qu'au service que vous m'avez rendu. Levez-vous ; & quoiqu'il n'y ait nulle apparence que vous puissiez justifier une action de la nature de celle qui vous déshonore, expliquez-vous ,,.

Hiſtoire de Daën Boſamco, Prince de Macaſſar.

NE m'appelez plus Pir-Aské, dit-il en ſe levant, & en arrachant ſon maſque, je ſuis Daën Boſamco, fils aîné du roi de Macaſſar. Le deſſein d'obſerver de près les mouvemens de l'empereur du Japon, qui méditoit d'envahir l'isle de Célèbes, m'ayant conduit à Getigam (1), j'y vivois inconnu depuis quelques mois, lorſqu'un jour j'appercus, à l'extrémité d'une rue aſſez détournée, une troupe de gens armés qui ſe battoient. J'approchai avec deux eſclaves qui me ſuivoient, & je vis un jeune cavalier attaqué par dix hommes qui alloient le mettre en pièces. Choqué de l'indignité de l'action, j'ordonnai à mes eſclaves de faire diverſion de leur côté, & frappant à droite & à gauche, je perçai juſqu'au jeune homme, qui, par la vue du ſecours, reprit une nouvelle vigueur. Après un combat fort opiniâtre, la victoire nous demeura : victoire ſi ſanglante, que ne pouvant plus nous ſoutenir, il fallut nous reporter chez moi. En

(1) Capitale d'un royaume ſitué au nord de Célèbes.

guériſſant, nous nous liâmes d'une amitié très-étroite, qui de ma part étoit ſincère. Je me fis connoître à celui que j'avois délivré, & il me découvrit auſſi qui il étoit. Il ſe donne ici le nom d'Ortogrul; à Getigam, il s'appeloit Olub; mais il m'apprit que j'avois ſauvé la vie à Ibrahim, ſultan de Guncalam. Nous étions preſque inſéparables. Le plaiſir d'être avec lui m'engageoit ſouvent à l'accompagner à la cour d'Abaſſah, reine de Getigam, où il aimoit, où il n'étoit que trop aimé. L'objet de ſon attachement étoit à ce qu'il diſoit, la jeune princeſſe de Sanguin (1), que la reine faiſoit élever avec la princeſſe Konguitay ſa fille, que je retrouve déguiſée en Menoulon, & dont je devins éperduement amoureux. Je ſentis, avec joie, naître une paſſion ſi favorable à celle de mon ami, à qui je procurois l'occaſion de parler ſeul à ſa maîtreſſe, toutes les fois que je pouvois détacher ſon aimable compagne. A la vérité, Konguitay n'écoutoit qu'avec indifférence les tendres aſſurances que je lui donnois de mon amour; mais ſes froideurs n'ayant fait qu'augmenter ma flamme, je pris le chemin le plus court pour arriver

(1) Royaume dans l'isle de Célèbes.

au bonheur après lequel je soupirois, & je m'adressai à sa mère. Dès que j'eus instruit Abassah de ma naissance & de mes désirs : " Prince, me dit-elle, toute transportée „ d'allégresse, je vous accorde l'heureuse „ Konguitay ; je puis bien l'appeler heureuse, „ puisqu'elle a plû à l'hériter du plus puis- „ sant des rois de Célèbes. Votre mariage „ ne sera différé qu'autant de temps qu'il „ vous en faudra pour obtenir le consente- „ ment du sultan de Macassar „. J'allai avec un empressement non pareil faire part de ma joie à mon ami. Je dépêchai, par mer & par terre, des couriers à Macassar.

Quelques jours après, Olub ne parut plus. Pour surcroît d'affliction, étant allé au palais, on me dit que Konguitay étoit malade, & que la reine & la princesse de Sanguin ne se montroient point. Je fis pendant un mois de vains efforts pour les voir ; &, ce qui pensa me désespérer, je ne reçus, durant ce long intervalle, aucune réponse de mon père. A la fin, il me fut permis d'entrer dans l'appartement d'Abassah. Il étoit tendu de noir. Cent femmes habillées de même couleur, qui se frappoient la poitrine en gémissant, environnoient un sopha déchiré, où la reine étoit assise, les yeux baignés de larmes. J'ai perdu

ma fille, me cria-t-elle d'abord qu'elle me vit; votre ami vous a enlevé Konguitay; Olub, le perfide Olub, eſt coupable de ce crime. Une foule de ſanglots l'empêcha d'en dire davantage.

A cette funeſte nouvelle mes ſens ſe troublèrent, la rage s'empara de mon cœur, tout mon ſang s'embrâſa. Je vous vengerai, Madame, dis-je à la reine; vous pouvez vous fier à la parole d'un prince doublement joué. Je ſortis du palais avec la précipitation d'un forcené. Il ne ſe trouva point de vaiſſeau prêt à faire voile. Tous ceux d'Abaſſah étoient en mer pour chercher les fugitifs. Elle les avoit fait partir dès le lendemain de l'enlèvement, avec des ordres cachetés que les capitaines ne devoient ouvrir qu'à une certaine diſtance de l'isle. Ce ne fut qu'après avoir déſeſpéré de recouvrer ſa fille aſſez-tôt pour en cacher la honte, qu'elle divulgua ſon malheur.

Un billet que m'écrivit la belle princeſſe de Sanguin, dont les appas auroient certainement dû m'arrêter, ne retarda pas d'un moment mon départ.

Je traverſai l'isle par terre. Quand je fus arrivé à Macaſſar, le ſultan me dit qu'il avoit déſapprouvé mon choix, & que j'avois dû

connoître ſes ſentimens par ſon ſilence. De peur de m'expoſer à des railleries offenſantes, je gardai auſſi le ſilence ſur tout ce qui étoit arrivé ; & ayant fait armer ſecrettement un bon vaiſſeau, je m'embarquai. J'eus ſoin d'informer du motif de mon entrepriſe les ſoldats & l'équipage. Je déguiſai mon nom, ma patrie, mon viſage même, pour mieux aſſurer ma vengeance. Mon deſſein étoit d'aller droit à Guncalam ; mais, grande reine, l'occaſion de ſignaler mon courage dans votre flotte, que je rencontrai aux mains avec celle des infidelles de Malaca, me parut trop belle pour la négliger. Je pris donc part à votre victoire. Le ciel ſe joignit bientôt à vous pour récompenſer mon zèle. Je découvris que le raviſſeur étoit avec ſa proie dans cette cour.

Ah ! ſi le ſort des armes ne favoriſoit que la vertu, ce couple inſolent ne m'écouteroit pas maintenant avec tant de tranquillité. A la vue du traître, toute ma haine ſe ralluma. Un emportement aveugle me rendit d'abord imprudent, & enſuite téméraire. A l'entrée du combat, je m'oubliai moi-même ; ſur la fin, le déſeſpoir & la fureur effacèrent vos ordres de mon eſprit. J'ai voulu venger par un ſeul coup, l'amour outragé, & l'amitié

violée; si c'est là un crime, en fut-il jamais de plus digne de pardon.

Ce discours avoit excité des passions fort différentes dans les personnes intéressées. Les plus vives couleurs de la pudeur & de la confusion éclatoient sur le visage de la belle Konguitay. L'étonnement sembloit adoucir Kerker, & redoubler la colère de l'implacable Aïschah. La fierté s'allioit avec la joie dans les regards du sultan de Guncalam. La seule Zanapiulah paroissoit exempte d'agitation. Le prince de Macassar n'eut pas plutôt fini, qu'Ibrahim se leva, & prit la parole.

Histoire d'Ibrahim, Sultan de Guncalam & de la Princesse Konguitay.

REINE d'Achem, dit-il, si mes prières sont de quelque poids, je les joins à celles du généreux Daën Bosamco. Il n'a pas été maître de sa colère. D'ailleurs, les idées dont il est encore frappé, & la droiture de ses intentions, autorisent suffisamment tout ce qu'il a fait. Mais si les apparences le justifient, qu'il se contente d'avoir tiré ce secours de son erreur, & trouvez bon que je la dissipe.

Il est vrai que je suis Ibrahim, sultan de

Guncalam. Un jour, après avoir donné audience à mon peuple, je fus abordé par un vieux Fakir, qui me dit d'un ton brusque : *Prince, digne de la belle Konguitay, fais-moi la charité.* Je lui répondis qu'il demandoit l'aumône avec trop d'orgueil, & je passai outre. *Prince, digne de la belle Konguitay*, reprit-il en me suivant, *fais moi la charité.* Je me retournai plein d'impatience, & afin de faire taire cet importun, je lui jetai un séquin. D'abord qu'il l'eut ramassé, il le baisa, & m'adressa ce remercîment : *Tes premiers désirs seront remplis comme tu me fais l'aumône ; mais ne te rebutes non plus que moi. Qui fait la charité d'une manière desagréable, est en danger de la demander quelque jour.* Bon homme, lui dis-je, garde pour d'autres ce que tu sais de l'avenir, & parle-moi de Konguitay, dont tu crois que je suis digne. *Konguitay*, répondit-il, *est fille unique d'Abassah, reine de Getigam : nulle princesse ne l'égale en beauté.* Ces derniers mots firent une telle impression sur mon esprit & sur mon cœur, que j'aimai sur le champ Konguitay, & que je résolus de tout risquer pour m'en faire aimer. Il m'eût été facile de la demander, comme roi, par les voies ordinaires. Mais jaloux de son cœur, je m'en

propoſai la conquête ; le mien dédaigna d'avoir obligation de ſon bonheur à mon rang ; & je ne voulus obtenir Konguitay que de Konguitay même.

Ayant mis ordre à mes affaires, je me rendis ſecrètement à Getigam dans une frégate. Quoique ce bâtiment fût du nombre des miens, perſonne ne m'y connoiſſoit, excepté le pilote & quelques eſclaves affidés. Je m'introduiſis à la cour ſous le nom d'Olub. Si j'avois été charmé de Konguitay ſans en avoir aucune idée diſtincte, j'achevai, en la voyant, de perdre ce qui pouvoit encore m'être reſté de liberté. Sacrifice fortuné, puiſqu'après quelques travaux que je trouvai doux, celle que j'adorois daigna l'accepter, & m'aſſurer de ſa tendreſſe. J'étois dans cette heureuſe ſituation, ô Daën Boſamco, lorſque vous exposâtes ſi vaillamment votre vie pour moi.

Je vous cachai ma véritable paſſion, parce que ma maîtreſſe, qui avoit ſes raiſons, me l'ordonna ; & pour écarter d'autant plus sûrement vos ſoupçons & ceux d'Abaſſah, je feignis un attachement différent. Pouvez-vous me reprocher d'autre réſerve ? Je vous dédommageai même de celle-là, & vous connûtes Ibrahim dans un temps où Kon-

guitay ne connoiſſoit encore qu'Olub. Il ne m'étoit permis d'avoir ni plus d'ouverture par rapport à vous, ni moins de ſecret par rapport à la princeſſe. Sur quoi fondez-vous donc vos plaintes? Mais de quel droit les étendez-vous juſques ſur Konguitay, qui ne vous a jamais flatté de la plus légère eſpérance? Elle toléra vos empreſſemens, tandis qu'ils furent reſpectueux; mais quand ils devinrent impétueux & violens, quand elle vit ſa liberté ſur le point d'être opprimée, devoit-elle encore ſouffrir?

Sa peine me fit renoncer alors au plaiſir délicat d'être aimé comme Olub. Fuyez, lui dis-je, le plus modeſte & le plus ſoumis de tous les amans ſera votre guide. Cet amant vous offre un trône pour aſyle, & Ibrahim, ſultan de Guncalam, pour époux. Konguitay me regarda long-temps ſans parler, puis elle me répondit: Je vous ſuivrai; mais ſouvenez-vous que je veux toujours reconnoître Olub dans le ſultan.

Notre évaſion ne fut traverſée d'aucun obſtacle. Ma frégate, qui avoit été cachée juſqu'alors parmi les vaiſſeaux marchands, s'éloigna des Célèbes par un bon vent. Notre faute, quelque néceſſaire qu'elle nous eût paru, ne fut pourtant pas impunie. Kon-

guitay fut attaquée d'une maladie qui la mit plusieurs fois à deux doigts de la mort; & au bout de deux mois de navigation, un ouragan mit en désordre toutes nos voiles. Pour comble de malheur, nous nous vîmes poursuivis de si près par six vaisseaux, que nous désespérâmes d'échapper. Nous voguâmes jusqu'à la nuit du côté d'une terre que nous avions apperçue de loin. Quand les ténèbres eurent couvert la face de l'océan, le patron me dit: „ C'est à présent qu'il „ faut montrer que vous êtes roi, & don- „ ner des preuves de votre fermeté & de „ votre prudence. Les vaisseaux que vous „ avez vus sont de Getigam, mes yeux „ m'en ont assuré. Demain, dès le matin, „ ils prendront le nôtre qui ne peut fuir, „ ni résister. Suivez donc mon avis, & pro- „ fitez de la nuit. Nous ne sommes pas loin „ de la côte de Sumatra, je vous y con- „ duirai sûrement dans la chaloupe. Mais „ auparavant, déguisez-vous d'une manière „ à n'être pas soupçonné d'être ce que vous „ êtes; car ne doutez pas que la reine de „ Getigam n'ait promis de grandes récom- „ penses à ceux qui vous livreront à elle. „ Hâtez-vous, il n'y a pas de temps à per- „ dre „. Le conseil du pilote nous parut si

ſenſé, que la princeſſe, toute débile qu'elle étoit, fut la première à dire qu'il falloit l'exécuter. Nous nous traveſtîmes en mendians; la chaloupe nous porta à terre; & nous marchâmes tout le reſte de la nuit, pour nous éloigner du lieu de notre deſcente. Nous ne manquâmes pas de préparer une hiſtoire feinte, & quantité de geſtes & de contenances propres à exciter la compaſſion. Je ne ſais quel fut le ſort de la frégate; mais il y a bien de l'apparence que tous ceux qui y étoient ne furent pas également fidèles à garder le ſecret, puiſque le prince Daën Boſamco fut quelques jours après ſi bien inſtruit à Achem. Pour revenir à nous deux, ajouta Ibrahim, il me ſemble que nous ſommes pleinement juſtifiés; moi, auprès de lui; & lui, auprès de ſes juges: moi, par mon innocence; & lui, par ſon erreur même.

La reine Zanapiulah conféra quelque temps à voix baſſe avec Kerker; enſuite, jetant ſes regards ſur les deux rivaux: „ Réconciliez-„ vous, leur dit-elle; ce n'eſt qu'à cette „ condition que nous pardonnons à Daën „ Boſamco ſa déſobéiſſance, & que nous „ nous abſtenons de reprocher à Ibrahim & „ à Konguitay la hardieſſe de leur fuite. Je „ me charge d'appaiſer la reine de Getigam,

„ & d'obtenir ſon agrément pour leur
„ mariage. Daën Boſamco, continua-t-elle
„ en enviſageant le prince de Macaſſar, je
„ voudrois vous procurer une pareille féli-
„ cité. N'imagineriez-vous aucun moyen de
„ vous conſoler de la perte de Konguitay ?
„ La princeſſe de Sanguin vous ſeroit-elle
„ indifférente ? A cette queſtion, Daën
„ Boſamco treſſaillit de joie, & répondit :
„ Ah! généreuſe Zanapiulah, je me rappelle
„ jour & nuit ſes perfections, & mille petites
„ marques de bonté, qui m'accuſent d'une
„ ingratitude dont je n'oſe preſque eſpérer
„ le pardon. Et moi j'eſpère vous le ména-
„ ger, reprit la reine d'Achem : je ſaurai
„ d'ailleurs accorder votre union avec les
„ intérêts des ſultans de Macaſſar & de
„ Sanguin „. Tout le Divan applaudit à une ſentence ſi ſage & ſi douce. Les deux princes s'embraſsèrent, en ſe faiſant mille proteſtations ſincères d'une éternelle amitié. On ſe retira. Kerker & ſa ſœur, laſſés de ſe contraindre, s'enfermèrent enſemble dans leur cabinet. Jugez de leur converſation par les paſſions qui devoient les agiter après ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Le roi de Guncalam, qui les avoit toujours obſervés, ne put les laiſſer long-temps dans la

triſte ſituation où il ſe doutoit bien qu'ils étoient.

Entrant tout-à-coup dans le cabinet : „ Ne „ dédaignez pas, leur dit-il, la prière „ d'Ibrahim, qui, en qualité de ſuppliant, „ vient vous demander pardon de vous „ avoir trompés. La ruine de vos eſpéran- „ ces cauſe le chagrin qui vous accable ; „ elles euſſent été moins vives ſi j'avois eu „ plus de ſincérité. Je ne vous dirai point „ que dans l'état où la fortune m'avoit „ réduit, la prudence & l'amour me défen- „ doient de prendre un autre parti. Ce n'eſt „ pas pour me défendre que je me préſente „ devant vous, c'eſt pour avouer ma faute „ & vous aſſurer que j'en ſuis aſſez puni „ par les obligations immenſes que je vous „ ai. Votre trouble me pénètre d'une dou- „ leur qui empoiſonne toute la joie que je „ devrois reſſentir. Je ſerois à jamais incon- „ ſolable, s'il m'étoit impoſſible de calmer „ l'orage que j'ai excité. Mais il me ſemble „ qu'une ſœur & un frère que je viens „ vous offrir, pourroient vous repréſenter „ Olub & Menoulon ; & que, ſans ceſſer „ d'aimer, il vous ſeroit facile de finir vos „ peines „. En achevant ces paroles, il tira de ſa poche deux portraits, qu'il préſenta

fort respectueusement, l'un au sultan, & l'autre à la princesse. Pendant qu'ils les considéroient, il continua de parler. « Au défaut de mon cœur, madame, dit-il à la sœur de Kerker, je ne puis vous en donner un qui me soit plus cher. Si vous faites attention aux traits, la ressemblance est parfaite entre mon frère & moi, excepté qu'il est de quelques années plus jeune : à l'égard de la fortune, le royaume de Ligor qu'il possède n'est guères moins considérable que celui de Guncalam. Puis, adressant le discours au sultan : Ma sœur n'est point flattée dans ce portrait, poursuivit-il, elle n'a que quinze ans; si les traits vous touchent, parlez; je vous la livre, & je lui donne mon royaume pour dot ». Et vous, interrompit Aïschah, que vous réservez-vous ? Getigam, répondit Ibrahim; j'y reprendrai le nom d'Olub, & j'y serai le premier sujet de Konguitay.

A cette réponse, Aïschah, saisie d'un transport composé de tout ce que l'admiration, l'amour & le désespoir ont de plus vif, jeta à terre le portrait du roi de Ligor, & sortit en s'écriant : O Dieu, pourquoi m'avez-vous fait voir le plus grand, le plus généreux, le plus aimable des mortels, si vous ne vouliez pas me le donner!

Kerker, naturellement moins emporté, se laissa fléchir. Peu après, la jeune princesse de Guncalam, dont la beauté l'avoit d'abord ébloui, prit dans son cœur la place de Konguitay. La médiation de la reine d'Achem eut un prompt effet à Macassar, à Sanguin & à Getigam. Le mariage de Kerker & de la charmante sœur d'Ibrahim suivit de près les deux autres. Ibrahim abandonna sa couronne, malgré la longue résistance de son beau frere, qui, en l'acceptant enfin, céda la sienne à la triste Aïschah.

Cette princesse, perpétuellement occupée d'Ortogrul, ne put jamais se résoudre à en aimer d'autre. Ses sujets la prièrent inutilement de se marier: les princes étrangers la recherchèrent en vain. Quelquefois elle sembloit accorder à ces derniers de petites faveurs pour animer leur espérance; mais de nouveaux mépris, de nouvelles insultes, effaçoient bientôt ces agréables impressions. Elle ne voyoit en eux que le seul Ortogrul, que le seul étranger qui causoit son martyre; & comme elle ne pouvoit l'aimer sans le haïr, ni le haïr sans l'aimer, elle se plaisoit à faire sentir à tous les autres cette bisarre disposition de son cœur. Sur la fin de ses jours, elle me demanda au sultan

Kerker, mon père ; & elle me désigna son héritière dans le testament qui m'a engagée à vous raconter son histoire. J'y étois, comme vous avez vu, destinée à donner, après sa mort, des preuves plus étonnantes de haine & d'amour aux étrangers, qu'elle n'en avoit donné elle-même pendant sa vie.

Suite des aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.

TANT que les réjouissances du mariage d'Almoraddin durèrent, je m'abstins de parler de départ & de séparation ; me contentant de faire en mon particulier mes recherches ordinaires touchant l'isle de Borico, quand l'occasion s'en présenteroit. Mais dès que les fêtes furent finies, & que le sultan eût commencé à s'appliquer aux affaires, je songeai sérieusement à mes obligations, & à remplir, par de nouvelles courses, l'attente de mon maître, l'invincible Chah-Jehan. Je repassai aussi dans mon esprit l'oracle de Feridoun, dont la première partie avoit eu un accomplissement si parfait, & il me sembla que puisqu'il m'étoit permis de tout espérer, je ne devois pas différer de tout

tenter. Je tins donc ce discours à mon ami en présence de la sultane : « si je séjournois » ici plus long-temps, je me rendrois cou- » pable d'inconstance ou de paresse ; vous » savez par quel motif j'ai quitté les dou- » ceurs de ma patrie. L'heureuse fin de » vos travaux m'assure du succès de ceux » qui me restent à entreprendre ; ce seroit » un crime de douter de la promesse du » génie ». La sultane que nous avions ins- truite de tout dans les conversations précé- dentes, prit la parole. " Ma reconnoissance, » dit-elle, m'inspire un peu d'audace ; j'ai » la témérité de m'imaginer que je puis » entrer pour quelque chose dans l'explica- » tion de l'oracle. Ce que vous avez fait » pour Almoraddin & pour moi mérite » certainement la récompense que vous at- » tendez, mais pourquoi n'établiriez-vous » l'espoir de l'obtenir, que sur le seul mé- » rite de cette bonne œuvre, sans vous » rien promettre de ceux qui en ont pro- » fité ? Ce seroit bien nous mépriser, dit » le sultan, que d'en user ainsi. Je n'ose » m'opposer au départ d'Abdalla : qu'il » trouve bon du moins que mon amitié le » force à prendre ici tout ce qui lui sera » nécessaire pour voyager commodément.

„ Vaiſſeaux, hommes, argent, munitions, „ tout eſt à lui. Sachez-m'en gré, ajouta-„ t-il, chère Zulikhah, & découvrez tout „ mon amour dans la violence que je me „ fais; ſans vous, je ſuivrois moi-même „ le plus généreux de tous les amis „. La ſultane exprima, par un regard plein de tendreſſe, l'agréable émotion où la mettoient ces ſentimens, & recommençant à parler: " Ce ſont là, dit-elle, de vrais ſecours; „ mais ils ſont d'une eſpèce ſi commune, „ que je ne ſaurois me réſoudre à y borner „ le ſens de la prédiction. N'en doutez „ pas, Feridoun a prétendu promettre de „ nouvelles lumières, & je me trompe fort „ ſi je ne les dois fournir. Je diſpoſe de „ celles du ſage Rem-Corim „. De qui nous parlez-vous, Madame, interrompis-je; quelle retraite cache cet homme éclairé?

" Rem-Corim, reprit Zulikhah, eſt un prince voiſin, & notre tributaire. Les autres payent leur tribut en argent, ou en marchandiſes; il a toujours payé le ſien en conſeils & en inſtructions, que mon aïeul, mon père & ma tante eſtimoient plus que tous les tréſors. Il réunit en lui ſeul tous les perſonnages que vous cherchez. C'eſt un vieillard qui ne reſſent aucune des incommodités de

la vieilleſſe ; c'eſt un voyageur fameux ; c'eſt un ſage dont les connoiſſances s'étendent fort au-delà des bornes preſcrites aux découvertes des hommes ordinaires. Ah ! courons le conſulter, m'écriai-je ; Feridoun a eu ſur vous les vues que vous penſez. Nous pourrons partir dans quelques jours, répondit la ſultane : auſſi-bien faut-il qu'Almoraddin, pour ſe faire voir à ſes ſujets, parcoure le Baroſtan. Pendant le voyage on vous préparera le vaiſſeau qui vous a apporté ici ; je vous en parle comme s'il étoit à moi, ajouta-t-elle en riant, & je vous le deſtine avec la même confiance que ſi j'avois eu l'eſprit de le gagner. „ J'acceptai l'offre de la belle reine, qui mit un tel ordre aux préparatifs du voyage, que nous ſortîmes de la ville quatre jours après.

Il ne faut point ſe figurer ici une marche ſemblable à celle du maître des Indes, lorſque laſſé de ſes victoires ou de ſes profondes méditations, il quitte Agra & Dheli, pour aller prendre le frais dans le délicieux royaume de Cachemire. Mais où il y a moins de monde, il y a auſſi moins d'embarras. Notre eſcorte n'étoit compoſée que de cent cavaliers, dont cinquante ſuivoient l'éléphant royal qui nous portoit.

Cet

Cet animal étoit magnifiquement enharnaché ; à ſes côtés marchoient deux autres éléphans prêts à lui ſuccéder en cas de beſoin. Le petit château dans lequel nous étions étoit couvert de plaques d'or, qui jetoient un éclat merveilleux, & un beau velours couleur de feu en rendoit le dedans très-propre. Nous y voyagions fort à notre aiſe, aſſis ſur de gros couſſins de même étoffe. Les eſclaves, les chameaux & les chariots chargés des proviſions & du bagage alloient devant, à une diſtance aſſez grande pour ne pas incommoder.

Les pays que nous traversâmes étoient fertiles & aſſez peuplés. Nous entrâmes dans trois villes de médiocre grandeur, où le ſultan & la ſultane eurent le plaiſir de voir toutes les preuves de fidélité qu'ils pouvoient deſirer. Le long des chemins, dans toute la route, le peuple paroiſſoit tranſporté d'une joie pure, qu'il témoignoit par une infinité d'acclamations & de bénédictions. Les hommes, les femmes, les enfans même, avoient des ſacs remplis de riz qu'ils jetoient à poignées derrière eux, pour amuſer le diable, & le détourner du grand chemin, tandis que nous paſſions. Ce concours divertiſſant qui ſe renouveloit ſans ceſſe, ne

nous empêcha pas de prier la reine de nous entretenir de la contrée où nous allions, & du sage qui y commandoit.

Aventures du sage Rem-Corim, prince de la Longue-Vallée.

LA contrée, dit-elle, s'appelle la Longue-Vallée, parce qu'ayant beaucoup de longueur sur très-peu de largeur, elle est presque toute environnée de hautes montagnes. Ce côté-ci, qui est le seul endroit par où l'on y puisse entrer, est fortifié par une grosse rivière sur laquelle il y a un pont, dont l'issue est fermée & difficile à forcer, la porte qui la ferme étant défendue de deux grosses tours. La principale ville est à un trait d'arc de cette porte. Toute la vallée est habitée par une petite nation qui, de tout temps, suit des loix fort particulières. Quand le prince meurt, nul droit connu des autres peuples n'est consulté pour remplir sa place; il suffit même aux habitans qu'on soit du pays, pour être exclu de la première dignité; il leur faut un étranger, mais un étranger agréable aux dieux Huon & Barcob, qu'ils adorent. Jusqu'à ce que

le hasard l'amène, le tiers du peuple est toujours sous les armes, & le pont & la porte sont soigneusement gardés.

Lorsque Rem-Corim, qui ne songeoit à rien moins qu'à terminer ici ses courses, arriva à cette porte, un interrègne de sept ans leur avoit fait souffrir tous les maux qui affligent les sociétés que nulle autorité bien affermie ne retient dans l'ordre. La gravité de sa contenance & sa vieillesse (car il étoit vieux) lui attirèrent d'abord le respect des gardes & même des anciens de la nation, auxquels ils le présentèrent, suivant la règle établie. " Vénérable vieillard, lui dit un de ces anciens qui parloit arabe, & qui dans la suite lui servit toujours d'interprête, savez-vous en quel état nous sommes ? venez-vous ici pour régner ? pour régner, moi ? répondit le philosophe, désabusez-vous, si vous croyez avoir trouvé votre esclave. Admirateur de la nature, je viens en examiner les secrets dans vos montagnes, comme j'ai fait en plusieurs autres régions. Je ne m'informe jamais ni des intérêts des peuples, ni de leur conduite : pourvu qu'ils pratiquent l'hospitalité, cela me suffit. Commander aux autres, c'est leur être assujetti ,,. Cette réponse surprit celui qui avoit fait la question.

Qui êtes-vous, poursuivit-il, où avez-vous commencé à voir le jour ? Vaine curiosité, répliqua le santon ; nul homme ne le sait présentement ; & parmi les génies, il n'y en a que trois qui en aient connoissance. Chantez-nous quelque air religieux, reprit l'ancien ; quel est votre culte ? Alors Rem-Corim chanta une longue hymne, où, après avoir célébré le ciel & la terre, le soleil & la lune, la nuit & le jour, il remercioit Dieu de les avoir créés. Le truchement interprêtoit ses paroles à mesure qu'il les prononçoit. D'abord qu'il eut fini, tous les assistans remplirent l'air de sifflemens, (c'est leur manière d'applaudir) & crièrent tous d'une voix : il connoît nos dieux : huon est le ciel, barcob est la terre, huon est le soleil, barcob est la lune, huon est le jour, barcob est la nuit : aux épreuves, aux épreuves. Aussitôt plusieurs se détachèrent, & coururent à la ville avertir le peuple & les agguys (1). Le philosophe se vit, à son grand regret, accablé d'une foule tumultueuse qui n'envisageoit que lui, & qui ne parloit que de lui. Les agguys l'invitèrent à les suivre au temple, & lorsqu'il y fut ar-

(1) Prêtres.

rivé, ils le préſentèrent au dieu barcob, en lui diſant de faire ſon offrande.

Le ſage vieillard, indigné, regarda fièrement l'idole, & ayant relevé de terre cinq ou ſix coquilles, il les jeta aux pieds de cette ſtatue. Il s'attendoit à être déchiré par ces infidelles: mais au contraire les joyeux ſifflemens recommencèrent, & l'on cria, à l'autre épreuve, à l'autre épreuve. Pour faire cette épreuve, les agguys apportèrent le dieu huon, & ayant placé debout Rem-Corim à côté de la ſtatue, ils ſe mirent à conſidérer les deux viſages, & à en comparer les traits. Soit réalité, ſoit effort d'imagination, ils trouvèrent que la reſſemblance étoit parfaite, & en le déclarant authentiquement, ils firent ſurtout bien remarquer pluſieurs verrues ornées de grands poils, qui défiguroient le viſage de Rem-Corim, & dont les pareilles n'embelliſſoient pas aſſurément celui d'huon. Ces marques de ſouveraineté parurent inconteſtables. La nombreuſe aſſemblée fit éclater de nouveaux tranſports; toutes les bouches s'ouvrirent pour élever juſqu'aux nues le choix des dieux.

L'interprète s'adreſſa après cela au philoſophe, & lui dit: « Les peuples de la

longue-vallée vous acceptent de la main des dieux pour leur prince ; ils vous obéiront déformais. Et qui de vous, interrompit le sage, s'est trouvé au divan céleste pour en rapporter l'ordre des dieux ? Les dieux-mêmes, reprit l'ancien, se sont expliqués. La suite de nos souverains est marquée dans les sacrées archives : dès qu'un prince vient à mourir, son successeur nous est toujours désigné par un oracle. On va lire celui qui vous regarde, & qui a fait le sujet de nos impatientes attentions durant un interrègne si périlleux ,,. A ces mots le plus respectable de tous les agguys tira de la poitrine du dieu huon, qui s'ouvroit comme une armoire, un vieux livre où il lut gravement ces sentences.

« L'homme qui mépriſera les grandeurs, en fera un bon usage : sa patrie se glorifiera de l'avoir produit. Pour louer les dieux, il faut les connoître, & savoir qu'ils n'ont pas besoin de nos dons. Heureux l'homme sage, c'est le vrai portrait de la divinité, c'est un dieu mortel ».

Cet oracle prétendu fut interprêté mot à mot à Rem-Corim. Les assistans persuadés qu'ils l'y voyoient évidemment dépeint, n'eurent la patience d'attendre, ni que l'ag-

guy le lui appliquât, ni qu'il convînt lui-même de la juſteſſe de l'application. Le temple retentit de mille ſons perçans; mille voix répétèrent : « il fuit les honneurs, c'eſt l'ami des dieux, il ſait que les préſens les plus magnifiques ne ſont pour eux que de viles coquilles, c'eſt la vraie effigie du grand dieu huon, c'eſt un huon mortel : qu'il règne » ! Le philoſophe fut enlevé avec une violence mêlée de reſpect, on le porta au palais, on le traita en prince, malgré qu'il en eût. Auſſitôt que la nuit fut venue, les feux qu'on alluma ſur toutes les hauteurs voiſines de la ville, apprirent aux habitations les plus éloignées le bonheur de la longue-vallée. Le lendemain un peuple innombrable aſſiégea le nouveau prince & le preſſa d'une manière ſi ſoumiſe & en même temps ſi vive & ſi touchante, de prendre ſoin de la nation, qu'à la fin il ſe laiſſa gagner. Voilà, continua la belle Zulikhah, tout ce que je pourrois vous dire du ſage que nous allons voir, s'il n'avoit lui-même raconté à ma tante Aïſchah une aventure aſſez plaiſante, qui dès la première année le mit en grande réputation parmi ſes ſujets.

L'ancien qui lui avoit d'abord ſervi de truchement, s'appeloit Craën Olnas. C'étoit

un homme riche & fort autorisé dans la longue-vallée. Rem-Corim l'ayant pris en amitié, le fit son premier ministre, & lui offrit dans le palais un logement commode que Craën Olnas accepta, & où il alla demeurer avec sa famille. Parmi ses femmes il y en avoit une nommée Bimallem, qu'il aimoit beaucoup, quoique depuis quelques années certains airs de tristesse, qui la reprenoient souvent, eussent rendu son humeur peu réjouissante. Quelques instances que son époux lui eût faites avant l'arrivée de Rem-Corim, elle n'avoit jamais eu la complaisance de lui déclarer le sujet de son chagrin. Mais s'étant remplie d'une grande espérance à la vue de ce philosophe, elle dit à Craën Olnas; menez-moi au prince que le ciel nous a envoyé pour notre consolation; je lui découvrirai devant vous la cause de ma mélancolie; je me persuade que sa profonde sagesse en trouvera le remède. Le mari très-satisfait de cette proposition, obtint bientôt du philosophe la permission de lui présenter Bimallem, qui lui dit la larme à l'œil, qu'il y avoit plus de trois ans qu'elle souffroit, sans oser manifester son mal à personne, tant il étoit étrange. Rem-Corim la pria d'avoir une

entière confiance en lui, & de déclarer ce qu'elle sentoit. Il y a plus de trois ans, répondit-elle, que j'ai un gros serpent dans le corps. Ce serpent se saisit de toute la nourriture que je prends, il me ronge les entrailles, il ne me laisse aucun repos ni le jour ni la nuit. Le sage lui demanda doucement comment elle croyoit que ce pernicieux animal fût entré dans son corps. Bimallem repartit qu'il y étoit entré par la bouche, un jour qu'elle s'étoit endormie dans son jardin.

Le philosophe remarqua qu'elle avoit un fort bon visage, & lui ayant tâté le pouls, il ne lui trouva pas la moindre émotion. Il lui fit quelques questions, & il conclut, des réponses & des autres indices, que cette dame avoit l'esprit blessé, & que le serpent dont elle se plaignoit étoit un serpent imaginaire. Mais il n'eut garde de lui faire connoître sa pensée. Au contraire, il confirma Bimallem dans son erreur, & lui dit ensuite, d'un ton imposant, qu'elle seroit guérie le lendemain. Il ajouta qu'elle avoit fort mal fait de différer si long-temps de recourir aux remèdes, parce que le serpent auroit été plus traitable, tandis qu'il étoit encore foible & petit. Je ne lui aurois pas

donné le loisir de grandir, répliqua la dame, si j'avois osé en parler. Quoique Craën Olnas m'aime, & soit homme d'esprit, il n'auroit pas entendu raison sur ma maladie, il m'auroit même peut-être défendu d'en parler jamais, de peur qu'on ne me regardât comme une folle. Plut au ciel que vous fussiez venu plutôt! votre présence ranime mon courage; sans vous, seigneur, je n'aurois pas encore la hardiesse d'ouvrir la bouche sur un sujet si important. Il vous en coûtera un peu plus de peine, dit le prince; mais soyez assurée que demain au soir vous n'aurez plus de serpent. J'en ai bien exterminé d'autres dans ma vie. Le tuerez-vous, seigneur, reprit Bimallem? Je le ferai sortir de vos entrailles tout vivant, répondit Rem-Corim; vous pourrez vous-même lui arracher la vie, pour vous venger de tous les maux qu'il vous a faits. Je vais préparer un remède contre la vertu duquel je le défie de tenir. Vivez à votre ordinaire d'ici à demain; mais demain ne manquez pas de manger, dans la matinée, un gros melon tout entier, puis vous vous mettrez au lit. Bimallem promit d'exécuter ponctuellement l'ordonnance, & comme elle se retiroit, le sage fit signe au mari de revenir après

qu'il l'auroit remenée. Dès que Craën Olnas fut revenu, le prince lui dit ce qu'il penſoit de la prétendue malade, & de quelle méthode il vouloit ſe ſervir pour la guérir. Il n'eut pas beſoin de prier le miniſtre de garder le ſecret.

Le lendemain Rem-Corim compoſa avec des ſimples un laxatif aſſez violent, qu'il fit porter vers le milieu du jour chez la malade, où il alla un moment après. Il la trouva avec un peu de colique, comme il s'y étoit attendu. Elle ſe plaignit fort des tranchées cruelles que le ſerpent lui cauſoit. Il joue de ſon reſte, madame, dit le prince, voici ſa dernière heure. La médecine qu'elle prit redoubla ſes douleurs d'entrailles; & le ruſé médecin qui s'étoit retiré pendant ce temps-là dans un cabinet, en étant averti, eut grand ſoin de lui faire dire que ces douleurs venoient des efforts extrêmes que faiſoit le ſerpent pour conſerver ſon poſte. Au bout de quelques heures, il entendit pluſieurs voix qui crioient : Ah le voilà ! ah comme il remue ! ah qu'il eſt affreux ! Il rentra avec précipitation, & trouva la malade & toutes les femmes occupées avec Craën-Olnas à conſidérer le baſſin où la médecine avoit été rendue. La frayeur étoit peinte ſur tous

leurs visages & dans leurs gestes. L'objet de leur attention & de leur effroi étoit une grosse anguille vivante, que le mari avoit adroitement mise dans le vase dès le matin, par l'ordre de Rem-Corim. Ah! seigneur, dit Bimallem, en se jetant aux pieds de ce prince, je vous dois la vie; vous m'avez délivré d'un monstre qui me dévoroit. Craën-Olnas, de son côté, faisoit parfaitement bien son devoir, & n'épargnoit pas les exclamations. Le philosophe augmenta encore par de nouvelles réflexions l'idée qu'on avoit du prodige. Pour la graver plus profondément dans l'esprit de la dame, il lui fit raconter plusieurs fois toutes les circonstances d'une délivrance si heureuse. Elle disoit qu'ayant avalé la médecine, elle avoit senti un gonflement surprenant; que le serpent, après de longues agitations, étoit sorti tout-d'un-coup; qu'il n'avoit pas plutôt touché le fond du vase, qu'il s'étoit relevé avec une impétuosité épouvantable, & qu'elle l'avoit senti extraordinairement froid.

Tous les habitans du palais accoururent au spectacle, & virent avec horreur le faux serpent qui, par le conseil du prince, fut condamné au feu & exécuté sur le champ. Bimallem en conserva la cendre pour la

montrer comme une curiosité ; & elle jura que de sa vie elle ne dormiroit dans le jardin. Cette guérison fit au nouveau prince un honneur infini, & lui attira l'affection de tous ses sujets qui ne pouvoient se lasser de louer sa bonté & d'admirer ses lumières.

Continuation de l'histoire d'Abdalla.

Le grand peuple qui s'humilioit aux pieds de l'éléphant royal, & qui, ébloui de l'éclat dont nous brillions à ses yeux, nous respectoit comme des divinités, nous attribuoit sans doute une conversation beaucoup plus sublime. Le vieux philosophe vint nous recevoir à la porte du pont, avec une solennité qui me fit comprendre que la longue-vallée n'étoit pas un état méprisable. Je considérai avec plaisir sur son visage les heureuses marques de sa vocation à la souveraineté. C'étoit au reste un personnage d'une fort belle représentation, & qui, nonobstant son âge avancé, parloit & agissoit avec beaucoup de liberté & de vigueur. Je lui exposai fort au long l'histoire de l'ancien de Bengale, & les observations du savant fils de Gigim. Je m'étendis sur ce que j'avois fait jusqu'alors,

& sur la méthode que je suivois pour découvrir la route de l'isle qui devoit finir mes courses. Je ne lui dissimulai pas les lueurs d'espérance que les narrations de Rouschen avoient d'abord fait naître dans mon esprit, & le peu de solidité que j'y avois trouvé à la fin. L'oracle de Feridoun, l'explication que la sultane y avoit donnée, & les plus vives démonstrations de confiance terminèrent mon discours.

Rem-Corim, après avoir attentivement écouté, parla en cette sorte : " commençons par retrancher les mouvemens superflus. Amrou, fils de Gigim, assure que dans l'isle de Borico les jours sont égaux aux nuits ; il faut donc la chercher dans le milieu du globe de la terre, c'est-à-dire, dans un éloignement des deux extrémités glacées, peu différent de celui où nous sommes (1). Vos recherches par-là seront resserrées dans un espace de petite étendue par la largeur ; mais cet espace aura toujours beaucoup de tour. J'avoue que ce seroit une terrible entreprise que celle de traverser les mers qui nous séparent de Kaledit (2), le grand

(1) L'isle de Sumatra est sous la ligne équinoxiale.
(2) L'Amérique.

continent caché, pour revenir, après de longs circuits, examiner celles qui diviſent ce même continent d'avec l'Afrique. Je ne vous parle point de la partie de l'Océan, qui nous met en commerce avec les Africains; nous la connoiſſons aſſez pour être convaincus que l'isle de Borico n'y eſt pas. Les périls qui vous menacent, & que vous prévoyez, ne vous étonneroient peut-être pas beaucoup, ſi je pouvois vous montrer cette isle, comme je vous en ai déterminé le climat. Mais n'attendez pas cela de moi, à moins que vous ne vous diſpoſiez à entrer dans l'ordre des ſages, & que les génies conſentent que je vous initie à leurs myſtères. Ce que je vous propoſe eſt grand, ajouta-t-il, courageux Abdalla, conſultez-vous; je m'engage à vous ménager l'agrément des puiſſances du Ginniſtan.

Cette offre, ſi obligeante en apparence, me donna un peu de frayeur. J'euſſe bien voulu profiter des lumières communiquées à d'autres par les génies; mais j'étois très-éloigné de déſirer d'avoir moi-même un rapport immédiat avec des créatures d'une eſpèce ſi différente de la nôtre. Je cachai cependant une averſion qui auroit pu avoir pour moi de mauvaiſes ſuites; & preſſé d'une

envie soudaine qui me prit d'être instruit à fond des mystères dont on me parloit : " j'ignore, dis-je à Rem-Corim, l'origine & les loix de la merveilleuse société des sages ; seroit-il permis aux hommes ordinaires de s'en informer ? Quoique les biens imparfaitement connus puissent être souhaités, ce n'est qu'à une connoissance parfaite que les désirs empressés doivent leur naissance. Les sages, reprit le vieillard, font gloire de publier jusqu'aux moindres circonstances de leur établissement. Leur histoire a des charmes qui leur gagnent autant de cœurs que les bienfaits qu'ils répandent à pleines mains sur les hommes. Elle est d'ailleurs instructive, parce que, mêlée avec celle du restaurateur de la magie, elle démasque cet abominable, & couvre d'infamie ses impies imitateurs. Je vous la raconterai ,,,, Almoraddin & Zulikhah, qui avoient été présens à notre entretien, déclarèrent qu'ils prétendoient aussi assister au récit qu'il promettoit. Le prince de la longue-vallée répondit à cela avec beaucoup de politesse, & leur témoigna respectueusement sa reconnoissance. Nous nous rassemblâmes ; le philosophe parla ; je retins fidellement ses discours : les voici.

Hiſtoire de Dilſenguin, reſtaurateur de la magie, & de la princeſſe Périfirime, fondatrice de la féerie.

MEROU (1), l'une des plus anciennes villes du monde, fut ſoumiſe, dans ſes premiers temps, à deux Rois qui la partageoient également, dont l'un s'appeloit Schadi, & l'autre Giamſchid. Ils s'accordoient fort bien enſemble, quoique le premier fût idolâtre, & que le ſecond ſoutînt l'unité de dieu. Le roi Giamſchid avoit une fille unique, nommée Périfirime, célèbre par ſa beauté, par ſa ſcience & par ſa piété. Schadi étoit ſans enfans légitimes, ce qui l'avoit contraint de déſigner pour ſon ſucceſſeur un fils qu'il avoit eu d'une eſclave. Ce bâtard s'appeloit Dilſenguin.

On ne pouvoit rien voir de plus difforme que lui. Il avoit le corps velu comme un ours, les yeux petits & jaunâtres, les oreilles & la bouche d'une grandeur démeſurée, le front étroit, les tempes creuſes, le cou menu & très-long, & les épaules fort hautes.

(1) Située dans le Khoraſſan.

Son esprit étoit encore plus défectueux que sa figure. Il avoit une curiosité sans bornes, une vivacité extrême qu'il n'appliquoit qu'au mal, une mémoire vaste qu'il ne rempliſſoit que d'idées pernicieuses. Jamais on ne le vit rire qu'une seule fois; toujours rêveur & mélancolique, il fuyoit les compagnies. Les cimetières & les lieux les plus sombres avoient pour lui des charmes inconcevables; il y passoit presque tout son temps à des cérémonies criminelles, que Pirehzen, sa mère, lui avoit enseignées. Cet affreux assemblage de mauvaises qualités de corps & d'esprit n'empêchoit pas Schadi d'aimer son fils.

Non content de lui destiner sa couronne, il se proposa de travailler à le rendre beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit lui-même, par l'union des deux souverainetés de Merou; & comme le seul moyen de parvenir à cette union étoit de marier son fils avec Périfirime, il résolut de ne rien négliger pour procurer ce mariage. Si Merou & les provinces qui en dépendent, dit-il un jour à Giamschid, n'obéissoient qu'à un seul souverain, elles résisteroient aisément à toutes sortes d'ennemis, & ne craindroient pas de devenir un jour la proie de la race ambi-

tieuſe de Caïcaous (1). Giamſchid convint de cette vérité. Plus j'y ſonge, reprit Schadi, plus cette jonction ſi déſirable me paroît un ouvrage digne de nous. Pourquoi différer de l'entreprendre ? Un mariage eſt-il ſi difficile à conclure ? Croyez-moi, roi Giamſchid, Perifirime & Dilſenguin ſont faits l'un pour l'autre ; ils ſont nos ſeuls héritiers ; qu'un doux & ſacré nœud les lie, nos vœux ſeront accomplis.

Le père de la belle Perifirime demeura interdit à cette propoſition. Son trouble néanmoins ne parut que très-peu ſur ſon viſage, & il répondit d'un ton aſſez ferme : " roi Schadi, le mariage des enfans eſt une affaire que les pères ne doivent jamais décider ſeuls. Je connois la docilité de Perifirime ; je ſais qu'elle eſt toujours prête à ſe ſoumettre à mes ordres ; mais je n'en ai point à lui donner dans cette occaſion. A dieu ne plaiſe que j'abuſe du pouvoir que j'ai ſur elle, & du reſpect qu'elle a pour moi. Un engagement forcé eſt ordinairement une ſource de malheurs. Perifirime eſt libre : c'eſt principalement en lui conſervant ſa liberté, que je veux lui faire voir que je ſuis ſon père

(1) C'eſt le Nembrod des Hébreux.

& ſon roi. Je ne vous dis pas de la contraindre, reprit Schadi; penſez-vous que je vouluſſe moi-même forcer Dilſenguin à ſe marier contre ſon gré". Cette comparaiſon injurieuſe choqua Giamſchid, mais il diſſimula encore, & ſe contenta de répondre, en raillant, que, ſelon toutes les apparences, Dilſenguin n'auroit pas grand beſoin d'être forcé pour ſe réſoudre à poſſéder Perifirime, & à gagner un royaume. Je tombe d'accord, répliqua Schadi, que l'affaire dont il eſt queſtion eſt très-avantageuſe pour mon fils; mais j'ai ſi bonne opinion de Perifirime, que je ſuis perſuadé qu'elle ſe rendra aux raiſons qui nous invitent à réunir nos états. Faites-lui donc part de notre converſation, & diſpoſez doucement ſon cœur à agréer les hommages de mon fils. Il ne perdra déſormais nulle occaſion de lui plaire. Vous touchez-là le point eſſentiel, dit Giamſchid; ſi Dilſenguin peut ſe faire aimer de ma fille, il ne tiendra pas à moi qu'il ne l'épouſe". Ces deux princes ſe ſéparèrent.

Le roi Schadi, qui n'ignoroit pas combien ſon fils étoit ambitieux, le charma, en lui communiquant, dès le même jour, ce qui s'étoit paſſé. Ce monſtre épuiſa les remer-

cîmens ordinaires, & en fit d'extravagans. Il promit de ne rien oublier pour se rendre digne de Perifirime, & il eut la vanité d'assurer que dans très-peu de jours il disposeroit souverainement du cœur de cette princesse. Giamschid ne parla à sa fille que le lendemain. Quelque tour qu'il prit, elle trouva la proposition qu'il lui fit si odieuse, qu'elle pensa mourir de déplaisir. Non, non, mon père, dit-elle, il n'y aura jamais rien de commun entre Perifirime & Dilsenguin. Je n'entre point dans vos raisons de politique; vous êtes mon souverain; mais vous n'aurez jamais assez de puissance pour m'empêcher de mourir quand il me plaira, & je préférerai toujours la mort à un tel mariage. Le nom seul de cet amant me fait frémir. Où est votre tendresse, seigneur? continua-t-elle, en se jetant à ses genoux; comment l'ai-je perdue? Elle versoit un torrent de larmes en faisant cette demande si touchante, & Giamschid qui l'aimoit uniquement, ne put retenir les siennes. Que vous me connoissez mal, ma chère Perifirime, lui dit-il en la relevant, si vous me soupçonnez de vouloir donner la moindre atteinte à votre liberté! & si vous me croyez incapable d'une résolution si barbare, que vous êtes

imprudente de vous alarmer comme vous faites ! eſſuyez ces pleurs. J'approuve cette averſion pour Dilſenguin. A ces mots, une joie exceſſive brilla ſur le viſage de la princeſſe ; elle embraſſa Giamſchid ; elle exagéra la grâce qu'il venoit de lui faire ; ils ſe donnèrent une infinité de témoignages vifs & éloquens de la conformité de leurs ſentimens. Ces tranſports firent enfin place à quelques réflexions ſur la conduite qu'il falloit garder. Il y avoit à craindre que ſi Perifirime maltraitoit tout ouvertement Dilſenguin, ſon père & lui ne ſe portaſſent à des extrêmités fâcheuſes. Giamſchid étoit d'avis qu'elle tâchât de diſſimuler ſa haîne, & qu'elle le ſouffrît quelquefois, mais la princeſſe, naturellement très-ſincère, n'y voulut jamais conſentir. Elle n'avoit pas encore achevé d'expliquer ſes raiſons, lorſqu'on vint avertir que Schadi & ſon fils demandoient à entrer. Quel contre-temps ! il fallut ſe livrer, & recevoir la viſite, malgré le trouble & le chagrin qu'elle cauſoit.

L'extérieur de Schadi n'avoit rien d'extraordinaire, mais Dilſenguin étoit tout couvert d'or & de pierreries. Il ſalua Giamſchid en très-peu de paroles ; puis, s'étant doucement tourné vers Perifirime,

il lui fit un compliment étudié. Elle voulut regarder son père, comme pour le consulter, mais l'artificieux Schadi l'avoit déjà écarté en s'attachant à lui. Elle demeura d'abord dans le silence; Dilsenguin auroit pu remarquer dans ses yeux & sur son visage tous les signes d'une extrême indignation; mais comme il se flattoit beaucoup, il prit le silence de cette princesse pour un simple effet de sa pudeur & de sa modestie; il attribua le feu qui paroissoit sur ses joues à une révolution de sang tout-à-fait favorable; & son air irrité, à une noble fierté, qui naissoit du plaisir de le voir si soumis. En cet état, il la trouva la plus belle & la plus aimable personne de l'univers, & il sentit pour elle une passion dont il ne se croyoit pas lui-même susceptible. Elle se posséda assez pour ne répondre qu'en termes qui n'avoient rien de choquant. Peut-être auroit-elle continué à l'entretenir de la même manière, s'il s'étoit tenu dans les bornes de la discrétion, & s'il n'avoit eu la témérité de mêler dans ses discours quelques paroles touchant leur mariage. Mais s'étant à la fin apperçue que sa tolérance ne servoit qu'à le rendre plus effronté, elle lui dit: " Dilsenguin, ce n'est pas à vous à parler d'une

chose qui dépend de moi-même. Je ne pense rien sur le mariage dont vous avez osé faire mention; ainsi le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de n'en point parler. Ma langue est trop dans les intérêts de mon cœur, belle princesse, répartit Dilsenguin, pour s'abstenir de parler de ce qui fait l'objet de tous mes désirs. Il faut donc vous déclarer, répliqua Perifirime, que si vous voulez absolument que vos discours roulent sur notre mariage, je vous dirai vrai en assurant qu'il est impossible. Je hais vos vues ambitieuses & intéressées. Pour votre personne & vos mœurs, je n'en dis rien, faites-vous justice vous-même.

Quoique Dilsenguin ne se fût pas attendu à une réplique si dure, il ne se rebuta point. Il avoua qu'il n'étoit pas digne de Perifirime; il entreprit de se disculper auprès d'elle du côté de l'ambition & de l'intérêt, & il s'efforça de lui persuader qu'il ne l'auroit pas moins aimée, quand elle n'auroit été qu'une simple bergère. Certain désordre qui régnoit dans tout ce qu'il disoit, & la comparaison que la spirituelle princesse en fit avec son premier compliment, qui avoit été fort arrangé, lui firent soupçonner que

Dilsenguin

Dilſenguin étoit véritablement amoureux. Elle ne ſe trompoit pas.

Cette réflexion l'affligea cruellement : convaincue que quand le cœur ſe met de la partie, les pourſuites ſont bien plus ardentes que lorſque la politique ſeule fait agir. Pour empêcher donc ſon indigne amant de s'affermir dans ſes idées, elle l'accabla de duretés, & lui répéta pluſieurs fois qu'elle le haïroit toujours. Il ſoupira & jeta quelques larmes; il fit tout ce qu'on auroit pu attendre d'un homme tendre, paſſionné, déſeſpéré. La princeſſe ne fut pas d'humeur d'en ſouffrir plus long-temps, & rompant tout-à-coup la converſation, elle ſe retira, en diſant qu'elle ſe trouvoit mal. Giamſchid la ſuivit, après avoir pris fort à la hâte congé du roi Schadi. Celui-ci qui n'avoit pas perdu de vue ſon fils un ſeul moment, & qui n'auguroit rien de bon, le rejoignit, & lui demanda le réſultat de ſon entretien avec Perifirime.

Un excès d'amour & de rage avoit ôté à ce malheureux l'uſage de la voix. Immobile, il ſerroit les dents, & regardoit avec des yeux étincelans la porte par où la princeſſe venoit de ſortir. Schadi attendit envain que la parole lui revînt; & voyant que ſa rai-

son s'égaroit, & qu'il commençoit d'avoir la contenance & les convulsions d'un insensé, il le fit enlever. On fut obligé de le lier dans son lit. Les trois premiers jours on ne put lui faire prendre aucune nourriture. Il ne connoissoit personne, il effrayoit par d'horribles contorsions tous ceux qui approchoient de lui. Le quatrième jour sa fureur sembla se ralentir; on s'apperçut même qu'il parloit à voix basse; mais ceux qui l'écoutèrent n'entendirent que menaces & imprécations. Il dormit profondément la nuit d'après. Le lendemain Schadi se trouva à son réveil, & il ne fut pas peu surpris de le voir rire en ouvrant les yeux.

Il craignit que ce ne fût-là un nouvel accès de folie; mais Dilsenguin tournant ses regards vers lui: " Je ris, seigneur, lui dit-il, parce que j'aurai le plaisir de me venger d'une manière digne de moi. Levant ensuite les yeux au ciel, ô Zerdasche (1), s'écria-t-il, vrai modèle de sagesse! Son père lui demanda pourquoi il faisoit mention d'un roi que le ciel avoit foudroyé? Ne blasphêmez

(1) Inventeur de la magie, connu des Grecs sous le nom de Zoroastre. Il régna dans le pays où Merou est situé, & il mourut d'un coup de foudre.

pas, répondit Dilſenguin, Zerdaſche eſt au rang des dieux. Je l'ai vu cette nuit, il m'a déclaré ſon ſucceſſeur; je dois dès aujourd'hui ſuivre ſes traces. Si par une piété téméraire, vous prétendez m'en empêcher, vous ſerez vous-même la première victime que j'immolerai à ſa divinité. En diſant cela, il rompt ſes liens, il ſe lève, il demande ſes habits. Trois eſclaves, qui le croyoient encore dans le délire, voulurent le ſaiſir, il les terraſſa, comme en ſe jouant. Etant habillé, il ſalua ſon père d'un air dédaigneux, & il ſortit.

Ce pauvre vieillard, épouvanté de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre, ſe fit auſſitôt porter chez Giamſchid, à qui il raconta ce qui étoit arrivé. Giamſchid avoit appris de ſa fille le détail de la converſation qu'elle avoit eue; & s'attendant à quelqu'événement funeſte, il s'étoit préparé à faire une vigoureuſe réſiſtance. D'abord il avoit logé la princeſſe dans le donjon de ſon palais, dont les murs étoient extrêmement forts, & lui avoit donné une garde de quatre cent hommes, des plus braves de ſon royaume. Il avoit en même temps expédié un ordre ſecret aux principaux chefs de ſes ſujets, de tenir leurs compagnies prêtes. Les nouvelles

que lui apporta Schadi diminuèrent un peu les inquiétudes de ce bon Roi.

On vint dire à ces deux princes que Dilſenguin, au ſortir du palais, s'étoit mis à courir les rues de la ville, en criant qu'on le ſuivît avec des hoyaux & des pelles: qu'une grande foule de monde s'étoit jointe à lui: qu'il les avoit conduits dans les ruines d'une vieille tour, & leur avoit ordonné de fouir en un certain endroit: qu'en moins de rien, on avoit ouvert par le haut un ſouterrein dans lequel il s'étoit précipité. Les vieillards regardèrent cette action comme la dernière ſcène de la tragédie. Schadi ne laiſſa pas de faire publier ſur le champ; qu'il donneroit dix livres d'or à quiconque ſe feroit deſcendre dans le ſouterrein, & découvriroit ce que Dilſenguin étoit devenu. La récompenſe excita un grand nombre de gens déterminés, qui s'offrirent à l'envi pour cette expédition. Mais les quatre premiers qui ſe firent deſcendre dans le ſouterrein, en ayant été retirés ſans vie, il ne ſe trouva plus perſonne qui voulût riſquer la ſienne. Giamſchid alors ſe flatta tout de bon de la mort de ſon ennemi, & Schadi ne douta plus de celle de ſon fils. Ils n'apprirent que trop tôt qu'ils étoient l'un & l'autre dans l'erreur.

Eblis (1), cet immortel perſécuteur de la race d'Adam, avoit initié Dilſenguin aux myſtères déteſtables de la magie, par l'entremiſe des manes de Zerdaſche, & l'avoit choiſi pour répandre dans le monde la connoiſſance de cet art pernicieux, que perſonne n'avoit encore fait profeſſion d'enſeigner. Les diſciples de Zerdaſche n'avoient pas ſurvécu longtemps à leur maître; ſes écrits ne paroiſſoient pas, & l'on n'en voyoit que de petits extraits entre les mains de quelques hommes & de quelques femmes impies, du nombre deſquelles étoit la mère de Dilſenguin. Eblis avoit caché lui-même ces volumes abominables ſous la plus ancienne des tours de Merou; & ce fût-là que Dilſenguin les alla chercher par le commandement de Zerdaſche, qui l'avoit aſſuré que ſon obéiſſance ſeroit ſuivie de l'accompliſſement parfait de ſes déſirs.

Ayant ſauté comme un furieux dans l'ouverture qu'il avoit fait faire, il tomba dans un bourbier où il enfonça juſqu'à la ceinture. Là il s'abandonnoit à de nouvelles fureurs, lorſqu'il vit un fantôme qui avoit

(1) Eblis ou Azazel eſt, ſelon les Orientaux, le chef des anges apoſtats.

les mains ſanglantes & le regard féroce, & qui lui parla en ces termes : „ Tu m'as déjà vu, je ſuis Zerdaſche. Ton courage répondra-t-il à la bonne opinion que j'en ai ? Prépare tes mains à me ſacrifier les victimes qui vont ſe préſenter „. Ce fut dans ce temps-là qu'on deſcendit avec des cordes ceux que les dix livres d'or promiſes par Schadi avoient engagés à la recherche de Dilſenguin; & ce fut ce barbare qui les étrangla de ſes propres mains à meſure qu'il put les atteindre. Le fantôme ſatisfait l'arracha de la boue, & à la lueur d'un grand feu follet, il le conduiſit dans un labyrinthe, dont ils ne trouvèrent le centre qu'après avoir marché fort long-temps. Ce centre étoit un puits. Le fantôme s'en étant approché, prit Dilſenguin par les pieds, & le jeta dans le puits; la tête la première, en lui diſant, ſois dur & invulnérable. Dilſenguin fut emporté ſous terre par un conduit large & gliſſant, fait en vis; & ſa deſcente fut ſi longue & ſi rapide, qu'il crut entrer ce jour-là dans les enfers. A la fin il s'arrêta.

Ses yeux purent à peine ſoutenir la lumière vive & ſubite dont ils furent frappés dans le lieu où il ſe trouva. C'étoit un temple bâti de marbre noir & de marbre blanc, d'une

grandeur extraordinaire, couvert d'une voûte soutenue par vingt-quatre colonnes accouplées. Il y avoit au milieu de cet édifice un vaste bassin de fonte, élevé de terre d'environ trois pieds, dont les bords étoient ornés de crapauds en bas-reliefs, & qui étoit rempli d'ambre gris, fondu & bouillant. On voyoit à la clef de la voûte, justement au-dessus du bassin, un globe de feu, qui, tantôt obscur & tantôt très-brillant, rempliſſoit le temple d'éclairs. Les deux espèces de marbre étoient partagées, de manière que le noir composoit le pavé, les colonnes & la corniche, & que le blanc formoit tout le reste. Le noir étoit poli & fort luisant, mais le blanc étoit mat, & chargé de sculptures admirables qui représentoient les plus fameux crimes du prince des démons. L'impie Dilfenguin considéra très-attentivement tous ces ouvrages; & vil adorateur du perfide Eblis, il se prosterna & lui adressa cette courte prière : *Souveraine intelligence, qui dominez pendant la nuit, & dont le pouvoir s'étend encore sur les deux extrémités du jour, recevez-moi au nombre de vos sujets.*

Aussitôt qu'il eût achevé ce peu de paroles, la terre trembla, les éclairs du globe enflammé redoublèrent, d'horribles mugis-

ſemens ſe firent entendre, la liqueur bouillante s'enfla, & menaça de paſſer par-deſſus les bords du baſſin. Il en ſortit deux ombres qui diſoient d'une voix enrouée, ſilence, ſilence, & qui firent ſigne à Dilſenguin de ſe dépouiller. Il obéit dans le moment, & quand il fut tout nud, les deux ombres ſe retirèrent pour faire place à trois autres ombres qui s'élancèrent hors du baſſin, & qui, après avoir voltigé long-temps autour de lui, lui firent chacune un don. La première ſouffla ſur lui, & le rendit infatigable. La ſeconde lui fourra un aſpic dans la gorge, & lui dit: malice & cruauté. La troiſième ombre entra elle-même toute entière dans ſa bouche & il reçut la puiſſance de faire toutes ſortes de preſtiges & de transformations. Ces ombres ayant diſparu, la liqueur ardente s'éleva fort haut à diverſes repriſes, & le globe de feu s'ébranla dans le milieu de la voûte.

Un trône d'une matière ſemblable au fer, lorſqu'ayant été rougi il commence à ſe réfroidir, ſortit peu-à-peu de l'ambre liquide. En même-temps le globe s'ouvrit, & il en deſcendit un grand vieillard couvert d'une longue robe jaune, tenant un ſceptre d'or de la main droite, & de la gauche un petit

coffre qu'il posa sur ses genoux, lorsqu'il fut assis sur le trône. C'étoit le redoutable Eblis qui se montroit sous cette forme; il avoit le regard triste, la barbe & les cheveux hérissés, un trou au lieu de nez, les lèvres grosses & fort avancées; les extrémités de ses pieds ressembloient à des griffes de hibou. Le petit mouvement qu'il fit en s'asseyant couvrit son habit d'étincelles, qui s'écartèrent avec plus de vîteſſe que ne font celles que de violens coups de marteau détachent d'un fer brûlant. Il fit signe à Dilsenguin de monter sur le bassin & de venir à lui sur la liqueur bouillante. Le nouveau magicien exécuta assez promptement le premier ordre, mais la crainte d'être consumé en un instant le fit un peu balancer sur le second. Il franchit le pas, néanmoins, & l'ambre s'affermit sous ses pieds. Etant auprès du trône, il se mit à genoux devant le vieillard qui lui donna le petit coffre. Dilsenguin, voulant marquer sa reconnoissance, leva les yeux & commença à remercier Eblis, en disant: roi souterrein.... Mais Eblis indigné que, contre ses ordres, un mortel rompît le silence dans son temple, ne lui permit pas de continuer, & lui appliqua si rudement ses deux pieds sur l'estomac, qu'il le jeta à la renverse. Ce coup fit per-

dre connoissance au magicien; & quand il revint à lui, il se retrouva tout habillé, assis à l'entrée du premier souterrein, avec le petit coffre auprès de lui.

L'ayant ouvert, il y vit trois rouleaux d'écorce d'arbres, qui contenoient les dogmes impurs de Zerdasche. Il les lut avec une application incroyable, afin d'y découvrir les moyens d'exécuter incessamment l'infâme résolution qu'il avoit prise d'assouvir, à quelque prix que ce fût, ses désirs brutaux, & de rendre ensuite Perifirime la plus malheureuse des créatures. Mais une puissance plus forte que la sienne renversa ses cruels desseins. Perifirime sauvée alla fonder l'école des sages, & vainquit glorieusement Dilsenguin. Ces événemens mémorables, ajouta Rem-Corim, appartiennent à l'histoire de notre établissement. Nous ne le pressâmes pas d'en dire davantage ce jour-là.

Comme nous nous promenions avec lui dans ses beaux jardins, où la dépense & l'industrie avoient réuni tout ce que la nature produit de plus merveilleux dans les autres climats, le gouverneur de son palais lui amena une jeune fille, & lui dit: « seigneur, vous voyez la belle Nahala, fille du scherif Motacem; fort effrayée, elle invoquoit votre

nom aux portes du palais, lorſque je l'ai apperçue ; elle m'a ſupplié, avec beaucoup d'inſtances, de la conduire à vos pieds. Nahala s'y étoit déjà proſternée, mais Rem-Corim ne la ſouffrit pas long-temps dans cette poſture. Que vous eſt-il arrivé, ma fille, lui dit-il, que ſouhaitez-vous ? J'implore votre protection, grand prince, répondit-elle ; je viens de me ſauver de chez mon père ; quel aſyle plus honorable pouvois-je choiſir ? Et quelle perſécution, reprit le philoſophe, vous a obligé à chercher un aſyle ? Je ne vous déguiſerai rien, répliqua-t-elle.

Hiſtoire de Zineddin & de la belle Nahala.

VOUS avez pu ſavoir de mon père même, qui eſt un de vos plus fidelles miniſtres, avec combien de ſoin & de tendreſſe il m'a élevée. Je le ſais parfaitement, repartit Rem-Corim, il m'a parlé cent fois de vous, il faiſoit ſans ceſſe des vœux pour votre vie, & ſe croyoit heureux de pouvoir vous laiſſer de grands biens à ſa mort. Ma mère, reprit Nahala, a un neveu à-peu-près de même âge que moi, nommé Zineddin, qu'elle fit venir de Palimban quelques jours avant

ma circonciſion (1), & qui fut circoncis avec de grandes ſolemnités en même-temps que moi. Nous vécûmes enſemble juſqu'à l'âge de dix ans, comme ſi nous avions été frère & ſœur. Nous nous aimions réciproquement, nous ne pouvions être un moment l'un ſans l'autre. Jamais on ne vit deux humeurs plus ſemblables; les mêmes jeux nous plaiſoient; je ne faiſois rien ſans le conſeil de Zineddin; Zineddin n'entreprenoit rien ſans mon avis. Je décidois de la qualité des petits ajuſtemens qu'il devoit demander à ſa tante; & je n'en demandois aucun à mon père, que Zineddin ne m'eût auparavant déclaré ſon goût. Une ſi étroite liaiſon faiſoit plaiſir au Scherif Moracem & à ſon épouſe, qui projetoient depuis long-temps de nous donner l'un à l'autre.

Parvenus à l'âge où la raiſon achève de ſe développer, nous retranchâmes de notre

(1) Dans les montagnes de Sumatra, à Macaſſar & ailleurs, on circoncit les filles, parce que les Mahométans de ces pays-là ne les excluent pas du paradis. Cette cérémonie, parmi les gens de diſtinction, ſe fait à l'âge de huit ans.

Ordinairement on circoncit dans le même temps, quoique dans des chambres différentes, le garçon & la fille qu'on a deſſein de marier enſemble.

familiarité ce qu'il en falloit retrancher pour nous conformer aux bonnes mœurs. Mais notre affection ne diminua point, & nous sûmes accorder la tendreſſe avec la bienſéance, comme nous l'accordions avec la vertu. Quelquefois je trouvois, en ſortant le matin, un bouquet attaché à ma porte, & je devinois aiſément de quelle part ce petit préſent me venoit. Quelquefois il trouvoit une couronne de fleurs attachée à la ſienne, & il n'étoit pas fort embarraſſé à découvrir qui avoit fait cette galanterie. Nous nous donnions mutuellement diverſes autres petites marques d'amitié. Nos parens ne l'ignoroient pas, mais d'un côté, perſuadés de notre vertu, & de l'autre, ayant notre mariage en vue, ils n'en étoient pas mécontens. Tandis qu'ils tinrent leur deſſein caché, nous jouîmes d'une félicité digne d'envie.

Mais il y a environ un an & demi qu'ils crurent qu'il étoit temps de le manifeſter. Le ſcherif Moracem écrivit ſes intentions au père de Zineddin, qui n'eut que des remercimens à lui faire. J'aimois Zineddin, il devoit me combler de richeſſes; c'étoit, à ce qu'il ſembloit à mon père, tout ce que je pouvois déſirer. Les meſures étant priſes,

ma mère & lui nous appelèrent un jour, & nous ouvrirent leurs cœurs. Le ſcherif porta la parole. " Mes enfans, nous dit-il, vous avez déjà eu bien des preuves de notre affection, mais nous allons vous en donner une plus ſenſible que toutes les autres. Nous ferons préſent d'un époux à la belle Nahala, & d'une épouſe à l'aimable Zineddin; & leur laiſſant dès à préſent tous nos biens, nous ne ſongerons plus qu'à attirer ſur eux par nos prières les bénédictions du ciel.

A cette propoſition, nous baiſsâmes les yeux, & nous gardâmes un profond ſilence. Quoi! mes enfans, reprit mon père, vous ne répondez rien? craignez-vous que nos offres ne ſoient captieuſes? Que nous ne voulions vous ſurprendre, lorſque nous vous donnerons les marques les plus fortes de notre tendreſſe? N'appréhendez rien de ſemblable, nous ne cherchons qu'à vous rendre heureux, & nos vues ſont véritablement les mêmes que les vôtres. Mon neveu, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Zineddin, ſoyez ſincère, qui choiſiriez-vous pour votre épouſe? n'eſt-il pas vrai que vous aimez Nahala? En même-temps ma mère me fit la même queſtion par rapport à Zineddin;

& nous nous trouvâmes, ce jeune homme & moi, dans un embarras inconcevable. Nos parens voyant que nous ne disions pas un seul mot, se persuadèrent qu'un peu de honte nous fermoit la bouche, & que nous serions d'accord si on nous laissoit seuls. Dans cette pensée ils sortirent, en nous avertissant, d'un air assez enjoué, qu'ils reviendroient bientôt.

Je vous aime, Nahala, me dit Zineddin; mais.... Comme il ne continuoit pas, je lui dis aussi de mon côté, je vous aime, Zineddin, mais..... Et je m'arrêtai. Achevez, ma chère Nahala, reprit-il, & dites que vous ne m'aurez jamais pour mari, comme je ne vous aurai jamais pour femme. Vous dites vrai, repartis-je, mon attachement n'a rien de commun avec l'amour. Et le mien, répliqua-t-il, y est contraire. Nous comprîmes aisément que nous parlions de l'amitié qui nous unissoit, & que nous croyons incompatible avec l'amour. L'amitié ne fait point de mariages, dis-je à Zineddin; un autre génie préside à ces onéreux engagemens. L'amitié, reprit-il, s'oppose aux mariages; dès qu'on se marie, le génie tranquille fait place au génie inquiet. Nous allions conclure que nous nous aimerions toujours

sans nous épouser, lorsque le scherif & ma mère entrèrent.

Eh bien, mes enfans, dit Moracem, à quoi en êtes-vous ? serons-nous bientôt de nôces ? Les nôces de Zineddin, lui répondis-je, ne seront pas sitôt prêtes. Comment, interrompit ma mère, c'est donc mon neveu qui fait le rétif ? Mes nôces, dit Zineddin, seront bien aussitôt prêtes que celles de Nahala. Mon père & ma mère se regardèrent l'un l'autre, sans savoir que dire ni que penser ; & je crus qu'il étoit de mon devoir de les tirer de peine. " Nous nous sommes aimés jusqu'à présent, Zineddin & moi, leur dis-je, sans avoir la moindre vue de nous marier. Nous connoissons les charmes innocens d'une parfaite amitié, mais nous ignorons quels sont les plaisirs que d'autres liaisons peuvent produire. Il y auroit de l'imprudence à préférer un bien que nous ne connoissons pas, à des délices dont nous sommes assurés. Nous n'avons que des idées très-désavantageuses de l'amour, & l'amitié nous paroît le plus excellent de tous les dons que le ciel ait accordés aux hommes. L'amitié est éclairée & l'amour est aveugle ; l'amour est intéressé, & l'amitié ne fait penser qu'aux intérêts de ce qu'on aime. Rien

n'eſt comparable à l'amitié, rien de plus ſaint. La mienne m'attache fortement à Zineddin; d'autres liens ſont ſuperflus. Les mariages les mieux concertés ſont ſujets à de grands chagrins; je ne puis me deſtiner à en cauſer à Zineddin. Il vaut beaucoup mieux que je me prépare à conſoler ceux qui ne m'imiteront point. Je ſerai ſon amie juſqu'au dernier ſoupir, mais je ne ſerai jamais ſon épouſe. Zineddin ne parla pas moins réſolument que moi; & ce jour-là nous eûmes, pour la première fois de notre vie, le malheur de déplaire à nos parens.

Ils prétendirent forcer nos volontés. De l'humeur dont je ſuis, les moyens biſarres qu'ils mettoient en uſage pour venir à bout de leur deſſein, n'auroient ſervi qu'à me divertir, ſi Zineddin n'en avoit pas ſouffert. Je ne voyois qu'une perpétuelle contrariété de conduite. Tantôt on nous défendoit de nous voir & de nous parler, tantôt on nous faiſoit trouver enſemble, & l'on écartoit avec ſoin tout ce qui auroit pu interrompre notre converſation. On paſſoit toujours ainſi d'une extrémité à l'autre : & quand nous étions un jour en un certain état, nous prédiſions à coup sûr ce que nous deviendrions le lendemain, en imaginant l'état

contraire. A la fin, fatiguée d'une perſécution qui ne faiſoit qu'augmenter, & dont la moitié tomboit ſur mon ami, j'ai pris, ſans en rien dire à perſonne, le parti de recourir à votre équité.

L'eſprit & la naïveté de la jeune Nahala nous plut infiniment. Belle fille, lui dit la Sultane, vous vous attirez plus d'une protection. Naturellement, continua-t-elle, en jetant ſur nous un regard fort gai, la déciſion de cette affaire m'appartient : les hommes n'entendent rien aux myſtères du cœur. Mon procès eſt gagné, madame, dit reſpectueuſement Nahala, ſi je vous ai pour juge. Zulikhah ſourit, & parla enſuite à Rem-Corim, qui commanda au gouverneur d'apprendre à Moracem que ſa fille étoit chez la ſultane, & de lui enjoindre de venir ſe préſenter à cette princeſſe le lendemain avec Zineddin.

Ils ne manquèrent pas de comparoître à cet aimable tribunal. Le ſcherif fit ſa plainte, montra les lettres du père du Zineddin, & s'efforça de prouver que la deſtinée des enfans étoit uniquement l'affaire des parens. Après qu'il eut fini ſon diſcours, on le fit paſſer dans une chambre voiſine, & la gracieuſe ſultane parla au jeune homme. " Ren-

dez témoignage à la vérité, lui dit-elle; n'aimez-vous que Nahala, & Nahala n'aime-t-elle que vous? Zineddin assez embarrassé, à ce qu'il paroissoit, rêva un moment, puis répondit: „ personne ne partage l'amitié que j'ai pour elle, & je me flatte que je ne partage avec personne l'amitié qu'elle a pour moi. Votre réponse ne me satisfait pas, reprit Zulikhah. Encore une fois, n'aimez-vous que Nahala? Le jeune homme rougit. Je l'avouerai, dit-il d'une voix timide, j'aime la belle Amine, fille de l'emir Horruz, & elle m'aime. Mais cet amour ne diminue pas l'amitié que j'ai pour la vertueuse Nahala. Et Nahala, poursuivit la sultane, n'aime-t-elle que vous? Je ne sais, répliqua Zineddin. Si elle aimoit aussi le brave Gaouth, fils du cheic Mousta, je n'en serois pas jaloux; un amant peut-il nuire à un ami? Gaouth adore Nahala, & quoiqu'elle le sache bien, elle ne m'en a jamais rien dit. C'est qu'elle l'aime autrement qu'elle ne vous aime, interrompit la sultane; on publie l'amitié, mais on a grand soin de cacher l'amour. Qu'on introduise Nahala, ajouta-t-elle, en haussant la voix.

Dès qu'elle parut, Zulikhah lui dit d'un ton un peu railleur: quel plaisir, Nahala,

de jouir toujours des plus pures délices d'une tranquille amitié, & d'ignorer toujours les douceurs inquiètes que d'autres liaisons peuvent produire ! Que l'aveugle amour est haïssable ! qu'il est intéressé ! que ses biens sont incertains ! que ses engagemens sont onéreux ! quel ami, quel père, quel juge ne se rendroit pas à ces vérités ? Je vous félicite, Nahala, de la peine que vous avez prise à les bien imprimer dans votre esprit, & du choix que vous avez fait du célibat, afin d'être plus en état de consoler ceux qui auroient le malheur de se marier. Zineddin que vous voyez, va épouser Amine. Je ne doute point que l'amitié sainte & désintéressée que vous avez pour lui ne vous engage, dès à présent, à prévoir ses chagrins pour les adoucir. Il n'est pas le seul à qui votre zèle soit nécessaire, car d'autres mariages se préparent. Celui de Gaouth, fils du cheic Mousta, fait surtout beaucoup de bruit.

Il est plus aisé d'imaginer l'effet de ce discours, que de le dépeindre. Les rubis les plus hauts en couleur auroient semblé pâles auprès des joues de Nahala. Elle n'osoit ni parler, ni lever les yeux, ni presque respirer. Le trouble de cette belle personne nous toucha sensiblement, la reine mère en

fut émue. Consolez vous, Nahala, reprit-elle; vous avez plus gagné que vous n'aviez demandé. Il me suffit d'avoir vengé l'amour, de l'avoir vengé de vous par vous-même. Publiez désormais sa gloire, sans cesser de célébrer celle de l'amitié. Sacrifiez à l'amitié; le cœur de Zineddin en est pour vous l'autel: mais puisque l'amour a placé le sien dans le cœur du brave Gaouth, ne rougissez pas de sacrifier aussi à l'amour.

Après ce doux arrêt, qui changea tout-à-coup la confusion de Nahala en une joie que la modestie tâcha vainement de modérer, la prudente Zulikhah fit sortir Zineddin & son amie. Puis elle demanda au prince Rem-Corim, s'il vouloit bien se charger de tout ce qui restoit à faire? " Sage sultane, répondit ce prince, les partis sont si heureusement assortis, que vous ne devez pas douter un moment du succès des deux mariages. Le scherif & le cheic sont amis; & je suis bien sûr que le père de Zineddin se fera un grand honneur de l'alliance de l'emir Horruz. Je porterai les paroles nécessaires; & si je rencontre quelques difficultés, je ne manquerai pas de moyens pour les lever sur le champ. Les promesses du prince de la longue-vallée furent en effet suivies d'une prompte exécution.

Nous attendions avec impatience qu'il reprît l'hiſtoire de Perifirime & de Dilſenguin ; & il le fit dès que ſes occupations indiſpenſables le lui permirent.

Continuation de l'hiſtoire de Dilſenguin & de Perifirime.

LES rois Giamſchid & Schadi paſſoient, dit-il, aſſez triſtement leur temps : celui-ci, à cauſe de la perte qu'il croyoit avoir faite de ſon fils ; & celui-là parce que Schadi ne le quittoit preſque point. La belle Perifirime vivoit plus heureuſe dans ſa retraite. Elle avoit fait de ſi grands progrès dans les ſciences auxquelles elle s'étoit appliquée dès ſes plus tendres années, que perſonne ne l'égaloit dans l'orient. Tous les ſecrets des traditions anciennes lui étoient connus. La vertu prodigieuſe des plantes & des pierres ſembloit prendre de nouveaux accroiſſemens entre ſes mains. Le ciel étoit pour elle un livre toujours ouvert & toujours intelligible. Les nuits tempérées & l'air ſerein de ſon pays l'invitoient ſouvent à le conſulter, & à monter, pour cet effet, ſur le donjon du palais. Giamſchid lui avoit donc fait plaiſir

de la loger dans cette tour, qui d'ailleurs la mettoit hors d'insulte.

Dès la troisième nuit elle s'attacha sérieusement à examiner les destins de Dilsenguin. Ce qu'elle apperçut d'abord l'effraya. Les jeunes filles de qualité qui lui servoient de compagnes, & qui l'avoient suivie sur la plateforme, la virent pâlir & trembler. Mais peu à peu elle se rassura, & à la fin la joie prit la place de l'épouvante. Quand elle fut rentrée dans sa chambre, elle se prosterna & prononça cette prière sacrée : *grande ame de l'univers, que toutes les créatures te révèrent ; je te remercie du choix que tu as fait de moi pour être l'interprète des cieux.* Elle écrivit après cela un billet qu'elle donna à Barsine, en qui elle avoit le plus de confiance, avec ordre de le remettre à Giamschid au point du jour. Ce prince le trouva conçu à peu près en ces termes :

« Seigneur, notre ennemi n'est point mort, mais son père n'a pas sujet de s'en réjouir. Ne vous troublez point de ce qui arrivera aujourd'hui ; je ne puis à présent vous le dire ; commandez seulement à tous vos sujets de la ville de se tenir enfermés chez eux, & de se préparer à s'y défendre ».

Giamschid, qui avoit déjà plusieurs fois

fait l'expérience de la vérité des prédictions & de la solidité des conseils de sa fille, fit aussitôt avertir ses principaux officiers de guerre d'aller mettre toutes les maisons en état de défense, & plaça lui-même de nouveaux corps-de-garde dans son palais. Tout cela ne se put faire sans éclat. Les sujets de Schadi, qu'on appeloit communément les noirs, pour les distinguer de ceux de Giamschid qu'on nommoit les blancs, prirent l'alarme, & coururent en tumulte avertir leur roi, qui envoya dans les rues des blancs découvrir si ce que son peuple disoit étoit vrai. On lui rapporta qu'il ne paroissoit personne dans les rues, que toutes les maisons étoient fermées, & qu'on y entendoit un grand bruit comme des gens qui se barricadent en attendant un assaut. Schadi ne comprenoit rien à cela. Quelle terreur panique s'est donc emparée de mon ami, disoit-il, que craint-il ? si c'étoit un ennemi de dehors, le péril seroit commun, il m'en donneroit avis. Est-ce moi qu'il appréhende, l'esprit lui auroit donc tourné. Dieux immortels, la sagesse de cet ami m'est nécessaire après la mort d'un fils ! J'irai, j'irai moi-même dissiper cette frayeur soudaine. Les emirs des troupes de Schadi, assemblés

assemblés auprès de sa personne, s'opposèrent unanimément à sa résolution. Que quelqu'un de vous, reprit Schadi, aille donc tout-à-l'heure s'instruire des véritables dispositions de Giamschid.

L'émir qui se détacha, vit la paix & la guerre tout ensemble, en abordant ce prince : la paix dans ses paroles & la guerre dans ses actions, car il faisoit actuellement distribuer toutes sortes d'armes. L'émir s'inclina profondément, & lui témoigna l'inquiétude de son roi. Giamschid l'assura qu'il ne vouloit attaquer personne, & qu'il ne savoit pas trop lui-même contre qui il avoit à se défendre. L'émir rapporta ce discours à son maître, qui se confirma dans l'opinion où il étoit déjà que Giamschid avoit perdu l'esprit. Sans vouloir rien écouter, il se fit transporter chez cet ami qu'il croyoit si malheureux. Pendant son absence, ses généraux, persuadés que les blancs n'avoient pas pris les armes sans dessein, ordonnèrent aussi aux noirs de s'armer.

Giamschid courut au-devant du roi Schadi, d'aussi loin qu'il l'apperçut, & l'embrassa à son ordinaire. Venez, lui dit-il, que je vous rende raison de ma conduite. Il l'introduisit dans sa chambre, s'enferma seul

avec lui, & lui montra le billet de Perifirime. Quelle foule de penſées fâcheuſes s'éleva pour lors dans l'ame de ce prince, qui étoit auſſi perſuadé qu'aucun autre du profond ſavoir de Perifirime! « Mon fils eſt ici regardé comme un ennemi! mon fils vit, & je n'ai point ſujet de m'en réjouir! mon ami doit ſe précautionner, parce que mon fils n'eſt pas mort! Ces réflexions furent ſubitement interrompues par l'apparition d'un homme roux, très-hideux, qui, ſans rien dire, donna une lettre à Schadi, & une autre à Giamſchid. Le premier lut dans la ſienne :

« Dilſenguin, favori d'Eblis, confident de Demerouſch, roi des Dives, ſucceſſeur du grand Zerdaſche, & ſouverain de tout l'univers, à Schadi. Tandis que je me propoſe de fouler aux pieds tous les rois de la terre, je t'avertis que tu mérites la mort pour trois raiſons. Premièrement, parce que tu n'as pas daigné épouſer l'adorable Pirehzen, ma mère. Secondement, parce que tu n'es point venu en perſonne me chercher dans ma retraite. Troiſièmement, parce que tu es en liaiſon avec mes ennemis. Quoique tu ne puiſſes nier aucun de ces crimes, j'ai pitié de tes cheveux blancs, & je veux

bien t'enseigner un moyen de te soustraire à ma justice. Je sais avec qui tu es : tire ton salut de ta faute même, & lave à ce moment ton infidélité dans le sang de ce perfide que tu as devant les yeux. Ou remets entre les mains de mon envoyé le cœur de cet indigne roitelet, ou ne compte plus sur la vie ».

La lettre de Giamschid étoit conçue en ces termes :

« Dilsenguin, favori d'Eblis, &c. souverain de tout l'univers, & spécialement de la ville entière de Merou; à Giamschid, mort & malédiction. Dans l'exécution de l'arrêt que j'ai prononcé contre toi, admire ma bonté, tu n'auras point d'autre bourreau que ton ami, hâte-toi de lui présenter ta poitrine, afin qu'il l'ouvre, & qu'il s'acquitte de la commission expresse que je lui en ai donnée. S'il t'aime trop, ou s'il ne me craint pas assez pour m'obéir, je te réserve des supplices incompréhensibles ».

Le déplorable Schadi tomba en défaillance, après avoir lu sa lettre. Giamschid fit entrer ses gardes, tant pour la sûreté de sa personne, qu'afin de procurer du soulagement au vieillard évanoui. L'homme roux voyant qu'on ne songeoit à rien moins qu'à

exécuter l'ordre barbare de son maître, disparut.

Peu de temps après, il sortit du souterrain où étoit Dilsenguin une fumée épaisse, qui, s'élevant à la hauteur des maisons, enveloppa la moitié de la ville que les noirs occupoient. Cette horrible fumée leur déroboit la lumière du jour, & s'insinuant jusques dans les recoins les plus cachés, elle y portoit une infection intolérable. En même temps une multitude effroyable de fantômes qui avoient la ressemblance de leurs parens morts, se répandirent dans toutes les maisons, en disant d'un ton lugubre, mais très-passionné : « Que faites-vous ici, lâches, qui souffrez que les blancs jouissent de la lumière, tandis que vous êtes ensevelis dans les ténèbres? Aux armes! aux armes! C'est Perifirime qui vous aveugle, c'est son père qui vous empoisonne; jusqu'à quand leurs sujets jouiront-ils de l'air & de la clarté qu'ils vous ont enviés? Vengeance! vengeance! Egorgez, massacrez, brûlez vos ennemis.

Les reproches de tant de furies déchaînées remplirent tous les noirs d'une rage inexprimable. Ils sortent, courent pêle-mêle dans les rues des blancs, portent partout le fer & le feu. Les émirs de leur parti, em-

portés de la même fureur, se mirent à la tête des troupes de Schadi, & marchèrent droit au palais de Giamschid. Tandis que les blancs purent se défendre à couvert, leurs ennemis exposés à leurs coups souffrirent beaucoup plus qu'eux; mais le feu appliqué aux maisons devint en peu de temps si violent, qu'ils furent contraints de se jeter dans les rues, & d'y attaquer à leur tour ceux contre qui ils s'étoient défendus. Le désordre n'étoit pas si grand à l'entrée du palais assiégé, quoiqu'on ne s'y battît pas avec moins de vigueur. Giamschid faisoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un chef prudent & courageux, & remplaçoit sans cesse, par des gens frais, ceux que la mort emportoit, ou que l'excès du travail contraignoit de se retirer pour reprendre haleine.

Schadi se tenoit accoudé sur une fenêtre, seul, immobile, inconsolable, mécontent des siens, exposé à la colère des autres. S'étant enfin apperçu que l'ardeur insensée de ses soldats se ralentissoit, il se fit conduire sur une tour avancée, & se montra tout à découvert aux assiégeans. A sa vue, le combat cessa de part & d'autre. Il parla à ses sujets d'une manière si touchante, & leur

remontra, avec une éloquence si animée, les maux irréparables qu'ils se faisoient à eux-mêmes, qu'il leur fit tomber les armes des mains.

Mais Dilsenguin, bien instruit de ce qui se passoit, parut tout-à-coup en l'air, sur un dragon d'une grosseur monstrueuse, dont la gueule vomissoit une infinité de flammes. « Efféminés, s'écria-t-il, en lançant sur les noirs des regards furieux, est-ce ainsi que vous vous vengez ? Epargnez ces traîtres, comme j'épargnerai aujourd'hui leur infâme protecteur. Au même instant il fondit sur le malheureux Schadi & le livra à son dragon. Le dragon l'engloutit, mais ce qu'on ignoroit alors, il n'en mourut pas, & Dilsenguin se contenta de l'enfermer.

L'action barbare du magicien épouvanta les assiégés, & alluma dans les noirs une nouvelle fureur. Rien ne résista à leur premier choc. Giamschid abandonnant tout le reste, se retrancha avec un petit corps de réserve au pied du donjon, résolu d'y vendre chèrement sa vie. Mais sur ces entrefaites, une force inconnue le déroba aux yeux des siens, & le transporta sur la plateforme où Perifirime l'attendoit avec Barsine, & trois autres de ses compagnes, dans un

grand char attelé de huit cygnes. Il s'assit auprès de la princesse, sans presque savoir ce qu'il faisoit. Les cygnes ayant aussitôt pris l'essort, tournèrent leur vol rapide entre l'orient & le midi.

Voyage de Perifirime, & sa retraite dans la péninsule inaccessible.

Le vieux roi fut long-temps à revenir de son étonnement. Tout hors de lui-même, il regardoit sa fille avec une espèce de vénération, sans oser ouvrir la bouche. Consolez-vous, lui dit-elle en l'embrassant, consolez-vous de la perte que vous venez de faire de tant de bons sujets, & ne craignez plus le fils de Schadi. Cet ignorant s'amuse à présent à poursuivre dans l'air deux fantômes qui nous ressemblent, & qu'Ormoz (1), roi des péris du Ginnistan, lui a opposés. Dans le temps que ce scélérat attaquoit inhumainement celui à qui il doit la vie, Ormoz m'a amené lui-même ce chariot, & je me suis bien doutée que je ne tarderois guères

(1) Ormoz ou Ormosd, chef des génies favorables, connu aux Grecs sous le nom d'Orosinades.

à vous y voir. Le ciel vous promet pour l'avenir une longue suite de prospérités. Ces paroles calmèrent l'esprit du roi, & mirent de belle humeur Barsine & ses trois compagnes, qui s'appeloient Rezené, Patma & Sidgim. La gaieté régna bientôt dans le char miraculeux, dont la vîtesse surpassoit celle des vents.

Ils prirent terre sur le bord d'un grand fleuve qui arrosoit la plus charmante de toutes les solitudes. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyoit que des fleurs d'une beauté ravissante, des ombrages délicieux, des oiseaux de toutes sortes de couleurs, qui, n'ayant jamais été épouvantés, n'avoient pas encore appris à fuir. La compagnie sortit du char, & s'approcha d'un bel arbre, qui sembloit l'inviter à prendre le frais sous ses branches touffues, & à manger de ses fruits. On ne dédaigna pas les présens de l'arbre; ses fruits se trouvèrent d'un goût excellent. La nuit étant venue, le sommeil, attiré par le bruit de l'eau, & par les innocentes caresses des zéphirs, ferma insensiblement toutes les paupières. Mais quelque temps avant le lever de l'aurore, une voix douce & majestueuse appela Perisirime. La princesse éveillée vit devant elle

le lumineux Ormoz qui tenoit à la main une baguette. Elle se leva ». Fille d'un père toujours pieux, lui dit-il, tu orneras la terre d'un peuple nouveau qui sera l'effroi des noires puissances & la consolation des mortels. L'étude de la nature te l'avoit déjà en quelque sorte assujettie; mais tu en disposeras désormais plus souverainement. Reçois, avec le don sublime de féerie, une foule de perfections inconnues qui t'élèveront au-dessus de toi-même. Prends la baguette des merveilles, & commence à en éprouver la vertu. Ton voyage doit s'achever sur les flots, tu ne le termineras que *lorsque tes prodiges alarmeront ta pudeur & blesseront la sainteté de tes regards.* Ormoz, en achevant ces paroles, donna sa baguette à Perifirime: puis il monta sur le char & se fit enlever par les cygnes. La nouvelle fée fit plusieurs essais de transformations avec la baguette des merveilles; & voyant que tout lui obéissoit, elle s'éloigna & alla préparer sur le bord de l'eau ce qui étoit nécessaire pour une longue navigation. Le sommeil n'abandonna Giamschid & les autres que long-temps après le lever du soleil.

A leur réveil ils apperçurent dans le milieu du fleuve un petit vaisseau à l'ancre, prêt à

partir. Le roi se tourna aussitôt du côté où sa fille s'étoit couchée le jour d'auparavant, & ne la voyant point, il se leva & fit un grand cri. Barsine & ses compagnes se levèrent aussi, & toute la compagnie s'approcha de la rivière. Alors l'esquif du vaisseau fut jeté à l'eau, & il y descendit une petite Ethiopienne mal habillée, qui sans se servir de rames ni d'avirons, ne laissa pas d'aborder. Etant à terre, elle salua d'une voix foible & enrouée Giamschid & sa suite, & toucha Rezené d'une baguette noire qu'elle portoit. Rezené devint subitement aussi noire & aussi malpropre qu'elle, & cette horrible métamorphose fit prendre la fuite à Barsine & aux autres. L'Ethiopienne courut après elles avec une légèreté si surprenante, qu'elle les atteignit toutes & les transforma en Ethiopiennes, malgré qu'elles en eussent. Elles revinrent sur leurs pas, & s'étant jetées aux pieds du roi, elles le supplièrent à mains jointes, & en pleurant, de les venger de l'outrage qu'on venoit de leur faire en sa présence. A cet indigne spectacle l'ancienne vigueur de ce prince se réveilla. Il mit l'épée à la main, il courut avec plus de vîtesse que son âge ne sembloit le permettre vers l'Ethiopienne du vaisseau, qui s'étoit tranquil-

lement assise sous l'arbre. En l'abordant, il lui dit : « infâme noire, je te perce le sein, si tu ne dissipes tout-à-l'heure tes sortilèges. N'êtes-vous pas, répondit froidement la noire, le père de Perifirime qui a refusé opiniâtrement de se marier avec le prince Dilsenguin ? Et toi, reprit Giamschid, plus furieux qu'auparavant, ne serois-tu pas ce Dilsenguin ? Ah traître, c'est toi ! Ta méchanceté te décèle malgré cette forme empruntée. Tu m'as enlevé ma fille pendant la nuit. Tu viens d'exercer ta rage sur ses compagnes. Tu prétends sans doute me faire sentir à moi-même quelque nouvel effet de ta cruauté : mais je te préviendrai. En disant cela, il haussa le bras pour donner un coup à sa chère Perifirime.

C'étoit elle-même. Elle reprit si soudainement sa première forme, que son père la reconnut en achevant de parler. Au lieu de la tuer il se jeta à son col, & les quatre Ethiopiennes qui étoient accourues, versèrent des larmes de joie, persuadées que leur maîtresse les aimoit trop pour leur avoir fait aucun mal réel. En effet, la princesse les ayant touchées une seconde fois, elles revinrent en leur premier état. Perifirime conduisit son père & elles à l'esquif, & l'esquif les porta

tous au vaisseau, dont les ancres se levèrent d'elles-mêmes, & dont les voiles prirent le vent, comme si d'habiles mariniers les avoient gouvernées. La fée raconta ce qui lui étoit arrivé, & déclara que la construction du vaisseau ne lui avoit coûté que quelques paroles. Elle demanda ensuite à ses compagnes si elles ne se sentoient pas l'esprit tout changé? Il nous semble, répondirent-elles, que nous ne sommes plus nous-mêmes. Vous êtes fées, répartit la princesse, depuis que je vous ai touchées de ma baguette à cette intention.

Le vaisseau enchanté entra en mer, après trois jours de navigation, & continua sa route avec tout le bonheur imaginable. Tous les biens y abondoient. Point de tempêtes, point de calmes incommodes, point de corsaires à craindre pour ce chef-d'œuvre de l'admirable Perifirime. Comme il voguoit sur les ondes avec la rapidité d'un oiseau, il ne mit pas long-temps à aborder dans l'isle d'Ophir, vers laquelle il dirigeoit de lui-même son cours. Il entra dans le port d'Esul, grande ville où Sabalem, roi de l'isle, faisoit sa demeure ordinaire. Ce prince, qui se promenoit sur le bord de la mer avec ses fils & toute sa cour, voulut être à la descente des

étrangers. Il fit à Giamſchid & à Perifirime un accueil peu embarraſſé de cérémonies gênantes; les hommes ne les avoient pas encore inventées. En montant au palais, les deux rois ſe racontèrent leur généalogie, ſuivant la mode de ce temps-là, & ils trouvèrent qu'ils étoient parens. Cette heureuſe découverte accrut infiniment leur joie, & celle des fées & des princes d'Ophir. Les premiers jours furent conſacrés au repos. Les parties de plaiſir vinrent enſuite. Le bon roi étoit ſi charmé de ſes hôtes, qu'il réſolut de faire tout ſon poſſible pour les engager à demeurer dans ſon royaume.

Etant donc un jour aſſis avec Giamſchid ſur un ſopha, au milieu des fées & des princes, qui, ſéparés & vis-à-vis les uns des autres, occupoient deux ſophas beaucoup plus longs, il ordonna à tous ſes courtiſans de ſortir, & prit ainſi la parole. « Nous avons appris de nos pères que les jeunes hommes & les jeunes filles qui ſe marient, doivent avoir entr'eux une grande reſſemblance d'eſprit & d'inclination, afin que les mariages ſoient heureux & pacifiques: mais comme il eſt très-difficile de bien diſcerner les tempéramens, nous avons été fort long-temps inquiets ſur la manière dont on pourroit met-

tre cette maxime en exécution. Après de mûres délibérations, nous nous sommes enfin arrêtés à certains indices de correspondance qui ne trompent guères nos physionomistes. Les Docteurs de cette espèce sont nos Jurisconsultes en fait de mariage : ils entendent parfaitement l'harmonie des cœurs & des esprits, & connoissent à point nommé si les garçons & les filles sont au ton les uns des autres ».

Le vieillard interrompit ici son discours, & envisagea Giamschid qui, s'imaginant que le roi d'Ophir prenoit ce temps-là pour respirer, commença à donner de grands éloges à une coutume si louable. Mais tandis qu'il parloit, Sabalem battit des mains, & on vit entrer dans la salle un homme aussi sérieux & aussi grave qu'un vieux Mufti qui, après avoir fait trois profondes inclinations, se tint debout sans rien dire, à l'opposite des deux rois. « Quelque bonne que soit la loi dont je viens de vous entretenir, reprit celui d'Ophir, j'aurois envie de l'abolir. Mes cinq fils que vous voyez sont restés à marier jusqu'à présent, parce qu'avec quelques filles qu'on les ait comparés, les indices de correspondance ont toujours manqué. Cet accident bisarre me fait croire qu'ils ne sont point destinés à s'unir avec des Orphiriennes, ou

que la loi eſt fautive. Si elle l'eſt, il faut l'abroger. Avant que de condamner la loi, interrompit Giamſchid, il ſeroit bon d'examiner ſi en effet ces princes ne ſont pas deſtinés à épouſer des étrangères. A vous parler franchement, reprit avec chaleur le roi d'Ophir, je remarque je ne ſais quoi de ſi myſtérieux dans le rapport de leur nombre avec le nombre des jeunes beautés que vous nous avez amenées, que je ſuis preſque convaincu que le ciel les a conduites ici exprès pour eux. J'achève de vous ouvrir mon cœur. Le plus grand de mes déſirs ſeroit de travailler à cette grande affaire.

Les fées baiſsèrent modeſtement les yeux à cette concluſion; mais quand elles les relevèrent, la princeſſe jeta d'abord ſa vue ſur Abar, l'aîné des princes d'Ophir; Barſine ſur Zarin, qui étoit le ſecond; Rezené ſur le troiſième, nommé Frami; Parma ſur le quatrième, appelé Corcut; & Sidgim ſur le plus jeune, qui portoit le même nom que ſon père. Chacun de ces princes enviſageoit en même-temps, avec une tendre émotion, la fée qui le regardoit. L'homme ſérieux étudioit les uns & les autres, & les étudioit avec une attention ſi marquée, qu'il s'attira à ſon tour celle de tout le monde.

En bien ! docteur, lui dit le roi Sabalem ; que nous direz-vous ? Sire, répondit le docteur, c'en eſt fait, les mariages ſont arrêtés. Les yeux des perſonnes qui doivent s'épouſer ſe ſont déjà mariés vingt fois depuis un moment. Après avoir rendu cette réponſe, il écrivit avec un crayon, ſur une tablette d'ivoire, les noms des amans & ceux de leurs maîtreſſes ; puis il donna la tablette au roi Giamſchid, fit ſes trois révérences & ſe retira. Giamſchid lut tout haut les noms accouplés. Les cinq princes crièrent auſſitôt comme de concert : *La ſcience des phyſionomiſtes eſt infaillible ! les loix d'Ophir ſont juſtes !* Le ſilence de la princeſſe & de ſes compagnes, joint à un certain air de contentement répandu ſur leurs viſages, ſoutint merveilleuſement bien ces acclamations. " Vous voyez, dit Giamſchid au roi d'Ophir, que ma fille n'eſt pas née pour la deſtruction de vos coutumes. Pour moi, j'accepte votre alliance avec beaucoup de reconnoiſſance & de plaiſir.

Les nôces ſe célébrèrent dès le lendemain, avec toute la pompe & toute la magnificence dont ce ſiècle-là étoit capable. Tout le peuple de l'isle quitta ſes occupations ordinaires pour ſe réjouir. Perifirime fit le don de féerie au

prince Abar, & le déclara premier ſage. Ses compagnes obtinrent ſans peine la même faveur pour leurs époux, qui ne tardèrent guère à faire des eſſais de leur nouvelle ſcience. On voyoit tous les jours des ſpectacles raviſſans qui étonnoient preſqu'autant ceux qui les donnoient que ceux qui y aſſiſtoient.

Il fallut ſonger à partir. Perifirime, Barſine, Rezené, Patma & Sidgim, s'étant aſſemblées avec leurs époux pour prendre là-deſſus une dernière réſolution, la princeſſe parla en ces termes aux nouveaux ſages: „ princes, je ne puis plus différer de remettre à la voile; vous nous ſuivrez puiſque vous nous aimez; & il ne ſera pas, à ce que je crois, néceſſaire de nous aſſurer de vos perſonnes par la puiſſance de notre art. Abar & ſes frères témoignèrent tous d'une voix qu'elle diſoit la pure vérité. La fée continua ainſi: " Comme Sabalem reſtera ſans héritiers, par votre éloignement, il faut faire en ſorte qu'il n'en ait pas beſoin, du moins de pluſieurs ſiècles. Je trouverois à propos que mon père achevât ſa vie dans cette isle, & qu'il partageât le temps & la royauté avec le vôtre. Je m'imagine qu'ils n'auroient pas de peine à conſentir de vivre & de régner tour-

à-tour. Mais pour agir plus sûrement, il faut tenir la chose cachée à Sabalem; je me charge de persuader Giamschid. Pendant que l'un gouvernera, l'autre sera enchanté; & l'enchantement que je ferai sera de telle nature, que celui qui en sortira, se trouvera aussi vigoureux qu'il étoit en sortant du précédent, c'est-à-dire, qu'un an d'enchantement aura la vertu de réparer les forces perdues pendant un an de travail. La compagnie applaudit à cette proposition, & Perifirime fut instamment priée de s'appliquer sans aucun délai à l'exécution d'un projet si bien conçu.

Dès la nuit suivante, elle bâtit un palais d'une grandeur & d'une beauté admirables, vis-à-vis des fenêtres du roi d'Ophir, & se rendit au lever de ce prince, avec le roi Giamschid qui ne savoit rien de son dessein. Quand Sabalem mit la tête à la fenêtre, il fut bien surpris de voir le nouvel édifice, & se doutant qu'il étoit de la façon de Perifirime: " Depuis que vous êtes ici, ma fille, vous me procurez tous les jours de nouveaux plaisirs. Les dedans de cette merveilleuse maison surpassent apparemment les dehors en richesses; ainsi je vous prie de m'y introduire tout-à-l'heure. La fée qui ne

cherchoit que cela, y consentit; & prenant d'une main son père, & de l'autre le roi d'Ophir, elle les emmena. Les portes du palais s'ouvrirent & se fermèrent, sans donner passage à d'autres qu'à eux trois. Les rois admirèrent les portiques, les cours, les escaliers, les galeries, les appartemens, les meubles de ce magnifique palais. „ C'est un grand dommage, disoient-ils, que ces sortes d'ouvrages ne durent pas plus longtemps. Ma fille, ajouta Sabalem, cet effet miraculeux de votre science va-t-il encore se dissiper comme tous ceux que vous nous avez fait voir depuis le jour de vos nôces? Seigneur, répondit la fée avec un petit sourire, puisque cette maison vous plaît tant, je vous jure qu'elle ne durera pas moins que vous. En disant cela, elle toucha de la baguette des merveilles le bon vieillard, & elle l'enchanta. Elle prit ensuite Giamschid par la main, & l'ayant conduit dans la première cour, elle lui expliqua tout le mystère, & lui découvrit la résolution qui avoit été prise.

Le roi fut d'abord très-mécontent. „ Je ne saurois me résoudre, dit-il, à vous permettre de me quitter; & quand je m'y résoudrois, comment persuaderiez-vous au peuple

d'Ophir de m'obéir ? Perifirime applanit la première difficulté, en lui promettant de venir le revoir auſſi ſouvent qu'il le ſouhaiteroit. Quant au peuple d'Ophir, pourſuivit-elle, il vous honorera comme ſon roi, vous allez en être convaincu par votre propre expérience en ſortant d'ici. Ils ſortirent: auſſitôt les gardes du roi Sabalem écartèrent le peuple; les princes ſes enfans & les émirs de ſa cour ſe mirent à la ſuite de Giamſchid, & même quelques particuliers lui demandèrent des grâces comme à leur roi légitime. Giamſchid ne ſavoit que penſer de tout cela, & ſe contentoit de diſſimuler ſa ſurpriſe, en hâtant le pas ſans rien répondre. A l'entrée du palais, il fut arrêté malgré lui par un Mullah fort vénérable, qui lui dit: ſire; je vous prie de me faire la grâce d'amener chez moi le roi Giamſchid, votre hôte, & la princeſſe Perifirime ſa fille; j'aurois envie de les régaler. Je vous fais d'autant plus volontiers cette demande en leur préſence, que j'eſpère qu'ils voudront bien contribuer à me la faire accorder. Giamſchid ne put s'imaginer autre choſe ſinon que cet homme ſe moquoit de lui, & il paſſa outre, nonobſtant la reſpectueuſe réſiſtance du Mullah.

Deux merveilles qu'il ignoroit, faiſoient qu'on le prenoit ainſi pour le roi d'Ophir, & qu'on lui parloit de lui-même comme d'une troiſième perſonne. La fée lui avoit donné la figure de Sabalem, & avoit mis auprès de lui un fantôme qui repréſentoit Giamſchid, qu'il n'appercevoit pas, & que tout le monde prenoit pour lui. Elle n'avoit communiqué ſon ſecret ni à ſon mari, ni à ſes compagnes, qui furent les premières attrapées, quand le roi fut rentré dans ſa chambre, où l'on eut ſoin de ne laiſſer entrer nul Ophirien. Elles firent des complimens au fantôme, comme ſi elles avoient parlé à Giamſchid, & voyant que le fantôme ne répondoit rien: " roi Sabalem, dirent-elles à Giamſchid, le ſilence de notre prince nous effraye, il n'a pas accoutumé de nous dédaigner ainſi. Giamſchid, de ſon côté, perdoit l'eſprit, de voir qu'on regardoit en l'air, & qu'on avoit même quelquefois le dos tourné en parlant à ſa perſonne. A la vérité, lorſqu'il prenoit la parole, on ſe retournoit vers lui, mais on l'étonnoit plus qu'auparavant, en le traitant de roi d'Ophir. A la fin, remarquant que ſa fille rioit; je crois, lui dit-il, tout en colère, que tout le monde eſt fou aujourd'hui, vous, parce que vous

riez toute seule, sans aucun sujet; les autres, parce qu'ils me parlent où je ne suis pas, & qu'ils parlent au roi Sabalem où je suis. Perifirime continua de rire, & lui dessillant tout-à-coup les yeux, lui fit voir son fantôme. L'apparition de cet autre Giamschid, posté vis-à-vis de lui, le jeta dans un nouvel excès de surprise. Assurément, s'écria-t-il, j'ai aussi ma part de la folie commune; il me paroît que je ne suis pas où je suis, & que je suis où je ne me sens pas; mais approchons-nous de nous-même. Là-dessus il aborde le fantôme, qui lui fait une profonde révérence, en lui disant: grand roi d'Ophir! le temps de mon départ est arrivé.

Alors Perifirime prenant un air plus sérieux, adressa la parole à son père: » Seigneur, lui dit-elle, je vous apprends que vous avez la figure du roi d'Ophir, & que ce fantôme qui a la vôtre, n'est qu'un nuage que j'ai mis en œuvre pour tromper les yeux du peuple. Régnez donc ici comme si vous étiez Sabalem, puisque personne ne doute que vous ne le soyez, & que ses enfans mêmes & le Mullah, qui a toujours vécu avec lui, vous ont pris pour lui.

Le reste du jour se passa à informer Giamschid des maximes les plus ordinaires

du roi enchanté. Abar & ſes frères, inſtruits de tout, les lui apprirent ſi parfaitement, que dès le ſoir même il ſoupa en public, en qualité de Sabalem, avec ſa famille & le fantôme qui mangea de bon appétit, & qui par intervalles prononça, du ton du vrai Giamſchid, certain nombre de paroles aſſez à propos. Le lendemain, dès le point du jour, les fées & les ſages prirent leur dernier congé, & le vaiſſeau ne fut pas plutôt en pleine mer, que le fantôme, déſormais inutile, diſparut par l'ordre de celle qui l'avoit formé.

Jamais navigation ne fut plus agréable que celle-la. La félicité ſembloit avoir établi ſon trône dans le navire enchanté. Un amour mutuel y ſatisfaiſoit tous les cœurs; différens caractères de ſageſſe n'y contentoient pas moins tous les eſprits. L'air & l'océan ne faiſoient que ce que Perifirime déſiroit. A ſa voix les monſtres de la mer abandonnoient les abîmes pour ſe laiſſer voir, & les animaux de la terre accouroient du fond des forêts & des déſerts ſe préſenter ſur le rivage.

Le vaiſſeau s'arrêta un jour de lui-même ſur le bord d'une riante péninſule, à l'embouchure d'un fleuve large & profond, qu'on

a depuis nommé Algrin. Les dix aimables voyageurs étoient tous sur le tillac : ils découvrirent des deux côtés du fleuve deux armées, l'une de singes blancs, & l'autre de singes noirs, qui tous étoient armés de grosses cannes, & cherchoient à passer l'eau, comme pour se battre. Ces armées demeurèrent fort long-temps en présence, n'ayant ni l'une ni l'autre la hardiesse de traverser la rivière, dont le bruit & la rapidité les épouvantoit. Notre simplicité est extrême, dit la princesse, en s'impatientant ; à quoi nous amusons-nous ? Changeons l'état des choses & donnons-nous un spectacle charmant. Elle ne fit que deux signes en l'air avec sa baguette ; au même moment tous les singes devinrent grands comme les plus démesurés géans, & leurs cannes furent changées en massues. Le fleuve, après cela, n'étoit plus un obstacle ; les géans-singes y entrèrent de part & d'autre, n'eurent de l'eau que jusqu'aux jarrets. Mais quelle fut la confusion de la sage Perifirime, lorsqu'au lieu de se battre, ces animaux lascifs commencèrent à prendre des contenances impudentes, & à se mêler honteusement à ses yeux ? Ah ! l'horrible infamie, s'écria-t-elle, en se couvrant le visage avec les mains,

mains, & à l'instant elle rendit leur petite figure aux singes, qui furent presque tous noyés.

Après cette aventure singulière, Perifirime se recueillit en elle-même. Un feu nouveau s'alluma dans ses yeux. Ses couleurs devinrent plus vives. On la vit plus grande & plus majestueuse qu'à l'ordinaire. Elle jeta doucement ses regards sur les sages & les fées qui, en l'admirant, gardoient un silence éloquent. Elle leur dit enfin : « l'oracle du roi Ormoz est accompli ; nous voici au terme de notre voyage ; descendons, prenons gaiement possession de l'heureuse contrée, qui sera jusqu'à la fin du monde le centre de notre empire. »

Elle ne fut pas plutôt à terre avec sa compagnie, que le vaisseau s'évanouit. Une colline, que la nature sembloit avoir formée pour commander à tout le pays, fut choisie pour en porter le premier & le plus riche édifice. Les fées seules le bâtirent. Ne m'en demandez point la description, continua Rem-Corim ; tout ce que je pourrois vous en dire seroit infiniment au-dessous de ce que j'ai vu, il y a environ cent ans. Les sages s'appliquèrent à fortifier les dehors de la contrée, & ils y réussirent si parfaitement,

que le nom d'*inaccessible* en est resté à la *péninsule*. Rien n'y entre sans la permission expresse des puissances. Elle est ceinte de rochers de plus de trois lieues de hauteur, tellement escarpés du côté de l'océan, & si serrés les uns contre les autres, qu'ils ne font qu'un mur d'une seule pièce. Il y a sous leurs racines des abîmes qui vomissent de toutes parts des fleuves cachés, d'une grosseur & d'une roideur si épouvantables, que le choc de leurs eaux soulève toute la masse de la mer, & qu'il n'y a que d'horribles tempêtes & des orages perpétuels à plus de soixante lieues à la ronde. Des vents toujours déchaînés & toujours en fureur, dont la violence inouie s'étend dix fois plus haut que l'enceinte de la péninsule, ne font de tout ce vaste espace qu'un affreux tourbillon, qui ne permet pas même aux oiseaux de passer. Lorsque le palais des fées fut en état d'être habité, elles le peuplèrent, en y transportant les jeunes gens les plus ingénieux de l'univers. Elles composèrent avec les sages cinq volumes qui portent encore leurs noms, & renferment les principes de la féerie; car il faut remarquer que ce qui avoit été pour elles & pour leurs époux un pur don d'Ormoz, fut dans la suite un art

assez pénible pour les autres. Ces livres furent communiqués suivant les règles mêmes qu'on y apprend. Les sages & les fées se multiplièrent dans le monde; on en vit bientôt la face renouvelée, malgré la haine & les noirs artifices du perfide Dilsenguin.

Fin de l'Histoire de Dilsenguin & de la princesse Perifirime.

Ce malheureux se fatigua pendant plusieurs jours à poursuivre inutilement les fantômes de Perifirime & de Giamschid, & ayant à la fin reconnu sa folie, il s'occupa sérieusement à recueillir le fruit de ses crimes. Il fit réparer Merou. Il choisit dans tout son royaume les garçons & les filles qui donnoient les plus grandes marques d'esprit, & leur fit des leçons publiques de magie pendant plusieurs années. Lorsqu'il les vit capables de seconder ses pernicieux desseins, il leur commanda de le suivre. Transformés en hirondelles, au nombre de trois cent, ils parcoururent avec lui une grande partie du monde. L'isle d'Ophir offrit à la vue de Dilsenguin le premier objet qui l'arrêta. L'admirable palais que j'apperçois, dit-il, ne

peut être d'une autre main que de celle de la fille de Giamschid. Cela dit, il s'abattit avec quelques-uns des siens, & prit les manières d'un homme du pays, afin de s'informer plus aisément de ce qu'il vouloit savoir. On lui apprit l'arrivée, le séjour & le départ de son ennemie. Sans perdre un moment, il reprit le chemin des nues, & dispersa ses disciples de tous les côtés, avec ordre d'examiner les terres & les mers circonvoisines, & de lui venir rendre compte de ce qu'ils découvriroient.

Dans ce temps-là Perifirime étoit en route, sous la forme d'un épervier. Elle rencontra plusieurs de ces hirondelles qui lui devinrent suspectes, tant parce que ce n'en étoit pas la saison, que parce qu'elles avoient quelque chose de triste & d'inquiet dans leur vol. Pour s'éclaircir, elle fondit sur l'une d'elles, & la serra fortement entre ses griffes; mais la fausse hirondelle se changea tout-à-coup en une grande femme qui lui échappa des serres par sa pesanteur. La fée ne s'amusa point à regarder ce que cette sorcière devenoit; elle retourna incessamment dans la péninsule inaccessible, & fit part de son aventure aux fées & aux sages. Personne ne douta de ce que c'étoit. On se prépara

à la guerre : tous les ſujets & les diſciples de Périfirime ſe métamorphosèrent en éperviers, & ſe poſtèrent ſur les bords du tourbillon impénétrable qui ſervoit de mur à la péninſule.

La ſorcière, délivrée de la pourſuite du terrible oiſeau, le ſuivit de loin, vit où il ſe retiroit, & ſans aucun délai rejoignit Dilſenguin, à qui elle raconta ce qui lui étoit arrivé. A cette nouvelle, le magicien ramaſſa ſes troupes, & guidé par l'hirondelle, il s'approcha du petit royaume des ſages, ſe flattant de s'en rendre maître dès la première attaque. Il s'éleva donc auſſi haut que les éperviers, & s'étant transformé en aigle avec tous les ſiens, il donna un aſſaut général. Perifirime ne jugea pas à propos d'abandonner ſitôt ſa forme d'épervier, ni de la faire abandonner à ſes gens. Dès l'entrée de l'action, cette courageuſe princeſſe s'attacha perſonnellement à Dilſenguin, bien réſolue de ne pas le quitter qu'elle ne l'eût vaincu ; & ce combat particulier ſervit comme de modèle aux deux armées, chacun étant attentif à la conduite de ſon chef.

Les aigles s'étant vainement fatigués à porter des coups que l'adreſſe & la légèreté des éperviers rendoient inutiles ; ceux-ci ſe

changèrent en ſerpens, & ſe lançant ſur eux, les prirent par les jambes, s'entortillèrent autour de leurs aîles, leur ſerrèrent étroitement le goſier, & leur ôtèrent tout enſemble le mouvement & la reſpiration. Dilſenguin fut le premier à tomber, mais il fut auſſi le premier à rétablir le combat au milieu de ſa chûte, en devenant tout-à-coup un petit tourbillon de feu. Les ſiens en ayant fait autant, Perifirime & ſon armée pensèrent périr par l'ardeur inſupportable qui les conſumoit. Sa préſence d'eſprit lui fit prendre, en cette occaſion, l'unique moyen qu'il y eût d'échapper. Vous ſavez que la ſalamandre ſe défend contre le feu; elle s'en donna la forme, & ſes guerriers ne manquèrent pas de ſuivre ſon exemple. Le magicien demeura long-temps feu, quoiqu'il vît bien que c'étoit ſans ſuccès, & à la fin ne ſachant plus ſous quelle forme paroître, il ſe tourna en pierre, dans le deſſein d'enfermer ſoudainement la ſalamandre, & de l'entraîner priſonnière au fond de la mer. Perifirime & la plupart des fées & des ſages ſentirent cette transformation dans l'inſtant même qu'elle commençoit à ſe faire, & évitèrent le danger par un ſaut: mais il y en eut d'autres qui n'eurent ni

tant d'agilité, ni tant de bonheur. Les pierres tomboient de toutes parts dans l'océan, & Dilſenguin alloit ſe ſauver, pour peu que Perifirime l'eût perdu de vue. Elle ſe précipita dans l'eau avant lui, y prit la forme d'une baleine & l'engloutit tout vivant. Ce miſérable voulut ſe faire rat d'eau, pour ronger les entrailles de la baleine victorieuſe, & ſe ménager une ſortie à travers ſes côtes, mais elle interrompit cette pernicieuſe métamorphoſe, & prévint ſon ennemi par une action que les fées regardent encore à préſent comme la plus belle qui ſe ſoit jamais faite parmi elles. En un clin d'œil cette héroïne ſortit de l'eau, devint fronde, lança Dilſenguin, moitié pierre & moitié rat, par deſſus le tourbillon; & ayant repris la figure d'épervier, tandis qu'il étoit en l'air, elle arriva auſſitôt que lui à l'endroit où il tomba, & l'y enchanta, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître.

Abar, Corcut & Sabalem firent auſſi des priſonniers, qu'on échangea dans la ſuite avec les fées & les ſages qui étoient reſtés engagés dans les pierres. Zarin, Framir & les quatre fées principales ne firent point de quartier. Irrités de ce qu'étant ſerpens on avoit entrepris de les faire cruellement

mourir par le feu, ils se métamorphosèrent eux-mêmes en feux aussitôt que leurs adversaires se furent convertis en pierres, & en firent impitoyablement de la chaux. A l'égard de Dilsenguin, les vainqueurs le forcèrent d'avouer ses crimes, & pendant qu'il vécut, il ne fit que passer d'un supplice à un autre. Ses disciples ralliés au fond de la mer, se sauvèrent déguisés en macreuses. Les uns retournèrent à Merou & remirent Schadi en liberté; les autres se dispersèrent dans la plupart des provinces du monde. Ce sont leurs disciples qui le rempliſſent aujourd'hui de maléfices, & qui dressent aux sages de continuelles embûches. Au reste, ajouta Rem-Corim, la reconnoissante Perisirime s'acquitta fidellement de la promesse qu'elle avoit faite à son père, qui, de son plein gré, prit au bout de l'an la place de Sabalem. Ces deux excellens princes regnèrent par cet artifice, aussi innocent que merveilleux, pendant une très-longue suite de siècles. La fille de Giamschid vécut plus de huit cent ans. La dernière leçon qu'elle donna est la première que nous apprenons. Elle instruit les sages des biens que les rois attendent d'eux. « Les monarques, dit-elle à ses chers disciples, souvent trop ardens

& trop vifs, tiennent leurs peuples & leurs voiſins dans de continuelles alarmes; c'eſt à nous à calmer ces faillies. Souvent trop retirés & trop ſérieux, ils répandent ſur la face de leurs royaumes, un air ſombre & lugubre qui augmente le poids des afflictions de chacun de leurs ſujets; c'eſt à nous à diſſiper ces humeurs noires & mélancoliques. Souvent trop durs & trop rigoureux, ils exercent tellement la juſtice, qu'ils n'accordent rien à la clémence; c'eſt à nous d'adoucir ces naturels farouches & tout d'une pièce. Souvent trop laborieux & trop exacts, ils s'appliquent inutilement à des petits détails d'affaires qui les uſent & qui minent leur ſanté; c'eſt à nous à leur inſpirer de ſe décharger d'une partie de ce fardeau ſur les épaules de quelques miniſtres vraiment éclairés & fidelles. Souvent, enfin, trop pareſſeux & trop adonnés à leurs plaiſirs, ils ont une averſion preſque invincible pour les affaires, & confient le ſoin de leurs peuples à des gens qu'ils n'ont pas aſſez examinés, qui deviennent dans la ſuite de petits tyrans; c'eſt à nous à les arracher à la molleſſe, & à leur ouvrir les yeux ſur l'incapacité de ceux en qui ils ont une imprudente confiance ».

Suite des Aventures d'Abdalla.

ZULIKHAH & Almoraddin, que la seule curiosité rendoit attentifs, me parurent écouter cette histoire avec un plaisir assez pur. Il n'en fut pas ainsi de moi, qui la regardois comme une instruction sérieuse. Je dis au prince : cette guerre, allumée dès le commencement entre les sages & les magiciens, dure donc toujours ? Si elle dure ! répondit-il, elle est plus échauffée & plus sanglante que jamais. Du temps d'Abar & de Dilsenguin, les génies & les ginnes ne s'en mêloient presque pas ; mais depuis, les péris & les dives y sont tellement entrés, que les sages & les magiciens sont moins souvent en prise ensemble qu'avec eux. Les dives exercent tous les jours sur les sages leur malice & leur barbarie. Qui pourroit compter combien Nemerousch (1) en a écrasés, combien Sehelan en a brûlés, combien Mordasche en a noyés,

(1) Ce nom, & tous ceux qui suivent, sont les noms des génies les plus célébrés dans les livres des Orientaux. Abdalla indique en passant le vrai caractère de chacun de ces génies.

combien Chamerage & Argenk en ont étranglés ? Demerouſch taille en pièces tous ceux qu'il ſurprend ; & qui ne ſurprendroit-il point par les ruſes & les tromperies de Gaddar & de Makhiar qui le ſuivent par-tout ? Houdkons, ſi terrible par lui-même, traîne encore à ſa ſuite des légions de Gouls, de Cothrobs & de Geims qui font un carnage affreux dans les lieux où ils paſſent. Eh quelle eſt donc la reſſource des fées & des ſages, interrompis-je ! Les magiciens, reprit Rem-Corim, n'évitent guères la punition qu'ils méritent ; on n'en a pas encore vu un ſeul qui n'ait à la fin ſuccombé ſous nos coups, ou plutôt ſous les coups des péris qui nous protègent. Lorſqu'ils ſe marient, Aniran change ſouvent en un tombeau leur lit nuptial. Zohara détruit leurs enchantemens ; il les enchante eux-mêmes & les livre à Tabekh (1). Surkrag les enlève & les empriſonne dans les noirs cachots de la montagne de Caf. Rocaïl (2) ſe promène par toute la terre, & les fait mourir par le ſeul

(1) C'eſt le bourreau de l'enfer.

(2) Rocaïl n'eſt qu'un génie adoptif ; il étoit fils d'Adam, & grand faiſeur de miracles taliſmaniques. Le roi Surkrag le fit ſon viſir.

éclat de ſon ſabre. Jamais l'invincible Ormoz, invoqué comme il faut, ne refuſe aux ſages ſon ſecours : mais pourquoi ne nommer qu'Ormoz ? Jamais aucun péri ne diffère de paroître dès qu'une fée ou un ſage en péril le réclame, ſuivant les règles marquées dans les cinq livres. Que ſi les particuliers ſont sûrs de la victoire, vous jugez bien que l'état n'a rien à craindre ; & pour achever de vous en convaincre, je vous dirai que j'ai vu dans la péninſule inacceſſible la cuiraſſe Gebeh (1) & l'épée Tirgateſch qui font trembler non-ſeulement les péris & les dives, mais auſſi Elis & tous les démons. Je veux bien croire, répliquai-je, que la fortereſſe des fées eſt imprenable. Revenons au ſort des particuliers. Les bons génies ne ſont pas toujours fort ſoigneux de les défendre, puiſqu'il y en a tant qui périſſent. Ils périſſent par leur faute, repartit Rem-Corim ; car, ou ils ſont moins ſavans que les magiciens qui les attaquent, ou ils n'ont pas aſſez de préſence d'eſprit pour oppoſer aux génies qui viennent contr'eux, les taliſmans & les noms que ces génies craignent ; ou enfin ils manquent aux

(1) Les auteurs Perſans attribuent le premier uſage de ces deux armes aux Solimans préadamites.

formules & aux cérémonies qui appellent efficacement les péris, ſans parler de la vanité pernicieuſe de la plupart de ces infortunés, qui s'attirent le dernier des malheurs par des merveilles qui ne ſervent qu'à indiquer leurs demeures à leurs plus cruels ennemis. Vous ne verrez ni palais inutiles dans la longue vallée, ni magnificences ſuperflues. Il eſt dangereux de tant briller: la prudence conſerve la vie.

Ne ſeroit-ce pas l'eau de la fontaine que je cherche, lui dis-je, qui auroit ainſi multiplié vos années? Les ſages, répondit-il, ſavent s'approprier ce que la nature produit de plus ſalutaire. Si vous le devenez, je puis vous aſſurer d'une monture vraiment miraculeuſe, qui porta autrefois le héros Thamurath (1) dans la montagne de Caf, & qui y eſt encore. J'ai ouï parler de l'âne du Daggia, repartis-je. Par Alli, reprit Rem-Corim, ne vous aviſez jamais de chercher ce noir animal. La monture que je vous promets, c'eſt le fameux oiſeau Simorg-Anka (2), qui a mis tant de fois tous les dives en fuite.

(1) Lorſqu'il alla ſe battre contre le dive Argenk.

(2) Cet oiſeau, à ce que prétendent certains auteurs, eſt un dive lui-même. Les dives n'ont pourtant pas de plus terrible ennemi. Il parle, il eſt raiſonnable, ainſi qu'on le peut voir dans les Thamurath Nameh.

Après cette conférence, dont je n'ai rapporté que le précis, j'eusse presque voulu n'avoir jamais vu Rem-Corim. Je me voyois obligé de paroître, ou lâche, en refusant ses offres, ou insensé, en les acceptant. En moi-même, je ne balançois pas à renoncer à toutes mes espérances, plutôt que de ne les remplir qu'en m'attirant sur les bras des légions de mauvais génies dont les noms seuls me faisoient horreur; mais il falloit au moins sauver les dehors, & faire en sorte qu'on crût qu'il ne tenoit pas à moi que je ne fusse un des zélés docteurs de la féerie, & que je n'allasse sur l'échine du bon oiseau Simorg-Anka faire ma provision d'eau de Borico. C'étoit-là mon embarras. Zulikhah, qui avoit l'esprit très-délié, s'en douta, selon toutes les apparences; car me voyant fort rêveur le soir même, elle me prit à l'écart & me parla ainsi: « Il me semble, Abdalla, que dans la longue-vallée on met la sagesse à un prix si incommode, que personne ne peut l'acquérir sans risquer beaucoup. Votre vie m'est trop chère pour souffrir que vous vous exposiez aux attaques des Gouls, des Geheims & de ces autres monstres dont le vieux Rem-Corim nous a fait la hideuse énumération. Sultane, lui dis-je, s'il s'agissoit de vous sau-

ver de quelque danger, je le braverois avec une intrépidité héroïque & digne d'un courageux Musulman ; mais à, ne point mentir, je ne m'intéresse pas assez à la gloire de la péninsule inaccessible, pour épouser toutes ses querelles, en prenant la qualité de sage. Je n'aspire pas non plus à me distinguer dans le monde par des transformations, ni par d'autres prodiges. Je ne cherche qu'une fontaine. Si Rem-Corim, qui la connoît, ne prétend me l'indiquer qu'aux conditions qu'il me propose, je me condamne volontiers à n'y puiser jamais par son moyen. Il vous serviroit en effet de beaucoup, reprit l'aimable sultane, de vous être rajeuni en buvant de l'eau de Borico, si, manque de présence d'esprit, vous étiez réduit en cendres par Sehelan, étouffé par Mordasche, ou haché en morceaux par Demerousch. Laissez-moi faire, je parlerai demain au philosophe quand nous nous serons rassemblés.

Elle me tint parole. Je ne sais, lui dit-elle, à quoi se résoudra le seigneur Abdalla ; mais je vous conseillerois à l'un & l'autre de ne plus penser au projet dont il est question entre vous. Que savez-vous si ce projet seroit du goût des puissances bienfaisantes du Giniistan ? il est d'ailleurs évident que l'exécu-

tion pourroit en être funeſte. Quand le prince de la longue-vallée propoſe de faire venir ici le célèbre Simorg-Anka, & d'envoyer Abdalla voyager comme un autre Thamurath, ſonge-t-il au parti qu'il a pris de fuir l'éclat pour ſa propre ſûreté? D'un autre côté, la ſociété des ſages eſt compoſée de gens libres, & Abdalla eſt eſclave de Scha-Jéhan. Parmi eux, la vie dépend des ſciences; un eſclave peut-il dérober à ſon maître le temps qu'il faudroit employer à les acquérir? Regardez donc, pourſuivit-elle avec ſa gaieté ordinaire, regardez comme ſuperflu l'expédient que vous aviez trouvé, & payez-nous votre tribut de conſeils en une monnoie plus accommodante.

De grands éclairs, dont nous fûmes éblouis, arrêtèrent la réponſe du ſage ſur le bord de ſes lèvres. Il ſe leva avec précipitation, les yeux tournés vers le midi, & s'étant avancé de ce côté-là, il fit le ſalam avec autant d'humilité que s'il avoit eu devant lui le plus redouté des ſultans de l'Aſie. Il demeura enſuite long-temps debout dans l'attitude d'un homme qui écoute très-attentivement; après quoi les éclairs ayant recommencé, il fit encore le ſalam & ſe rapprocha de nous avec la même tranquillité que s'il n'étoit rien arrivé.

Abdalla, portez, votre intérêt et l'intérêt des Péris le demandent.

C. P.e Marillier dir.

P.H. Jonxis Sculp.

« Le ſublime conſeil du Ginniſtan, dit-il à la ſultane, eſt déjà inſtruit de vos déſirs. Nané, petite-fille du roi Ormoz, & la plus belle des périſes, vient de m'apporter des ordres qui s'accordent parfaitement avec les judicieuſes remontrances que vous m'avez faites.

Abdalla, continua-t-il d'un ton de prophète, & en me regardant fixement, partez; votre intérêt & l'intérêt des péris le demandent. Sans être ſage, vous ferez de plus grands exploits que les ſages les plus hardis & les plus expérimentés. Feridoun vous favoriſe toujours; mais une dive, réconciliée depuis long-temps avec le bon parti, a pour vous une bienveillance plus vive encore que celle de ce génie, parce qu'elle attend de vous un ſervice important. Vos deſtins ſe développeront d'eux-mêmes. Suivez ſeulement votre méthode, interrogez les gens qui ont vu beaucoup de pays; & dans vos navigations, conformez-vous aux lumières que je vous ai données.

Comme cette déciſion me délivroit d'une eſpèce d'angoiſſe, & me découvroit un avenir très-riant, j'exprimai de mon mieux tout ce que je ſentois de contentement & de reconnoiſſance. La belle ſultane, à qui

j'avois une obligation si essentielle, se joignit à moi pour remercier Rem-Corim, & nous nous unîmes, Almoraddin & moi, pour la remercier elle-même. Nous rentrâmes quelques jours après dans le Barostan, & nous nous rendîmes à la capitale par une route différente de celle que nous avions suivie en allant à la longue-vallée. Dans ce retour nous traversâmes beaucoup de bois, où nous eûmes le plaisir singulier de la chasse du crara.

Le crara est un animal de la grandeur & à-peu-près de la figure d'un écureuil de Borneo. C'est le plus agile de tous les animaux qu'on connoissé. Il se tient ordinairement sur les arbres, & il ne vit que d'oiseaux. Il ne fait grâce qu'au perroquet, pour qui il a naturellement tant d'amitié, qu'il accourt dès que cet oiseau l'appelle. On en fait donc appeler un grand nombre par des perroquets apprivoisés qu'on porte sur le poing; & quand les arbres en sont remplis, on lâche sur eux des singes emmuselés qui grimpent sur les plus hautes branches, & qui, après les avoir poursuivis avec beaucoup d'ardeur & d'industrie, les prennent & les apportent aux chasseurs. Il s'en faut bien que les singes soient aussi bons

ſauteurs que les craras ; mais en récompenſe ils ſont plus ruſés, ſi bien que la légèreté des uns & la fineſſe des autres contribuent également à rendre cette chaſſe divertiſſante.

A notre arrivée, nous trouvâmes la ville remplie d'étrangers que le mariage de Zulikhah, & l'abolition de ſa loi, y avoit attirés. Le ſultan me mit en poſſeſſion du vaiſſeau qui étoit en fort bon état, & garni non-ſeulement de vivres & de munitions, mais auſſi d'une grande ſomme d'argent, & de quantité de marchandiſes propres à faire des préſens. Je retins l'équipage qui nous avoit amenés, & qui m'aimoit. Il étoit une fois plus nombreux que ceux des autres vaiſſeaux, de pareille grandeur, mais auſſi il pouvoit ſervir, ſuivant les occaſions, à deux uſages, à combattre & à faire la manœuvre. Je n'avois plus rien à déſirer que quelques compagnons de voyage, propres à m'inſtruire, à me déſennuyer & à me ſeconder dans mes deſſeins. Pour en avoir, je m'aviſai d'ordonner au crieur public de faire, trois jours de ſuite, ce cri au ſon de la grande karna : *Tous ceux qui ont beaucoup voyagé ſans intérêt, & qui ſont en diſpoſition de continuer, pourront le faire à leur aiſe avec le ſeigneur Abdalla, bon ami du ſultan*

Almoraddin. Qu'ils se présentent donc au seigneur Abdalla. Ceux qu'il choisira seront traités comme s'ils étoient ses frères, nés d'un même père & d'une même mère.

Je m'attendois bien à ce qui arriva. Il vint au palais une foule prodigieuse de curieux & d'étourdis qui m'auroient fort embarrassé si j'avois été obligé de leur parler. Mais je dis à deux des plus anciens officiers de la sultane, montrez-vous à cette multitude, qui sans doute n'a pas compris le cri qui l'a attirée ici. Demandez sérieusement à chaque particulier, s'il n'a pas voyagé par intérêt, & ne retenez que ceux qui vous assureront avec serment, que le désir du gain n'a jamais été le motif de leurs courses. Qui le croiroit ? de six cent personnes qui s'étoient présentées, il n'y en eut que quatre qui répondirent comme je le désirois. On les introduisit dans mon appartement, & je les reçus à bras ouverts. Il y avoit deux Arabes de bonne mine, un jeune Indien d'une figure très-revenante, & un Européen assez âgé qui me dit, que si sa religion ne me faisoit pas de peine, il seroit ravi de me suivre partout où j'irois. Je lui demandai de quelle religion il étoit ? Je suis chrétien, me répondit-il, j'ai même l'honneur d'être ministre des autels

d'Iſſa, & j'ai pluſieurs fois fait la fonction d'Iman ſur les vaiſſeaux du grand roi de Portugal, mon ſeigneur naturel. Je lui dis que je n'avois nulle averſion pour ceux qui faiſoient profeſſion de cette religion, pourvu qu'ils fuſſent gens de bien, & ſur-tout modeſtes & diſcrets. Mes amis, ajoutai-je, en parlant à tous, nous partagerons déſormais les biens & les maux que dieu nous enverra; aimons-nous; réglez vos affaires, & demain trouvez-vous au vaiſſeau dès la pointe du jour.

Le ſoir je pris congé du ſultan & de la ſultane. Nous répandîmes tous trois beaucoup de larmes. Ils me firent jurer ſur l'alcoran que je les viendrois revoir après mon expédition. Comme je me retirois, l'aimable Zulikhah me mit au doigt un anneau, en me diſant: « Mon cher Abdalla, ſans cette bague, vos ſermens ſeroient inutiles, nous ne vous reverrions plus. Je l'ai reçue de Rem-Corim pour vous la donner à votre départ. Sachez que c'eſt un préſent de la dive qui s'intéreſſe à votre vie & au ſuccès de votre entrepriſe. C'eſt un préſervatif aſſuré contre tous les enchantemens. Grande reine, répartis-je, en lui baiſant la main, vous achevez de vérifier, d'une manière bien glorieuſe,

l'explication que vous avez donnée à l'oracle de Feridoun.

Auſſitôt après la prière de l'aurore, je me tranſportai au vaiſſeau, où je trouvai non-ſeulement mes compagnons de voyage, mais encore le ſultan Almoraddin qui animoit tout mon monde à bien faire. J'embraſſai plus de cent fois ce tendre & fidelle ami. Quand il fallut enfin ſe ſéparer, je fus preſque contraint de le porter moi-même dans ſa chaloupe.

« Que le père des miſéricordes éternelles, dont le nom retentit dans tous les globes céleſtes, conſerve les jours d'Almoraddin ! que les premiers envoyés de dieu, Mouſſa & Iſſa, l'aident dans tous les dangers ! que les califes David & Alexandre le rendent victorieux !

» Que Mahomet, le ſceau des prophètes, le viſir de l'empire des bienheureux, faſſe ſans ceſſe diſtiller le baume du paradis ſur la généreuſe Zulikhah ! qu'il augmente tous les jours les appas & la gloire de la ſultane du Baroſtan.

» O Almoraddin ! tu n'as pas un génie fort ſublime, mais tu as un bon cœur. »

Avant que de ſortir du port, je marquai au pilote ce qu'il avoit à faire. Je réglai

enſuite, avec ceux qui étoient chargés des victuailles, la manière dont je voulois que nous fuſſions traités. M'étant mis ainſi l'eſprit en repos, tandis que les vents favorables nous pouſſoient à ſouhait vers le détroit qui ſépare l'isle de Sumatra de l'isle de Java, je raſſemblai mes voyageurs & je les régalai magnifiquement dans ma chambre. Nous eûmes bientôt fait enſemble cette eſpèce de connoiſſance qui ſuffit pour ſe vouloir du bien les uns aux autres. Vous vous êtes embarqués avec moi, leur dis-je, ſimplement pour voir le monde, & ſans aucune affaire. Quant à moi, j'ai une vue particulière, dont il eſt juſte que je vous inſtruiſe à fond. Là-deſſus je leur fis connoître, & le ſujet de mon voyage, en l'attribuant toujours à ma ſeule curioſité, & mes différentes aventures. Puiſqu'il s'agit de la recherche d'une des plus grandes merveilles que dieu ait créées, continuai-je, je ſerois d'avis que nous nous fortifiaſſions dans la louable habitude d'admirer; habitude qui ne déplaît qu'aux ignorans & aux ſots qui affectent de paroître plus éclairés & plus judicieux que les autres hommes. Je vous invite donc à nous faire part de ce que vous avez vu de plus admirable dans vos voyages.

Ils m'écoutèrent avec plaisir, & ma proposition fut si bien exécutée dans la suite, que si je voulois rendre compte de tout ce qui entra dans nos conversations, je ferois un volume deux fois plus gros que celui *des Merveilles* d'Ebn Hageb. Les narrations de l'Iman chrétien n'étoient pas de la même nature que les autres ; elles étoient même plus instructives. Je crois que le Portugal est fertile en fictions morales ; car celles de l'Iman ressembloient fort aux contes que l'esclave Portugaise de Calicut apprenoit à la petite Loulou. Cet Iman étoit véritablement un saint homme à sa manière. Il m'apprit pendant notre longue navigation, plusieurs beaux préceptes du prophète, fils de Marie, & quantité de graves maximes des vénérables muftis Pierre & Paul, ses disciples. Outre cela, il m'enseigna la langue portugaise, dont je crus avoir besoin pour le service de l'auguste Chah-Jéhan : tout le monde sait que les Portugais rampent (1) sur la frange de sa robe, & qu'il a souvent des ordres à donner à ces infidelles. Je reviens à nos histoires, car je ne prétends pas les supprimer

(1) L'auteur a en vue Daman & les autres places portugaises, frontières de l'empire du grand Mogol.

toutes :

toutes : il faut au moins qu'on ſache quelles aventures avoient engagé mes compagnons à voyager.

Aventure de l'Arabe aux belles mouſtaches noires.

JE voyage par pure curioſité, nous dit un des Arabes qui avoit de très-belles mouſtaches noires. Au ſortir de chez moi, je me propoſai de faire le pélerinage de la Mecque. Je traverſai une bonne partie de l'Iemen, dont je ſuis natif, & étant arrivé fort fatigué à la ville de Dhafar, je m'y arrêtai pour me repoſer quelques jours. Les femmes y ſont fort belles, & y ont plus de liberté qu'en aucun autre lieu de l'Arabie. Quoiqu'elles aient, la plupart, des bains particuliers dans leurs maiſons, elles vont aſſez ſouvent au bain public, & il eſt défendu alors aux hommes d'y entrer. Je me mis auprès de la porte, afin d'avoir le plaiſir de les voir paſſer. Dès le premier jour, j'en vis quinze, dont le port & la taille me ravirent. Je ne pouvois admirer que cela ; car un voile envieux, qui n'étoit tranſparent que pour elles, cachoit leur viſage. Je

n'en saluai aucune, excepté la dernière qui, mieux faite, plus magnifiquement habillée, & suivie d'un plus grand nombre de femmes esclaves que les autres, me força, pour ainsi dire, à un respect involontaire. Elle prit garde à mon action, elle se retourna plusieurs fois tout de suite, & enfin elle chargea une de ses femmes de me parler. « Madame veut faire connoissance avec vous, me dit l'esclave. Qui est votre dame, lui répondis-je ? Comment, pouvez-vous me faire cette question ? assurément vous êtes encore plus étranger que votre habit. C'est la belle, la riche, la libérale Géhernas, veuve du Cheic Adir, qui lui a laissé tous ses biens. Hâtez-vous de me suivre ». Elle me conduisit dans une grande maison magnifiquement meublée ; & je fus présenté à la dame par trois autres esclaves plus belles & beaucoup plus richement parées que ma conductrice. Géhernas voulut d'abord savoir qui j'étois, d'où je venois, où j'allois ; & quand j'eus satisfait à ses demandes, elle me dit : « Le saint voyage de la Mecque peut se différer à un autre temps, je puis même t'en obtenir la dispense du mufti, mon parent. Ta physionomie me revient ; me refuseras-tu de demeurer à mon service ?

Je t'offre l'intendance de mes chameaux. Adieu mon pélerinage, quant à préſent, lui répondis-je; je ſerois indigne de ma bonne fortune ſi j'avois la ſimplicité de la rejeter: je vous ſervirai fidellement.

On me donna un appartement commode, à côté de l'écurie, qui étoit vaſte & bien remplie. Le tréſorier & le pourvoyeur eurent ordre de fournir tout ce qui me ſeroit néceſſaire; & on me mit en main les clefs d'une armoire, où je trouvai un gros regiſtre qui contenoit la liſte des chameaux, des modèles de recette & de dépenſe; & diverſes inſtructions ſur mon emploi.

La veuve d'Adir avoit deux cent chameaux & vingt-cinq hommes pour les conduire & les panſer. Les deux tiers de ces animaux alloient par troupes plus ou moins nombreuſes, recueillir dans tout l'Iemen de l'encens, du benjoin, de la mirrhe & des gommes, que l'autre tiers tranſportoit enſuite à Moca, où les marchands étrangers les achetoient. Je m'acquittai de ma charge avec un zèle, une vigilance, un déſintéreſſement qui m'attirèrent l'approbation & la confiance de ma maîtreſſe.

Je vous avouerai que dans les commencemens je m'étois flatté qu'elle ſentoit pour

moi un tendre penchant ; mais peu-à-peu je me détrompai, & dans mon dépit, je me figurai que l'indifférence de Géhernas ne naiſſoit que de ſon affection pour quelque amant plus heureux. J'épiai toutes ſes actions, je gagnai ſes confidentes, j'interceptai de ſes lettres. Que me découvrit ma jalouſe curioſité ! un aſſemblage de vertus, qui acheva de me convaincre de ma folie. Cependant, au lieu de tourner mon indignation contre moi-même, je ne laiſſois pas d'accuſer ridiculement ma maîtreſſe de cruauté & d'ingratitude. L'ordre excellent qu'elle faiſoit régner en ſa maiſon me devint inſupportable. Réſolu de quitter, je lui dis un jour aſſez bruſquement que je prenois congé d'elle, & que la voix qui m'appeloit à la Mecque étoit ſi forte, que je ne pouvois plus différer d'obéir. « Je ne ſuis pas ſurpriſe de ton compliment, me répondit-elle ; il y a du temps que j'ai lu dans tes yeux. Je ne t'arrête plus ; reçois une marque de ma libéralité, qui t'empêchera d'oublier la veuve d'Adir ». En diſant cela, elle me fit préſent d'un mouchoir & me tourna les épaules. Le mouchoir étoit fort beau ; mais comme il n'y avoit nulle proportion entre cette récompenſe & mes ſervices, je crus qu'elle s'étoit mo-

quée de moi. Plein d'un nouveau dépit, j'abandonnai sur le champ sa maison & la ville, tel à-peu-près que j'y étois entré.

Après avoir marché jusqu'à la nuit, je m'assis sous un térébinthe. Là, touché d'un repentir qui me vint à force de réflexions, je m'accablai moi-même d'une infinité de reproches. Ne te suffisoit-il pas, disois-je, de plaire à l'aimable Géhernas, comme son esclave? Tu la voyois du moins, tu pouvois impunément l'adorer dans ton cœur. Meurs malheureux : l'indignation de Géhernas mérite une victime. La mort dont je me menaçois pouvoit devenir fort réelle, car je n'avois pas eu la précaution de me charger de provisions. J'étendis le mouchoir sur le sable, & ayant posé ma tête sur ce mince oreiller, je m'endormis en l'arrosant de mes larmes. Le lendemain je me réveillai tout rompu, & avec une extrême faim. Ah! mouchoir, m'écriai-je, tu me servirois bien de nappe. A peine avois-je prononcé ces paroles, que je vis le mouchoir couvert de mets appétissans, dont la savoureuse fumée m'embauma, & qui étoient accompagnés d'un grand vase rempli d'excellent sorbet. Quelque grand que fût mon étonnement à cette délicieuse vision, il ne

m'empêcha pas de bien manger & de bien boire, en faisant mille agréables retours sur la libéralité de Géhernas.

Dans ce temps-là, un voyageur qui vint à passer jeta les yeux sur moi, & jugea à propos de se détourner de son chemin pour s'approcher & me regarder. « Frère, lui dis-je, est-ce besoin ou simple curiosité qui t'amène ? Ta cuisine, me répondit-il, est-elle loin d'ici ? Que t'importe qu'elle soit loin ou près, répartis-je, pourvu que tu puisses avoir ta part de ce qui en vient ? Si le cœur t'en dit, prends place à cette table énigmatique, & console ton estomac ». Il s'assit sans se faire prier davantage ; il but, il mangea. Il paroissoit fort surpris de ce que rien ne diminuoit. Quand il fut rassasié, je tirai avec force le mouchoir par un coin, au hasard de tout renverser, & je dis : Ah ! précieux linge, nappe sans prix ! je vais me remettre en marche, le soleil est ardent, j'aurai besoin de mouchoir pour m'essuyer. « Tous les mets disparurent ; je repliai proprement le mouchoir, & je le remis dans mon sein ». Frère, me dit le voyageur, il n'est pas indifférent sans doute de porter sur soi sa cuisine & son cuisinier, & d'être toujours en état de faire fumer un

bon dîner au milieu de la ſolitude la plus sèche; mais ton gîte, où le prends-tu? Par-tout où je le trouve, répliquai-je. Tu es donc ſouvent fort mal à ton aiſe, répartit le voyageur; pour moi, je ſuis toujours sûr d'un gîte magnifique, & voilà un flacon qui, dès que je l'ordonne, ſe change en un beau château. A ces mots il me montra un flacon de cuir qui étoit attaché à ſa ceinture. Je le priai de me faire voir un prodige ſi nouveau. Eloignons-nous donc de l'arbre & du chemin, me répondit-il. Nous fîmes environ trois mille pas pour gagner le derrière d'une colline.

D'abord que nous y fûmes, il détacha ſon flacon; nous nous aſsîmes; il le poſa entre nous deux, & en ayant défait le couvercle, il me dit de prendre l'attache de mon côté, tandis qu'il tiendroit l'autre. Une petite exhalaiſon fort douce ſortoit du flacon débouché, comme celle qui s'élève d'une caſſolette où l'on a jeté quelques grains d'encens d'Armoïn. Cette exhalaiſon, d'abord ſi délicate, s'épaiſſit à meſure qu'elle ſe répandit autour de nous, & elle occupa un grand eſpace. Bientôt nous nous trouvâmes environnés de ténèbres & d'une profonde nuit. Tiens bien mon attache, me

disoit le voyageur, ne crains rien. Au bout d'un demi-quart d'heure, nous revîmes le jour, mais ce jour entroit par une grande fenêtre, & nous étions assis dans une salle basse sur deux peaux de mouton. Il n'y avoit au reste dans ce lieu-là ni meubles ni propreté. Frère, dis-je, voici une magnifique masure, est-ce là le logement que tu vantois tant ? J'ai raison de le vanter, répondit-il, en retirant l'attache que j'avois dans la main, je le bâtis facilement où je veux, & quand il me plaît. N'est-ce rien que cela ? D'ailleurs il n'est pas si délabré que tu penses; viens le visiter. Nous montâmes par un assez bel escalier, nous parcourûmes un grand nombre de salles & de chambres, où l'on ne voyoit que les quatre murs; étant arrivés sur la plate-forme, je remarquai que tout le bâtiment étoit entouré de murailles très-épaisses. Nous descendîmes par un autre escalier dans la salle basse, & nous nous remîmes sur nos peaux de mouton. Je n'appelle plus ton château une masure, dis-je au voyageur; mais si j'étois à ta place, je me lasserois d'être simple maçon, & je voudrois me faire aussi tapissier, peintre, serrurier. L'homme n'est jamais content, répliqua-t-il; mais enfin que dis-tu

de mon flacon ? troquons. Je perdrois au troc, répartis-je, les vivres ſont bien d'une autre conſéquence que le logement. Si tu ne veux pas troquer, reprit-il, jetons le ſort, pour ſavoir qui de nous deux aura le mouchoir & le flacon. Frère, répondis-je, que chacun garde ce qu'il a.

Inſenſiblement toute la journée s'écoula. Sur le ſoir j'étendis mon mouchoir. Dès que je l'eus nommé nappe, il fut chargé des mêmes alimens qu'il l'avoit été le matin, ſans aucune différence. A la fin du repas le voyageur me dit, nous ne voyons preſque plus, je vais battre le fuſil. Il tira en effet une pierre & un fuſil de ſa mallette & ſe mit à battre. Ciel ! quel malheur ! qu'il eſt important de ne ſe fier qu'à gens qu'on connoît ! qu'un perfide eſt à craindre ! ce traître battit le fuſil, en diſant : ſortez chaſſeurs ; à l'ours, à l'ours ! & toutes les étincelles qu'il fit éclater furent autant d'hommes cruels, qui, la demi-pique à la main, m'environnèrent, tandis que le brigand rioit & ſe ſaiſiſſoit de mon mouchoir. Maître, percerons-nous l'ours ? dirent ces hommes. Je lui permets de vivre, répondit-il, afin qu'il apprenne les métiers de tapiſſier, de peintre & de ſerrurier ; je ne ſuis pas mécon-

tent de ſon apprentiſſage de cuiſine. Emportez-le, débarraſſez-en mon château. Ils me prirent par les pieds & par les bras, & me portèrent au milieu de la campagne, où ils me jetèrent rudement ſur le ſable.

Je paſſai la nuit dans les plus amers regrets, je remplis l'air d'imprécations de toutes eſpèces. Le matin j'allai ſur le grand chemin, dans le deſſein d'implorer le ſecours des voyageurs. Je vis de loin une caravane, je courus au-devant de quatre pélerins qui la dévançoient, & je leur expoſai pathétiquement mon malheur. Les pélerins m'entendant parler de viandes miraculeuſes, de flacon enchanté & d'apparitions de chaſſeurs, me prirent pour un fou; mais comme il n'y avoit pas beaucoup à ſe détourner, ils eurent la complaiſance de me ſuivre juſques derrière la colline. Nouvelle mortification, je n'y retrouvai pas ſeulement le moindre veſtige de château. Les pélerins regardèrent le déſeſpoir que j'en témoignai comme une dernière preuve d'égarement d'eſprit, & animés de cette charité qui fait le caractère des vrais croyans, ils m'encouragèrent à ne pas quitter la caravane. J'allai à la Mecque, ſuivant mon premier projet, & de-là à Médine, où la vue du tombeau du prophète

effaça de mon esprit le souvenir de toutes mes digraces. J'ai fait depuis plusieurs autres voyages, tantôt matelot, tantôt soldat, & toujours sans autre envie que celle de satisfaire ma curiosité.

Histoire de Moslema & de la fidelle Rasimé.

MOSLEMA, l'autre Arabe, avant que de nous raconter son histoire, mit sa main droite sur son turban & dit : « je jure par les douze enfans d'Ali que c'est le chagrin qui m'a rendu voyageur, & que je vais r'ouvrir une profonde plaie en rappelant à ma mémoire le sujet de ma vive douleur. Je suis, poursuivit-il, de Moca, où je laissai ma mère pour aller m'attacher au service du roi de Zibit. Comme mon père nous avoit amassé beaucoup de bien, je fis à la Cour mon chemin en peu de temps. Après quelques années d'assiduité & de services, le sultan Zirifdin daigna me former lui-même un établissement. Sachant que j'aimois Rasimé, fille de l'émir Sarmussak, il l'obtint pour moi, sans m'en rien dire, & il me mit inopinément au comble de mes souhaits. Agréable surprise ! Pour concevoir l'excès de joie que je res-

sentis alors, & l'excès de mes regrets présens, il faudroit que vous eussiez connu Rasimé. Environ six mois après notre mariage, ma mère étant tombée malade, je me transportai à Moca, avec l'agrément de mon épouse & de l'émir son père. Ma mère guérit, & tandis qu'elle recouvroit peu-à-peu ses forces, je ne songeai qu'à célébrer son heureuse convalescence avec mes anciens amis, & avec des jeunes commerçans de bonne humeur qui avoient leur vaisseau dans le port.

Parmi ces derniers il y en avoit un de Zibit même, nommé Kachek, qui m'entendant un jour louer ma femme, prit étourdiment la parole : » si le portrait que tu nous fais de Rasimé est ressemblant, c'est assurément une des plus jolies femmes de l'Arabie ; son corps feroit perdre l'esprit au plus austère Santon, & son esprit charmeroit les anges. Mais après tout, notre cher ami, c'est une femme, & tu n'as pas apparemment la vanité de te croire plus privilégié que le prophète. As-tu oublié que la belle Aïschah, celle de toutes ses femmes qu'il aimoit le mieux, ne se contentoit pas de lui seul, & qu'elle se donnoit encore à l'aimable Zaphagan ? mais peut-être ajouta-t-il que Rasimé est plus parfaite & plus ver-

tueuſe que la mère des Muſulmans, dont cependant le livre apporté du ciel fait l'éloge. Je répondis avec une gaîté feinte, que notre félicité ne dépendoit que de nous-mêmes, & que ſi Raſimé prenoit cette héroïne pour ſon modèle, je choiſirois pour le mien le prophète qui n'ignoroit pas ſa conduite, & qui ne s'en ſoucioit guères. Nous continuâmes à boire, & quand la débauche fut finie, je tirai mon homme en particulier & je lui dis: « tu m'as enfoncé un poignard dans le cœur; que ſais-tu de ma femme? Il ſe mit à rire à gorge déployée, en me demandant ce que je voulois qu'il en sût? Si tu n'en as rien appris, interrompis-je, ſur quoi fondes-tu le beau diſcours que tu as oſé m'en tenir devant tout le monde? Je t'ai parlé ainſi devant tout le monde, répliqua-t-il, parce que je ne ſais rien; & ce que je t'ai dit ſignifie ſeulement que je crois que toutes les femmes, ſans aucune exception, ſont de fort bonnes créatures. La tendre réſiſte aux préſens, & ſe laiſſe toucher aux larmes; la magnifique, inſenſible aux pleurs, ne refuſe pas les dons; les louanges enivrent la ſpirituelle, & les friandiſes gagnent à coup sûr celles qui n'ont que du corps. Tout cela peut être vrai en général, repris-je, mais ſoit

perſuadé que Raſimé eſt au-deſſus des foibleſſes ordinaires de ſon ſexe. Kuchek recommença à rire. Veux-tu parier cent roupies d'or, me dit-il, que dans deux mois je ſerai ſon Zaphagam? laiſſe-moi ſeulement le champ libre. Piqué au vif, je le pris au mot; nous nous frappâmes dans la main; il partit pour Zibit deux jours après.

Au bout du temps qu'il avoit pris, il revint & il m'aborda d'un air triomphant. Où ſont mes roupies d'or, me dit-il? je les ai, je t'aſſure, bien méritées. Tu peux te vanter d'avoir la plus ſingulière de toutes les femmes; pour en venir à bout, j'ai employé plus de ſoins & d'adreſſe qu'il n'en faudroit pour en gagner vingt-autres. Mauvais fourbe, lui dis-je, te flattes-tu donc de m'en impoſer ſi aiſément? Prouve-moi, avec évidence, que Raſimé ſe ſoit rendue à tes ſollicitations. Ne querellons point, reprit-il; quelles preuves déſires-tu? voudrois-tu que j'euſſe prié le cadi d'être témoin de nos actions, & de m'en dreſſer un certificat ſur le pied du lit. Tes trois matelas de ſoie ſont, au reſte, encore fort mollets. Le foyer d'argent eſt d'un excellent goût, auſſi-bien que la grande caſſolette. Il ne croit pas de ſandal plus précieux que celui du petit ſopha de ta femme,

ni de calambour plus odoriférent que celui de ſes trois peignes. La lune d'or, chargée de caractères taliſmaniqués qu'elle porte toujours ſur ſon eſtomac, ne ſeroit-ce pas un préſent de ſa mère? Mais, à propos de ſa mère, plus je penſe à certaines choſes, plus j'admire ſa prudence.

Je ſentois croître ma confuſion, à meſure que cet effronté parloit. Je reconnoiſſois des meubles qu'il ne pouvoit avoir vus qu'en pénétrant juſques dans la chambre de ma femme. La lune d'or ſurtout me frappoit. Je ne laiſſai pas de dire réſolument, Kachek, tu extravagues. Quel rapport y a-t-il entre ce que tu me rapportes, & la prudence de la femme de Sarmuſſak? Il y en a un aſſez grand, repartit-il fort tranquillement. La nature a orné la belle peau de Raſimé de quelques figures; j'ai eu le plaiſir de remarquer ſur ſa cuiſſe droite trois grains de café, & au milieu de ſon dos une petite ſouris bien veloutée & fort mignone. Sans doute que la mère de ta charmante épouſe ſouhaita du café pendant ſa groſſeſſe, qu'elle fut effrayée de la vue de quelques ſouris, & qu'elle eut la ſage précaution de ne ſe toucher qu'à des endroits qu'on ne montre guères qu'à..... Il vouloit pourſuivre; ceſſe, lui dis-je, de me

bourreler ; attends un moment. Je tirai de mon coffre une bourse de cent roupies, & la lui jetant avec colère ; tiens, repris-je, achève de profiter de ma folie ; mais n'oublie jamais qu'il n'y a que le silence qui puisse désormais suspendre ma vengeance à ton égard.

Je pris congé de ma mère, & je m'embarquai, dès le jour même, sur un vaisseau qui devoit relâcher à Zibit. Je ne roulois d'abord dans mon esprit que pensées de sang & de carnage. Mais je fis réflexion que si je me laissois emporter à trop de fureur, je partagerois le danger, & qu'il importoit peu que je me vengeasse promptement, pourvu que je le fisse sûrement. Je me remontrai donc avec un visage content en apparence. Mon beau-père & ma femme me donnèrent toutes les marques d'une joie sincère. De jour en jour Rasimé me parut devenir plus caressante, comme si elle eût cherché à me dédommager du tort que j'étois convaincu qu'elle m'avoit fait. Quelques mois s'écoulèrent. J'avois fait entendre, en arrivant, que ma mére désiroit passionnément de la voir. Elle n'eut pas de peine à consentir de faire avec moi un voyage à Moca. L'agrément de l'émir qui restoit seul, fut plus

difficile à obtenir ; mais enfin il se rendit. Nous entrâmes dans une barque dont j'avois gagné le patron par une grosse somme, & qui, suivant mon projet, nous fit sortir du détroit, & entrer en pleine mer. Nous ne cessâmes de naviger nuit & jour, en cherchant une petite isle déserte que le patron connoissoit. L'ayant enfin découverte, nous y descendîmes comme pour passer la nuit. L'innocente Rasimé, couchée auprès de moi sur un tapis que j'avois fait apporter de la barque, s'endormit profondément. Je la laissai en cet état, seule, sans vivres, sans secours, & je remis à la voile, en lui souhaitant une mort lente & proportionnée à son infidélité.

Le patron, que ses affaires particulières engageoient d'aller à Surate, m'y conduisit. Je servis deux ans dans les troupes du Grand Mogol ; après quoi je repassai à Zibit & je me rendis chez Sarmussak, couvert de méchans haillons & les yeux baignés de larmes : Rasimé n'est plus, m'écriai-je ; la mer cruelle m'a envié mes délices ; que n'ai-je péri avec elle ! Le vieillard se couvrit la tête de poussière, s'arracha la barbe, déchira sa robe, & en voulant se jeter sur moi, il tomba évanoui entre mes bras. Lorsqu'il fut revenu

à lui : « Mon gendre, me dit-il, contez-moi vos malheurs & les miens, & n'en omettez aucune circonstance. Je lui fis un conte que j'avois préparé de longue main, dont l'abrégé est : qu'une horrible tempête nous avoit emportés au-delà du détroit ; & que notre barque s'étant brisée contre un écueil de la côte d'Ajan, tous ceux qui étoient dedans avoient été noyés, excepté deux matelots & moi : qu'après avoir erré plusieurs jours sur la plage, nous avions été pris par les Africains qui nous avoient vendus à un corsaire, avec lequel nous avions couru toutes les mers des Indes ; & qu'enfin ce même corsaire ayant été reconnu & arrêté dans le port de Surate, j'avois recouvré la liberté.

Sarmussak pleura quelque temps sans rien dire. Il m'exhorta ensuite à entrer dans le bain, & il s'en alla (à ce que j'ai su depuis) droit chez le cadi. Je fus bien surpris, environ une heure après, de voir entrer dans le lieu où j'étois dix archers, qui s'étant saisis de ma personne, me firent passer ignominieusement du bain au fond d'un cachot. Le lendemain on me traîna, chargé de chaînes, devant le cadi. L'émir qui s'y trouva comme accusateur, lança sur moi des regards que la fureur allumoit ; puis se tournant vers

le juge, « vous voyez devant vous, lui dit-il, le plus infâme de tous les assassins. Il a inhumainement fait mourir ma fille & son épouse, lui qu'une alliance dont il étoit indigne avoit rendu le jeune homme le plus heureux de l'Arabie. Je demande le sang de ce gendre perfide, de ce mari dénaturé; qu'il le répande goutte à goutte, & que son supplice effraie jusqu'à ses bourreaux ». Conviens-tu du crime dont on t'accuse? me dit alors le cadi. Je viens d'entendre, lui répondis-je, la plus affreuse des calomnies; cet injurieux vieillard mérite la mort. Voici de quelle manière la perte que je déplore, & qui l'aigrit, est arrivée. Là-dessus je débitai, avec tout l'art possible, ma fiction. D'abord que j'eus fini, le juge regarda l'émir, & lui dit que c'étoit à lui à prouver. Je ferai dans huit jours en état de convaincre pleinement ce scélérat, répondit l'émir. On me remena en prison. Les huit jours expirés, mon persécuteur produisit contre moi un des mariniers de la barque, & un jeune homme de Zibit qui avoit entendu une partie du complot que j'avois fait avec le patron, immédiatement avant le départ. J'eus beau traiter d'imposteurs ces deux témoins, je fus condamné à être scié vif.

Les bourreaux s'avançoient déjà, lorsqu'un archer charitable me dit à l'oreille : appelez-en au roi. Aussitôt j'élevai la voix, & je dis qu'ayant l'honneur d'appartenir au grand Zirifdin, je le devois avoir pour juge. Quelques courtisans qui se trouvèrent là, & qui songèrent à leurs privilèges, appuyèrent mon appel. Le cadi n'osa passer outre.

Je fus présenté au sultan en plein divan. Mon premier juge rendit un compte exact de sa conduite, & fit voir la justice de son jugement, sans cacher aucune de mes raisons. L'accusateur & les témoins confirmèrent tout ce qu'il avoit avancé. Ta sentence, dit gravement Zirifdin, est conforme aux loix. Et toi, ajouta-t-il, en m'envisageant, oseras-tu nier ton crime en ma présence ? attendras-tu que je te le fasse avouer dans les tourmens ? Une frayeur soudaine, & plus encore le respect sincère que j'avois pour mon bienfaiteur, m'arrachèrent la vérité. Mon histoire fut écoutée avec un silence merveilleux, & je la terminai en disant que si j'étois coupable, je l'étois d'un crime que les gens d'honneur trouveroient toujours nécessaire en de pareilles circonstances. Tu es bien plus criminel que tu ne crois, & que tu ne le parois, reprit le sultan ; il faut qu'aujourd'hui

tu te condamnes toi-même à la mort. Qu'on faſſe venir les coupables. Les huiſſiers amenèrent un homme que je reconnus pour Kachek, & une vieille femme que je ne me remettois point. Ils avoient l'un & l'autre les mains liées. Kachek s'étant proſterné, le ſultan lui commanda de déclarer tout ce qu'il avoit fait. Je l'ai déjà avoué, ſeigneur, répondit-il, & je le répéterai très-volontiers devant ce trop crédule mari. Raſimé ne m'accorda jamais rien. Mes ſoumiſſions, mes ſermens, mes offres furent inutiles auprès d'elle; ma préſence ne ſervit qu'à lui faire regretter ſon mari abſent. Cette malheureuſe, pourſuivit-il, en montrant la femme priſonnière, qui fréquentoit familièrement chez elle, & dont je connoiſſois l'habileté conſommée, mit auſſi inutilement en œuvre ſes artifices pour la ſéduire. Raſimé tint bon. Ce triſte ſuccès, auquel je ne m'attendois pas, me réduiſit à ſauver ma vanité par la ruſe. Je ne pouvois, ce me ſemble, rien imaginer de mieux, que de me faire dépeindre, avec la dernière exactitude, la chambre & la perſonne de Raſimé, & d'employer enſuite ces lumières ſecrettes à gagner l'argent de Moſlema. Je fus fidellement ſervi par cette vieille, & je fis ſi bon uſage des particularités qu'elle

m'apprit, que Moslema ne douta pas qu'il n'eût perdu la gageure.

Ah ! déteſtable, m'écriai-je, en ſecouant mes chaînes, que n'ai-je un ſabre & un moment de liberté ! Puis, faiſant réflexion au lieu où j'étois, je m'humiliai devant le ſultan & je lui dis : pardonnez, ſeigneur, un juſte tranſport ; le crime de Kachek ne me fait pas oublier le mien. Je ſouſcris à votre déciſion. Je ſuis doublement coupable, puiſque Raſimé étoit innocente. Livrez-moi aux plus rigoureux ſupplices. Tu ne ſerois pas aſſez puni, reprit Zirifdin ; un juge plus ſévère va décider de ton ſort. A ces mots, on leva une portière de drap d'or, qui étoit à côté du trône ; & avec le plus grand excès d'étonnement où puiſſe tomber un mortel, je vis entrer Raſimé pleine de vie, plus belle que jamais, & toute étincelante de pierreries. Prononcez, Raſimé, lui dit le ſultan, prononcez à ce criminel ſon dernier arrêt ; que l'émir puiſſe douter ſi le plaiſir de vous revoir égale celui de ſe voir vengé par vous. Seigneur, répondit Raſimé, je connois aſſez mon père, pour oſer vous aſſurer que dans ce moment il n'eſt ſenſible qu'à la joie que ma préſence lui cauſe. D'ailleurs, il eſt homme, & plus attaché qu'un autre aux

loix de l'honneur. Eſt-il ici un ſeul homme marié qui, dans ſon cœur, ne juſtifie mon époux ? Moi-même, qui ſuis femme, & par conſéquent intéreſſée à condamner la trop grande ſévérité des maris, je ne trouve pas le mien digne de punition. Cet impoſteur ne l'a que trop adroitement trompé ; le piége étoit inévitable. J'admire plus la modération de Moſlema, que je ne m'étonne de ſa vengeance. Quoique pleinement perſuadé que je l'avois déshonoré, il a eu horreur de tremper ſes mains dans mon ſang ; plutôt que de ſe réſoudre à exercer lui-même un droit inhumain, il l'a remis, il l'a cédé au deſtin & à la nature. La providence m'a conſervée, & parce que j'étois innocente, & afin qu'il ceſsât de paroître criminel. Tournez, ſeigneur, toute votre colère contre ce miſérable qui a penſé faire périr deux innocens ; tournez-là contre cette infâme ſéductrice ; pour Moſlema, il ne doit reſſentir que les effets de votre clémence ; rendez-nous l'un à l'autre, je vous en conjure. Elle s'agenouilla aux pieds du trône, en prononçant ces derniers mots ; & l'émir appaiſé l'imita. Je fondois en larmes, tout le divan, tout le peuple étoit attendri. Le ſultan releva lui-même Raſimé & mon beau-père ; enſuite, adreſſant

la parole au cadi : « Saisissez-vous, lui dit-il, de ce fourbe & de la complice de son crime, je veux qu'il lui serve de bourreau, & qu'il la fustige de sa main dans tous les carrefours de la ville. Qu'ils sortent, après cela, de toute l'étendue de mes états ; je les bannis à perpétuité, & je donne tous leurs biens à l'émir Sarmussak & à Rasimé sa fille ».

Le cadi obéit à l'ordre du sultan, qui reprenant la parole ; à présent, dit-il, que ces indignes objets sont écartés, ne nous en donnons plus que d'agréables. Belle Rasimé, exécutez vous-même votre sentence, & brisez les liens de Moslema. Cette chère épouse, transportée de joie, accourut à moi, Sarmussak se joignit à sa fille, mes gardes les aidèrent à me décharger de mes chaînes. J'allai avec précipitation me jeter aux pieds de Zirifdin & lui offrir les prémices de ma liberté. Ce grand prince m'assura de son amitié, & voulut que j'embrassasse devant tout le monde ma fidelle Rasimé & l'émir Sarmussak.

Comme nous étions sur le point de nous retirer, le peuple & même une partie des Omrahs crièrent : *Honneur & longue vie au plus noble des sultans ! au sultan Zirifdin, notre*

notre aïeul & notre maître ! il va faire une aumône à son peuple : il va ordonner à Rasimé de raconter tout haut ses aventures. Honneur ! honneur à notre lion ! au sultan Zirifdin. Je vous sais bon gré de votre curiosité, reprit le sultan, elle sera satisfaite. Il pria Rasimé de faire part à ses concitoyens de ce qui lui étoit arrivé. Mon épouse regarda l'assemblée, & parla ainsi :

« Mes anciens & mes frères, quand je me réveillai dans l'isle déserte, j'aurois juré que je dormois encore, & que je rêvois que le plus affectionné des maris m'avoit abandonnée. Du haut d'un rocher où je montai, je découvris toute l'étendue de mon malheur ; représentez-vous mon désespoir & mes réflexions. Il me fuit le cruel, il me livre à la mort ; mon amour, toujours fidelle, m'auroit-il donc rendue coupable ? Hélas ! ma tendresse méritoit toute sa reconnoissance, quand même je n'aurois eu nul combat à soutenir ! Quelles couronnes ne devois-je pas espérer après tant de victoires ? Kachek, le dernier de mes amans mépriſés, seroit un bon témoin de ma vertu. Le souvenir de cet homme donna lieu à de nouvelles pensées. Son mécontentement, son retour subit à Moca, qui dans le temps ne

m'avoient fait aucune impreſſion, parce que nul ſoupçon ne m'ouvroit alors les yeux, une infinité d'autres attentions, me firent concevoir que j'avois été calomniée, & que mon malheureux ſort étoit la récompenſe de ma fidélité : il m'en fit moins d'horreur.

Contre toute raiſon, je me flattai que je ſortirois quelque jour de l'étrange priſon où l'on m'avoit confinée ſi injuſtement. J'avois, par bonheur, ſur moi des ciſeaux, & le reſte du petit attirail de femmes qui ſavent coudre. J'accourcis mes habits, j'en changeai la forme, je me fis une eſpèce de turban, où je cachai mes cheveux ; en un mot je me déguiſai en homme. Je parcourus l'isle, où je ne rencontrai perſonne. Parmi les plantes qui la couvroient, je vis une grande quantité d'aloës. Je ne connoiſſois point les autres, & pour diſcerner celles qui pouvoient me convenir, je m'en rapportai à mon goût, qui ne me trompa point. Le bord de la mer me fourniſſoit des coquillages que je faiſois cuire ſur des pierres, que les rayons du ſoleil avoient embraſées. Les cavités des rochers me donnoient un peu de miel qui étoit fort amer, parce que les abeilles le cueilloient ſur les

fleurs de l'aloës. Que cette plante me sera chère désormais ! Je lui dois mon salut. Dans le temps de la maturité du suc salutaire qui la nourrit, un marchand d'Hadramuth vint aborder dans l'isle avec plusieurs esclaves, qui d'abord s'employèrent à dresser des tentes & à y porter de l'aloës. Ayant reconnu leurs intentions, je me montrai ; & après avoir fait au marchand le récit d'un naufrage fabuleux, j'offris de conduire ses gens dans les endroits les plus fertiles & les mieux fournis de ce qu'il cherchoit. Mes offres furent suivies d'un effet solide. Le vaisseau fut richement chargé d'aloës aussi précieux que celui qu'on tire à grands frais de l'isle de Zocotora qui est dans la même mer. Le marchand, enchanté de l'idée du gain qu'il alloit faire, témoigna une reconnoissance très-vive au bon soliman, (c'étoit le nom que je m'étois donné). Je reçus de lui mille preuves d'amitié dans son vaisseau, durant les neuf jours que dura notre navigation.

Nous débarquâmes à Gabith, où il avoit un magasin. Je l'accompagnai de-là à Hadramuth. Il m'introduisit dans sa maison, & m'y traita comme si j'eusse été son fils. Les grands services que je rendis, & à lui,

& aux autres marchands, par la connoissance que j'ai du calcul, m'attirèrent bientôt une telle considération à la ville & à la cour, que Mahul, sultan d'Hadramuth, m'honora de la charge de son grand douanier. Je l'exerçois depuis environ un an & demi, avec beaucoup de succès, lorsque le prince invincible qui m'écoute, vint, pour mon bonheur, visiter son ami Mahul. A sa vue, l'amour de la patrie, cette passion si naturelle & si légitime, qui jusqu'alors avoit été comme assoupie dans mon cœur, reprit toute sa vivacité. Je ne résistai point à sa violence. Je cherchai l'occasion de parler sans témoin à mon souverain, & je fus assez heureuse pour la trouver. Je lui déclarai mon sexe, ma naissance, mon désastre, mes soupçons. Touché de mes malheurs, il me promit généreusement sa protection, & il commença à me la faire sentir, en me demandant comme un présent singulier au sultan son ami. M'ayant obtenue, il me ramena à Zibit, assez riche de ce que j'avois amassé dans mon emploi.

Il interrogea mon père, en ma présence, sur le sort de sa fille. L'emir exposa en pleurant ce qu'il avoit appris des deux témoins. Je ne parlai point, de peur que le son de ma

voix ne me trahît. Mais quand il se fut retiré, seigneur, dis-je au sultan, quoique mon père ne m'accuse de rien, je ne puis me persuader qu'il pense que Moslema m'ait voulu faire mourir sans aucune raison. Je dois lui être suspecte, je dois l'être aux témoins, & peut-être à beaucoup d'autres. Si la calomnie se tait, c'est qu'on croit que je ne vis plus; & certainement il vaudroit mieux que je fusse morte, que de rentrer parmi les hommes, sans être en état de confondre leurs téméraires jugemens. Mon mari m'a cru criminelle, & Kachek est sans doute l'auteur du faux rapport qui l'a trompé. Je vous supplie, seigneur, de le faire arrêter sans éclat, & de l'interroger. Le généreux Zirifdin approuva ma remontrance. Kachek arrêté avoua sa fourberie, & découvrit l'infamie de l'hypocrite qui vient d'être condamnée avec lui. C'en étoit assez pour ma justification: j'allois me résoudre à paroître, lorsqu'on annonça au sultan la capture de mon époux. Je fis tous mes efforts pour empêcher qu'il ne comparût une seconde fois devant le cadi; mais le sultan, qui le jugea digne au moins d'une grande peur, réduisit mes empressemens au seul conseil d'appeler, qu'il me permit de faire donner au prétendu criminel. Vous avez

ſu tout le reſte, mes anciens & mes frères. Remercions le ſultan, notre maître. Joignez vos acclamations à celles de Raſimé, qui n'a ceſſé aujourd'hui d'être Soliman, qu'afin de redevenir votre fille & votre ſœur. Elle cria enſuite: *Mille ans de vie à l'excellent modèle de toutes les vertus, & principalement de la généroſité!* Tous les aſſiſtans répétèrent pluſieurs fois cette magnifique bénédiction, & l'aſſemblée ſe ſépara. La vie des bienheureux n'eſt pas plus douce, ajouta Moſlema, en ſanglotant, que celle que nous menâmes, Raſimé & moi, pendant deux ans que le ciel me la laiſſa. Elle mourut. A ſa mort je quittai la maiſon, Zibit, toute l'Arabie, réſolu de ne revoir jamais des lieux où un ſi grand malheur m'étoit arrivé. Nous fûmes tous fort touchés du récit de l'Arabe.

L'Iman Portugais, preſſé de nous déclarer le motif qui l'avoit obligé de ſortir de l'Occident, & de ſon pays natal, pour venir errer dans l'orient, nous aſſura qu'il étoit parti uniquement pour ſe perfectionner & pour contribuer autant qu'il le pourroit à la perfection des autres hommes. Mon départ, nous dit-il, ne fut, ni précédé, ni ſuivi d'aucune aventure qui mérite d'être racon-

tée. Mais comme il eſt juſte néanmoins que je vous entretienne à mon tour, je puis, ſi vous le voulez, ſuppléer à cette eſpèce de récit, par une inſtruction ſolide, qui peut-être ne vous ſera pas moins agréable. Parlez, bon-homme, lui dîmes-nous, la diverſité plaît toujours. Je vais donc, reprit-il, vous faire voir que *la conſidération de nos défauts eſt un des plus excellens remèdes que nous ayons contre la ſuperbe.*

Conte de l'Iman Portugais.

LA corneille ayant un jour conſidéré avec une attention ſingulière les beautés du paon, conçut contre lui une ſi cruelle envie, qu'elle réſolut de lui faire une guerre mortelle, & de le brouiller avec les autres oiſeaux. Elle alla donc les trouver tous. Elle vit l'épervier dans ſon aire, le cigne au bord de ſon étang, le coq ſur ſon fumier, la chouette dans l'obſcur enfoncement de ſa maſure; en un mot elle ſe donna la peine de viſiter tous les oiſeaux chez eux, afin que, gagnés par cette honnêteté, ils ſe rendiſſent plus aiſément à ſes ſollicitations. Elle louoit d'abord malicieuſement celui qu'elle vouloit perdre: on ne

ſauroit nier, diſoit-elle, que le paon ne ſoit beau, & qu'on ne doive le conſidérer comme un des plus charmans ſujets de notre république. Mais, ajoutoit-elle, il a le malheur de tourner tous ſes avantages contre lui-même, en les faiſant trop valoir. C'eſt grand dommage! que ne ſe contente-t-il de la juſtice qu'on lui rend? Il lui ſemble que les autres ne ſoient pas ſeulement dignes d'être regardés. Pour moi, j'avoue que ſon oſtentation me le rend inſupportable, & je crains qu'à la fin il n'y ait plus moyen de durer auprès de lui. L'aigle notre maîtreſſe, n'étale pas, avec cette arrogance, ſon majeſtueux plumage. Le phénix, qui eſt l'admiration de l'univers, eſt ſi modeſte, qu'il paſſe toute ſa vie dans la retraite. Ne ſera-t-il permis qu'au paon de nous braver? Ainſi parloit la médiſante.

Ses diſcours remplirent toute la république aîlée de jalouſie & de haine contre le bel oiſeau. Il fut réſolu qu'on feroit la leçon à ce préſomptueux, & qu'on l'accuſeroit inceſſamment de vanité & d'orgueil. Il fut queſtion de députer quelqu'un pour exécuter l'arrêt. La colombe refuſa cette commiſſion, qui ne s'accordoit pas bien, diſoit-elle, avec ſa ſimplicité. Le phénix, le faiſan & le

cigne n'en voulurent pas non plus ; & ils alléguèrent pour excuſe, le premier, ſon humeur ſauvage, le ſecond, ſa timidité, & le troiſième, ſon amour pour le ſilence ; le cigne ſe tait toute ſa vie, afin de bien chanter une ſeule fois. A leur refus, le corbeau, la pie, & quelques autres oiſeaux à-peu-près auſſi importans, ſe chargèrent de parler au coupable. La corneille ſe mit à leur tête, & ils ſe rendirent chez le lion dont la majeſté n'eſt pas moins reſpectée des oiſeaux que des autres animaux. Le paon demeuroit à ſa cour, parce que le roi l'aimoit.

Un perroquet, que ces députés trouvèrent à l'entrée du bois qui ſervoit de palais au lion, leur apprit que celui qu'ils cherchoient ſe promenoit ſeul dans une petite prairie, & ils prirent auſſitôt leur vol de ce côté-là. Le paon les reçut parfaitement bien, & pour leur témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, il fit la roue, & expoſa à leurs yeux toutes les richeſſes de ſa queue. Un ſi agréable ſpectacle ne fit qu'augmenter leur jalouſie. Inſenſé, crièrent-ils, cette vaine parade te ſied bien en préſence de gens qui ſont ici pour la réformer. Ecoute avec reſpect les ordres du ſénat volant, & par avance, ſupprime ce grand étalage de plumes inutiles.

Tu ſauras que la nation ne peut plus ſouffrir ta ſuperbe, & que ton affectation lui déplaît. Tu te mires ſans ceſſe dans ta queue, avec la dernière inſolence. Il n'y a parmi nous que toi qui ſe diſtingue d'une manière ſi odieuſe; quoiqu'il y en ait pluſieurs qui, ſans crainte de paſſer pour vains, pourroient avec raiſon ſe préférer à toi. C'eſt pourquoi tous les oiſeaux t'ordonnent de ceſſer, dès ce moment, de te ſingulariſer; & en cela, ils ont principalement égard à ton honneur; car ſi tu avois autant de tête que tu as de queue, tu aurois déjà compris que ce que tu as de laid ne paroît jamais tant, que lorſque tu montres avec le plus de faſte ce que tu peux avoir de paſſable. L'aimable oiſeau étant un peu revenu du trouble extrême où cette remontrance maligne l'avoit d'abord jeté, s'écria: O louange! tu ne ſors jamais que de la bouche des étrangers. O mépris! tu ne nous viens jamais que de nos proches. Eſt-il poſſible que tandis que j'attire ſur moi les yeux de tout l'univers par l'éclat admirable de mes plumes, & par la vivacité miraculeuſe des couleurs que le ſoleil y fait briller tour-à-tour, je ſois ſi indignement expoſé aux réflexions d'une corneille & d'une pie? N'oſant me faire un crime de ma beauté,

vous vous plaignez de l'inclination que j'ai à la faire paroître ; mais cette inclination eſt-elle moins un don de la nature que la beauté même ? Il eſt inutile d'être beau, ſi on ne le paroît ; ces deux perfections ne ſervent de rien l'une ſans l'autre ; qui les poſsède, doit les faire valoir également, en dépit de l'envie.

Le paon, en diſant cela, recommença à faire la roue, & regarda d'un œil fier & mépriſant les oiſeaux jaloux de ſa gloire. Ceux-ci, tranſportés d'une nouvelle fureur, fondirent ſur lui. Le corbeau s'attacha à ſes yeux, les autres à ſes plumes ; le pauvre paon ſe trouva dans le danger le plus preſſant qu'il eût jamais couru de ſa vie. Comme feroit une jeune beauté bruſquement attaquée, il appela par de grands cris le ciel & la terre à ſon ſecours. Ses agreſſeurs ne crioient pas moins haut, & ſembloient vouloir le priver même de la légère conſolation d'être entendu. Pluſieurs animaux accoururent au bruit. Le lion & ſa maiſon, qui pour lors étoit compoſée du tigre, du rhinoceros, de la panthère & du ſinge, n'ayant qu'un pas à faire, furent les premiers arrivés & prirent la défenſe du paon. La hienne & le renard vinrent de la campagne,

attirées par les croaſſemens du corbeau qui, à ce qu'ils crurent, les invitoit à quelque bon repas, ſelon ſa coutume. L'aigle ſe trouva auſſi préſente, ſuivie d'un grand nombre d'oiſeaux de rapine. Le lion interpoſa d'abord ſon autorité, & témoigna vouloir être inſtruit à fond du ſujet & des circonſtances de la querelle. On les lui expliqua, & il reconnut bientôt que l'envie ſeule avoit armé les oiſeaux contre le paon. Neanmoins, de peur de paroître trop favorable à ſon domeſtique, il conſeilla aux parties de prendre le renard pour juge. Cette fine bête, qui ne vouloit déplaire ni à l'aigle qui étoit contraire à l'accuſé, ni au lion qui le protégeoit, inventa ſur le champ un tempérament digne de ſa prudence, & s'expliqua ainſi:

» Le paon eſt un très-bel oiſeau, & perſonne ne doit trouver mauvais qu'en ſe montrant il contribue à nos plaiſirs. La nature ne l'a pas enrichi de tant d'agrémens, dans l'intention qu'il les dérobât à notre vue: un deſſein ſi biſarre ſeroit peu conforme à la ſageſſe de cette mère commune. Mais il ne faut pas que ſur ce prétexte le paon ſe croye en droit de ſe glorifier, comme il a fait juſqu'à préſent, de mépriſer les autres. On l'a ſouvent averti de ne pas tant s'en faire ac-

croire, & ces avertiſſemens ont plutôt augmenté ſa vanité qu'ils ne l'ont modérée. Nous étant un jour flattés que la raillerie ſeroit plus efficace que les remontrances ſérieuſes ne l'avoient été, nous commandâmes au coq de la grande eſpèce (1) de ſe moquer tout ouvertement de lui, de faire la roue en ſa préſence, & de marcher gravement en tournant ſa queue, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Mais le paon, par un excès d'effronterie, ne s'en émut aucunement; au contraire, il affecta de paroître plus que jamais, & nous inſulta tous. Je ne ſais plus qu'un moyen pour le réduire, & pour l'humilier dans le temps même qu'on l'admirera. Remarquez-vous ſes pieds? Ils ſont ſi horribles, que pas un oiſeau n'en voudroit avoir de pareils. Qu'il ſoit ordonné au paon de les regarder, lorſqu'il étendra ſon beau plumage; enſorte que faire la roue & jeter la vue ſur ſes vilains pieds, ce ſoit pour lui une même action.

Ce jugement du renard fut écouté avec l'applaudiſſement général. Le lion & l'aigle le confirmèrent, & le paon fut contraint de s'y conformer dorénavant fort exactement.

(1) C'eſt le coq d'Inde.

Votre allégorie ; ô Iman, dit le jeune Indien, renferme des vérités qu'une belle fille entendroit mieux que nous. Tous les jours les belles éprouvent, de la part de leurs meilleures amies, des perſécutions incroyables. La beauté ne ſe pardonne point entre les femmes. Les plus grandes perfections, interrompis-je, ſont inſupportables dans la ſociété, ſi la ſageſſe n'en règle l'éclat. En ne conſidérant que ſes défauts, on ſe décourage ; en ne penſant qu'à ſes bonnes qualités on s'énorgueillit ; & dès que l'orgueil nous élève, les autres hommes travaillent à nous abattre. Mais la ſageſſe nous retient dans un juſte équilibre : au-dehors par la modeſtie : au-dedans par une vue égale de ce que nous avons de bon & de mauvais.

Continuation des Aventures d'Abdalla.

NOUS avions paſſé dans ce temps là le fameux détroit de Java, une partie du canal tortueux qui s'étend le long de cette isle & l'isle de Célèbes. Nous allons être privés de la vue de Bornéo, dis-je à la compagnie ; mais nous n'abandonnerons Célèbes que quelques jours. Gilolo ſe mon-

trera enſuite : au-delà de cette isle, une mer preſque ſans bornes ſe préſentera à nous, & en y entrant, nous nous trouverons au vrai commencement de notre voyage. Un grand ſoupir qui échappa dans ce moment au jeune Indien attira ſur lui tous nos regards. Je ſoupire, nous dit-il avec une contenance triſte, & je n'en ai que trop de raiſon, lorſque j'entends faire mention des isles que l'on vient de nommer. Vous ſerez dans peu convaincus qu'un témoignage ſi libre de mon affliction eſt une grande marque de mon eſtime, & une preuve de la confiance que j'ai au ſeigneur Abdalla. Votre vertu me diſpenſe de me contraindre plus long-temps, & de cacher, comme je l'avois d'abord réſolu, mes véritables aventures ſous l'enlevoppe d'un conte fait à plaiſir. Mais avant que j'en entame le récit, permettez-moi de parler à mon eſclave. Il ſe leva, & s'avançant ſur le tillac, il appela un eſclave qui ne le quittoit jamais lorſqu'il n'étoit pas avec nous. Il rentra. L'eſclave étant venu recevoir ſes ordres, il lui dit, en un langage qui nous étoit inconnu, quelques paroles qui embarraſsèrent & firent rougir celui à qui il les adreſſoit. L'eſclave s'en alla en baiſſant la

tête ; & un quart d'heure après nous vîmes reparoître, au lieu d'un grand homme sec, une grande femme maigre, assez bien habillée, qui portoit un paquet. Elle se prosterna devant l'Indien, en le lui mettant entre les mains. L'Indien ôta son turban, & tout-à-coup ses épaules furent, pour ainsi dire, inondées de flots de cheveux fort noirs & fort lustrés. Le paquet défait lui fournit des habits de femmes très-riches, qui, par le secours de l'adroite esclave, produisirent en un moment la plus charmante des métamorphoses. Ah ! madame, m'écriai-je, que vous remplacez agréablement le camarade dont vous nous privez ! quel trésor possédions-nous sans le connoître ! quel ennemi vous a obligé à quitter l'heureux climat où vous avez commencé à voir le jour, & dont vous faisiez sans doute les délices & la gloire ? Plût à Dieu, reprit la dame, que la fortune eût borné sa haine à me chasser de ma patrie ! Une autre patrie infiniment plus douce me consoleroit encore de sa perte. Vous ne vous trompez pas, Abdalla, continua-t-elle, en arrêtant sur moi ses beaux yeux, c'est un ennemi qui m'a mise dans l'état où vous me voyez, & mon dernier voyage a d'abord été une fuite.

Hiſtoire de la princeſſe Zeineb & du roi Léopard.

JE ſuis fille du roi Batoche qui commande à la partie la plus orientale de l'isle de Gilolo ; mon nom eſt Zeineb, & j'ai cinq ſœurs plus âgées que moi. Mon père étant un jour à la chaſſe dans les montagnes, s'avança juſques dans un endroit fort déſert, & fut extrêmement étonné d'y voir un ſuperbe palais dont il n'avoit jamais ouï parler. Curieux d'apprendre ce que c'étoit que cet édifice inconnu, il voulut s'en approcher ; mais une voix épouvantable qui l'appela par ſon nom, l'arrêta & le menaça d'une mort ſoudaine, ſi dans trois jours il n'envoyoit une de ſes filles à celui qui lui parloit. Le roi Batoche ayant levé les yeux, apperçut à une fenêtre un Léopard qui l'éblouit par le feu perçant de ſes yeux. La frayeur de mon père fut ſi grande, qu'il s'éloigna avec ſes gens, ſans oſer répondre.

Nous fûmes conſternées, mes ſœurs & moi, de la triſteſſe qui l'accabloit, & qu'il portoit peinte ſur le viſage. Nous le careſsâmes, nous le preſsâmes de nous déclarer

ce qu'il avoit sur le cœur. Il se fit long-temps prier. Il est question de ma vie ou de la vôtre, nous dit-il enfin; ah! j'aime mieux mourir que d'exposer mes enfans, pour qui j'ai tant de tendresse. Sur cela, il nous conta, la larme à l'œil, ce qu'il avoit vu, & le danger dont il étoit menacé. Si nulle autre crainte ne vous inquiète, mon cher père, lui dit notre aînée, consolez-vous; je pars dès demain; peut-être ce Léopard ne sera-t-il pas si impitoyable que vous pensez. Le roi s'opposa vainement à son dessein; elle se fit conduire au palais désert. Les portes s'ouvrirent, le Léopard se fit voir; mais ma sœur le trouva si horrible, qu'oubliant toutes ses belles résolutions, elle tourna le dos & s'enfuit. Mes trois autres sœurs la voyant de retour, lui reprochèrent aigrement son peu de courage, & le lendemain elles tentèrent fortune toutes ensemble. Le cœur ne leur manqua pas moins qu'à notre aînée; ainsi la vie du roi ne dépendit plus que de moi.

Je marchai à mon tour, & plus intrépide qu'elles, non seulement je soutins les regards affreux du Léopard qui étoit à la fenêtre quand j'arrivai; mais aussi j'entrai courageusement dans le merveilleux palais, fort ré-

ſolue de n'en ſortir qu'après un entier éclairciſſement. Dès que je fus dans la cour, les portes ſe fermèrent, & une troupe de nymphes très-bien faites, mais qui miraculeuſement ne parloient point, s'étant préſentées à moi pour me ſervir, je fus menée dans un appartement magnifique. Je paſſai toute la journée à conſidérer les beautés du bâtiment & des jardins. Le ſoir mon ſouper fut délicieux : on me coucha dans un lit meilleur que tous ceux du roi Batoche; mais mille peines d'eſprit m'y ſuivirent. Très-peu de temps après que je fus couchée, je l'entendis venir, & peu s'en fallut que je ne mouruſſe d'épouvante. Il entra impétueuſement dans la chambre, en faiſant un bruit effroyable avec ſes dents, ſes griffes & ſa queue; & il vint s'étendre tout de ſon long auprès de moi. Je lui avois laiſſé une belle place, car je n'en occupois guères. Cet animal ſe comporta avec une ſageſſe étonnante; il ne me toucha point du tout, & il me quitta avant le jour. J'aurois bien voulu profiter de ce temps-là pour dormir, mais ma peur étoit trop violente. Les mêmes nymphes qui m'avoient ſervie le jour d'auparavant, vinrent à mon lever, me firent changer d'habits, n'oublièrent rien pour me

charmer par leur complaisance. Mon dîner fut royal; un concert d'instrumens me divertit l'après-midi ; pour comble d'agrémens, le Léopard ne se montra pas de toute la journée. Ce jour fut comme le modèle de tous ceux qui suivirent. A la vérité je passai plusieurs nuits sans oser sommeiller ; mais enfin la modestie éprouvée du Léopard me rendit ma tranquillité. Pour abréger, je vous dirai que dix mois s'écoulèrent de cette manière, & qu'au bout de ce temps-là je m'abandonnai à un désir curieux qui m'avoit pris dès le commencement, & auquel j'avois toujours résisté. Je voulus savoir enfin si mon Léopard étoit aussi bien Léopard la nuit qu'il l'étoit le jour. Je me levai donc du lit, tandis qu'il dormoit, & n'osant le toucher lui-même, j'allai à tâtons chercher par toute la chambre de quoi m'éclaircir. Je me doutois que la peau de l'animal restoit à terre. L'y ayant rencontrée en effet, je fus saisie d'un mouvement de folie, car quel autre nom donner à mon emportement ? J'eus la hardiesse de mettre en pièces cette peau, sans faire aucune attention à ce qui en pourroit arriver; & après cette expédition téméraire, j'allai me recoucher dans mon coin, comme si de rien n'étoit.

Mon voisin se leva à son heure ordinaire, & trouvant sa peau hors d'état de servir, il poussa un long gémissement, auquel je répondis en toussant, pour lui faire comprendre que j'étois éveillée. Les ménagemens seroient maintenant superflus, me dit tristement celui qui avoit gémi. Je suis un puissant roi; & j'étois ici enchanté par un Magicien de mes ennemis. Mon enchantement alloit finir; j'avois résolu de partager mon trône & ma couche avec vous; hélas! votre curiosité me rejette dans le même état que si je n'avois encore rien souffert. Pourquoi avez-vous résisté aux lumières de votre raison? Elle vous répétoit sans cesse que toute action trop hardie vous étoit défendue dans un lieu dont vous ignoriez les loix. J'avouai ingénument ma faute, & je le priai de considérer que les filles étant naturellement très-curieuses, il devoit me savoir quelque gré de n'avoir pas cherché plutôt l'éclaircissement que je venois de trouver. Cette excuse pensa tout gâter, & m'attira une foule de nouveaux reproches. A la fin, le roi enchanté se radoucit, & se fit voir un moment à la clarté de son visage même qui brilla d'une lumière subite. Sentant que les puissances ténèbreuses recom-

mençoient d'agir sur lui, il prit congé de moi, & il m'enseigna des paroles, qui étant prononcées contre quelqu'un qui feroit une chose, le contraindroient de continuer à la faire jusqu'à ce que je prononçasse d'autres paroles qu'il m'apprit aussi. Je ne les sus pas plutôt, que le palais disparoissant avec tous ses agrémens, je me trouvai toute seule & toute nue, couchée sur un rocher.

Je versai des torrens de larmes, en maudissant ma curiosité & mon imprudence. Le jour étant venu, & la honte m'ayant obligée de tourner les yeux de tous côtés, pour voir s'il n'y avoit rien autour de là qui pût servir à me couvrir, j'apperçus des habits assez près du lieu où j'étois, & je les allai prendre. C'étoient mes propres habits, qui avoient été exposés pendant dix mois à toutes les injures du temps, & qui étoient presque consumés. Je mis sur moi ces tristes haillons, du mieux qu'il me fut possible; & dans la crainte que j'eus que ma faute n'eût causé la mort à mon père, je jugeai qu'il étoit plus à propos de m'éloigner de mon pays en demandant l'aumône, que d'aller me présenter à mes sœurs en l'état où j'étois. Je me barbouillai le visage, & je me mis courageusement en marche. Après de longues

fatigues, j'arrivai à un port de mer, où un vieux Muſulman qui alloit trafiquer à Bornéo, me prit par charité ſur ſon bord. Le trajet fut heureux. Nous mouillâmes dans une anſe de cette grande Isle, pour quelques beſoins dont je ne m'informai pas. Etant deſcendue avec pluſieurs autres perſonnes, fatiguées de la mer, je me dérobai de leur compagnie ſans qu'on s'en apperçût, n'ayant nulle envie d'accompagner le patron dans les villes de la côte où ſon commerce l'appeloit. J'avançai dans l'intérieur de l'isle qui eſt fort peuplée, & j'arrivai en trois mois à la belle ville de Soucad, qui reçoit ſon nom d'une groſſe rivière qui la traverſe.

Je remarquai dès les premiers jours, que la broderie qui ornoit les habillemens des dames étoit extrêmement groſſière, & je me perſuadai que plus adroite à cet ingénieux travail que les ouvrières de Bornéo, je trouverois une reſſource aſſurée dans mon induſtrie. Le ſuccès paſſa de bien loin mes eſpérances, d'abord que mon habileté fut connue. Je louai une petite maiſon, & je me fis en peu de temps un établiſſement fort honnête. Je n'eus pas de peine à apprendre la langue, parce qu'on parle à Soucard à-peu-près la même langue qu'à Gilolo. Je vécus tran-

quillement de mon travail pendant six ou sept mois, & je recouvrai peu-à-peu la beauté dont on m'avoit quelquefois flattée, & que la misère & les fatigues avoient presque entièrement effacée. Ce changement m'exposa à l'attention de plusieurs personnes, & entr'autres, de trois jeunes hommes des plus distingués de la ville, qui ayant complotté ensemble d'éprouver si je serois cruelle, convinrent que l'un d'entr'eux, qui passoit pour séducteur fort adroit, feroit la première tentative. Il vint chez moi dès le soir même, & commença la conversation par un dessein de broderie qu'il me proposa pour une ceinture. Il fit ensuite parler sa passion; nulle beauté de facile conquête n'entendit jamais tout à la fois tant de protestations d'amitié & de services. A l'heure du souper il me pressa de lui permettre de me régaler, & j'y consentis après qu'il eut surmonté quelques légères répugnances que je laissai paroître. Le repas fut propre & de bon goût. Les petites chansons ne furent point oubliées; mon amant ne fit pas difficulté d'exprimer dans deux ou trois airs libres tout ce qu'il attendoit de ma complaisance. Il y avoit dans ma chambre une fenêtre ouverte qui commençoit à devenir incommode : il voulut

la

la fermer ; mais tandis qu'il la pouſſoit, je prononçai les paroles efficaces que j'avois appriſes du roi Léopard, & je le fixai à cette unique occupation. Pour moi, je me couchai à mon ordinaire, ſans me mettre en peine de rien. Le pauvre enchanté paſſa toute la nuit à faire ce qu'il faiſoit. Le lendemain au matin je le délivrai & je le congédiai avec un bon avertiſſement d'être plus ſage à l'avenir.

Ses camarades, qui dès la pointe du jour l'attendoient avec impatience dans une rue voiſine, ne l'eurent pas plutôt vu ſortir, qu'ils accoururent à lui. Il leur fit habilement accroire qu'il avoit été parfaitement bien reçu, & leur décrivit ſa bonne fortune avec des couleurs qui les mirent tout en feu. Le ſort décida lequel des deux jouiroit du bonheur annoncé, & le jour ſembla long à celui ſur qui le ſort tomba. La nuit fut pourtant beaucoup plus ennuyeuſe encore pour lui, car je le contraignis de dévider du fil de Sagon (1), pendant autant de temps

(1) Le ſagon eſt un arbre fort commun dans l'isle de Gilolo & dans celle de Bornéo.

De l'écorce de cet arbre les inſulaires tirent une eſpèce de ſoie dont ils font tout ce qu'on fait ailleurs

que l'autre en avoit mis à fermer la fenêtre. Le troisième, aussi dupe que ses confrères, fut pris à son tour, & par mon ordre il se peigna toute la nuit. Ils n'eurent pas la force de se cacher long-temps leurs aventures. Egalement outrés, ils changèrent leur tendresse naissante en une haîne consommée, &, d'un commun accord, ils allèrent me déférer aux juges comme la plus détestable magicienne qui fût au monde. On m'enleva de ma maison, je fus empriſonnée, on travailla avec chaleur à instruire mon procès. Mes adversaires étoient puissans & très-animés; d'ailleurs je ne niai aucun des faits qu'on m'objecta. Ainsi l'affaire n'auroit pas duré quatre jours, si je n'avois fait distribuer un peu d'argent aux gens de justice, par le ministère d'une bonne amie qui avoit de la beauté. La décision fut suspendue pendant trois mois entiers, en partie par ce moyen-là, & en partie aussi parce que deux de mes juges, sensibles aux agrémens qu'ils croyoient voir en ma personne, ne négligèrent rien pour me sauver, se persuadant que je ne serois pas ingrate après un service si signalé.

---

avec la véritable foie. Le fruit leur donne du pain & du vin.

A la fin néanmoins mes perſécuteurs l'emportèrent, & je fus condamnée à être brûlée toute vive.

Cette cruelle ſentence m'ayant été prononcée, on me conduiſit au bucher qui avoit été dreſſé dans le milieu de la plus belle place de Soucad. Lorſque j'y fus arrivée, on ne manqua pas de me dire tout ce qu'on dit en ce pays-là à ceux que l'on tue en cérémonie, & on m'attacha au poteau avec une groſſe chaîne. Le peuple m'accabloit de malédictions, comme une enchantereſſe ennemie du genre humain, & il m'accuſoit de tous les maux arrivés naturellement ou par haſard à ceux à qui j'avois vendu de mes ouvrages. Il étoit ravi de voir que le bourreau, la torche ardente en main, s'avançoit vers le bucher. Mais cette populace ignorante fut fort ſurpriſe, un moment après, de voir ce même bourreau immobile & comme extaſié, ne faire autre choſe que bien tenir ſon funeſte flambeau. C'étoit l'effet des paroles que je venois de prononcer ſecrètement contre lui. Tout le monde demeura en ſuſpens à cette nouveauté, puis les eſprits changeant tout à coup de diſpoſition, perſonne ne put s'empêcher de rire en conſidé-

rant la figure vraiment ridicule que faiſoit l'exécuteur.

Les trois jeunes hommes qui étoient préſens, & qui avoient un grand nombre de partiſans dans l'aſſemblée, entrèrent en une fureur étrange à la vue d'un événement qui leur remettoit en mémoire ce qui leur étoit arrivé à eux-mêmes. Ils crièrent que cette preuve étoit publique, qu'il falloit ſe hâter de réduire en cendres une femme qui, même ſur le point de mourir, avoit d'exécrables liaiſons avec les eſprits noirs. La canaille, animée par ces paroles, courut aux maiſons voiſines prendre des tiſons allumés. Je me préparois à arrêter encore ces furies, lorſqu'un bruit mêlé d'acclamations retentit dans la rue principale qui aboutiſſoit à la place. C'étoit le roi de Soucad qui excitoit cette agréable alarme. Après une longue abſence, il avoit voulu ſurprendre ſon peuple par une arrivée ſoudaine. Comme il étoit fort aimé, toute l'aſſiſtance alla au-devant de lui, & abandonna le bucher, le bourreau, la patiente & les gens de juſtice.

Ce prince, qui étoit deſcendu de ſon char & qui marchoit lentement à cheval, afin de paroître plus populaire, s'étant avancé juſque dans la place, y vit un

ſpectacle qu'il crut incompatible avec la joie publique que cauſoit ſon heureux retour. Il piqua donc vers le bucher, & portant lui-même la grâce qu'il étoit maître d'accorder, il me fit détacher. Je courus auſſitôt embraſſer les genoux de mon libérateur qui me regardoit très-attentivement. Au peu de paroles que je lui dis confuſément, il acheva de me reconnoître. Il deſcendit de cheval & m'embraſſa avec une joie qui égaloit l'admiration de tous les aſſiſtans. Je n'avois pas encore oſé lever les yeux; mais ayant enfin enviſagé celui de qui je recevois des faveurs ſi ſurprenantes, je reconnus le roi Léopard, dont l'image étoit reſtée profondément gravée dans mon eſprit. Il eſt impoſſible d'exprimer ni les ſentimens de mon cœur, ni ce que je penſai, ni ce que je voulus dire. Je ne pouvois former aucun diſcours ſuivi; ma reconnoiſſance & ma joie ſe déroboient l'une à l'autre toutes les paroles qui ſe préſentoient. Le roi me fit monter ſur ſon char, & ſans y monter lui-même, il me conduiſit en triomphe dans ſon palais. Quelques jours après il m'épouſa ſolemnellement, & me déclara toute puiſſante dans ſes états. La première grâce que je lui demandai fut celle de mes accuſa-

teurs. Les juges qui s'étoient laiſſé corrompre par mon argent, furent les premiers dont je fis faire juſtice. A l'égard des juges que ma beauté avoit touchés, ils furent auſſi châtiés, mais avec indulgence.

Les malheurs qui juſqu'alors étoient arrivés au roi, & celui qui termina ſa vie, ſont ſi affligeans, que je voudrois pouvoir me diſpenſer d'en parler. Sa naiſſance l'avoit fait monter ſur le trône, ſon mérite l'y avoit maintenu, avec l'applaudiſſement de tous les peuples. L'ambition, l'envie, la perfidie d'un frère l'en priva d'abord pendant deux ans, puis l'en précipita par une fin tragique. Ce monſtre, étroitement lié avec un magicien, fit enchanter l'aimable prince dans Gilolo, & enſuite dans Bornéo même. Son deſſein étoit que l'enchantement n'eût jamais de fin; mais un ſage favorable au roi, s'oppoſa, dès le commencement, à cette entrepriſe criminelle, & ne pouvant l'empêcher tout-à-fait, parce que le magicien étoit plus ſavant que lui, il fit du moins enſorte que l'enchantement ne fût que conditionnel. Il en pénétra même les conditions, malgré les meſures que le magicien avoit priſes pour les cacher, & il en informa l'infortuné roi de Soucad. Mon hiſtoire les a fait connoître; l'accom-

pliſſement en étoit preſque impoſſible. Etoit-il aiſé de rencontrer une fille de roi qui ſe livrât pour le ſalut de ſon père ? qui pendant une année entière, paſsât les jours dans le ſilence avec des fantômes de ſon ſexe, & les nuits auprès d'un animal douteux, ſans ſe permettre la moindre curioſité, ni la moindre vengeance ? Non certainement. Auſſi ces conditions n'euſſent-elles jamais été remplies. Le ſage en fut ſi perſuadé, après ma faute, qu'il ſongea dès-lors à détruire l'enchantement par une force ſupérieure. Il s'aſſocia pluſieurs autres ſages, & tous enſemble ils obtinrent des puiſſances de la péninſule inacceſſible, l'épée Tirgateſch, dont la lueur diſſipa l'enchantement de Bornéo, & remit le roi en liberté. Il revint à Soucad préciſément dans le temps que j'avois perdu la mienne, & que, ſelon toutes les apparences, j'allois encore perdre la vie : je croirois bien que le ſage Afis, (c'étoit le nom de l'ami du roi de Soucad) avoit ménagé tout cela.

Ah ! ſi, cinq ans après, le frère barbare de mon époux n'avoit employé contre nous que les armes de la magie, peut-être euſſions-nous été garantis du plus funeſte des malheurs, par la même protection. Mais ce cruel ambitieux ayant formé ſourdement dans

Soucad un parti composé de gens perdus de débauches, & prêts à commettre les plus grands crimes, s'empara une nuit du palais, y mit le feu, égorgea sans distinction gardes, officiers, tout ce qu'il rencontra. Le roi même fut surpris & percé dans son lit. Un sort pareil m'étoit réservé, l'assassin & sa troupe sanguinaire étoient déjà à l'entrée de mon appartement, j'allois être immolée, si cette esclave ne fût venue, par une porte secrète, me tirer du profond sommeil où j'étois ensevelie. Sauvons-nous, madame, me dit-elle, en me jetant mes habits ; ce palais est inondé de sang, & les flammes le réduisent en cendres; fuyons le fer, dérobons-nous au feu. En me faisant cette effroyable exhortation, elle fouilloit par-tout, & se saisissoit à la hâte de mes bijoux & de quelques-unes de mes hardes. Je n'eus pas le temps de m'habiller : je m'enfuis à moitié nue par une issue qui donnoit sur la rivière. Le fidèle Amet, mari de cette femme, nous y attendoit dans un petit bateau où nous entrâmes avec précipitation, & que nous abandonnâmes aux ondes rapides du Soucad. Ils me racontèrent ce qu'ils savoient de la catastrophe ; je vis moi-même l'horrible embrasement du palais, & j'entendis de toutes parts,

des cris & des hurlemens qui me percèrent le cœur.

Après avoir long-temps pleuré avec les deux affectionnés gardiens de ma vie, je souffris qu'ils me consolassent. Je louai leur présence d'esprit, & je leur rendis grâces de leur zèle. Le cours du Soucad est si impétueux, qu'il ne nous fallut que sept jours pour arriver à Bend-Armassin. Je n'y demeurai qu'autant qu'il fut nécessaire pour nous travestir; & comme toutes les parties du monde m'étoient également indifférentes, nous nous jetâmes dans le vaisseau qui fut le premier prêt à mettre à la voile. Il étoit fretté pour le Barostan, sur le bruit du mariage de la reine Zulikhah, qui s'étoit répandu dans toutes les Indes. Pendant le voyage, la mort nous enleva Amet. Quand le cri obligeant que vous fîtes faire, seigneur Abdalla, invita tous les voyageurs désintéressés à se présenter à vous, il y avoit environ trois semaines que j'étois dans l'isle de Sumatra.

Nous fûmes tous extrêmement sensibles aux malheurs de la belle & courageuse Zeineb. Il faut avouer, lui dis-je, que le anciens adorateurs des idoles avoient quelque raison d'offrir des vœux à la fortune, & de

ſe figurer qu'elle faiſoit ſans ceſſe tourner une roue, qui tantôt élevoit & tantôt abaiſſoit les hommes. A quelles viciſſitudes nous ſommes ſujets! Mais je n'ai point encore entendu d'hiſtoire particulière où il y eût de ſi biſarres révolutions que dans la vôtre. La roue fatale n'eſt pas encore arrêtée, madame, vous ne demeurerez pas dans l'état mitoyen. J'oſe ajouter à cette prédiction, que vous avez plus à eſpérer qu'à craindre. Votre ſituation eſt celle d'un convaleſcent: n'allez pas, continuai-je en badinant, prononcer contre vous-même les paroles qui contraignent ſi efficacément à reſter comme on eſt. Zeineb ſourit: je ne ſais, dit-elle, ce qui m'eſt réſervé. Si je pouvois fixer mon ſort, il ne changeroit plus; votre généroſité le rend fort doux. Ah! charmante princeſſe, repris-je, vous méritez la félicité la plus parfaite, puiſque vous ſavez aimer la médiocrité. Si le roi Batoche vit encore, il déplore votre perte, & morte ou vive, il vous préfère dans ſon cœur à ſes autres filles. Et pourquoi auroit-il ceſſé de vivre? Il a obéi, c'étoit tout ce qu'on exigeoit de lui. Informons-nous de l'état des choſes, dès que nous le pourrons; il n'y eut jamais de curioſité plus louable. La reconnoiſſante

princeſſe écouta avec joie ma propoſition.

Dans ce temps-là le pilote entra dans ma chambre. C'étoit un homme qui avoit beaucoup plus d'eſprit & de connoiſſances que n'en ont communément les gens de ſa ſorte. Il ne ſe tenoit guères au gouvernail, que lorſqu'il y avoit quelque péril à craindre; & il paſſoit preſque tous les jours pluſieurs heures avec nous. Je lui racontai en peu de mots les cauſes des transformations qu'il voyoit; & lui communiquant la réſolution que j'avois priſe en faveur de Zeineb, je lui commandai de régler là-deſſus notre navigation. Voici, dit le pilote, la plus ſurprenante des métamorphoſes, après la mienne. A l'égard des nouvelles que vous déſirez ſavoir, nous ſommes à portée d'en apprendre. Auſſitôt que nous nous verrons à la hauteur de Gilolo, nous nous approcherons de cette isle, & nous la côtoyerons juſqu'au port de Coheb où nous pourrons mouiller. C'eſt un des ports de mon père, dit Zeineb; il n'eſt qu'à trois journées de Sagonafaé, capitale du royaume. Nos doutes y ſeront donc éclaircis, repris-je, & nous y prendrons le parti qui conviendra. Puis adreſſant la parole au pilote: Almoraddin, lui dis-je, m'a déjà raconté confuſément les aventures de ta jeu-

neſſe, ſi tu nous en faiſois un récit bien circonſtancié, je te ſerois obligé, & la compagnie t'en ſauroit gré. Seigneur, répondit le pilote, je vous obéirai ſans répugnance.

Hiſtoire du Pilote & de Meſrem.

CINQ ou ſix ans avant le funeſte voyage où mon père fut ſi cruellement mis à mort par le génie Feridoun, je devins amoureux de Meſrem qui paſſoit pour la plus accomplie des filles du lieu de notre naiſſance, petit village ſitué près de Patan ſur le bord de la mer. Comme nos conditions étoient à-peu-près égales, & que je n'avois que des vues légitimes, je ne cachai point ma paſſion. Meſrem en reçut les premiers témoignages avec une indifférence apparente; je me trouvai plus heureux dans la ſuite; & enfin ſes déſirs s'accordant parfaitement avec les miens, nous convînmes que je la ferois demander en mariage. Je priai mon père & ma mère d'agréer mon choix, & de me donner pour épouſe la belle Meſrem.

Je fus écouté avec bonté. Il y a déjà long-temps, me dit mon père, que nous nous ſommes apperçus, votre mère & moi, de l'in-

clination que vous aviez pour cette fille. Nous l'autoriserons, comme vous le désirez, dès que vous serez de retour d'un voyage qu'il faut que vous fassiez à Cambaye. Cette courte absence hâtera votre satisfaction, bien loin de la retarder; car vous n'irez à Cambaye que pour y prendre de quoi vous établir avec honneur. Nous y avons un parent nommé Schamsac, qui a entre ses mains trois mille roupies qui m'appartiennent, & dont je vous fais présent. Il vous sera d'ailleurs très-avantageux d'être connu d'un homme comme Schamsac. Je remerciai mon père, qui me donna les papiers nécessaires & une lettre. Je demandai à ma maîtresse la permission de partir. Elle ne me l'accorda qu'avec une peine incroyable. Blâmant généreusement le motif de mon voyage, elle versa tant de larmes, que je serois sans doute resté, si j'avois pu me dispenser d'exécuter les ordres de ceux à qui je devois la vie.

Arrivé à Cambaye, il me fut aisé de trouver notre parent. C'étoit un homme veuf, qui paroissoit assez à son aise, & qui occupoit, avec une fille unique, une maison commode, où il vivoit des épargnes qu'il avoit faites en sa jeunesse. Dès qu'il eût lu la lettre de mon père, il reconnut notre parenté,

il avoua le dépôt, il ordonna à ses domestiques de m'honorer, & chargea en particulier sa fille d'avoir soin que rien ne me manquât. La jeune Célime (c'est ainsi qu'elle s'appeloit) n'étoit pas dépourvue d'agrémens. Elle m'auroit même semblé belle, & je l'eusse apparemment aimée, si j'avois été maître de mon cœur. Le sien, encore libre, lui échappa d'abord qu'elle me vit. Elle m'aima, & sa passion s'accrut tellement en peu de jours, qu'elle éclatoit dans toutes ses actions. D'un autre côté son père, qui n'étoit pas si riche qu'on pensoit, & qui auroit bien voulu ne pas se désaisir des trois mille roupies, se mit dans l'esprit que je me tiendrois fort heureux de devenir son gendre. Ils m'attaquèrent l'un & l'autre, en me comblant de louanges, & en me faisant, comme par hasard, de petites offres indirectes. Je leur rendis des honnêtetés générales, & j'affectai un grand défaut de pénétration.

Célime ne crut pas devoir se gêner longtemps. Un soir je trouvai sous mon oreiller un billet de sa main, où elle m'apprenoit, en termes peu ménagés, ce que la pudeur ne lui avoit pas permis de me dire de bouche. Je fus assez adroit pour recacheter le billet, sans y laisser aucune marque que je

l'eusse ouvert. On le remit inutilement au même endroit quatre jours de suite. Une autre tentative, qu'on fit immédiatement après celle-là, fut plus forte, & n'eut pourtant pas plus de succès, parce que les empressemens trop vifs de Célime m'avoient inspiré une véritable aversion pour elle. Charmé de n'avoir pas revu l'odieux billet en me couchant, j'allois m'endormir, mais ma porte s'ouvrit tout-à-coup, & j'entendis marcher dans les ténèbres autour de mon lit. Je haussai la tête, je demandai qui troubloit mon repos. Au lieu de répondre on se jeta à mon cou & l'on soupira. Je me levai tout effrayé. Que je suis malheureuse, dit-elle; le jour je vous glace, la nuit je vous épouvante. Ah! vous ne savez que trop que je vous aime éperduement. Qui vous empêche de répondre à ma tendresse?

Quelle fureur vous transporte, belle Célime, lui répondis-je? pourquoi fermez-vous les yeux à ce qu'exige de nous un devoir indispensable? L'intérêt même de votre amour en devoit suspendre la violence & vous empêcher de m'en donner des preuves, qui certainement sont trop fortes. Quelqu'extraordinaire néanmoins que soit cette démarche, votre intention vous justifie auprès

de moi; vous me regardez déjà comme un époux. Mais je vous conjure de faire réflexion que si le ciel a résolu de nous unir, il nous défend sévérement de prévenir ses ordres. Je joignis à ces remontrances des protestations réitérées de reconnoissance & de discrétion. Célime se retira mécontente de moi, & beaucoup plus mécontente d'elle-même. Elle feignit les jours suivans une maladie, & demeura enfermée avec une vieille esclave qui avoit été sa nourrice, & en qui elle avoit une entière confiance. Dans cet intervalle je représentai à Schamsac qu'il étoit temps que je reprisse le chemin de ma patrie; ce qui l'obligea de me déclarer plus ouvertement ses vues.

Si je ne me trompe, dit-il, Cambaye vaut mieux que le lieu de votre naissance. J'en conviens aisément. Ma maison, continua-t-il, est aussi plus agréable que celle de votre père. Assurément, répondis-je. Et ma fille, ajouta-t-il, ne mérite-t-elle pas, à votre avis, d'être préférée aux filles de votre village? Cette troisième question me rendit muet, je changeai de couleur. Schamsac, qui interprétoit mon trouble suivant ses désirs, me demanda en riant quel étoit le choix de l'homme sage? L'homme sage, répartis-je,

prend toujours le meilleur & laisse le moins bon. Eh bien ! notre cher parent, reprit-il, restez donc à Cambaye, demeurez dans ma maison & épousez ma fille ; je vous donne avec elle tout mon bien. Il y auroit eu de l'ingratitude à contrister Schamsac par un refus. Mon père & ma mère, lui dis-je, vont être enchantés du parti avantageux que vous daignez me proposer. Trouvez bon que je parte dès demain, pour leur annoncer une si charmante nouvelle. Ils m'accorderont leur consentement avec un plaisir extrême ; & je reviendrai ici, seigneur Schamsac, avec une pareille précipitation. Vous parlez en enfant bien né, répliqua-t-il, & vous confirmez merveilleusement la bonne opinion que j'avois de vous. Allez, mon fils, rendre un si juste devoir à vos parens, & faites enforte que nous vous revoyions incessamment.

Le soir, m'étant retiré de bonne heure dans ma chambre, je me préparai joyeusement au départ, quoique je ne dusse pas emporter avec moi l'argent que j'étois venu chercher. Je me couchai ; mais quand je fus endormi, on me réveilla, en me tirant par la main. J'ouvris les yeux, & à la sombre lueur d'une lampe posée sur la table, auprès

d'une caſſette que je ne connoiſſois point, je vis la vieille nourrice aſſiſe au pied de mon lit. Que faites-vous là, lui dis-je, que ne me laiſſez-vous dormir ? Tu dors, inhumain, répondit-elle, tandis que ma bien aimée Célime veille, ſouffre, ſe conſume. Tu la mépriſes, & ton mépris la met au tombeau. Eſpère-tu donc commettre impunément un tel crime ? Ecoute-moi, prends ta dernière réſolution; ou tu rendras tout-à-l'heure juſtice aux charmes de Célime, ou les miens te feront porter la peine de ta cruauté. Choiſis. Paroiſſez, ma fille, ajouta-t-elle, en élevant un peu ſa voix.

Célime entra & me cauſa une grande ſurpriſe par ſon imprudence, car elle étoit preſque nue. La vieille la conſidéra quelque temps avec beaucoup de complaiſance & lui dit, à tant d'appas je reconnois l'excellence de mon lait. Mais toi, pourſuivit-elle, en me regardant, de quel lait as-tu été nourri, monſtre ſauvage ? Tu as ſans doute ſucé quelque bête féroce: inſenſible comme elles aux beautés humaines, il faudroit te préſenter quelque tigreſſe ou quelque louve, pour t'inſpirer de l'amour. Ma mère, interrompit l'effrontée Célime, les paroles ſont ici ſuperflues, vainquons cet aimable ennemi, ou

qu'il achève de mériter toute votre colère. En disant cela, elle accourut à moi & voulut m'embrasser. Ah! c'en est trop, m'écriai-je, en la repoussant rudement. Ah! Mesrem, adorable Mesrem, à qui j'ai donné ma foi, que ta vertu me ravit, quand je te compare avec cette infame! Je vous ferai bientôt repentir l'une & l'autre de votre insolence, continuai-je en me levant. Vengeons-nous, vengeons-nous, dirent en même-temps les deux furies. La vieille avança vers moi la main gauche, & prononça des mots qui eurent la force de m'engourdir, & de me faire retomber sur mon lit.

Je voyois, j'entendois, j'étois dans mon état ordinaire, excepté que je ne pouvois ni parler, ni remuer aucun de mes membres. Célime & sa nourrice m'ôtèrent tout ce que j'avois sur moi. Le voilà nud & immobile, dit la magicienne, qu'allons-nous faire de lui? quelle sera notre vengeance? Ma chère mère, repartit Célime, les inclinations de ce barbare sont basses, Mesrem qu'il a nommée, est apparemment quelque villageoise; qu'il rampe donc, faites-en un horrible lézard. Aussitôt la nourrice tira de la cassette une fiole, un poinçon & un long papier où étoit représenté un lézard de la grande

eſpèce. Dans la fiole il y avoit de l'huile dont elle me frotta les tempes, le bout du nez, le nombril & les genoux. Elle me piqua avec le poinçon, aux-mêmes endroits, en prononçant des conjurations ſecrettes, puis elle étendit ſur moi le papier magique ſur lequel étoit peint le lézard. La colère & la frayeur me ſaiſiſſoient tour-à-tour; je ſuois à groſſes gouttes. Célime contemploit mes ſouffrances avec une joie qui approchoit de l'enthouſiaſme. La magicienne lut je ne ſais quoi dans un livre, & fit mille hideuſes grimaces. A la fin, elle remit la fiole, le poinçon, le papier, le livre dans la caſſette qu'elle donna à Célime, & m'ayant bien recouvert, elle prit la lampe & me tint ce diſcours que je n'ai pas encore oublié : *Que le feu te manifeſte, froid animal, griffes, queue, ventre à terre, verdure ſur le dos, tête alerte, juſqu'à ce que tu boives le ſang de l'indigne rivale de ma fille.* Elles ne furent pas plutôt ſorties de ma chambre, que je m'endormis.

Dès la pointe du jour je quittai cette déteſtable maiſon, & j'allai au port, où je me mis dans une barque chargée pour Moha. Les autres paſſagers remarquant que j'étois pâle, défait & fort mélancolique, me de-

mandèrent si j'avois été malade ? Je leur dis que je l'étois encore, mais que j'espérois que le changement d'air dissiperoit mon mal. Etant arrivé à Moha, je pris à pied le chemin de Patan. Environ à une lieue de mon village, je me sentis tout pénétré, tout transi de froid. Une fumée que j'apperçus sortir de quelques brouissailles, me consola un peu. Je tournai mes pas vers ce côté-là, & je trouvai un reste de feu que des bergers, selon toutes les apparences, avoient allumé pendant la nuit. Je rétablis le feu, je me chauffai ; mais hélas ! que ce plaisir me coûta cher ! Dans l'instant même mes habits me quittèrent, je tombai sur les mains, toute ma substance se fondit & parut s'anéantir ; mes jambes & mes bras, réduits presqu'à rien, ne soutinrent plus que la tête & le corps d'un lézard couvert d'écailles vertes & luisantes ; & m'étant retourné, je vis avec horreur une queue qui venoit de sortir de l'extrémité de mon échine. Je voulus invoquer le prophète & son gendre Ali, mais je ne pus former le moindre son.

Continuation des Aventures d'Abdalla.

LE vent qui jusqu'alors avoit été au couchant & au midi, devint tout à-fait méridional & si impétueux, que le pilote fut contraint d'interrompre son histoire pour courir au gouvernail. Nous essuyâmes une longue & périlleuse tempête. Le ciel & la mer sembloient également irrités. Notre vaisseau écarté avec violence des côtes de Célèbes & de Gilolo, fut cent fois sur le point de se briser parmi les petites isles & les rochers dont la mer est toute parsemée du côté de Mindano. Nous fûmes trois jours & trois nuits dans des craintes plus affreuses que la mort même. Au sortir de ce labyrinthe d'isles, le même vent nous emporta au nord dans le grand Océan. Mais après une navigation forcée de douze heures, le vent d'occident reprit le dessus, & nous cinglâmes vers l'orient, résolus de profiter du premier abri qui se présenteroit.

Nous le trouvâmes derrière un écueil fort élevé qui servoit comme de défense à une isle fertile & habitée. Il y avoit sur le rivage un grand nombre d'hommes & de femmes

fort occupés. Nous mîmes pied à terre, ſans aucun empêchement de leur part. Ils tranſportoient & rangeoient des cuves, & ils remuoient de longues pièces de toile très-déliée, auxquelles étoient attachées d'eſpace en eſpace de groſſes éponges. Je diſtinguai parmi eux quelques Muſulmans étrangers, & j'en abordai un à qui je demandai où nous étions. « Ce n'eſt donc pas de deſſein prémédité que vous êtes venu ici, me répondit-il ? Je vous prenois pour un marchand d'ambre gris. On en pêche d'excellent dans cette isle : les taureaux marins qui le produiſent viennent à grandes troupes, deux fois l'année, ſe purger le long de la plage, en mangeant certaines herbes médicinales qui y croiſſent au fond de la mer. Ce qui eſt pour eux une humeur nuiſible, eſt pour les hommes une marchandiſe très-rare & très-recherchée. A meſure que les taureaux marins ſe déchargent, leurs précieuſes ſuperfluités s'élèvent au-deſſus de l'eau, & les toiles que vous voyez ſervent à les recueillir. Puiſque votre bonne fortune vous a conduit ici, ne négligez pas d'en faire amaſſer ».

Pendant que je m'entretenois avec ce Muſulman, Zeineb, qui entendoit le langage du pays, interrogeoit les inſulaires, leſquels

lui offrirent de travailler pour nous. Deux pêcheurs, que nous retînmes, nous montrèrent leur quartier assez près du lieu où nous avions jeté l'ancre. Toute la côte est partagée entre les habitans, & il n'est permis à personne de s'étendre au-delà de ses limites. Chaque couple de pêcheurs a les siennes marquées par les magistrats de l'isle.

Péche de l'Ambre gris dans l'isle des Chiavambars.

NOUS passâmes agréablement la nuit sous des pavillons que j'avois fait tendre ; & le matin, nos insulaires nous ayant avertis que le moment de notre pêche étoit arrivé, nous nous transportâmes au bord de la mer. L'eau, jusqu'à une certaine distance, étoit couverte d'une espèce de fange blanchâtre. Notre pièce de toile étoit en rouleau, les deux bouts en dehors. Les pêcheurs en prirent chacun un bout d'une main, & soutenant de l'autre le rouleau, ils entrèrent ensemble dans la mer à pas égaux. Nous les perdîmes presque de vue en moins d'un demi-quart d'heure, parce que l'eau les cachoit de plus en plus, à mesure qu'ils s'éloignoient de la rive.

rive. Quand ils en eurent jusqu'aux lèvres, ils se tournèrent le dos, & s'écartant l'un de l'autre en ligne droite, ils occupèrent toute la largeur de leur quartier, qui étoit pareille à la longueur de leur toile. Ils reprirent ensuite peu-à-peu le chemin par où ils étoient entrés. La toile flottante nettoyoit la superficie de l'eau, & se chargeoit de l'ambre liquide qui y étoit répandu. Ils se rejoignirent auprès de nous, & tandis qu'ils se reposèrent, leurs femmes tirèrent la toile, & la mirent dans une cuve qu'elles avoient eu soin de préparer. Il y en avoit six autres, rangées auprès de celle-là, & elles étoient toutes à demi-pleines d'eau de la mer. Les femmes lavèrent successivement la toile & les éponges dans les sept cuves, puis elles enlevèrent, avec de grandes coquilles, l'ambre qui étoit demeuré sur la surface de l'eau, & le vuidèrent dans un beau vase de terre cuite. Elles le versèrent, après cela, dans plusieurs petites fosses qu'elles avoient creusées dans le sable, & prenant des éventails, elles s'appliquèrent à empêcher les fourmis, les autres insectes, & sur-tout les mouches à miel, d'en approcher. On auroit peine à croire avec quelle fureur ces petits animaux cherchent l'ambre encore liquide.

Il se durcit au soleil en moins de six heures. Il y a de gros gains à faire dans l'isle des Chiavambars (1); car notre pêche nous donna environ seize livres d'ambre, qui ne nous revinrent pas à vingt roupies d'argent. J'ai cru devoir entrer dans tout le détail qu'on vient de lire, parce qu'on ignore encore dans le monde ce que c'est que l'ambre gris, & que les marchands ont jusqu'à présent affecté de ne pas connoître l'isle des Chiavambars.

Suite des Aventures d'Abdalla.

LES vents contraires nous y retinrent près d'un mois, pendant lequel nous ne jouîmes que très-peu de l'Iman chrétien. Quoiqu'il n'entendît pas la langue des insulaires, & que toutes les langues qu'il savoit leur fussent aussi inconnues, il étoit presque toujours parmi eux, & quand il revenoit, il s'entretenoit volontiers avec Zeineb. Je lui en fis un jour la guerre & je lui dis: Iman, la princesse est fort belle, elle est à marier: auriez-vous quelque dessein sur elle, & ne

(1) Taureaux marins qui produisent l'ambre.

travailleriez-vous point à lui donner cette isle pour douaire ? L'Iman ne put s'empêcher de rire. « La princeſſe, me dit-il, eſt digne de vos éloges. Je médite en effet quelque choſe de grand par rapport à cette isle, & Zeineb entre dans mon projet. J'en ai viſité toutes les habitations. Le peuple qui la cultive eſt un peuple fort aimable; ſes mœurs n'ont rien de féroce. La vieilleſſe y eſt honorée, les droits de la nature y ſont gardés; on y obſerve religieuſement les loix; & chaque village obéit à celui qui a l'autorité en main, comme les enfans les plus reſpectueux obéiſſent à leur père. Ce ſeroient-là d'excellens ſujets, interrompis-je, je voudrois qu'ils vous priſſent pour leur roi à notre retour de l'isle de Borico. L'Iman branla un peu la tête. C'eſt à dieu, répondit-il, que je déſire de ſoumettre ce bon peuple. Il ne le connoît pas, ſeigneur Abdalla, il adore l'aſtre du jour. Mon zèle s'allume à la vue de cette impiété. Trouvez bon que je reſte ici, & que j'annonce à ces malheureux la doctrine céleſte qu'Iſſah nous a commandé de répandre dans toutes les nations. J'approuve ton ardeur, lui dis-je; il faut détruire le culte ſuperſtitieux des créatures, & prêcher, à l'exemple de

Mouſſah, d'Iſſah & de Mahomet, qu'il n'y a qu'un ſeul dieu. Si ce peuple vous écoute, vous lui ferez faire les deux tiers du chemin du ciel; car le ſaint prophète Iſſah a conduit les nations juſques-là. Khah-Jéhan chargera des docteurs Muſulmans de venir achever une entrepriſe ſi agréable à dieu. L'Iman repartit avec beaucoup de douceur, que je ne connoiſſois pas bien Iſſah, & que ſi nos docteurs le connoiſſoient, ils le ſuivroient au ciel. Mahomet, ajouta-t-il, aſſure lui-même qu'il l'y a vu. Devez-vous douter, après cela, qu'Iſſah n'y ait conduit ſes diſciples? Comme je ne voulois point diſputer, je lui dis: Iman, qu'eſt-ce qui vous oblige à commencer votre œuvre avant la fin de notre voyage? pourquoi nous abandonnez-vous? Il reprit, ſeigneur, vous ſavez déjà aſſez de Portugais pour n'avoir plus beſoin de maître; je vous laiſſerai des écrits qui vous perfectionneront ſans mon ſecours. Quand le ſervice de dieu ne me retiendroit pas ici, une autre raiſon m'empêcheroit de continuer le voyage commencé. Les chrétiens, ſeigneur, ne croyent point, comme vous, qu'il y a des génies. Ils regardent comme des artifices & des illuſions du démon la plupart des merveilles que

vous attribuez à ces créatures mitoyennes, & ils ſont perſuadés qu'ils ſe rendroient criminels, ſi, par une curioſité pleine de dangers, ils devenoient les ſpectateurs de ces vains prodiges. Cette différence de principes cauſe aujourd'hui notre ſéparation. Je prierai pour vous tandis que vous ſerez le jouet des eſprits réprouvés.

Il proféra ces derniers mots d'une manière qui marquoit, non-ſeulement ſa ſincérité, mais auſſi une eſpèce de compaſſion. Dans les préjugés où il étoit, je ne pus que lui ſavoir gré de cette diſpoſition, quelque ridicule qu'elle me parût. Je me ſerois même efforcé de le tirer d'erreur ſur les génies, en lui expliquant l'endroit déciſif de l'alcoran qui avoit été lu à Feridoun, ſi Zeineb ne fût ſurvenue. Elle nous rapporta que le lendemain à midi les inſulaires devoient ſe réunir pour remercier le ſoleil de l'heureuſe pêche qu'ils avoient faite. Je ſuis toute prête, ajouta-t-elle, à leur prouver que leur culte eſt extravagant. Ce diſcours m'apprit ce qui avoit fait le principal ſujet des converſations particulières qu'elle avoit eues avec l'Iman. Je la louai beaucoup, & je déclarai que j'étois trop bon Muſulman pour ne pas concourir avec elle à une action ſi glorieuſe.

En effet, le peuple s'étant assemblé au milieu d'une grande plaine, à deux traits d'arcs de mon pavillon, nous sortîmes accompagnés des gens les mieux faits de l'équipage, & bien armés, de peur d'insulte. Quatre trompettes, qui pouvoient passer pour excellentes, nous précédoient; la princesse de Gilolo marchoit entre l'Iman & moi; les Arabes & le pilote nous suivoient immédiatement. Quand nous arrivâmes, tout le peuple, courbé la face contre terre, adoroit l'astre du jour, qui donnant à plomb sur eux, les faisoit suer, tandis que dix vieillards chantoient je ne sais quelles invocations. Le son des trompettes interrompit tout-à-coup cette cérémonie sacrilège. Tout le monde se leva. Je m'avançai avec Zeineb & l'Iman presqu'au centre de l'assemblée, où étoient les dix anciens; & la princesse dit, avec une grâce incomparable: « O habitans de l'isle des Chiavambars! espérez-vous quelque bienfait du Dieu que vous adorez? Sans doute, répondit le chef des vieillards, nous espérons qu'il nous rendra tous heureux. Il l'est donc lui-même? reprit Zeineb. Très-certainement, repartit l'ancien; s'il ne possédoit la félicité, comment la communiqueroit-il? Ce n'est donc pas le

soleil qui est l'objet de vos adorations? continua la princesse. C'est le soleil lui-même, s'écrièrent tout d'une voix les dix anciens: il est la source de la lumière, il donne à la terre & à la mer leur fécondité, il produit tous les biens dont le monde jouit. Que le soleil est beau! qu'il est bienfaisant! le ciel est son palais; les autres astres disparoissent devant lui par respect; les hommes doivent aussi s'anéantir en sa présence autant qu'ils le peuvent.

Le peuple se seroit jeté à terre, & les vieillards auroient repris leur chant superstitieux, sans nos trompettes qui, par mon ordre, sonnèrent un air court, mais fort bruyant. D'abord qu'il fut fini: « Pourquoi travaille-t-on dans le monde, dit la princesse au vieillard qui lui avoit parlé? pourquoi s'y livre-t-on à tant de fatigues? Afin de parvenir au repos, répliqua l'ancien. Le repos, continua Zeineb, est donc le plus grand des biens? Cela est vrai, répondit-il. Et celui qui est privé du plus grand des biens, est-il heureux? poursuivit-elle. Non assurément, répondit l'insulaire. Le soleil n'est donc pas heureux, conclut la princesse, puisque, bien loin d'être tranquille, il est toujours en mouvement. Le chef des

vieillards demeura muet ; ſes confrères étonnés ſe regardèrent les uns les autres, la vérité annoncée ſe répandit dans la foule ; en un moment toute l'aſſemblée ſut que le ſoleil n'étoit pas heureux, & il n'y eut perſonne qui n'inférât de-là qu'il n'étoit pas Dieu. O bon peuple ! dit encore Zeineb, en hauſſant la voix, adorez avec nous celui qui commande au ſoleil de ne jamais s'arrêter, & qui, quand il lui plaît, prive cet aſtre de toute ſa lumière. En achevant ces mots, elle ſe proſterna. Nous l'imitâmes avec toute notre ſuite, & pendant que nous adorions Dieu dans le fond de nos cœurs, l'Iman crioit : *Il n'y a qu'un Dieu, le créateur du ſoleil eſt Dieu.* C'étoient les ſeules paroles qu'il ſût en langue du pays.

Les inſulaires nous laiſsèrent achever tranquillement nos dévotions, ſans ſe joindre pourtant à nous ; & nous retournâmes à nos tentes, fort ſatisfaits de nous-mêmes. Ils ne témoignèrent en aucune ſorte, dans la ſuite, que notre entrepriſe les eût choqués ; au contraire, nous nous apperçûmes qu'ils avoient pour nous encore plus d'égard qu'auparavant. L'Iman ne ſe ſentoit pas de joie ; il ne ceſſoit de remplir ſa mémoire des mots que la princeſſe lui apprenoit. Mais

il comprit bientôt qu'un petit nombre de jours ne suffisoit pas pour faire de grands progrès dans une langue ; & qu'il ne seroit guères avancé lorsque Zeineb partiroit. Cette réflexion fut cause que, contre sa première résolution, il se rembarqua avec nous. La princesse, qui ne savoit elle-même que très-médiocrement la langue qu'il vouloit étudier, l'invita de l'accompagner à Gilolo, & l'assura qu'il y trouveroit un grand nombre de personnes fort instruites.

Dès que nous eûmes remis à la voile, tout conspira à faciliter notre passage. La mer & les vents, d'accord avec nos désirs, sembloient vouloir nous récompenser des frayeurs passées. Nous reprîmes, avec un extrême plaisir, notre train ordinaire. Le Pilote, dégagé de tous soins, poursuivit sa merveilleuse histoire.

Continuation de l'Histoire du Pilote.

MALGRÉ ma métamorphose, dit-il, j'avois l'esprit fort présent & le jugement très-sain. La raison & la douleur combattirent quelque temps dans mon ame ; mais la raison l'ayant enfin emporté, je repris courage &

je me remis dans le chemin de Patan. Je marchois aussi vîte qu'un lézard puisse marcher, & néanmoins, à cause de la petitesse de mes pas, je n'avançois guères. Vers le milieu du jour, je me sentis si épuisé, que je fus obligé de faire halte. J'entrai donc dans un jardin, & je me baignai dans l'eau claire d'une fontaine que j'y trouvai. Bien rafraîchi, je me rassasiai d'ache & de cresson, puis je m'endormis, caché dans une touffe d'herbes fort hautes. Le jour étoit sur son déclin lorsque je me réveillai. Je vis une jeune personne, habillée avec beaucoup de propreté & d'élégance, négligemment couchée au bord de la fontaine, où elle sommeilloit en prenant le frais. Elle étoit à-peu-près de l'âge de Mesrem. Les traits de Mesrem étoient plus réguliers que les siens; mais elle avoit le teint plus délicat, l'air plus mignon & la taille plus fine que Mesrem. Toutes compensations faites, je ne savois à laquelle des deux adjuger le prix des agrémens; & j'attendois, pour décider, que la belle ouvrît les yeux.

Comme je la contemplois, j'entendis entre les joncs un petit sifflement, & je vis tout-à-coup une grosse couleuvre qui, la tête haute, s'avançoit rapidement vers elle pour

la mordre. Son danger, en m'allarmant, m'anima, je grimpai sur son beau front, & l'ayant éveillée, je me lançai avec fureur contre la couleuvre qui commençoit déjà à s'entortiller autour de son bras. Elle cria de toutes ses forces, à Zaïde! à Zaïde! Zaïde est morte. A sa voix deux femmes & un eunuque accoururent. Si je ne meurs pas de ce qui vient de m'arriver, leur dit-elle, je dois la vie à ce beau lézard : mettez en pièces la bête vénimeuse qui est aux prises avec lui. L'eunuque & les femmes empoignèrent avec précipitation de gros bambous qui soutenoient une palissade, & donnèrent tant de coups à la couleuvre, qu'ils la tuèrent. Ils ne purent, à la vérité, si bien prendre leurs mesures, que je n'en reçusse aussi quelques-uns; mais je me trouvai trop heureux d'être défait à si bon marché d'un si dangereux ennemi. Zaïde, qui me regardoit avec une reconnoissance mêlée d'admiration, fut bien plus surprise encore, lorsqu'au lieu de m'enfuir, comme auroit fait tout autre lézard, j'allai droit à elle, en remuant la tête & la queue en signe de joie. En vérité, dit-elle en riant, voilà un joli petit animal, il m'aime. En même temps elle se baissa & me toucha d'abord avec une

fleur, puis avec la main : enfin devenue tout-à-fait hardie, elle me mit sur son bras, & elle m'emporta en me caressant. Je me conciliai si bien son amitié, en très-peu de jours, qu'elle ne pouvoit être un moment sans moi. Elle me dressa dans sa chambre un petit lit très-propre, où je passois la nuit. Le jour elle me portoit partout. Quand elle vouloit briller extraordinairement, je devenois une de ses parures, & je me tenois tranquillement, plusieurs heures de suite, entre deux boucles de cheveux, sur le haut de sa tête. A table, je partageois avec elle tout ce qu'on lui servoit de plus friand. Je faisois tant de gentillesses, que j'étois le divertissement de toute la maison. Jamais lézard ne fut si à son aise; & sans le souvenir de Mesrem & de ce que lui devoit coûter mon rétablissement, mon bonheur eût été parfait. Mais dans ce monde, les félicités ne sont pas de longue durée.

Toute la famille étant un jour assise dans le jardin, à l'ombre d'un grand oranger, il survint deux hommes de connoissance à qui on fit beaucoup d'accueil. L'un étoit encore fort jeune, il avoit l'air guerrier, & autant que j'en pus juger, Zaïde ne lui étoit pas indifférente. L'autre étoit un Mullah, que

cette qualité, ſon âge avancé, & une grande ſévérité de viſage rendoient fort reſpectable. D'abord qu'ils ſe furent placés, je crus qu'il étoit de mon honneur de donner quelque nouvelle preuve de mon induſtrie. Je m'échappai des mains de ma maîtreſſe, je montai ſur l'arbre, je fis tomber ſur la compagnie une grande quantité de fleurs, & ayant coupé avec mes dents une petite branche qui portoit la plus belle de toutes les oranges, je deſcendis chargé de ce bouquet, & au grand étonnement des deux étrangers, je le plaçai dans le ſein de Zaïde.

Si c'étoit là un ſerpent, dit le jeune homme, j'aſſurerois hardiment que c'eſt une fée ou un ſage; cet animal a trop d'intelligence pour un lézard ordinaire. Comment, dit la mère de Zaïde, eſt-ce que les fées ſont des ſerpens? Non, reprit-il, mais elles en prennent ſouvent la forme; & je ne vous citerai point d'autre témoin de cette vérité que moi-même.

Aventure du jeune Guerrier.

IL y a environ trois ans, qu'allant avec un Manſebdar de mes amis, d'Agra à Delhi, où étoit la cour, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'un grand bois, pour laiſſer paſſer la chaleur du jour. En nous entretenant de ce qui ſe préſentoit à notre imagination, comme c'eſt la coutume des voyageurs, nous vîmes une couleuvre d'une grandeur déméſurée, & qui, tantôt s'éloignant, & tantôt ſe rapprochant d'elle-même, faiſoit & défaiſoit mille entrelas qui la réjouiſſoient. Le Manſebdar ſe leva, & tira ſon ſabre pour la couper en morceaux. Ah ! lui dis-je, en le retenant par le bras, ne commettez pas une action ſi inhumaine; tous les ſerpens ne ſont pas également nos ennemis : celui-ci mérite d'être épargné, quand ce ne ſeroit que par la confiance qu'il a témoignée en ſe tenant ſi près de nous. C'eſt par malice, & pour nous ſurprendre, qu'il l'a témoignée, cette confiance, répondit le Manſebdar, en s'efforçant de ſe dégager de moi pour faire ſon coup. Je continuai à le retenir, & pendant ce temps-là le ſerpent effrayé prit

la fuite & se sauva dans le bois. Notre contestation finit aussitôt que l'objet qui l'avoit fait naître eut disparu. Nous nous remîmes comme nous étions auparavant, & quand l'ardeur du soleil nous permit de remonter à cheval, nous reprîmes notre chemin & nous entrâmes dans la forêt.

A peine avions-nous fait une demi-lieue, que le ciel s'obscurcit, que d'horribles coups de tonnerre retentirent, & qu'une pluie mêlée de grêle nous menaça d'un déluge. Nous nous mîmes à l'abri dans une grotte que nous trouvâmes fort à propos. La tempête, au lieu de finir, augmenta toujours; & nous fûmes contraints de nous résoudre à passer la nuit où nous étions. Nous nous y accommodâmes donc du mieux que nous pûmes, & après avoit fait notre souper d'un petit reste de provisions que j'avois, nous nous endormîmes. Au milieu de la nuit je fus tiré de mon sommeil par une dame, dont la beauté, que je voyois à la lueur de deux escarboucles qu'elle portoit à ses oreilles, me ravit, m'enchanta. Suivez-moi, me dit-elle, & ne craignez rien. Par de longs détours, elle me mena dans un palais bâti de marbre précieux, orné de sculptures & de peintures exquises, & si richement meublé,

qu'on ne pouvoit tourner les yeux nulle part, qu'on ne vît étinceler de gros diamans. Le traitement que je reçus répondit parfaitement à toute cette magnificence. D'autres dames, qui avoient beaucoup de déférence pour celle qui m'avoit conduit, se joignirent à elle pour me régaler; & sur la fin de la nuit, elle me dit : « jeune homme, j'ai voulu vous marquer ma reconnoissance : je suis la couleuvre que vous délivrâtes hier de la mort. Il est temps que vous alliez retrouver le barbare qui voyage avec vous : faites-lui détester sa cruauté, en lui contant votre agréable aventure; & afin qu'il ne prenne pas votre récit pour un rêve, donnez-lui de ma part cette boîte, sans l'ouvrir. Elle me mit entre les mains une petite boîte d'or, & elle me reconduisit jusque dans la grotte, où je cessai tout-à-coup de la voir.

Quoiqu'il commençât à faire jour, le Mansebdar dormoit encore. En attendant qu'il se réveillât, je mis les chevaux en état de partir. Au bruit que je fis son sommeil se dissipa. Je lui rendis compte de ma nuit, & le trouvant incrédule, comme je m'y étois attendu, je lui montrai le présent de la fée. Il prit la boîte, & après en avoit admiré

le travail, il l'ouvrit, & tomba roide mort, étouffé d'une vapeur maligne qui en sortit. Epouvanté d'un accident si étrange, & craignant pour moi-même, je sautai hors de la grotte. J'attendis assez long-temps; J'appelai plusieurs fois le Mansebdar, mais en vain. Cela me fit comprendre que la fée s'étoit vengée, & je plaignis beaucoup mon pauvre compagnon de voyage. Je n'osai ni remettre le pied dans la caverne, à cause de l'infection de l'air, ni profiter du cheval, de peur qu'on ne m'accusât dans la suite d'en avoir tué le maître.

Conclusion de l'histoire du Pilote.

QUAND le jeune guerrier eut achevé de parler, toute la compagnie, excepté le vieux docteur, me regarda avec plus de plaisir qu'auparavant. La charmante Zaïde soutint que j'étois véritablement une fée, & la plus aimable des fées. Cependant, reprit sa mère en badinant, ce joli animal n'est ni couleuvre, ni ami des couleuvres. A ces mots le vieillard fronça les sourcils & dit: « Cela prouve clairement que c'est quelque magicien, ou quelque démon. Oui, c'est un

démon, je le reconnois à sa physionomie. Il ne vous amuse que pour vous faire tous périr quand son moment sera arrivé. Prévenons le cruel dessein de cette créature immonde & pernicieuse ; assommons-la. Mère imprudente, hâtez-vous de sauver la vie à votre fille ; & vous, Zaïde, ne différez pas à sortir de l'extrême danger où vous vous êtes si inconsidérément engagée. Cet affreux discours remplit d'horreur les assistans. Tout le monde courut prendre des pierres & des bâtons. Le méchant vieillard, que j'eusse volontiers dévisagé, se tint au pied de l'arbre, pour m'empêcher d'y chercher un asyle. J'allois être accablé, si Zaïde ne m'eût arraché à leur fureur. Je ne puis me résoudre, s'écria-t-elle, à voir écraser un animal que j'ai tant aimé. Disant ces paroles, elle me prit, & précipita ses pas vers le mur du jardin. Là, toute hors d'haleine, elle me dit un tendre adieu, & me jeta avec bien du regret par-dessus la muraille.

Par bonheur je tombai dans un marais qui n'étoit pas fort éloigné du grand chemin. J'employai le reste du jour & toute la nuit à me tirer de la fange, puis je repris, avec une nouvelle vigueur, la route du lieu de ma naissance, me nourrissant d'herbes que

je connoissois, & ne faisant que de petites journées. J'eus à combattre la malice des serpens & l'amitié des lézardes. Les hommes me secoururent contre les premiers, & j'avoue que je suis redevable de la vie à l'heureuse persuasion où l'on est communément que les lézards sont amis de l'homme. A l'égard des lézardes, j'en rencontrai plusieurs qui s'appliquèrent avec beaucoup de vivacité à captiver mes bonnes grâces, & qui me côtoyèrent long-temps, dans l'espérance que je serois à la fin touché des beautés qu'elles croyoient étaler à mes yeux. Ma vîtesse me délivra de ces importunes amantes, à mesure qu'elles se présentèrent. Le septième jour depuis mon départ de la maison de Zaïde j'arrivai à mon village. Je passai d'abord pardessus le mur d'un grand jardin qui appartenoit à un oncle de Mesrem, & qui étoit contigu à sa maison.

A l'extrémité par où j'entrai, il y avoit un petit bois entrecoupé de plusieurs allées très-agréables. Je résolus d'y attendre la nuit, tant pour me remettre de mes travaux, que pour délibérer sur ce que je devois faire. Un peu avant que les ténèbres commençassent à se répandre, j'apperçus un jeune homme qui, ayant grimpé sur la muraille,

fauta dans le jardin, & vint se cacher entre un gros arbre & un buisson fort épais sous lequel j'étois. Il avoit l'esprit violemment agité, & à ses contorsions, je jugeai qu'il méditoit quelqu'entreprise extraordinaire. Il se frappoit le front, il se mordoit le doigt, il pâlissoit de colère, puis je le voyois sourire, & un peu après il soupiroit, en prononçant des demi-paroles auxquelles je ne comprenois rien. Une voix mélodieuse qui frappa nos oreilles, l'obligea de se cacher encore avec plus de soin. La personne qui chantoit s'avançoit toujours de plus en plus vers moi. Je la reconnus, dès qu'elle fut à portée de ma vue ; c'étoit Zaphie, cousine de Mesrem, & après elle, la plus belle fille du village.

Elle se promena assez long-temps dans l'allée où nous étions, se croyant sans doute fort en sûreté. Mais quelle fut son épouvante, lorsqu'au moment qu'elle y songeoit le moins, le jeune homme parut devant elle les bras ouverts ! L'ayant contrainte de s'asseoir auprès de lui : « Le ciel favorise enfin mes désirs, belle Zaphie, lui dit-il, je serois un ingrat & un insensé, si je ne profitois d'une occasion que j'ai jusqu'à présent si vainement recherchée. Zaphie tremblante, éperdue,

voulut crier ; mais le jeune homme tirant un poignard, lui dit : » Barbare, ta crainte va me rendre inhumain à mon tour : l'amour & la vengeance partagent mon cœur & s'offrent à toi dans cet inſtant, choiſis. Cachez ce fer criminel, répondit Zaphie, & calmez des tranſports dont la contrariété doit vous déchirer. Depuis quand la tendreſſe emprunte-t-elle le ſecours de la fureur ? Vous vous trompez, au reſte, ſi vous penſez m'intimider. Je ne crains point la mort, quand il s'agit de conſerver un bien plus précieux que la vie. Et combien de fois mourrois-je tous les jours, ſi j'étois aujourd'hui aſſez lâche pour me rendre à l'infâme paſſion qui vous aveugle ? Effacez votre témérité par un prompt repentir, & ſi vous déſirez d'être aimé, ſoyez aimable : vous me le paroiſſiez avant cet honteux attentat. Eh ! comment cet aveu, que vous méritez ſi peu, m'échappe-t-il ? Elle fit un grand effort pour ſe dégager, en diſant ces derniers mots, qui, ſelon elle, devoient avoir déſarmé ſon amant. Mais celui-ci, obſtiné plus qu'auparavant, la retint & lui dit : que m'importe que tu m'aimes, ou que tu ne m'aimes pas ? Il faudroit être bien ſimple pour s'amuſer à démêler les ſentimens d'une

femme. Ne ſonges qu'à ſauver ta réputation. Si tu m'accordes de bonne grâce ce que je ſouhaite, ſois sûre de mon ſilence : mais ſi je l'emporte, je me vanterai partout de ma victoire. Il fit en même-temps agir des mains hardies. Celles de la belle ne furent pas oiſives ; elle m'étonna par ſon adreſſe, ſa force & ſa préſence d'eſprit. Je ne pus néanmoins ſouffrir long-temps cet indigne combat. Je déſirai tout le venin des aſpics & des vipères, j'en avois déjà la colère & la rage. Je ſortis de mon buiſſon, je me jetai au viſage du brutal, je lui déchirai avec mes griffes & mes dents aiguës, le nez & les joues, & je lui donnai dans les yeux mille coups de queue. La douleur & l'effroi le contraignirent bientôt de porter ſes mains ſur moi, & de lâcher Zaphie qui prit la ſuite. Ne pouvant m'arracher ſans augmenter horriblement ſon ſupplice, il ſe veautra par terre comme un déſeſpéré, en s'efforçant de m'écraſer : mais je ne ceſſai de venger Zaphie, juſqu'à ce qu'elle fût tout-à-fait hors de danger. Alors j'abandonnai le coupable à ſes remords, & je regagnai promptement ma petite retraite. Il ne fut pas moins prompt, de ſon côté, à repaſſer le mur. Je demeurai deux jours entiers ſans pouvoir me remuer, tant j'avois ſouffert.

L'aimable cousine de Mesrem eut aussi besoin de tout ce temps-là pour se rétablir, & mon bonheur voulut que ma maîtresse vînt lui tenir compagnie avec quelques autres amies. Elles se rendirent toutes, le troisième jour, sur le champ de bataille, & j'eus le sensible plaisir de revoir ce que j'aimois le plus au monde. Zaphie raconta son aventure, & parla de ce que j'avois fait comme d'un vrai miracle. J'appris, par son récit, que son aggresseur avoit quitté le pays. Comme Mesrem paroissoit rêveuse, ses compagnes s'attachèrent à la ranimer par de petites railleries enjouées. Ma cousine, lui dit Zaphie, déclarez-nous sincèrement ce que vous auriez fait si vous eussiez été en ma place? J'aurois fait tout comme vous, répondit Mesrem. Oui, mais reprit Zaphie, auriez-vous fait comme moi, si l'amant dont la longue absence vous alarme, eût été à la place de mon persécuteur? Vous êtes si malicieuse, répliqua Mesrem, que je ne répondrai point à votre question. C'est y répondre très-clairement que de se taire, continua Zaphie. Les autres feignirent de justifier l'embarras de Mesrem, & elles y donnèrent des interprétations qui ne servirent pas peu à l'augmenter. Tous ces discours, quoique plaisans en eux-

mêmes, firent sur elle une telle impression, qu'après que la compagnie fut rentrée dans la maison, je la vis revenir seule, fort triste. Je ne répéterai ici ni les plaintes douloureuses qu'elle fit en me parlant comme si elle m'avoit cru présent, ni les vifs reproches dont elle me chargea. J'en fus si touché, si attendri, que sortant du buisson sans savoir ce que j'allois faire, je courus à elle, comme si j'avois été capable, ou de me disculper, ou de lui demander pardon. Mesrem me vit avec tant de frayeur, un si grand tromble la saisit, que voulant s'enfuir au travers des arbres, elle donna de la tête contre une branche & tomba évanouie, le visage & la gorge couverts de sang. Ce malheur imprévu me pénétra d'une douleur mortelle. Ne pouvant faire autre chose, je me mis à lécher ce sang qui m'étoit si cher, & à l'instant mon corps reprit sa figure naturelle. Je fus le premier objet que vit Mesrem en revenant à elle. Au commencement elle s'imagina que j'étois un spectre; mais m'étant pleinement fait connoître de derrière un arbre où je m'étois retiré pour lui parler avec plus de bienséance, je dissipai sa terreur & je la comblai de joie.

Elle alla avec précipitation me chercher un

un des habits du frère de Zaphie, & elle me l'apporta. Nous convînmes d'un rendez-vous pour nous entretenir le jour même plus à loisir, & nous nous séparâmes. Sorti du jardin, sans avoir été apperçu de personne, j'entrai dans le village, comme si je ne faisois que d'arriver : je rendis compte à mon père & à ma mère du dessein de Schamsac, & de l'aversion que j'avois à épouser Célime. Ils approuvèrent ma répugnance, & peu de jours après j'eus le bonheur de recevoir de leurs mains la fidelle Mesrem.

Suite des Aventures d'Abdalla.

NOUS allions si à souhait, qu'il sembloit qu'une puissance secrette nous conduisît. Nous découvrîmes, dès le troisième jour, le cap de Franoïa, qui s'avance beaucoup dans la mer, à l'orient de Gilolo. Nous le doublâmes le lendemain, mais sans nous approcher, parce que les mariniers assuroient qu'il étoit bordé, à fleur d'eau, de rochers tranchans & très-dangereux. Quoique le reste de la côte fût fort uni, nous ne voulûmes toucher nulle part, & nous continuâmes notre navigation jusqu'au port de Coheb, où nous

apprîmes que le roi Batoche vivoit encore.

Le cœur de Zeineb fut rempli de joie à cette nouvelle. Seigneur Abdalla, me dit-elle, ne différons pas d'aller consoler l'affligé Batoche qui croit m'avoir perdue. Mais par un redoublement de surprise, rendons plus vif le plaisir que nous lui préparons. Je vais reprendre mes habits d'homme; mon esclave se revêtira aussi du sien. Le petit projet de la princesse me parut bien imaginé, j'y applaudis: & tandis qu'elle se travestissoit, je fis tirer du magasin des draps d'or, de l'écarlate & des mousselines en assez grande quantité, dans le dessein d'en faire présent au roi. On en composa trois ballots, que la chaloupe porta à terre avec deux hommes d'escorte. La chaloupe étant revenue, j'y entrai avec la princesse, l'Iman, la femme de Zeineb & quatre de nos gens. En quittant le vaisseau, je priai les Arabes de veiller à tout, & de ne permettre à personne de descendre jusqu'à mon retour.

Quand nous fûmes dans l'isle, notre premier soin fut de nous pourvoir de montures, & de tout ce qui pouvoit contribuer à faciliter notre voyage. La première journée nous fatigua, parce qu'il fallut traverser de grandes plaines sablonneuses. Le jour suivant

nous entrâmes dans la vaſte forêt de Sagons, au milieu de laquelle eſt ſituée la capitale qui tire ſon nom de ces arbres. Alors la fermeté du terrein, la fraîcheur, la verdure, le chant des oiſeaux, les ſauts des ſinges, nous firent preſqu'oublier que ce n'étoit pas pour le ſeul plaiſir que nous voyagions. Nous comptions tendre nos pavillons dans un endroit que Zeineb nous avoit dépeint comme le plus délicieux de la forêt, & où venoient aboutir tous les chemins des divers ports du royaume. Mais nos gens que j'avois envoyés devant avec les équipages, y trouvèrent un magnifique caravanſérail, & revinrent ſur leurs pas nous l'annoncer. J'aurai donc, dit la princeſſe, la conſolation de paſſer le reſte du jour & la nuit chez le roi mon père; car ſans doute ce bâtiment eſt l'ouvrage de ſa dévotion.

En entrant dans la cour de ce grand édifice, nous vîmes un corps de logis plus ſomptueuſement bâti que tout ce qui l'environnoit. Il en ſortit un derviche ſuivi de douze eſclaves. Je ne crois pas qu'il y eut alors au monde un plus beau vieillard que ce derviche. Nous avions tous mis pied à terre quand il nous aborda. Je portai la parole pour notre petite caravane. Sa réponſe noble

& pleine d'humanité nous charma, quoiqu'il eût quelque peine à s'expliquer en arabe. Ses esclaves emmenèrent les nôtres & nos montures aux lieux qui leur étoient destinés, & le derviche lui-même nous introduisit dans un superbe sallon, où il fit servir une collation très-abondante. La conversation fut agréable & variée; le derviche étoit de fort bonne humeur; & de notre côté, nous n'avions l'esprit troublé d'aucun nuage de tristesse. Notre hôte avoit souvent les yeux attachés sur Zeineb, il lui adressoit volontiers le discours. Il auroit déconcerté toute autre: mais elle jouoit à merveille le personnage d'homme, & débitoit d'un air aisé de petites aventures fort différentes des siennes. Comme on apportoit les parfums pour terminer la collation, le derviche lui présenta une coupe pleine de vin de Sagon, en lui parlant en langue giloloise. Zeineb feignit de ne pas entendre, & le remercia en arabe, ce qui fit sourire le derviche. Nous ne savions que penser de lui.

Seigneur, me dit-il, après qu'on eut desservi, j'ai donné ordre qu'on préparât le bain, pour achever de vous délasser: nous y entrerons tous ensemble, & vous me permettrez de vous laver tous, de vous raser

& de vous oindre moi-même. Si vous m'accordez cette grâce, vous m'aiderez à gagner le ciel; c'eſt la ſeule marque de reconnoiſſance que j'attends de vous. En parlant, il paroiſſoit étudier le viſage de Zeineb, qui ſe trouva ſi embarraſſée, qu'elle changea pluſieurs fois de couleur. Ses regards imploroient mon ſecours.

O ſaint homme! répondis-je au derviche, que le ſouverain protecteur des pélerins, & de ceux qui pour lui plaire les reçoivent avec bonté, récompenſe votre vertu. Nous ne ſouffrirons pas que vous vous abaiſſiez juſqu'à nous ſervir dans le bain. Nous ſommes accoutumés à nous purifier ſeuls, ou aidés de nos propres eſclaves, en faiſant les prières & les invocations ordinaires. Pour moi, ajouta le vieil Iman, on ne me raſe jamais que la tête, & jamais je ne me baigne que quand je ſuis malade. A préſent, grâces au ciel, je me porte bien. Ah! reprit le derviche, avec émotion, vous êtes trop raiſonnables pour me contriſter; vous ne pouvez d'ailleurs rejeter ſans ingratitude une prière auſſi juſte que la mienne. Je ſuis fort aſſuré, pourſuivit-il en montrant la princeſſe, que ce jeune ſeigneur condamneroit un refus ſi dur. Ces mains que je lève con-

tinuellement vers le ciel ſont ſanctifiées, & je vous réponds qu'elles ne ſont pas moins adroites qu'elles ſont pures. Zeineb qui ne voyoit nul moyen de ſortir d'intrigue, ſe mit en colère, & dit bruſquement qu'elle vouloit s'en aller. Je commençois à craindre quelques mauvais traitemens de la part du Derviche. Mais ce qui m'étonna extrêmement, il fit tout-à-coup de grands éclats de rire, & après avoir eſſuyé les larmes de joie qui couloient de ſes yeux, ſeigneur, me dit-il, je ne ferai que ce qu'il vous plaira. L'ange qui tient le régiſtre des œuvres méritoires écrira ma bonne intention, & je ſerai récompenſé au jour du jugement, comme ſi je vous avois lavés, raſés & parfumés. En achevant ces mots, il ſortit avec une gaieté qui nous tranquilliſa.

Beni ſoit dieu, dit Zeineb, de ce que ce bon vieillard ne s'eſt pas obſtiné davantage; il m'a mis en grand danger d'abandonner mon rôle. Qui a jamais vu exercer l'hoſpitalité à de telles conditions? Nous ne pouvions pourtant, répondis-je à la princeſſe, nous défendre de ſon zèle par de bonnes raiſons; & notre réſiſtance devoit le choquer. Il n'a pas laiſſé d'en bien rire, dit l'Iman, & ſes ris m'ont ſemblé auſſi biſar-

res ; que la récompense qu'il exigeoit de nous m'avoit paru singulière. Nous nous amusions à de semblables réflexions, lorsque deux hommes d'un port majestueux, vêtus & armés avec la dernière magnificence, entrèrent dans le sallon. Nous nous levâmes pour les recevoir. Dans la personne du premier je crus reconnoître notre derviche : Zeineb arrêta fixement sa vue sur lui & s'écria : Ah sage Afis ! Mais ayant envisagé celui qui l'accompagnoit, elle fit une acclamation bien plus éclatante & tomba à la renverse sur son sopha. Aussi étonné qu'elle, il se laissa aller sur le vieillard & lui dit : sage Afis, pourquoi m'avez-vous trompé ? Est-ce ma chère Zeineb que je revois ? N'en doutez pas, seigneur, répondit le vieillard, reprenez vos esprits, & tirez Zeineb de l'extase que votre vue lui a causée. Pleinement rassuré par ce discours d'Afis, il fit quelques pas vers le sopha. La princesse se remit dans le moment, courut l'embrasser en pleurant de joie, & lui dit : l'ombre même du roi de Soucad mérite toute ma tendresse. Ce n'est pas une ombre que vous embrassez, aimable Zeineb, c'est un époux qui vous adore toujours, répondit ce prince, en la serrant entre ses bras. Un spectacle si atten-

driſſant fit naître en nous des tranſports preſque pareils à ceux que nous voyons. Dès qu'ils furent un peu paſſés, nous reprîmes nos places, & le vieillard commença la converſation.

Ce n'eſt pas à mon art, dit-il, en regardant la reine de Soucad, ce n'eſt pas à mon art que je dois le bonheur de vous avoir retrouvée, c'eſt à vos propres traits, profondément gravés dans ma mémoire. Malgré votre déguiſement, d'abord que je vous ai vue, je vous ai ſoupçonnée d'être ce que vous êtes en effet. Le ſon de votre voix m'a confirmé dans cette idée. Je n'ai preſque plus douté lorſque je vous ai parlé gilolois. Vos yeux & votre viſage n'étoient pas d'une perſonne qui ne m'auroient pas entendu; quoiqu'enſuite vous ayez fort habilement fait ſemblant de n'avoir rien compris à mon diſcours. Enfin, vous avez achevé de me convaincre par la répugnance extrême que vous avez témoignée lorſque je vous ai propoſé le bain, & je n'ai pas héſité d'aller chercher le roi, ſans néanmoins lui faire connoître l'objet qui l'attendoit. Et peu s'en eſt fallu, interrompit agréablement le roi, que cette réſerve ne m'ait cauſé la mort. On ne meurt pas de joie, reprit Zei-

neb, puiſque je reſpire encore. Mais prince, quelle étoile bienfaiſante vous a conduit ici ſi à propos ?

Suite de l'Hiſtoire du roi Léopard & de la reine Zeineb.

IL y a déjà quelque temps que j'y demeure, repartit le roi de Soucab. Au milieu des feux & des maſſacres de cette funeſte nuit qui nous ſépara, le ſage Afis que vous voyez me ſauva la liberté & la vie. Rendu inviſible par ſon art, je vis égorger le capitaine de mes gardes qui dormoit dans ma chambre, & qu'on prit pour moi. Nous courûmes, ou plutôt nous volâmes à votre appartement, belle Zeineb, dans le deſſein de vous dérober à la barbarie des parricides; mais nous ne vous trouvâmes point, & le ſage jugea que vous aviez vous-même heureuſement prévenu leur fureur. Nous ſortîmes par la même iſſue qui avoit ſervi à votre évaſion : nous paſsâmes la rivière dans une barque que nous détachâmes à la hâte, & Afis me fit entrer dans un tombeau. Attendez-moi ici, me dit-il, ſurtout ne vous montrez pas : inviſible pour les autres, vous

ne le feriez nullement pour le magicien notre ennemi. Je me tins dans le souterrein le reste de la nuit & le jour suivant, sur la fin duquel Afis me rejoignit, habillé en derviche, & portant sous le bras un habit semblable au sien. Il n'étoit accompagné que d'un esclave qui étoit chargé d'un bissac de cuir. Je m'habillai en derviche : le bissac me fournit quelques rafraîchissemens qui me redonnèrent ma vigueur ordinaire. Nous suivîmes à pied le cours de la rivière. Plusieurs personnes nous dirent qu'on avoit vu descendre une barque avec deux femmes & un homme qui ne paroissoit point être batelier de profession. Nous conjecturâmes que c'étoit vous, & je me flattai de vous retrouver à Bendarmassin ; mais toutes les recherches que nous pûmes faire en cette ville-là furent inutiles. Le sage Afis, voyant que je m'en affligeois immodérément, me dit : il y a long-temps que je crains les revers de la fortune, & que pour m'y opposer, je me suis fait un trésor portatif. Je l'ai été prendre, tandis que vous attendiez dans le tombeau. J'ai des pierreries qui valent des sommes immenses ; employons-les, seigneur, à courir toutes ces mers, peut-être y rencontrerons-nous celle dont l'ab-

sence vous accable. Ce conseil fut pour moi une espèce de consolation: nous l'exécutâmes, & nous armâmes aux dépens d'Afis un brigantin. Je vous cherchai dans tous les ports de l'isle & de la terre ferme: rebuté à la fin de tant de vaines fatigues, je retombai dans une profonde tristesse, dont le sage me délivra encore par un nouveau conseil. Zeineb, me dit-il, contrainte de se sauver de Bornéo, n'avoit au monde nul autre asyle que la cour de son père. Il y a donc bien de l'apparence qu'elle s'y est retirée, ou qu'elle s'y retirera dans la suite: allons la trouver ou l'attendre dans sa patrie. Nous tournâmes sans délai la proue du côté de Gilolo, & après une heureuse navigation, nous descendîmes au port de Coheb, où nous nous défîmes du brigantin à peu de perte, ne retenant avec nous que quatre hommes fidelles qui nous suivirent à Sogonofaé.

Là nous apprîmes que le roi Batoche pleuroit toujours la mort de la plus jeune de ses filles, & qu'il avoit marié à des rois voisins toutes les autres. Nous fûmes témoins nous-mêmes de la désolation & de la solitude qui régnoient dans sa cour. Je n'eus garde de me faire connoître, j'aurois in-

prudemment aigri sa douleur. Nous lui rendîmes pourtant nos devoirs, & nous eûmes avec lui plusieurs conversations conformes à notre état de derviches. Un jour Afis lui dit, sire, la félicité des enfans d'Adam consiste à plaire à Dieu; ils ne plaisent à Dieu qu'autant qu'ils sont unis par la charité, & cette divine union suppose une parfaite égalité. Les hommes ont été égalés les uns aux autres par le créateur qui a répandu sur eux les mêmes biens & les mêmes maux; mais ils ne se sont conservés que très-peu de temps dans cette heureuse situation. Les dons du créateur étant communs entr'eux, ils ont cessé de les estimer, se sont fait de faux biens qui les distinguassent; & au lieu de demeurer unis, ils se sont uniquement occupés à se séparer. Parmi ces faux biens les richesses ont été les plus recherchées & ont aussi causé les plus grands désordres. Elles sont la source empoisonnée des plus horribles inégalités qui défigurent l'univers. On les regarde comme le prix de tous les autres biens, qui pour cette raison n'abondent que chez les gens riches. Si elles étoient également partagées, on verroit renaître l'harmonie; mais comment persuader à ceux qui les possèdent de s'en défaisir? Le premier

effet des richeſſes eſt l'inſenſibilité. C'eſt donc cette inſenſibilité, ſire, que doivent combattre les vrais ſages qui s'intéreſſent à ramener l'ordre, à rétablir les proportions, à ſerrer les nœuds de l'amitié naturelle, & à rendre les hommes agréables au très-haut. Pour y réuſſir, ils joignent, autant qu'ils le peuvent, l'exemple aux paroles, & en diſtribuant libéralement leurs tréſors aux autres hommes, ils leur apprennent que c'eſt là le ſeul uſage légitime qu'on puiſſe faire des richeſſes. Je voudrois, lui répondit le roi Batoche, que tous les derviches te reſſemblaſſent, & qu'ils fuſſent tous fort riches. Sire, répartit le ſage, ne jugez pas de l'homme avant de voir ſes œuvres. Je vous ſupplie de m'accorder la permiſſion de faire bâtir un caravanſérail ſur le chemin de la mer, d'y recevoir à mes dépens tous les voyageurs. Le roi fut fort ſurpris d'une telle propoſition; mais comme il ne riſquoit rien à l'accepter, il l'agréa, en ajoutant toutefois, que quand la bourſe du derviche ſeroit vuide, il eſpéroit bien qu'on auroit recours à celle du roi.

Nous convertîmes en argent une grande partie des pierreries d'Aſis, & nous élevâmes en peu de temps les édifices que vous

voyez. C'étoit un filet, charmante Zeineb, que nous tendions au milieu de cette forêt, dans l'espérance de vous y prendre quelque jour. On ne le pouvoit mieux placer : si vous aviez à revenir dans Gilolo, la mer seule devoit vous y ramener, & tous les chemins de la mer à votre capitale se terminent ici. Vous êtes vraiment un habile chasseur, dit Zeineb, en embrassant son époux avec un tendre transport; il est bien juste que je vous raconte par quelles routes la proie que vous attendiez est venue donner dans vos piéges. Je n'ai pas moins d'obligation au généreux Abdalla que vous en avez au sage Afis. A ces mots, le roi de Soucab jeta sur moi des regards où la reconnoissance étoit vivement peinte, & me causa une agréable confusion par les termes obligeans dont il se servit pour me remercier. Le récit de la reine augmenta encore la bienveillance de ce prince à mon égard, & je dirai à sa gloire que jusqu'à présent, cette bienveillance ne s'est pas démentie. Avant le souper, nous prîmes le bain & nous y rîmes beaucoup, en nous ressouvenant du stratagême d'Afis; nous nous hâtâmes, lui & moi, de laisser les nouveaux époux en liberté. Zeineb avoit assurément

lieu d'être contente, l'éloignement de ses sœurs mettoit le comble à son bonheur. Le sage Asis me conduisit à la chambre où je devois passer la nuit ; & après m'avoir donné toutes les marques d'une amitié fort grande, quoiqu'elle ne fît que naître, il me dit que le jour suivant le roi Batoche pourroit bien venir dîner au Caravansérail. Le hasard, repartis-je, nous favoriseroit-il jusqu'au point d'amener ici ce prince, justement dans la conjoncture où nous nous trouvons ? Au mot de hasard, Asis fit un petit branlement de tête en souriant, & il me quitta sans s'expliquer.

Ce qu'il m'avoit prédit arriva le lendemain. Six coureurs vinrent avertir le sage qui avoit repris son habit de Derviche, que le roi seroit dans deux heures au Caravansérail. Nous nous assemblâmes & nous tînmes une espèce de conseil, où, pendant qu'on dressoit un trône pour le père de Zeineb, nous convînmes de la manière dont nous paroîtrions devant lui. Son cortège n'étoit ce jour-là composé que de cent gardes *sans bras*, & de cent gardes *sans jambes*. Les premiers marchoient à pied : on ne leur voyoit point de bras, parce que, suivant l'ancienne discipline de ce royaume-là,

ils les tenoient cachés dans de longues manches qui pendoient jusqu'à terre. Ils étoient armés de deux longues javelines qu'ils portoient sur le dos, dans un étui de chagrin, d'où elles s'élevoient assez haut au-dessus de leurs têtes. Les gardes sans jambes étoient à cheval, assis dans des paniers brodés qui leur tenoient lieu de selles, & qui les couvroient jusqu'au nombril. Ils avoient pour armes l'arc, le sabre & de belles rondaches couvertes de cuir peint de diverses couleurs. Ces derniers environnoient le roi qui, monté & armé à peu près comme eux, ne se distinguoit que par son air plein de majesté. Il nous trouva prosternés, lorsqu'il entra dans le sallon; & nous ne nous relevâmes qu'après qu'il se fut assis sur le trône, & qu'il nous l'eut commandé trois fois de suite.

Ce vénérable vieillard nous envisagea tous avec une très-grande attention, puis il dit au sage Afis : O derviche ! on m'a promis cette nuit que je verrois ici des choses merveilleuses aujourd'hui. Je ne te dirai point qui m'a fait cette promesse, car je n'en sais rien; mais une voix favorable m'a dit très-distinctement : *Roi Batoche, préfère demain le nouveau caravanserail à ton palais : tes yeux, si accoutumés aux pleurs, y auront un*

ſpectacle qui ſera renaître ton ancienne allégreſſe. Roi Batoche, ton zèle pour la juſtice ſera bientôt récompenſé. Derviche, continua ce prince, crois-tu que ces paroles ayent leur accompliſſement? Y vois-tu quelque apparence de vérité? Afis, qui les avoit lui-même été prononcer à ſon oreille, lui répondit: ſire, il ne faut ſe défaire que le plus tard que l'on peut d'une eſpérance qui flatte: donnez une preuve éclatante du zèle dont on vous a parlé, en voici l'occaſion.

Auſſitôt je m'avançai juſqu'auprès du trône, & ayant déployé mes préſens, j'adreſſai ainſi la parole au roi: Sire, quoique je ne ſois pas né votre ſujet, j'ai recours à vous, parce que je ſais que vous aimez la juſtice, & que toutes les isles redoutent votre courage & la valeur de vos ſoldats. Une fille aimoit ſi tendrement ſon père qu'elle s'expoſa à la mort pour lui. Dieu la conſerva; mais afin d'exercer ſa vertu, il la livra à une longue ſuite de ſouffrances: après quoi il lui donna un époux fort riche, & d'une naiſſance pareille à la ſienne. Ils vécurent heureux pendant quelque temps, & ils jouiroient encore de cette félicité, ſi la cruauté d'un uſurpateur ne les en avoit privés. Ce ſcélérat, pour s'emparer de leurs

biens, a tenté de les faire périr par le fer & par le feu ; ils n'ont évité la mort que par une fuite qui tient du miracle. Si vous n'avez pitié d'eux, sire, si votre zèle ne s'embrâse, s'il n'extermine leur persécuteur, ils ne cesseront jamais d'être malheureux ; & ce qui doit le plus vous animer à la vengeance, c'est que cet ennemi barbare est le propre frère de l'époux. Armez-vous donc contre le perfide, & daignez me faire connoître, en acceptant ces présens, que ma prière ne vous a pas été désagréable.

Le roi Batoche, nonobstant son grand âge, avoit les passions fort vives. Le commencement de mon discours l'avoit extrêmement attendri ; la fin le remplit d'une juste indignation. Qui que tu sois, me dit-il, je reçois tes dons & je loue ta confiance. Mais, sans le savoir, tu m'as replongé dans une amertume que rien n'a pu adoucir jusqu'à ce jour. Ah Zeineb ! fille tendrement chérie d'un père infortuné, tu t'es volontairement livrée pour moi à l'avidité d'un monstre. S'il t'a épargnée, quel est à présent ton sort ? Peut-être qu'aussi malheureuse que celle dont on vient de me dépeindre le désastre, tu es devenue comme elle la victime de l'inconstance ou de l'ambition de quelque traître. Ah

Zeineb ! je m'imaginerai te venger en vengeant cette généreuſe fille, ſi digne de toute ma compaſſion. Etranger, où eſt-elle ? où eſt ſon époux ! qui eſt ſon perſécuteur ? en quelle contrée s'eſt commiſe une ſi horrible injuſtice.

Suivant notre projet du matin, j'avois une aſſez longue réponſe à faire à ces interrogations, que nous avions bien prévues ; mais la reine ne put ſe contenir. Comme j'ouvrois la bouche, ſes larmes & ſon cœur la forcèrent de m'interrompre. Elle jeta ſon turban, & courut toute échevelée embraſſer les genoux de ſon père, en diſant : c'eſt pour Zeineb que vous vous intéreſſez, voici Zeineb. Le vieux roi, comme ravi hors de lui-même, la conſidéra pendant quelques momens, puis pleurant de tendreſſe, il s'écria : Ah ma fille ! ah ma chère Zeineb, je mourrai content. Il ſe tint, après cela, ſans aucun mouvement, le viſage collé ſur celui de ſa fille ; & nous craignîmes que l'excès de ſa joie ne l'eût fait expirer ; mais elle ne lui cauſa qu'une défaillance qui fut auſſi courte qu'elle étoit douce. Nous nous étions tous approchés du trône. Zeineb prit par la main ſon mari, & le préſentant à ſon père : Sire, lui dit-elle, vous voyez le roi de Soucad &

mon époux. Nos états sont la proie de son indigne frère, qui ne nous a laissé la vie que parce qu'il n'a pu nous l'ôter : il règne, il triomphe, tandis qu'errans, fugitifs, à peine nous est-il permis de jouir de l'air & de la lumière. Alors le magnanime vieillard se leva de son trône pour embrasser le roi de Soucad ; & passant soudainement de la tendresse à la colère : je jure, dit-il, par les quatre anges qui préfident à la punition des coupables, que je tirerai une vengeance solennelle du crime de l'usurpateur. J'armerai, s'il le faut, tous mes sujets ; je couvrirai la mer de vaisseaux, & je ferai de Bornéo le théâtre de la plus sanglante des tragédies. Mais racontez-moi, ajouta-t-il d'un ton plus modéré, racontez-moi tout ce qui vous est arrivé depuis que vous m'avez quitté : sire, répondit la belle reine de Soucad, le roi votre gendre commencera, si vous le trouvez bon, le récit que vous souhaitez entendre. C'est lui qui, sous la figure d'un léopard, fut contraint de paroître menacer vos jours au palais du désert. Vous me reverrez dans un instant. Elle sortit pour s'habiller, & elle rentra un peu après si charmante, que ce n'étoit presque plus elle-même. Musulmans, à qui il sied si bien de juger des grâces, ne

décidez jamais de celles d'une jeune beauté, tandis qu'elle eſt troublée ou inquiète; attendez que la paix & la joie ayent recommencé à régner dans ſon cœur. Mille appas effacés, mille agrémens qui vous étoient inconnus, reparoîtront alors, & vous vous applaudirez d'avoir ſagement ſuſpendu votre jugement.

D'abord que le roi de Soucad eut atteint l'endroit de ſon hiſtoire où Zeineb commençoit à y avoir part, elle prit la parole & ſatisfit pleinement la curioſité du roi Batoche. Il nous combla d'honneur, Afis & moi. Ce ſage mit en liberté l'eſclave fidelle qui l'avoit ſuivi dans ſes courſes, & lui confia l'adminiſtration du caravanſérail.

J'avoue que j'avois ſoupçonné d'exagération le monarque Gilolois dans ſes diſcours, & que je ne le croyois pas aſſez puiſſant pour châtier, avec tant d'éclat, le beau-frère de Zeineb; mais je me détrompai dans le ſéjour que je fis à ſa cour. Sagonofaé eſt une ville peuplée & opulente. J'appris qu'il y avoit dans le royaume pluſieurs autres villes conſidérables, que le roi pouvoit metre ſur pied une armée de cinquante mille hommes, également propres à combattre ſur mer & ſur terre; & qu'il avoit aſſez de vaiſſeaux pour tranſporter, à ſon gré,

les deux tiers de ſes troupes. Le retour de Zeineb fut célébré par toutes ſortes de réjouiſſances. Tous les rois inſulaires félicitèrent Batoche par des ambaſſades magnifiques. Ses gendres, accompagnés de leurs épouſes, ſe rendirent eux-mêmes à ſa cour, & hâtèrent les préparatifs de la guerre de Bornéo, dans la vue d'éloigner Zeineb, en la remettant ſur le trône de Soucad. Leurs intrigues commençoient à inquiéter cette reine lorſque je partis. Ce fut ce qui l'empêcha de me reconduire juſqu'à la mer avec le roi ſon époux, & le bon Iman, qui ne voulurent jamais me quitter qu'ils ne m'euſſent vu remonter dans mon vaiſſeau. Je leur confirmai une promeſſe que j'avois faite au roi Batoche & à ſa fille, de revenir à Sagonofaé, ſi les deſtins me le permettoient.

Suite des Aventures d'Abdalla.

LES Arabes, & tout l'équipage, me revirent avec des tranſports de joie. Le pilote me demanda en riant, ſi j'avois réſolu de n'aborder de dix ans nulle part ? Pourquoi donc, lui dis-je, me fais-tu cette queſtion ? C'eſt que depuis huit jours, me répondit-il,

Le Pontife nous en fit boire par trois fois a mes compagnons et a moi, dans une Coupe de Vermeil.

vous n'avez ceſſé d'envoyer des vivres au vaiſſeau ; nous en avons trop. Je n'y ai rien envoyé, répliquai-je, l'abondance dont tu parles eſt ſans doute un effet de l'adroite reconnoiſſance de Zeineb. Cela étoit vrai. Je fis ſans délai diſtribuer aux pauvres du port une bonne partie de nos vieilles proviſions, & nous cinglâmes gaiement vers l'orient.

Comme je n'avois rien pu découvrir touchant Borico, ni dans l'isle des Chiavambars, ni dans celle de Gilolo, où j'avois interrogé une infinité de gens qui avoient erré toute leur vie, je réſolus de ne m'arrêter en aucun endroit que je ne fuſſe fort au-delà des bornes des navigations ordinaires. Dans les commencemens nous découvrions preſque tous les jours des isles ; mais nous n'eûmes plus enſuite que le ciel & l'eau pour objets ; & cette ennuyeuſe uniformité nous fatigua pendant trois mois entiers. Nous déſirâmes très-ardemment de revoir bientôt la nourrice des hommes, & nos converſations ne rouloient plus que ſur les avantages de la terre & les incommodités de l'eau. Après avoir ſi long-temps langui, une tempête aſſez forte nous donna d'autres inquiétudes, que le pilote vint encore augmenter le matin. Il n'arriva

jamais un ſemblable prodige, nous dit-il tout étonné : notre vaiſſeau va contre le vent depuis deux heures. Nous ſortîmes ſur le tillac, & nous fûmes témoins de la merveille. Le vent étoit oriental, il ſouffloit impétueuſement ; nos voiles étoient enflées, comme elles le devoient être en recevant ſa violente impreſſion, & néanmoins nous avancions avec rapidité vers l'orient.

Je ne témoignai pas la moindre crainte à la vue d'une ſi grande nouveauté ; j'affectai au contraire d'être plus gai qu'à l'ordinaire, & je fis entendre à la compagnie que ce qu'elle admiroit n'étoit pas pour moi un myſtère. Je n'étois toutefois pas moins troublé que les autres, & j'eus beſoin de rappeler tout mon courage. Je voyois manifeſtement que les puiſſances de la péninſule inacceſſible commençoient à agir, & que j'allois être expoſé à des ennemis inconnus. Je ne ceſſois de baiſer en ſecret la bague de Zulikhah, & de me recommander à la dive convertie, dont je devois mériter la protection par mes ſervices. Nous naviguâmes de la même manière pendant cinq jours, & le ſixième le navire s'arrêta au bord d'une isle où nous deſcendîmes tous.

Nous formâmes d'abord un petit camp pour

pour notre sûreté, & nous ne songeâmes qu'à nous reposer & à nous réjouir. Le troisième jour j'invitai les deux Arabes à venir avec moi à la découverte. Nous partîmes ensemble, bien armés, suivis d'un esclave robuste qui menoit un chameau chargé de vivres. Les dehors de l'isle étoient assez rians; mais après une demi-lieue de chemin, nous trouvâmes des campagnes arides & stériles, au-delà desquelles couloit une grosse rivière dont les eaux entraînoient un grand nombre d'hommes nuds. Le fleuve étoit bordé d'arbres, à l'ombre desquels nous nous assîmes pour prendre un peu l'air & nous fortifier de quelques alimens. Nous voulûmes arrêter de ces hommes plongés dans l'eau, mais ils nous parurent ne rien comprendre à nos signes. Tandis que nous les considérions, nous entendîmes derrière nous un grand bruit, & nous découvrîmes avec effroi des troupes de lions, d'ours, de tigres & de panthères qui accouroient vers la rivière, soit pour nous dévorer, soit pour étancher leur soif. Nous mîmes le sabre à la main, quoiqu'il n'y eût guères d'apparence que nous pussions résister à tous ces animaux, s'ils en vouloient à notre vie. Les panthères qui devançoient

les autres par une extrême vîteſſe, étoient déjà fort près, lorſqu'une jeune fille qui deſcendoit la rivière dans une barque, s'approcha de nous & nous dit : ma mère vous a apperçus de loin, & elle ſouhaite paſſionnément vous voir de plus près : elle vous donnera des avis qui vous feront réuſſir déſormais dans toutes vos entrepriſes. Ce diſcours flatteur, & plus encore le danger évident où nous étions, nous engagea tout-d'un-coup à ſauter dans la barque où nous fîmes auſſi entrer le chameau.

Deſtruction des enchantemens de Nerkèz.

PENDANT le trajet je ne pus tirer un ſeul mot de notre conductrice. Dès que nous fûmes à l'autre bord, il nous prit une envie furieuſe de nous jeter à l'eau. Les Arabes & l'eſclave ſe dépouillèrent & s'y précipitèrent. Si je réſiſtai au penchant que j'avois à les ſuivre, ce fut ſans doute parce que la vertu de ma bague affoibliſſoit tous les enchantemens. Je reſſentis un extrême chagrin de la perte que je venois de faire ; mais l'eſpoir de me venger me conſola en quelque ſorte. Je pris le chameau par le

ſicol, & marchant à grands pas, j'arrivai en un endroit où une petite femme louche & fort baſanée s'occupoit actuellement à eſſuyer deux beaux jeunes hommes qu'elle venoit de tirer de la rivière. En me voyant, elle fit paroître un grand trouble mêlé de colère. Tremble, me dit-elle, téméraire aventurier : ma maîtreſſe, dont tu oſes épier les ſecrets, va te punir de ton audace. Elle accompagna ces paroles de geſtes menaçans, & ſe retira dans une groſſe tour qui n'étoit pas loin du lieu où je l'avois ſurpriſe.

Je me tournai vers les jeunes hommes, & je leur demandai civilement en quel pays nous étions, & s'ils connoiſſoient cette femme louche & ſa maîtreſſe. L'un des deux qui étoit Muſulman, me répondit : ſeigneur, je prie la divine unité, qui a donné ſon épée au prophète qui ne ſavoit ni lire ni écrire, de vous garantir de la misère dans laquelle nous vivons ici depuis pluſieurs années. Je ne ſais ſi cette isle a un nom. Nerkèz qui s'en eſt emparée, eſt une magicienne qui y attire les vaiſſeaux qui s'en approchent de deux cent lieues. Vous avez tout à craindre des artifices & fureurs de cette femme déteſtable : elle ne demeure ici que pour cacher

ſes déréglemens, & pour s'abandonner, ſans diſtinction, aux plus infâmes voluptés. Comment avez-vous pu ſortir de la barque ſans aller tenir compagnie à tant de miſérables? Un enchantement inévitable les a plongés dans l'eau, & l'eau, enchantée elle-même, leur a fait perdre le jugement. Ceux que Nerkèz choiſit chaque jour pour les faire ſervir à ſes plaiſirs, recouvrent à la vérité une partie de leur raiſon; mais en les rejetant dans le fleuve, elle les dépouille bientôt d'un avantage que ſes laſcifs emportemens ne peuvent rendre que très-onéreux. Un horrible tourbillon qui nous environna interrompit le diſcours du jeune homme. La magicienne, avertie de mon arrivée, fit gronder de ſi furieux tonnerres, & briller des éclairs ſi épouvantables, qu'il ſembloit que le monde dût ſe bouleverſer. Cette tempête dura aſſez long-temps; mais l'air ayant enfin repris ſa clarté ordinaire, la fille de Nerkèz ſortit de la tour, & m'ayant abordé: ſeigneur, me dit-elle, ma mère, touchée de compaſſion, vous permet d'aller retrouver vos gens, & conſent que vous ne vous expoſiez pas aux périls inouis de cet enchantement. Ce compliment me perſuada que la magicienne craignoit que je ne détruiſiſſe ſon ouvrage;

& je répondis fièrement : dites à votre mère que j'ai réfolu de riſquer ma vie, pour délivrer du plus indigne des eſclavages cette grande multitude d'hommes libres qu'elle regarde comme autant de victimes deſtinées à aſſouvir ſes paſſions.

La fille étoit à peine r'entrée dans la tour, qu'une porte de fer s'ouvrit, & qu'il en ſortit un animal qui avoit les pattes d'un lion, une queue longue de quinze braſſes, & ſouple comme une corde. Sa grandeur égaloit celle d'un chameau, & il étoit armé de deux cornes qu'il remuoit comme il vouloit. Je fus effrayé à cette apparition; mais je ne laiſſai pas de me mettre en défenſe. Le monſtre accourut à moi les cornes baiſſées, & n'ayant pu me choquer de front, parce que je l'eſquivai légèrement par un ſaut, il fit en paſſant un mouvement ſi juſte de la corne gauche, qu'il me porta dans la tempe un coup dont je fus renverſé. L'impétuoſité de ſa courſe ne lui permit pas de s'arrêter, & quand il eut fourni ſa carrière, il me trouva ſur pied. Je n'étois point bleſſé, il m'avoit ſemblé ſeulement qu'un grand ſac de laine me fût tombé ſur la tête. Je déchargeai ſur l'animal un peſant coup de ſabre entre les deux cornes, & l'acier entra auſſi

peu dans ſon crâne, que ſi j'avois frappé un rocher. Il me renverſa une ſeconde fois, me foula aux pieds, & m'ayant lié le corps avec ſa queue, il me traîna du côté de la rivière. Je le ſaiſis fortement par la cuiſſe, & je m'écriai : O bague ! où eſt ta vertu ? En faiſant cette exclamation, je le touchai de ma bague, & il diſparut. Ah ! dis-je alors, les armes ſont inutiles ici ; le préſent de Zulikhah me fera triompher. Je remis mon ſabre dans le fourreau, & je me rapprochai de la tour, me propoſant de faire au plutôt toucher ma bague à tout ce qui ſe préſenteroit pour me nuire.

Nerkèz s'étoit miſe à une fenêtre, après avoir employé les plus grands efforts de ſon art pour ſe parer. Invincible Muſulman, me dit-elle, je t'accorde avec plaiſir la liberté de tous les priſonniers que j'ai dans ce fleuve. Ceſſe donc de troubler mon repos, & retourne à ton camp. Sa beauté & l'agréable ſon de ſa voix me touchèrent : je me ſerois infailliblement rendu à ſes déſirs, ſi le jeune homme ne m'eût crié : O courageux Muſulman, gardez-vous bien d'ajouter foi aux paroles trompeuſes de cette infâme ; elle ne vous tiendra rien de ce qu'elle vous promet. Diſſuadé par cette remontrance, je repris

de Nerkèz les idées que j'en devois avoir ; & je l'assurai que je ne m'en irois qu'après que j'aurois dissipé toutes ses illusions. A l'instant elle envoya contre moi un nouveau monstre. Il étoit homme, quant à la disposition de son corps, mais tous ses membres étoient les membres des animaux les plus féroces ; & il portoit sur son épaule une fourche d'acier très-aiguë. Je passai mon anneau dans le second doigt de ma main droite, afin de le faire toucher plus aisément ; & j'allai à lui le bras tendu & le poing fermé. Il se mit à rire en me voyant opposer à sa terrible fourche une lance si peu redoutable. Tu présentes ta main de fort bonne grâce, viens faire la révérence à l'adorable Nerkèz. Raillant ainsi, il eut la simplicité de me tendre la main & d'y enfermer la mienne ; ce qui le fit évanouir en un clin d'œil. La magicienne quitta la fenêtre, & de tout le reste du jour je n'eus aucun ennemi à combattre. Je me tins la nuit avec les deux jeunes hommes dans une loge qui étoit sur le bord de la rivière, & où nous trouvâmes les vêtemens & les armes des enchantés. Mes deux compagnons eurent le plaisir de se r'habiller. La joie & l'espérance nous tinrent lieu de souper, car le chameau s'étoit perdu pen-

dant mes combats. A la pointe du jour, un changement que j'apperçus dans la rivière me causa une agréable surprise. Tous ses malheureux habitans mettoient la tête & la poitrine hors de l'eau, battoient des mains & rioient en me regardant. Il y avoit dans leurs ris je ne sais quoi d'insensé.

D'un autre côté la magicienne s'offrit à mes yeux, belle comme une périse. J'allai assez loin au-devant d'elle. Je m'admire encore à présent moi-même, quand je la rappelle en ma mémoire, & que je songe que je fus assez maître de mes passions pour préférer le devoir à un objet si charmant. Lorsque Nerkèz fut auprès de moi, elle me parla comme si elle avoit été persuadée que je ne m'étois exposé à de si grands dangers que dans la vue de la conquérir. Aimable Musulman, dit-elle, me voici toute prête à vous satisfaire; il seroit superflu de vous fatiguer davantage. Comme elle se penchoit pour m'embrasser, je reculai & je lui dis avec mépris: Quelle force peuvent avoir des charmes empruntés? Allez, Nerkèz, offrir vos grâces aux dives vos amis, & mendier les caresses des magiciens de votre connoissance. La magicienne fut d'autant plus piquée de cette réponse, qu'elle s'étoit flattée que

je ne lui échapperois pas. Me voyant si éloigné de recevoir de l'amour, elle s'abandonna toute entière à la fureur & me dit : J'aurai donc fait une démarche de cette importance, homme brutal, pour être ainsi méprisée ? Tu te repentiras bientôt de ton insolente grossièreté. En faisant cette menace, elle fourra ses doigts dans ses cheveux, & il tomba soudainement une pluie de cailloux qui m'auroit fort maltraité, si je ne m'étois promptement réfugié dans la loge. Tous les arbres voisins en furent ébranchés, j'eus plusieurs contusions ; sans mon préservatif j'étois assommé.

Cette pluie écrasante n'avoit pas encore tout-à-fait cessé, lorsque tous les hommes du fleuve en sortirent, & accoururent prendre leurs habits & leurs armes. Je leur cédai la loge, de peur d'être étouffé par la multitude. Ce fut une chose merveilleuse à voir, que la promptitude avec laquelle ils s'habillèrent & s'armèrent pour me venir attaquer. Une si grande ingratitude n'étoit pas naturelle ; la force de l'enchantement les emportoit ; je voyois même à leur tête mes deux chers Arabes qui, dans leur bon sens, auroient donné leur vie pour moi. J'attendis cette petite armée, sans remuer de ma place, & je

leur préſentai ſeulement mon anneau, dont la vertu calma ſubitement leur furie. Ils s'arrêtèrent tous à une certaine diſtance, comme ſi une forte barrière les eût empêchés de paſſer. La magicienne qui avoit eſpéré me voir ſuccomber ſous les efforts de tant d'ennemis, s'appercevant que perſonne ne me frappoit, imagina un nouveau moyen de me faire perdre la vie. Elle fit tout-à-coup paroître ſur la rivière un pont qu'elle avoit juſqu'alors tenu caché, de peur que les lions, les panthères & les autres bêtes carnaſſières ne paſſaſſent. Ces animaux n'eurent pas plutôt vu le pont, qu'ils accoururent en foule de notre côté, où ils découvroient tant d'hommes aſſemblés. Nerkèz auroit peut-être dû pourvoir à la sûreté de ſes propres eſclaves; mais elle s'étoit déjà ſauvée au plus vîte dans ſa fortereſſe, & les bêtes féroces les attaquèrent de toutes parts. Ils tournèrent tête pour leur réſiſter. Je me mêlai avec eux parmi les lions & les tigres. Nous en bleſsâmes, nous en maſſacrâmes en peu de temps un ſi grand nombre qu'il en demeura plus des deux tiers ſur la place. Le reſte ſe jeta dans la rivière.

Cette victoire remportée, l'enchantement des jeunes hommes tirés de l'eau finit; & ils ne penſèrent plus qu'à ſe venger de la

méchante Nerkèz. Les Arabes ne pouvoient se lasser de me remercier. Il y avoit dans la troupe plusieurs Musulmans. Jamais jour ne fut plus glorieux au prophète. Nous nous avançâmes en bon ordre vers la tour pour y assiéger notre commune ennemie qui, voyant le danger qui la menaçoit, fit de nouveaux enchantemens, & aveugla tous nos soldats. Préservé seul de ce maléfice, que je ne pus dissiper dans les autres avec ma bague, je cherchai vainement un chemin pour les faire entrer, tout aveuglés qu'ils étoient. En faisant le tour de la forteresse, je trouvai un grand arbre auquel étoit attaché un cors, avec cette inscription : *Je l'ai mis à regret.* Je jugeai que ces paroles prédisoient la fin de l'enchantement ; & qu'une autorité supérieure avoit forcé la magicienne à fournir elle-même l'instrument de sa perte. Je pris le cors & je l'embouchai. Au son qui en sortit, tous les aveugles recouvrèrent la vue, & la tour commença à fumer. La porte & toutes les fenêtres s'ouvrirent en même-temps, & je crus que la magicienne prenoit invisiblement la fuite ; mais je me trompois. La tour fuma pendant près d'une heure, puis elle tomba. Alors Nerkèz se montra en l'air sur un nuage noir, accompagnée

de sa fille & de la petite femme louche. Elle s'arrêta vis-à-vis de moi, & me regardant d'un œil superbe & indigné, elle me dit : » Abdalla, il n'y a qu'un moment que je te connois. Si j'avois daigné consulter mes livres lorsqu'il en étoit encore temps, je serois à présent maîtresse de ton anneau, & tu serois mon prisonnier. Que je te hais ! Tu as manifesté un mystère que je cachois à toute la terre ; tu n'as point voulu me laisser vivre dans cette isle que je m'étois appropriée : mais sois sûr qu'en quelqu'endroit que tu ailles, je serai toujours à tes côtés, que je renverserai tes desseins, & qu'en particulier je mettrai des obstacles invincibles au succès de l'affaire que tu as le plus à cœur. Ne te figure pourtant pas que tu sois le plus grand objet de ma haine. C'est à cette dive qui a si lâchement trahi notre parti, & qui s'est servi de toi pour me surprendre, c'est à la perfide Gorec que je réserve mes véritables vengeances. Elle auroit continué cet effroyable discours, si une pluie de feu qui commença à tomber sur elle ne l'eût épouvantée. Elle n'eut que le temps de s'envelopper dans son nuage & de fuir de toutes ses forces ; car un moment après nous vîmes paroître une géante aîlée qui, semblable à

une flamme, la pourſuivoit. Cette brillante Gine paſſa au-deſſus de nos têtes comme un éclair.

N'ayant plus rien à voir au ciel, je cherchai mes Arabes, mon eſclave & mon chameau égaré. Par bonheur nous retrouvâmes cette bête qui m'étoit alors ſi néceſſaire, & nous appaisâmes notre faim. J'étois en peine de ce que deviendroient tous ceux que j'avois délivrés; mais en me rendant grâces, les uns me dirent qu'ils eſpéroient retrouver encore leurs vaiſſeaux dans les endroits où ils avoient abordé; les autres m'apprirent que l'isle n'étoit pas ſi déſerte que je me l'imaginois; qu'il y avoit au couchant une grande ville appelée Hum, avec un port où ils comptoient s'embarquer, & que pour y arriver, il ne falloit que traverſer un déſert de trois jours de chemin. Ils ſe diſpersèrent par troupes, afin de ſe mieux défendre s'ils étoient attaqués par les bêtes ſauvages, & auſſi afin de trouver plus aiſément des fruits & du gibier pour ſe nourrir. Il y en avoit quelques-uns de bleſſés, à qui la ſeule eſpérance de revoir leur patrie donnoit de la force & du courage. Pluſieurs voulurent prendre parti avec moi; mais je ne retins que le jeune Muſulman avec qui j'avois fait une liaiſon

particulière. Pour repaſſer le fleuve, nous coupâmes des branches d'arbres à coups de cimeterre, & nous fîmes un radeau qu'Orcan conduiſit avec beaucoup d'adreſſe. Orcan étoit notre nouvel aſſocié qui nous entretint aſſez agréablement juſqu'au camp ; je lui demandai depuis combien de temps il étoit dans l'isle, pourquoi je n'avois point vu de femmes dans la priſon fluide de Nerkèz, quel étoit le ſort de celles que portoient les vaiſſeaux arrêtés par cette magicienne, & ſi tous les hommes tomboient dans ſes piéges. Ceux qui ſont demeurés dans notre camp, ajoutai-je, ont évité ſes fureurs, & nous ne les avons éprouvées que parce que nous nous y ſommes expoſés nous-mêmes.

J'ai été environ deux ans entre les mains de Nerkèz, répondit le jeune Orcan ; elle attiroit tous les navires qui faiſoient route dans ces mers, excepté ceux qui portoient pavillon noir & rouge, étant convenue avec les habitans de Hum, dès le commencement de ſon établiſſement, qu'elle épargneroit ceux-là, afin de ne pas ruiner le commerce de cette ville. Les marchands qui avoient coutume de trafiquer avec les Humois, ne manquoient pas d'arborer ce pavillon. Tous les autres navires étoient de bonne priſe pour

magicienne. Dès qu'ils étoient arrivés à quelqu'endroit que ce fût de la côte déserte, car c'étoit toujours à cette côte qu'elle les faisoit venir, les hommes & les femmes descendoient, selon la coutume. Les plus déterminés s'écartoient les premiers pour découvrir le pays, & étoient aussi arrêtés les premiers. Les autres ne les voyant pas revenir, alloient les chercher & avoient le même sort; à l'égard des femmes, elles étoient la pâture des lions & des autres cruels animaux, soit qu'elles restassent sur le bord de la mer, soit qu'elles vinssent se présenter à la barque. La fille de Nerkèz ne les y recevoit jamais, non plus que les vieillards, qui étoient aussi impitoyablement abandonnés aux bêtes. Je ne doute pas qu'avant leur défaite elles n'aient inquiété votre camp. Il disoit la vérité, car quand nous y arrivâmes, l'équipage nous raconta qu'un peu après mon départ, il avoit été assiégé par une grosse troupe de tigres & d'ours. On me montra même les peaux & les têtes de plusieurs de ces bêtes qui avoient été tués. Avant que de remonter sur mer, nous employâmes deux jours à nous réjouir & à faire bonne chère, puis nous recommençâmes à naviger vers l'orient.

J'eus grand soin d'instruire le jeune Orcan ; non seulement des motifs qui me faisoient voyager, mais aussi de la manière dont nous passions le temps. Nous lui fîmes même part de nos aventures, pour l'engager à parler des siennes. Malgré toutes ces ouvertures, il se tint pendant plus de huit jours sur la réserve. Nous lui remarquâmes un fond de tristesse qui redoubla notre curiosité : mais soit qu'il ne nous connût pas encore assez, soit qu'il appréhendât de n'être pas cru, il continua de garder le silence. A la fin nous cessâmes de le presser, & ce fut justement alors que l'envie lui vint de nous satisfaire.

Aventures du jeune Egyptien.

JE suis du grand Caire, nous dit-il : vous savez que les pyramides qui ont rendu l'Egypte si fameuse, ne sont pas loin de cette grande ville. Dans ma jeunesse je faisois presque mon unique divertissement d'aller considérer ces admirables monumens de la prévoyance des premiers hommes. Je voyois quelquefois les génies qui président à ces anciens édifices ; mais d'abord qu'ils paroissoient, je m'éloignois, de crainte de les

irriter. Je fuyois ſur-tout la vue de la Ginne qui fait ſa demeure dans la pyramide du midi : elle ſe montre toujours toute nue, avec un viſage riant & des geſtes ſi efficaces, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'approcher d'elle; mais on perd l'eſprit avant que de la joindre. Ses charmes avoient réduit deux ou trois de mes amis à courir les champs, ſans aucun eſpoir de guériſon. Profitant donc de leur malheur, je me tenois ſur mes gardes.

Je ne pus pourtant ſi bien me précautionner, que je ne l'apperçuſſe un jour d'aſſez près, & qu'elle ne m'apperçût. J'allai à elle, mais j'y allai les yeux baiſſés, ayant encore aſſez de force pour tâcher au moins de modérer le trouble dont j'étois déjà ſaiſi. Mon enfant, me dit-elle, ta modeſtie me plaît; je veux te faire voir ce que perſonne n'a encore vu. En même-temps elle ſe rendit inviſible, & me prenant la main, elle m'introduiſit dans l'intérieur de la pyramide par une porte cachée aux enfans d'Adam. Un dragon, dont les yeux brilloient comme deux aſtres, marchoit devant moi & m'éclairoit.

Le bas de la pyramide eſt partagé en trois ſalles très-vaſtes, revêtues de marbre noir.

La première eſt triangulaire. J'y vis un vieillard d'or, aſſis ſur un trône d'ébène, qui tenoit d'une main un livre, & de l'autre une couronne enrichie de pierreries. Aux coins de cette ſalle il y avoit trois piles de lingots d'or, qui s'élevoient juſqu'à la voûte. Les trois angles de la ſeconde ſalle, car elle eſt auſſi triangulaire, étoient occupés par trois ſtatues d'un métal inconnu, que la Ginne me dit être beaucoup plus précieux que l'or. Elles étoient armées d'arcs, & menaçoient de percer de leurs flèches un petit enfant qui étoit aſſis dans le milieu ſur un carreau. Le carreau & l'enfant étoient de diamant. La troiſième ſalle eſt quarrée : les anciens ſages ont mis devant la porte une femme d'émeraude ou de quelqu'autre pierre verte, qui rit ſans ceſſe. Dans cette ſalle je trouvai un peuple de ſtatues de toutes ſortes de métaux, couvertes de pierreries d'un prix ineſtimable. Elles avoient toutes un genou en terre, & elles ſembloient adorer deux beaux pigeons de perles fondues, placés ſur la pointe d'une pyramide compoſée de topaſes de la groſſeur du poing, arrondies autour.

Par un ſuperbe eſcalier qui diviſe ces trois ſalles l'une de l'autre, nous montâmes dans

trois autres beaucoup plus petites. La première étoit remplie d'ichneumons d'or (1). Dans la seconde je n'apperçus que des corbeaux de pierre de touche. Au milieu de la troisième, je vis, avec assez d'épouvante, un tombeau, dans lequel étoient couchés, tout à découvert, un roi & une reine si bien conservés, qu'ils paroissoient encore vivre. Tout à l'entour de la salle il y avoit des lampes ardentes & des cassolettes d'où sortoit une vapeur fort douce. Au-dessus du tombeau voltigeoit un hibou artificiel qui poussoit des cris si douloureux, que je ne pus me défendre de pleurer à chaudes larmes. Nous continuâmes à monter, & le dragon nous fit entrer dans un lieu triangulaire en tout sens, qui étoit plein de coffres de cèdre, d'ivoire, de sandal & d'écailles de tortues. La Ginne ne voulut en ouvrir aucun; elle me dit seulement qu'ils renfermoient les redoutables talismans par le moyen desquels les rois d'Egypte avoient autrefois conquis toute la terre, & s'étoient même assujetti les génies. Après m'avoir montré tant de

(1) L'ichneumon, ou le rat de Pharaon, est un animal qui vit dans le Nil, & qui fait la guerre aux crocodiles.

merveilles, elle me conduisit hors de la pyramide, & en me quittant, elle me parla en ces termes : « Je te commande, sous peine de la vie, de sortir de l'Egypte dans l'espace de trois jours, & de n'y revenir jamais. »

Je retournai au Caire, & je racontai à mon père, qui est un riche marchand, tout ce qui venoit de m'arriver. Je me suis toujours bien douté, me dit-il, que tu te repentirois quelque jour de ta trop grande curiosité : sois sage à l'avenir, & remercie dieu de t'avoir conservé la vie & le jugement. Il me proposa ensuite de m'embarquer avec des marchandises qu'il envoyoit en Chypre. N'ayant point de temps à perdre, je partis pour la mer, & je me trouvai dans le vaisseau avant que les trois jours expirassent. A peine avions-nous perdu de vue l'Egypte, que nous fûmes accueillis de la plus effroyable de toutes les tempêtes. Les vents en furie se livrèrent un combat, dont il sembloit que notre malheureux navire dût être le prix. Les voiles en furent déchirées & les mats rompus, & après avoir pirouetté quelque temps, il fut emporté avec une violence inouïe sur les côtes d'Afrique, où il se brisa. Je me sauvai à la nage, & je me sauvai seul,

Comme le pays étoit inhabité, je me chargeai de quelques vivres que la mer jeta à bord, & je marchai plusieurs jours le long du rivage, en remontant vers l'Egypte. Après bien des fatigues, j'entrai dans une contrée, dont la seule vue me consola de toutes mes peines. Une infinité de ruisseaux l'arrosoient & y faisoient croître un nombre prodigieux de beaux palmiers très-fertiles. Toute la terre étoit couverte de plantes fleuries qui réjouissoient en même-temps les yeux & l'odorat. Cet heureux canton n'a d'étendue que trois petites journées de chemin. Quand je les eus faites, j'aimai mieux retourner sur mes pas que de m'engager de nouveau dans un désert affreux. En passant j'avois vu de loin comme une ville; j'allai de ce côté-là. C'en étoit une en effet, mais détruite & sans un seul habitant. Les marques de ce qu'elle avoit été, lorsqu'elle fleurissoit, m'étonnèrent; on ne trouve nulle part de si magnifiques ruines. Je choisis pour mon palais un portique de marbre blanc, qui étoit encore assez entier.

Les grandes huées que firent nos matelots, empêchèrent d'entendre la suite de l'histoire de l'Egyptien ce jour-là. Nous voulûmes avoir notre part de la nouveauté. Ils nous

montrèrent dans la mer plusieurs poissons qui ressembloient parfaitement à des femmes ; & qui, hors de l'eau jusqu'au nombril, se tenoient par les mains & s'avançoient, comme en dansant, vers un rivage où le vent nous portoit. D'abord que nous fûmes assez près du rivage pour discerner les objets, nous vîmes, à la pointe d'une langue de terre, un homme nud, très-bien fait, que des satyres & des singes attachoient à un pieu (1). Indignés de cette barbarie, nous sautâmes à terre pour secourir ce malheureux, que les monstres abandonnèrent aussitôt qu'ils nous apperçurent. Nous lui ôtâmes ses liens, & nous le conduisîmes promptement au vaisseau pour lui donner des habits. Nous jugeâmes, à la frayeur qui étoit peinte sur son visage, que nous l'avions tiré de quelque grand péril : comme nous lui témoignions notre étonnement de l'avoir trouvé ainsi exposé aux insultes de ces animaux, je vous dois trop, nous répondit-il avec modestie, pour ne pas vous faire connoître celui que vous venez de secourir avec tant de générosité.

(1) Continuation & suite de la traduction du manuscrit arabe.

Aventures de l'Homme nud, ou Hiſtoire d'Eliamanzor & de la Princeſſe Sidi.

JE ſuis fils du ſultan Your-Sophi & de la princeſſe Naïskah, qui règnent dans l'isle de Borico. Cette isle eſt ſituée dans cette vaſte mer, ſous un ciel pur & tempéré : on y jouit d'un printemps continuel ; les arbres y donnent à la fois des fleurs, des fruits & une verdure agréable. Elle eſt habitée par des colons de différentes nations, attirés par la vertu d'une eau qui rajeunit les vieillards, & rend les forces aux corps les plus épuiſés. Elle eſt environnée d'une infinité d'autres isles, pour la plupart inconnues & inabordables ; celles qui ſont connues ſont gouvernées par des princes tributaires de Borico ; de ce nombre eſt le royaume de l'isle Tranſparente.

Le grand Your-Sophi, aidé des lumières & des conſeils du ſage Ben-Addir, revenu depuis quelque temps à ſa Cour, avoit lui-même pris ſoin de mon éducation. J'étois né avec une imagination ardente ; & j'atteignois l'âge où les paſſions font naître ce déſir inquiet d'acquérir de nouvelles connoiſ-

ſances. L'envie de voyager pour m'inſtruire me tourmentoit ſans ceſſe. Une nuit que je m'étois endormi, fortement occupé de cette idée, je vis une femme dont l'air noble & majeſtueux étoit relevé par l'éclat d'une robe d'azur parſemée de diamans & de rubis; elle s'approcha de moi & me dit : *Jeune homme, c'eſt moi qui t'ai inſpiré la paſſion que tu as de voyager; pars, & hâte-toi d'aller ſecourir la belle princeſſe de l'isle Tranſparente, que le magicien Zanguizaf* (1), *mon ennemi, tient enfermée. Tu la reconnoîtras à ſon portrait que je te donne, & au tien qu'elle porte à ſon bras.*

Frappé de cette apparition, je m'éveillai en ſurſaut; les premiers rayons du jour commençoient à paroître : quelle fut ma ſurpriſe de trouver ſous ma main une boîte que j'ouvris avec précipitation ! elle renfermoit le portrait d'une beauté raviſſante; je le contemplai long-temps avec une émotion que je n'avois point encore éprouvée. J'attendis avec impatience le moment où je

(1) Le devoir d'un traducteur eſt de rendre, autant qu'il ſe peut, le ſens de ſon original : ainſi, d'après la note du manuſcrit arabe, Zanguizaf ſignifie *Croque-pucelle.*

pourrois

pourrois voir le ſultan. Je le preſſai vivement de me laiſſer partir, en lui cachant néanmoins le nouveau motif de mon voyage. Il y conſentit avec peine, à condition que Ben-Addir m'accompagneroit. On équipa par ſes ordres une ſaïque; je m'arrachai des bras de ma mère, le cœur déchiré de ſes larmes; je joignis Ben-Addir qui m'attendoit au port; nous nous embarquâmes, & nous prîmes la route de l'isle Tranſparente.

Nous voguions à ſouhait depuis deux jours, lorſque notre vaiſſeau fut jeté par un coup de vent ſur une côte inconnue. Son immobilité, le ſpectacle ſurprenant de quantité de tortues que nous vîmes ſur la plage, dont les écailles brilloient comme des diamans, m'excitèrent à deſcendre pour admirer de plus près ces phénomènes; Ben-Addir voulut s'y oppoſer; mais, ſans l'écouter, je ſautai ſur le rivage. A peine y eus-je mis le pied, qu'un autre coup de vent contraire remit le vaiſſeau à flot & l'emporta en pleine mer, malgré les efforts que le pilote & les matelots faiſoient pour reprendre terre; je les perdis bientôt de vue.

Abandonné ſeul dans une isle que je croyois inhabitée, je ne pus me défendre de la frayeur & des triſtes réflexions que

ma situation m'inspiroit : je déplorai amèrement mon imprudence. Je ne découvrois, en regardant autour de moi, qu'une longue chaîne de montagnes qui me paroissoient inaccessibles, & dont l'aspect ne m'offroit que des images effrayantes & l'idée du désespoir. J'allois y succomber, lorsqu'au son d'une voix épouvantable qui me fit trembler, les tortues se changèrent en pygmées lumineux & s'enfuirent tout-à-coup vers une montagne, sur le sommet de laquelle je remarquai une autre figure plus grande, que je crus être un homme.

Cette découverte fit renaître mon courage; je courus moi-même vers ce rocher, à la pointe duquel je gravis avec beaucoup de peine & de fatigue. J'apperçus derrière ce rideau de montagnes un palais entouré d'arbres, dont les feuilles, d'une largeur extraordinaire, sembloient autant de platines d'acier, qui réflêchissoient sur son dôme les rayons du soleil; je ne pus soutenir ce spectacle sans en être ébloui. Je soupçonnai que ce palais devoit être la demeure de quelque magicien. Une certaine frayeur me fit balancer quelque temps si je tenterois d'y pénétrer. Bientôt, emporté par l'idée que j'y pourrois rencontrer mon aimable inconnue,

je me hâtai de descendre dans la plaine. Je m'avançois vers ce séjour étonnant, lorsque je revis les petites figures brillantes qui entroient dans un magnifique sallon, bâti au milieu des jardins, dont la beauté me frappa. La douceur d'une voix agréable & mélodieuse que j'entendis chanter, en me causant un tendre saisissement, m'attira du côté de ce charmant édifice. Je me figurai que ce pouvoit être la voix de ma belle princesse; je n'en eus que plus d'ardeur à poursuivre mes recherches. Dès que je fus entré dans l'allée qui aboutissoit au sallon, je remarquai avec étonnement que la tige des plantes & des arbres étoit rouge comme du corail, & que leurs feuilles, d'une blancheur qui effaçoit celle de la neige, étoient parsemées de fleurs qui ressembloient parfaitement à des saphirs. En approchant du sallon, j'admirai sur son frontispice cette inscription en caractères de diamans enchassés dans un marbre noir : *Entre, si tu apportes à l'aimable Bouzoulah* (1) *le premier hommage de ton cœur.*

J'achevois à peine de lire l'inscription, que les portes du sallon s'ouvrirent. J'en vis

(1) Bouzoulah veut dire qui a une gorge énorme.

sortir les nains brillans, suivis d'une femme dont la taille courte & ramassée étoit accompagnée d'un visage qui ressembloit à une lune: elle avoit un doliman (1) rose, garni de grelots, au son desquels les pygmées dansèrent des quisquas (2). La grosse femme, en se trémoussant, s'avança vers moi, & me présenta la main pour m'entraîner dans le sallon. Je m'échappai, de peur d'être obligé de remplir la loi de l'inscription. Elle me cria d'une voix étouffée de colère : *Insolent, tes mépris pour la fille de Nerkèz & la sœur de Zanguizaf ne resteront pas impunis.*

Affligé de mon erreur, & inquiet des menaces de la magicienne, je cherchois à sortir du jardin, lorsqu'au détour d'un bosquet de myrthes & de rosiers, j'apperçus sous un berceau de fleurs une jeune fille endormie & négligemment couchée sur un tapis de gazon. Je parcourus d'un œil avide & plein de trouble les traits, la taille & le corsage des grâces. Ses cheveux, dont les boucles d'ébène rouloient sur un sein d'albâtre, étoient mêlés de fleurs qu'un serin becquétoit, en s'agitant sur son épaule. Mon

(1) Robe à l'asiatique.
(2) Danse comique.

portrait que je vis attaché à un bras charmant, sur lequel elle étoit appuyée, me fit jeter un cri de joie qui réveilla cette beauté; elle disparut aussitôt.

La ressemblance de l'aimable fugitive avec le portrait que j'avois, le mien qu'elle portoit à son bras, ne me permirent plus de douter qu'elle ne fût la princesse opprimée qu'on m'avoit ordonné de secourir. Désespéré de ne pouvoir découvrir ses traces, le cœur plein de son image, je résolus de la chercher par-tout. Incertain de la route qu'elle avoit prise, je m'enfonçai dans un bois vers lequel j'avois vu son oiseau s'envoler. J'apperçus, à travers les branches, des globes de feu qui s'élevoient dans les airs, en répandant une fumée qui infectoit. Le sombre effrayant de la forêt, le vent qui faisoit courber les arbres en soufflant avec furie l'eau noire & bouillante d'un grand lac sur le bord duquel je me trouvai bientôt arrêté, me firent frissonner d'horreur. J'entrevis, à la lueur de ces vapeurs enflammées, une tour bâtie dans une petite isle au milieu du lac, d'où partoient des sons de voix touchans & plaintifs, mêlés à des hurlemens & à des sifflemens horribles.

Poussé par le pressentiment que c'étoit l'af-

freuſe priſon de ma belle princeſſe, j'allois m'élancer dans l'eau pour traverſer le lac à la nage, lorſque je découvris une barque cachée dans des roſeaux; je ſautai dedans ſans héſiter. A peine en eus-je touché les rames, que je me trouvai tranſporté dans l'isle; je n'y rencontrai aucun des monſtres dont j'avois entendu les cris: la porte de la tour s'ouvrit d'elle-même: j'y montai avec une inquiétude ſecrette. Après en avoir parcouru pluſieurs étages, je déſeſpérois d'y trouver celle que je cherchois, lorſque parvenu au ſommet, je vis! dieux! la beauté même enchaînée & baignée de pleurs.

Es-tu quelque bourreau qu'on envoie pour tourmenter la malheureuſe Sidi?

Non, m'écriai-je, en me jetant à ſes genoux, je viens vous délivrer & vous adorer.

Je détachai les liens qui preſſoient ſes belles mains; ſon ſerin venoit me careſſer, comme pour me remercier de la liberté que je rendois à ſa chère maîtreſſe. Ses yeux, qu'elle avoit détournés de frayeur, ſe ramenèrent ſur moi pleins de charmes: elle rougit & n'en fut que plus belle: une vive émotion s'empara de moi: nous nous regardions interdits & troublés, lorſqu'elle fit un cri d'étonnement, en reconnoiſſant dans

mes traits ceux du portrait qu'elle avoit à son bras. Je redoublai sa surprise en lui montrant le sien. Ah! cher prince, me dit-elle, vous êtes ce généreux Eliamanzor, dont une femme divine, en vous nommant, m'a remis cette nuit même le portrait. J'ignore par quel pouvoir je me suis vue tout-à-coup sous le berceau où vous m'avez trouvée endormie: le même pouvoir m'a forcée de r'entrer dans ce séjour d'horreur, & je vous quittois à regret. Elle prononça ces mots avec une confusion charmante. Je pris une de ses mains que je baisai & qu'elle n'eut pas la force de retirer. Fuyons, continua-t-elle, l'infâme Bouzoulah & le barbare Zanguizaf; ces deux magiciens se sont associés pour se procurer mutuellement les objets de leurs plaisirs, ils m'ont transportée dans cette isle horrible après m'avoir arrachée des bras de la tendre Pehry-Roksar, ma mère, en remplissant de deuil le cœur du roi Schah-Gévaher, mon père, & la cour de l'isle Transparente. Piqué de ma résistance, le cruel Zanguizaf a cru la vaincre par ses indignes traitemens. Ah! cher prince, je tremble pour vous s'il faut que l'impudente Bouzoulah vous ait apperçu.

La tendre inquiétude qu'elle me marquoit,

me la rendit encore plus chère : je lui racontai par quelles aventures j'avois découvert sa prison. Elle pâlit quand je lui avouai ce qui m'étoit arrivé avec Bouzoulah. Nous nous hâtames de descendre pour abandonner cette tour funeste : mais, ô comble de douleur ! la barque qui m'avoit apporté avoit disparu. Nous vîmes à l'autre bord les deux magiciens, qui insultèrent à notre désespoir. Au même instant nous fûmes environnés d'une vapeur noire & épaisse, qui ne se dissipa que pour nous montrer que nous étions sur le bord de la mer. L'abominable Bouzoulah, montée sur un gros singe aîlé, fondit sur la princesse, l'enleva par les cheveux, & la précipita dans l'eau ; je vis son corps pâle & défiguré surnager, je voulus m'élancer dans la mer pour périr avec elle, mais je fus retenu & assailli par une troupe de satyres & de singes qui me dépouillèrent de mes habits. Vous m'avez délivré de leur furie. Hélas ! l'infortunée Sidi a été seule la victime de la vengeance des deux barbares magiciens.

Tout l'équipage fut attendri du triste sort de cette jeune princesse, & de sa fin malheureuse. Nous tâchames de calmer le désespoir d'Eliamanzor ; son récit avoit attiré toute mon attention. Je jugeai par le trajet

qu'il avoit fait, que nous ne devions pas être éloignés de Borico ; un seul point m'embarrassoit : le fils de Gigim prétend que cette isle est isolée au milieu d'une vaste mer; mais il pouvoit avoir été trompé par d'autres historiens. Le prince devoit être mieux instruit qu'eux tous ; effectivement nous découvrions à chaque instant plusieurs isles que nous évitâmes, dans la crainte de rencontrer des écueils qui environnent celles dont le prince nous avoit parlé. Nous cherchâmes à profiter du vent favorable que nous avions, pour gagner plus promptement le but si désiré de nos recherches. Cependant pour distraire Eliamanzor de la tristesse où il étoit plongé, nous priâmes le jeune Egyptien de reprendre le récit de ses aventures.

Suite des Aventures du jeune Egyptien, ou Histoire de la dame aux belles pabouches.

VOUS vous rappelez, nous dit-il, qu'après avoir été jeté par un naufrage sur les côtes d'Afrique, j'avois choisi pour asyle les ruines d'un portique de marbre blanc ; accablé de lassitude, je m'endormis profondément. Je fus bientôt éveillé par le bruit que fit une

troupe d'hommes armés qui vint fondre sur moi : ils m'entraînèrent vers le rivage, & me forcèrent d'entrer dans un navire qui étoit à la rade. Je connus à leur discours que c'étoient des corsaires qui avoient coutume de venir fouiller dans ces ruines pour en emporter ce qu'il y avoit de plus précieux.

Ma jeunesse, l'affliction où j'étois, m'attirèrent l'attention de Melec-Ifriqui, leur chef. « Par le grand Celem-Ala (1), me » dit-il, si l'étoile qui a présidé à ta naissance » t'a mis entre nos mains, cesse de » t'en attrister ! ta physionomie ne m'est » point inconnue ; je l'ai vue dans le miroir » de l'avenir, mais la glace s'en est ternie, » & je n'ai pu en savoir davantage ».

Il fit détacher mes liens & m'obligea de prendre de la nourriture, que j'avois refusée jusqu'alors. Je compris qu'il étoit adonné à l'astrologie, & j'augurai de ses bons traitemens que mon esclavage seroit moins rude que je ne me l'étois figuré. Je baisai le bas de sa robe ; ma reconnoissance parut lui faire plaisir ; nous débarquâmes & l'on porta à terre tout le butin. Il y avoit parmi les esclaves une jeune fille & une femme plus âgée

(1) Lumière de dieu.

qu'elle, qui étoient dans l'abattement. Melec les choisit avec moi pour sa part du butin. Les yeux de la jeune personne & les miens se rencontrèrent; une conformité de sort nous inspira de la compassion l'un pour l'autre.

Arrivé chez Melec, je fus chargé du soin de ses jardins: je vis la jeune esclave pâlir à notre séparation; je frémis moi-même quand je pensai qu'elle alloit être destinée aux plaisirs de Melec. C'étoit un homme à la fleur de son âge, d'une figure mâle & d'une taille avantageuse. Il étoit un rival redoutable pour moi, & il pouvoit être un rival aimé: cette crainte me le rendit odieux. J'étois impatient de revoir la belle esclave: elle vint sur le soir dans le jardin se promener avec sa compagne & Melec. Sa vue me causa une vive émotion; je me détournai de leur passage pour cacher mon trouble; je les observai cependant, je remarquai avec satisfaction, que la jeune esclave évitoit de porter ses regards sur Melec. Comme elle s'amusoit à cueillir des fleurs pour s'en faire un bouquet, notre patron m'appela & me dit: Orcan, que ces fleurs soient toujours remplacées par d'autres. Je m'inclinai pour marquer que j'y aurois attention: mon cœur avoit déjà prévenu cet ordre, en voyant que ma

chère esclave les aimoit. Un coup-d'œil qu'elle me jeta à la dérobée, acheva de m'enflammer.

Un jour que j'entrai plutôt qu'à l'ordinaire dans le jardin, j'apperçus, à la porte des bains, deux belles pabouches (1) brodées en or; un doux frémissement me saisit en les touchant; je les baisai & les remis à leur place; je sortis de peur d'être surpris. Quelque temps après je revins à mon travail, l'imagination remplie des deux pabouches & de celle à qui elles appartenoient. La présence de Melec m'empêchoit de lui faire connoître la violence de la passion que l'esclave m'avoit inspirée. L'amour me suggéra de composer un selam (2). Je dessinai dans le parterre, sur la route des bains, deux pabouches avec des amarantes & des jonquilles, pour imiter la couleur & la broderie de celles qui m'avoient charmé. Je mis à côté une rose & une immortelle, pour

(1) Espèce de pantoufle que les femmes mettent par dessus leurs brodequins.

(2) Bouquet ou arrangement mystérieux de fleurs dont on se sert en Afrique & en Asie pour faire connoître sa passion à l'objet aimé, quand on est gêné par des surveillans.

ſignifier que j'aimois éternellement la beauté que je déſignois par la roſe. Sur le ſoir ma belle eſclave vint ſeule avec ſa compagne prendre le frais. La ſingularité de mon ſelam la frappa; elle s'arrêta long-temps à le conſidérer; elle en comprit le ſens; & y ajouta une fleur d'orange avec un ſouci: j'entendis par là qu'elle me donnoit de l'eſpérance, mais qu'elle étoit inquiète de ſavoir comment nous pourrions recouvrer notre liberté. Tranſporté de joie, je mis le lendemain une jacinthe avec une violette, pour exprimer la douceur de mon eſclavage en vivant auprès d'elle. Je retrouvai mon bouquet augmenté d'un pavot extrêmement rouge: je compris par-là qu'elle craignoit la colère d'un rival que je reconnus, à la hauteur du pavot, pour être Melec lui-même. Je fus fort étonné de voir le jour d'enſuite que le pavot étoit ôté; j'en conclus que Melec étoit abſent. J'étois dans l'agitation de la joie que cette nouvelle me cauſoit, lorſque ma belle maîtreſſe & ſa compagne paſsèrent auprès de moi, & me firent ſigne de les ſuivre dans le cabinet des bains. « Cher Orcan, » me dit-elle, depuis que je t'ai vu, j'en » hais davantage le fier Melec; je frémis » aux approches de ſon retour; profite de

» ſon abſence pour tirer de ſes mains la triſte » Samour ».

Non, lâches eſclaves, s'écria Melec en entrant tout-à-coup, les yeux étincelans de colère; vous ne m'échapperez point. Il tira ſon poignard qu'il plongea dans le ſein de Samour. Cette infortunée tomba baignée dans les flots de ſon ſang. Je voulus me jeter au-devant des coups du furieux Melec; non, dit-il, en me repouſſant, ce n'eſt point par le ſang de trois perfides que ma vengeance peut être ſatisfaite. Il ordonna à ſes autres eſclaves, qui étoient accourus à nos cris, de nous lier les pieds & les mains, & nous fit tranſporter, avec le corps ſanglant de Samour, ſur une barque qui fut abandonnée à la merci des flots. Ce barbare vouloit nous faire périr de faim & de douleur, & nous forcer d'avoir toujours ſous nos yeux la malheureuſe victime de ſa jalouſie. Je pouſſois des gémiſſemens affreux, tandis que ma compagne étoit tranquille; j'étois indigné de la voir ſi peu ſenſible à la cauſe de mon déſeſpoir.

Quand nous eûmes perdu de vue le rivage, elle ſe traîna vers le corps de Samour, & ſuça le ſang qui couloit encore de ſa plaie. O joie ineſpérée! ma chère Samour

donna quelques signes de vie : ses beaux yeux se r'ouvrirent à la lumière & se remplirent de larmes en voyant le triste état où nous étions. Notre compagne lui dit de prendre dans sa poche un baume & de l'appliquer sur sa blessure. La vertu en fut si prompte, que Samour eut bientôt assez de force pour nous ôter nos liens. Nous nous tînmes longtemps serrés dans nos bras, en versant des pleurs d'attendrissement. La joie que j'eus de la voir rappelée à la vie fut troublée par la situation cruelle où nous nous trouvions réduits. Ah ! malheureuse Samour, m'écriai-je, à quelles horreurs es-tu réservée ! tu ne m'es rendue que pour te voir périr une seconde fois avec plus de barbarie ! Féroce Melec, que n'assouvissois-tu ta rage sur moi seul.

Cher Orcan, me répondit Samour, je mourrai contente avec toi : mais notre généreuse bienfaitrice ? . . . . . Des larmes qui couloient des yeux de cette femme surprenante, nous firent connoître qu'elle étoit touchée de notre inquiétude pour elle. « Mes chers enfans, nous dit-elle, votre destinée a sans doute été affreuse, je n'ai pu en empêcher l'accomplissement ; il vous reste encore des traverses à essuyer, mais elles

ne vous ſeront pas auſſi funeſtes que les premières. Vos cœurs reconnoiſſans m'attachent à vous ; comptez ſur le ſecours de la Ginne des pyramides. A ces mots elle diſparut ».

Lorſque nous vîmes qu'elle nous quittoit, nous nous crûmes perdus ſans reſſource. Un vaiſſeau qui nous découvrit ainſi flottans, nous envoya ſa chaloupe pour nous ſecourir. C'étoient des adorateurs d'Iſſa (1), qui alloient commercer en Aſie : ils s'empreſsèrent de nous donner tous les ſoulagemens dont nous avions beſoin. Nous leur apprîmes par quel événement terrible nous nous étions trouvés abandonnés à la merci de la mer, & la guériſon étonnante de Samour. Ils ne doutèrent point de l'admirable propriété du baume qu'ils connoiſſoient, mais ils ne voulurent point croire à la puiſſance protectrice des génies. Ils furent ſi touchés de nos malheurs, qu'ils nous offrirent de nous remettre, à leur retour, dans notre patrie. Je ſus alors que ma chère Samour étoit Egyptienne. Elle me dit, les larmes aux yeux, que ſon frère avoit péri en la défendant contre la violence des Pirates qui l'avoient enlevée.

(1) Jéſus-Chriſt.

Elle m'apprit que la Ginne que nous venions de perdre, étant accourue à ſon ſecours, les corſaires l'avoient auſſi ſaiſie & emmenée. Elle a eu pour moi, ajouta-t-elle, les ſoins & la tendreſſe d'une mère, en changeant les emportemens du barbare Melec en un amour reſpectueux. A ce nom je friſſonnai en pâliſſant. Samour remarquant mon agitation, reprit tendrement, cette chère conſolatrice me faiſoit ſupporter mon eſclavage, par l'eſpérance qu'elle me donnoit, que vous ſeriez la cauſe qu'il finiroit bientôt. Hélas! devois-je m'attendre que ce ſeroit par tant de cruautés! Mais, cher Orcan, j'oublie tous mes maux, puiſque je ſuis avec toi.

Ces dernières paroles firent paſſer le calme dans mon ame; mais il dura peu. Le mouvement que je vis faire au navire m'inquiéta; je m'apperçus que le pilote n'étoit pas plus raſſuré que moi; je remarquai que nous dérivions de beaucoup. Nous fûmes emportés pendant pluſieurs jours par un courant rapide auquel nous ne pûmes réſiſter. Un vent impétueux nous pouſſa avec furie vers la côte enchantée, où l'impudente Nerkèz ſe livroit à ſes infâmes plaiſirs. Vous m'avez tiré de ſes mains, ſeigneur, en

détruisant ses abominables prestiges, mais la malheureuse Samour a sans doute été la proie des bêtes féroces dont elle avoit rempli son isle !

Ce triste souvenir de sa perte, r'ouvrit les plaies du cœur du jeune Egyptien ; les larmes qu'il versoit firent couler les nôtres ; nous étions occupés à le consoler, lorsque nous fûmes frappés de l'éclat d'un globe de lumière d'une grandeur surprenante, qui paroissoit se multiplier dans les eaux dont il étoit environné. Nous raisonnions beaucoup sur ce phénomène, sans pouvoir le comprendre, quand l'Arabe aux belles moustaches noires se mit à sourire de notre étonnement. Il nous dit que, dans un voyage de long cours, qu'il avoit fait en qualité de matelot, il avoit abordé dans une isle semblable à celle que nous découvrions, & qu'il ne jureroit pas qu'elle ne fût la même. Son discours piqua notre curiosité ; il ne nous fit point languir pour la satisfaire.

Voyage de l'Arabe aux belles mouſtaches noires à l'isle Lumineuſe, ou le monde Tranſparent.

PAR l'épée du grand prophète, nous dit-il, que les divines Houris aux beaux yeux noirs ceſſent d'être vierges, ſi j'ajoute rien à ce que j'ai appris de l'ancien de l'isle qui avoit bien deux cent ans paſſés, lorſque le vaiſſeau ſur lequel j'étois, vint mouiller à ſa rade. Voici ce qu'il me raconta.

Long-temps après que les génies eurent cédé preſque toute la terre aux enfans d'Adam (1), & ſous le règne du roi Saphiridoun & de la princeſſe Irem (charme de délices) ſouverains de cette isle, le ſage Zohaïr, parent de la reine, ſe retira dans la péninſule *Argentée*, qui étoit ſous la protection du génie Yaghuth, & qui n'eſt ſéparée de cette terre que par un petit iſthme. Ce ſage ſe conſoloit dans la tendreſſe de la belle Ménekcké (miracle de lys & de roſes) ſa fille, de la perte de la vertueuſe Azoura, ſon épouſe. Le génie avoit une affection

(1) Alors les génies ſe retirèrent dans le Ginniſtan.

particulière pour lui ; on dit même qu'il fit adopter sa charmante fille par les Périses, pour la rendre plus digne du jeune Péri-Yazen, son neveu. Mais, comme il vouloit lui faire connoître le monde avant que de les unir, il fit consentir son père à l'envoyer à la cour d'Irem : *Partez*, lui dit-il un jour, *chère Ménekcké, & recevez ces essences pour garantir votre cœur du souffle impur des vices, & votre beauté de la corruption des alimens grossiers des hommes. Je vous recommande surtout de vous en servir aussitôt que l'aurore viendra faire l'ablution générale de la nature ; votre teint en recevra le même éclat & la même fraîcheur qu'elle communique aux fleurs.*

L'aimable Ménekcké se rendit à la cour de l'isle Lumineuse. Elle y parut comme un nouvel astre qui éclipsa bientôt les autres beautés. Tous les yeux se réunirent sur elle ; les femmes en furent si chagrines & si jalouses, qu'elles publièrent partout que sa beauté n'étoit pas naturelle ; elles la firent épier un jour qu'elle faisoit usage des dons du génie ; nous le savions bien, s'écrièrent-elles, qu'il falloit qu'elle employât des prestiges pour se rendre belle.

Cette découverte leur inspira le dessein de lui dérober son secret. Elles gagnèrent une

des eſclaves qui la ſervoient. Yaghuth, inſtruit de leur complot, ſubſtitua d'autres eſſences à la place de celles qu'il avoit données à la fille de Zohaïr. L'eſclave profita du ſommeil de ſa maîtreſſe pour les livrer à ſes ennemies. Ces envieuſes, après s'en être lavé le viſage, ne purent fermer l'œil de la nuit, tant elles étoient impatientes de voir le jour, pour jouir de l'humiliation de Ménekcké, & du triomphe qu'elles ſe promettoient ſur elle : mais, ô déſeſpoir ! les unes avec des yeux éraillés, les joues pendantes & le front ſillonné de rides ; les autres avec une bouche de travers & un menton qui ſe joignoit à leur né, cherchèrent plutôt à cacher leurs figures hideuſes. Hélas ! s'écrioient-elles douloureuſement, il falloit que la terre fût peuplée de nos ſemblables, quand le prophète ſongea à nous exclure du ſéjour de délices ! elles vinrent ſe jeter, en rampant, aux pieds de Ménekcké, pour lui demander grâce : la fille du ſage ne comprenoit rien à leur étrange métamorphoſe. Saphiridoun & la reine ne étoient tout ſtupéfaits.

On conſulta, ſur ce terrible événement, la grande Pagaly ; cette devinereſſe, après avoir placé ſur ſa tête & ſur celle de ſe

compagnes, qui étoient les plus vieilles femmes de l'isle, des rubans en forme de cornes, se mit à danser avec elles au son du trisa & du rabana (1), autour d'un feu de bois de sandal. Elle traça ensuite, avec une baguette, des cercles mystérieux & répondit : *Ce n'est qu'à la péninsule Argentée que tu verras la fin de tes peines.*

Le roi, précédé de ses orancaïes (2) & accompagné de la Pagaly, se mit en marche pour s'y rendre avec la reine, la fille de Zokaïr & les femmes défigurées, couvertes de voiles. Ce cortège étoit suivi d'une foule de monde que la curiosité ne manqua pas d'attirer. Zokaïr, averti de leur arrivée, accourut embrasser sa chère Ménekcké : il conduisit le monarque & sa suite au pied du rocher, sur le sommet duquel étoit la grotte du génie, qui ressembloit à un petit palais à quatre façades ornées de frontons de lapis, & de colonades de marbre d'un blanc à éblouir. Cette grotte avoit quatre ouvertures, auxquelles répondoient quatre karnas (3) qui servoient au génie pour

(1) Deux instrumens particuliers à ces insulaires.
(2) Gentilshommes ou principaux seigneurs.
(3) Instrument long en forme de hautbois.

rendre ſes oracles. Au-deſſous étoient ajuſtés pluſieurs tuyaux, avec des embouchures, par le moyen deſquels on communiquoit au génie les demandes qu'on avoit à lui faire. Le rocher étoit couvert de plantes toujours vertes, & d'arbres ſemblables à des palmiers d'où découloit ſans ceſſe une gomme argentée qui formoit une lave brillante au pied de la montagne.

La Pagaly, après avoir fait pluſieurs révérences au ſoleil, emboucha un des tuyaux qui étoit placé ſous la grande karna du midi ; elle le fit raiſonner avec une force étonnante, en adreſſant cette prière au génie : « Puiſſant Yaghuth, nous avons beau attacher aux bras de nos infortunés compatriotes des taliſmans pour les délivrer de l'affreuſe difformité qui les déſeſpère ; cet enchantement réſiſte à leur vertu : tu vois ces ſuppliantes inconſolables, proſternées, les larmes aux yeux, qui implorent ton ſecours. O génie bienfaiſant, conçois la douleur & le déſeſpoir de ces femmes d'avoir perdu ce qu'elles ont de plus cher au monde ».

Un bruit ſemblable au ſon de terreur & de conſternation de la trompette fatale, (1)

(1) Les Muſulmans diſent que ce premier ſon au-

annonça cette réponſe du génie : *Ouvre la bouche.*

La violence de l'air qui ſortit de la karna, produite par le ſouffle du génie, renverſa par terre tous ceux qui ſe trouvèrent vis-à-vis, & emporta les voiles des femmes. La honte qu'elles eurent de ce qu'on voyoit à découvert leur laideur, rendit leur teint plus vif que le corail; elles ſe cachoient le viſage avec leurs mains, cependant toute l'aſſemblée, à la voix du génie, ſe trouva la bouche béante. Au même inſtant, on vit ſortir de la grande karna une infinité de petits tuyaux qui, s'allongeant en arcs, furent ſe placer d'eux-mêmes dans les bouches ouvertes. O prodige ! ils y firent couler une liqueur qui rendit tous les corps diaphanes.

Le monarque, la reine Zokaïr & ſa fille, furent ſeuls exempts de la métamorphoſe. Yaghuth s'amuſa quelque temps de l'alarme qu'elle donna à ceux qui la ſubirent. Ménekcké connut toute la manœuvre des femmes jalouſes de ſa beauté ; elle excuſa

---

noncera le jugement dernier; il ſera ſuivi quarante ans après, de celui de mort, & d'un troiſième de réſurrection.

leur

leur foibleſſe & leur pardonna. Tous les rubis de l'orient auroient pâli auprès du viſage de Saphiridoun quand il lut dans les cœurs de ſes ſujets : il les vit preſque tous en proie à l'ambition, à l'amour propre & à la méchanceté : il fut indigné de découvrir le mérite dans l'oubli, & la vertu opprimée & dans l'indigence : il jura de réparer ſes torts. Ses courtiſans ſe rapetiſſoient & ſerroient les épaules, pour empêcher qu'on ne démêlât leur manège & le véritable motif de leurs flatteries. Les mancanas (1) triomphoient de pouvoir faire de belles & de ſavantes diſſertations ſur la cauſe des maladies. Le dépit des femmes fut à ſon comble quand elles virent qu'elles ne pourroient plus diſſimuler leur penſée, ni uſer du privilège que leur accorde le livre de gloire (2); elles en étoient ſi furieuſes, qu'elles auroient volontiers déviſagé le génie. On n'entendoit de tous côtés que des plaintes amères; c'étoit par-tout une confuſion & un déſordre affreux.

La généreuſe Ménekcké conjura le génie

(1) Médecins.

(2) Mahomet leur permet les infidélités, pourvu qu'elles y ſoient entraînées par la force de l'inclination.

d'avoir pitié de leur désolation. Yaghuth ne put résister à sa prière : on vit sortir des fentes & de la cime du rocher de petits nuages de couleur d'or & d'azur, qui, pressés par les vents, se ramassèrent & enveloppèrent bientôt la montagne. Le génie descendit ensuite, porté sur un autre nuage de feu, ayant à ses côtés un jeune homme qui fit rougir la belle fille de Zokaïr, par l'attention avec laquelle il ne cessa de la regarder. Tous les spectateurs furent agités des mêmes mouvemens qu'éprouvoit le prophète divin à la vue de l'ange qui conversoit avec lui (1). Yaghuth élevant la voix : *Je jure*, dit-il, *par le sceptre d'Ormoz, le puissant roi du Ginnistan, que cette diaphanéité ne peut-être ôtée, à moins qu'elle ne passe à un autre corps.*

Vous, ma chère fille, ajouta-t-il en s'adressant à Ménekcké, *ce monde-ci n'est pas digne de vous posséder ; à peine y avez-vous paru, que l'envie vous a calomniée. Venez avec nous dans le séjour de la vertu, jouir des hommages qui vous sont dus, & de la tendresse d'Yrem qui vous présente la main.*

(1) Mahomet disoit que la vue de l'ange Gabriel lui causoit les convulsions auxquelles il étoit sujet.

La belle Ménekcké, toute tremblante, abandonna la ſienne au jeune Péri; elle parut moins inquiète quand elle entendit que le génie ordonnoit à ſon père de les ſuivre. Auſſitôt une partie du nuage de feu ſe détacha pour envelopper le ſage & ſa fille. Un tourbillon de vent les emporta au-deſſus du rocher. Les ſpectateurs émerveillés les ſuivoient des yeux, quand une pluie abondante, qui tomba tout-à-coup ſur eux, les obligea de changer d'attitude. Ils ſe ſentirent pénétrer d'une fraîcheur qui les ſurprit encore davantage, en s'appercevant que leur viſage & leurs habits avoient repris leur opacité naturelle.

Pendant que cette pluie merveilleuſe opéroit ces prodiges, Saphiridoun & Irem étoient à l'abri ſous un grand arbre dont les feuilles étoient devenues à l'inſtant d'une largeur ſurprenante. Ils reconnurent la bienveillance du génie pour eux, & regrettèrent la belle Ménekcké, dont la ſéparation les toucha. Ils ne purent s'empêcher de remarquer que les femmes, en qui la beauté avoit ſuccédé à la laideur, ſe tournoient en tout ſens pour recevoir la pluie, craignant ſans doute qu'il ne reſtât à leur corps quelque jour par où l'on pût les ſurprendre. Elles y demeurèrent ſi

long-temps exposées, qu'elles se sont rendues tout-à-fait impénétrables.

Un nouveau prodige augmenta bientôt leur étonnement. Ils virent, en rentrant dans l'isle, la terre devenir transparente sous leurs pas; ils n'y marchèrent d'abord qu'avec frayeur, mais peu-à-peu ils s'y accoutumèrent, en voyant que les plantes & les arbres continuoient d'y croître comme à l'ordinaire. Depuis ce temps l'isle a retenu le nom de *Lumineuse*. Sa transparence offre une infinité de curiosités admirables; on y voit à découvert la formation des métaux, la cause des volcans, la circulation des sources qui forment les rivières, & le travail étonnant des animaux qui sont dans ses entrailles, qu'on distingue aussi facilement que s'ils étoient enfermés dans un globe de verre.

Le vent contraire qui souffloit, nous empêcha de diriger notre route vers cette isle surprenante. Eliamanzor demanda avec empressement à l'Arabe quels en étoient les souverains lorsqu'il y étoit arrivé; mais comme l'ancien ne lui en avoit rien dit, il ne put satisfaire le prince qui en parut fort chagrin. Nous fûmes bientôt distraits de nos regrets d'avoir perdu de vue cette isle, par un grain

(1) qui répandit tout-à-coup l'obscurité sur notre navire, au moment que nous commencions à jouir des premiers rayons du soleil. Nous fûmes assaillis d'un déluge d'eau & de grêle qui nous obligea de nous mettre à couvert. Après que cette bourasque fut passée, nous sortîmes sur le tillac, d'où nous fûmes étonnés de voir au-dessous de nous des nuages; en regardant plus attentivement, nous nous apperçûmes que nous étions portés sur une montagne d'eau d'une hauteur prodigieuse. Nous vîmes, tous, avec frayeur, que notre vaisseau étoit sur la pente de cette montagne, au bas de laquelle s'élevoient en pointe plusieurs rochers. Nous r'entrâmes tous, plongés dans la consternation; nous nous crûmes à notre dernière heure, quand nous sentîmes notre navire, qui avoit été quelque temps immobile, faire un mouvement & s'incliner. Nous ne doutâmes plus qu'il n'allât se briser contre ces écueils. La rapidité avec laquelle il descendit, le bruit du choc qu'il reçut, nous firent tous pâlir. Une masse, que nous entendîmes tomber sur notre pont, nous fit imaginer que le rocher se détachoit pour nous écraser. Je sortis, fort

(1) Gros nuage noir.

peu rassuré, pour reconnoître ce qui avoit occasionné ce fracas. Je vis un homme étendu par terre, que je fus secourir en vrai Musulman. Je voulus lui aider à se relever; mais à peine l'eus-je touché, qu'il lui prit un tremblement par tout le corps: il me crioit de l'épargner. Je vous révélerai tout, ajouta-t-il, en se débattant, si vous me promettez la vie. Je l'assurai que je ne lui voulois aucun mal: ne me touchez donc pas, me répondit-il d'un air inquiet. Tout l'équipage, attiré par ses cris, frémit comme moi, quand il nous apprit que nous étions dans l'île *Submergée*, qui n'étoit habitée que par des magiciens & des magiciennes, où l'on fabriquoit les vices & les passions qui troublent notre monde. Il nous dit que les magiciens, pour en dérober la connoissance aux génies du bon parti, & aux sages, avoient soin de la tenir toujours cachée sous les eaux. Il faut, continua-t-il, que quelque puissance surnaturelle l'ait découverte à vos yeux. Il avoit, pendant son discours, la vue fixée sur ma bague; au moindre geste que je faisois, il reculoit de frayeur. Hé bien, lui répartis-je, puisque tu ne peux pas douter qu'il n'y ait un pouvoir supérieur à celui de l'orgueilleux Eblis que tu adores, reconnois donc la divine

unité, & que Mahomet eſt l'envoyé & le favor i de dieu.

Je ſuis forcé de le ſentir intérieurement, me répondit-il, mais je me garderai bien de l'avouer devant mes camarades, car ils me mettroient en pièces. Je ne ſuis cependant pas trop content d'eux; ils m'ont fait quitter le metier de zwangi (1) que j'exerçois dans les Moluques, où je gagnois beaucoup d'argent, pour me faire vivre ici miſérable, & travailler ſans relâche. Je ſuis quelquefois tenté, pour m'en venger, d'embraſſer la bonne voie.

Il n'eſt que celle du prophête, repris-je vivement! Je lui parlai enſuite avec plus de douceur, pour tâcher de l'attirer à la loi par excellence, & je ne déſeſpérai pas de venir à bout de cette œuvre agréable au glorieux viſir du très-haut; je trouvai dans l'aveu que la force de la vérité, qui le preſſoit, arracha à ce kafer (2), une nouvelle preuve de la miſſion céleſte de l'apôtre divin. Je ne pus m'empêcher de prendre quelque confiance en lui, ſur-tout quand il m'avoua ingénuement qu'il avoit une peur terrible de

(1) Sorcier.
(2) Impie.

mon anneau. Je ſouris, & je lui promis toute sûreté pour ſa perſonne, pourvu qu'il nous fît voir les choſes extraordinaires qu'il nous avoit annoncées, & qu'il ne nous cachât rien de ce qui ſe paſſoit dans l'isle. Il nous le jura par les mânes de Zerdaſch (1), & ſur cette aſſurance j'ordonnai au pilote de viſiter le navire. Après qu'il nous eut rapporté qu'il n'avoit reçu aucun dommage, nous nous mîmes en route pour parcourir l'isle & les rochers qui la compoſent.

Aventures d'Abdalla dans l'isle Submergée.

VOTRE monde, nous dit notre guide, avoit été créé pour être toujours bon; mais nous faiſons tant par nos preſtiges & nos maléfices, que nous corrompons la ſource du bien. Pour vous expliquer avec ordre comment nous nous y prenons, il eſt à propos que vous ſachiez que les ames ſont faites par les Péris & les Périſes, mais qu'elles ſont d'une matière ſi déliée, qu'elles leur échappent des mains à l'inſtant même qu'elles ſont formées. Ces ames errent dans les airs

(1) Grand magicien.

jusqu'à ce que, par la force de l'attraction, elles s'unissent aux corps qu'elles doivent animer, ce qui s'opère par la première aspiration ou ouverture de bouche que fait l'enfant qui vient de naître, qui gobe ainsi l'ame qui lui est propre.

Les puissances de cette isle ont des légions de génies répandues dans les airs, qui sont à l'affut de ces ames errantes. Ces esprits ont à la main des talismans en forme d'éventails, qui sont imprégnés d'un poison subtil de défauts, de vices & de passions, préparé dans les laboratoires qui sont sur ces différens rochers, que je vous ferai connoître à mesure que nous passerons auprès.

Nos émissaires tiennent toujours les talismans tendus comme des filets; les ames, en voltigeant çà & là pour chercher les corps qui les attendent, ne peuvent éviter de tomber dans nos pièges qui sont imperceptibles. Elles emportent, en les touchant, une teinte du mal, qui devient plus forte par la fermentation qui s'en fait après qu'elles sont réunies aux corps qui leur sont tombés en partage.

Nous n'avons cependant aucune prise sur les ames qui sont créées par les génies d'un ordre supérieur. Du plus loin que nos gens les ap-

perçoivent, on les voit se tapir, en pâlissant, derrière quelque nuage, jusqu'à ce qu'elles soient passées. Elles sont paîtries d'humanité, de justice, de douceur, & d'autres vertus qui sont notre effroi. Nous cherchons néanmoins, autant qu'il est en nous, à nuire à leur espèce, en occupant leurs auteurs à détruire le mal que nous faisons, afin qu'ils n'aient pas le temps de les rendre plus communes; c'est ce qui fait qu'elles sont assez rares aujourd'hui.

Le poison que nos talismans communiquent aux autres ames n'est pas toujours détruit par l'antidote, nommé éducation, que les Péris & les Périses lui opposent. Souvent ce n'est qu'un palliatif, ou plutôt un masque sous lequel les effets de nos maléfices sont déguisés, & n'en sont que plus dangereux. Ce spécifique fait beaucoup d'hypocrites & guérit peu de vicieux, surtout quand le mal est invétéré.

Nous donnons différens degrés de force à nos compositions, suivant la violence des passions que nous voulons leur inspirer. Par exemple, lorsque ma curiosité m'a attiré sur le bord du rocher, d'où je suis tombé sur votre vaisseau, je travaillois à composer des talismans, dans lesquels il entroit de la dureté,

de l'orgueil, de l'injuſtice; j'en avois doublé la doſe, parce que je prévoyois que les ames de quelques Defters Eminis (1) en devoient être impregnées. Remarquez que chaque rocher eſt de la même matière des taliſmans qui s'y fabriquent; auſſi mon laboratoire s'appelle-t-il *le rocher d'acier.*

Celui qui eſt à côté, & qui vous rend la vue louche, eſt la manufacture de l'hypocriſie, & des autres vices qui ont une marche équivoque; vous le diſcernez à peine, quoiqu'il ſoit double, & que vous en ſoyez fort proche, parce qu'il eſt toujours enveloppé d'une vapeur doucereuſe, qui rend de même les ames qui touchent ſes taliſmans.

Ne vous approchez pas de trop près de ces deux autres rochers, dont l'un eſt couvert de pampre qui ſerpente autour comme du lierre, & l'autre qui eſt de carton chargé d'hiéroglyphes, & ſurmonté de petits cubes, marqués de points myſtérieux. Vous me puniriez, peut-être, de ne vous avoir pas avertis de la fureur pour le jeu & pour le vin, qu'ils communiquent à ceux qui les touchent; nos taliſmans ſont imbibés du jus du fruit que vous voyez noircir autour

(1) Exacteurs.

du premier ; & les figures de l'autre s'y attachent d'elles-mêmes. Les ames qui viennent se frotter auprès emportent le germe de ces deux passions, qui sont le fléau de la raison, du repos, de la fortune, & souvent des mœurs.

Je ne dois pas oublier de vous dire que ces deux rochers ont autrefois souffert de violentes secousses par le pouvoir de leur plus grand ennemi (1), qui cherchoit à les détruire. Mais, heureusement, que leurs génies tutélaires sont accourus d'Europe assez à temps pour les soutenir & les remettre dans leur assiette. C'est depuis cette époque que les ames de ses sectateurs n'en effleurent que légèrement les talismans ; néanmoins nous cherchons toujours à leur faire donner quelqu'entorse à une loi si contraire à nos vues, & nous ne réussissons pas mal aujourd'hui à leur inspirer le goût du jeu & de l'ivrognerie.

Ce groupe de deux petits rochers, dont l'un vous éblouit par son clinquant, & l'autre s'évapore en fumée, est la fabrique des talismans destinés aux ames de ces êtres merveilleux qui ressemblent à la matière bril-

(1) Il désigne sans doute Mahomet.

lante du premier. La fumée du second eſt pour les ames de ceux qui courent après la chimère de l'immortalité, qui leur échappera toujours, puiſque votre monde doit finir.

La flèche, qui termine le rocher qui eſt derrière les deux que je viens de vous montrer, vous annonce qu'on y forge des taliſmans qui ont la même force : nos émiſſaires en tiennent toujours la pointe baiſſée pour piquer les ames qu'ils peuvent attraper. Ces piquûres laiſſent un venin de jalouſie, de triſteſſe, de déſeſpoir & d'inclination pour la débauche (car nous ne nous mêlons pas des amours honnêtes). On y compoſe encore les différentes teintes de ces paſſions, ſuivant les climats auxquels nous les deſtinons, & les effets que nous voulons qu'elles y produiſent. Ainſi, dans le Kaledic, (1) l'amour eſt ſans pudeur & ſans délicateſſe. En Aſie, c'eſt un tyran, ou plutôt un géolier. En Afrique c'eſt un monſtre & un barbare. Dans le nord de l'Europe, il eſt dur & brutal. Au midi, ombrageux, cruel & langoureux. Mais dans un certain continent, il eſt ſémillant & léger comme

(1) L'Amérique.

un papillon qui careſſe une roſe, & n'a pas plus de conſtance que cet inſecte.

Nous aurions encore une infinité d'autres rochers à parcourir, mais tenons-nous en à celui au pied duquel nous ſommes; il vous plaira ſans doute par la beauté & la variété de ſes couleurs, qui changent à chaque inſtant. On le nomme le *rocher des nuages*, parce qu'il en eſt compoſé, de même que les taliſmans qui s'y fabriquent, & l'eſcalier qui s'élève autour en ſpirale, par le moyen duquel nous n'avons qu'à monter à ſon ſommet.

Par les voyages du grand prophète dans les cinq cent quarante eſpaces (1), vous moquez-vous de nous, interrompis-je avec vivacité, de nous propoſer cette folie, à nous qui ſommes des corps & des corps très-peſans.

Vous en ſerez fâchés, reprit notre guide; je vous aſſure qu'il n'y a aucun architecte dans votre monde capable de bâtir des degrès auſſi ſolides que ceux que vous voyez. C'eſt à la pointe de ce rocher, dans une boule qui lui ſert de girouette, que ſe réunit le chef-d'œuvre de notre art dans la com-

(1) Viſion de l'Alcoran.

position des talismans qui doivent décider du caractère d'une jolie femme (1). Comme il nous avoit paru de bonne foi jusqu'alors, nous nous hasardâmes de monter. Nous reconnûmes qu'il ne nous avoit point trompés sur la solidité des marches; nos pieds n'y laissoient aucune empreinte. Nous gagnâmes le globe, qui étoit transparent, autour duquel régnoit une galerie où nous nous rangeâmes avec notre conducteur, qui nous fit remarquer le procédé qui s'observoit dans la composition des talismans de nuages. Nous vîmes plusieurs magiciennes rassemblées autour d'un bassin de cristal, dans lequel l'une d'elles versoit une liqueur qui rouloit comme le mercure. Notre guide nous apprit que cette liqueur s'appeloit *esprit d'inconstance*, & que c'étoit la base du caractère; une autre magicienne tâchoit de le fixer *par un précipitant d'indolence*, en l'amalgamant avec un sel de coquetterie, de médisance & de légèreté. Nous entendîmes distinctément qu'une des magiciennes disoit à sa voisine; ma sœur, si nous y mettions une dose d'amour-propre & de goût pour la

(1) Le manuscrit arabe porte, *d'une femme admirable*; on a cru devoir y substituer l'épithète de *jolie*.

parure & pour les plaisirs ? J'y consens, répondit-elle, à condition que nous y ajouterons un extrait de dissimulation, de caprices & de vapeurs; de commande s'entend, reprit l'autre ? Oui. A merveilles, répliqua la voisine, en souriant. A propos, continua celle-ci, nous oublions de saupoudrer le tout de quelque grain de démangeaison de parler ?

Après que les différens ingrédiens furent mêlés dans le bassin, il en sortit de légères évaporations nuancées comme l'arc-en-ciel. Ce sont là, nous dit notre homme, les talismans qui s'en vont à la chasse des ames des jolies femmes. Vous ne devez plus être étonnés que les beautés soient si changeantes & si capricieuses, puisque vous en avez sous vos yeux la véritable cause.

L'attention que nous donnions à ce qui se passoit dans le globe magique, nous avoit empêché de remarquer une terrasse magnifique en jardin, qui étoit de plein pied à la galerie où nous étions; notre guide n'eut pas de peine à nous engager, par la beauté du lieu, à nous y promener. Nous découvrîmes de-là un palais superbe, avec une colonade d'un beau marbre jaspé, dont les chapitaux étoient ornés de perles grosses

comme des œufs. J'allois queſtionner notre conducteur, lorſque je ſentis la terraſſe s'abaiſſer ſous mes pieds. Nous nous trouvâmes de niveau avec une grande cour dont le pavé étoit de nacre. Je ſoupçonnai de la trahiſon; un regard terrible que je lançai ſur notre guide, le fit pâlir. Par le ſabre redoutable de Rocail (1), lui dis-je, je te punirai de ta perfidie! Au mouvement que je fis pour le prendre à la gorge, il ſe jeta à mes pieds, en me criant miſéricorde. Il me confeſſa que c'étoit par ordre de ſa reine qu'il nous avoit attirés ſur la terraſſe. Je me reſſouvins, mais trop tard, qu'il faut ſe méfier de tout inconnu. Et qui eſt ta reine, lui demandai-je avec colère? C'eſt, me répondit-il d'une voix tremblante & les yeux égarés, (il évitoit de ſe mettre à portée de moi, en regardant mon anneau) la puiſſante Nerkèz, qui règne ici avec ſes deux enfans Zanguizaf & Bouzoulah. Je devins furieux quand j'entendis ces noms: je le ſaiſis rudement par le bras, j'allois me venger de lui, lorſqu'il me fit remarquer notre navire ſuſpendu à la girouette du rocher que nous venions de quitter. Ah! traître m'é-

(1) Son éclat ſeul tue les magiciens.

criai-je, nous ſommes perdus! tu es la cauſe de notre imprudence. Il me conjura, les larmes aux yeux, de lui pardonner une ſupercherie qu'on l'avoit contraint de nous faire. Je frémis quand il me dit que Nerkèz lui avoit ordonné de nous précipiter tous du haut de la galerie, mais que mon humanité pour lui l'avoit détourné d'exécuter cet ordre. Je vis par là combien on court de dangers en la compagnie des méchans. Cependant je fus un peu radouci en trouvant un magicien reconnoiſſant. Depuis votre arrivée, ajouta-t-il, nos ſouverains ſont dans une conſternation qui ne peut s'exprimer; la reine, que vous avez obligée d'abandonner ſon isle favorite, court par-tout, éplorée, les cheveux épars, & s'agite comme une forcenée. J'allois tirer de plus grands éclairciſſemens de cet impie, lorſque nous fûmes entourés par une troupe de jeunes filles couronnées de fleurs, & revêtues de robes légères, qui ne laiſſoient rien perdre de leurs charmes. Eliamanſor & mes compagnons coururent avec ces nymphes, qui rentrèrent en folâtrant dans le palais. Indigné du piége que l'abominable Nerkèz leur avoit tendu, je les ſuivis, & j'entrai avec précipitation dans une ſalle, où je vis ces mal-

heureux changés en ſinges, dont les gentilleſſes amuſoient cette cour infernale. Ah! puiſſante Gorec, m'écriai-je avec amertume, ſouffriras-tu.....

Je n'eus pas le temps d'achever; on vit paroître tout-à-coup une femme, dont l'habillement étoit ſimple, mais noble. Nerkèz, Zanguizaf, Bouzoulah & leurs courtiſans, parmi leſquels je reconnus la petite femme louche, le viſage alongé, demeurèrent pétrifiés de cette apparition. L'inconnue jeta au milieu de la ſalle des paſtilles, que les nymphes & les ſinges ramaſsèrent & mangèrent avec avidité. Nerkèz fit un cri de douleur en m'appercevant; je la vis prête à ſe jeter à mes genoux pour me demander grâce. L'inconnue joua d'un petit inſtrument, au ſon duquel les magiciens ſe mirent à danſer: à chaque ſaut qu'ils faiſoient, je les voyois ſenſiblement diminuer. Ils devinrent bientôt de petites figures contrefaites & ratatinées, qui coururent ſe placer d'elles-mêmes ſur la cheminée (1). J'aurois ri des grimaces qu'elles faiſoient, ſans la ſcène intéreſſante qui attira mes regards d'un autre côté: je vis

(1) C'eſt ſans doute en mémoire de cet événement qu'on a vu les cheminées chargées de pareilles figures.

mes compagnons qui avoient repris leur figure naturelle. Eliamanzor & Orcan étoient aux genoux de deux nymphes, & s'écrioient, ah Sidi ! ah Samour ! Je courus dans leurs bras verſer avec eux des larmes d'attendriſſement. Ces chers amis ne pouvoient ſe laſſer de me montrer leurs belles maîtreſſes. Notre libératrice ſe transforma en ſerin, & s'envola vers le rocher au ſommet duquel notre vaiſſeau demeuroit toujours attaché.

Les magiciennes enchantées, ne pouvant ſe venger ſur nous, à cauſe de la petiteſſe de leur ſtature, ſe battirent entr'elles, en criant : *Perfide Gorec, ton triomphe ſera de peu de durée !* Elles ſe pouſsèrent ſi rudement, qu'elles tombèrent ſur le pavé, qui étoit de marbre, & furent réduites en poudre. Au même inſtant nous entendîmes notre vaiſſeau tomber avec fracas; nous le crûmes briſé en mille pièces. Les grains de pouſſière des débris des petites figures ſe changèrent en vers luiſans, qui formoient un contraſte ſingulier avec les carreaux de marbre noir ſur leſquels ils ſe placèrent par préférence aux carreaux blancs.

Nous fûmes au comble de la joie quand nous vîmes notre vaiſſeau, qui étoit entier, venir de lui-même ſous les fenêtres du palais.

Nous nous hâtâmes d'y monter avec nos nouvelles compagnes, parce que la cour étoit déjà toute inondée, & que l'eau étoit preſque à fleur des croiſées; peu-à-peu nous ſentîmes notre vaiſſeau s'élever, & nous nous retrouvâmes au même niveau que la mer. L'isle que nous quittions fut en un inſtant ſubmergée, de manière qu'il nous auroit été impoſſible de la retrouver, quoique nous duſſions être encore au-deſſus de ſes rochers. Je fis le ſouhait ſincère, pour le bien de l'humanité, que ces ſources impures de vices fuſſent à jamais détruites comme les magiciens que nous avions vu s'anéantir.

Le ciel ſembloit, par ſa beauté, nous faire oublier les frayeurs mortelles que nous venions d'éprouver : le vent, d'accord avec lui, pouſſoit légèrement notre vaiſſeau : nous allions toujours vers l'orient, en nous écartant fort peu de la ligne. L'étrange aventure qui nous étoit arrivée dans l'isle Submergée, nous faiſoit déſirer de ſavoir celles qui nous y avoient procuré la rencontre de nos belles compagnes. Eliamanzor & Orcan étoient dans un ſaiſiſſement ſtupide & les dévoroient de leurs yeux. L'aimable princeſſe de l'isle Tranſparente prit la parole & nous dit :

L'infâme Bouzoulah, après avoir abuſé

de la confiance de mes parens, qui se reposoient sur elle du soin de mon éducation, avoit formé le détestable projet de me corrompre : ce monstre, que le roi Schach-Gévaher avoit réfugié à sa cour comme une princesse opprimée, cachoit, sous le masque de la vertu, la turpitude & la scélératesse; elle me destinoit, comme je l'ai vu depuis, aux insolens plaisirs de l'odieux Zanguizaf. Une nuit, que je me croyois seule, je fus saisie par ces deux complices du crime; les cris perçans que je jetai, mirent tout le palais en alarme. Ces perfides magiciens, craignant le juste ressentiment du roi, m'enlevèrent & me transportèrent dans l'isle qui étoit à leur pouvoir, & sans un serin surprenant, qui vint me caresser lorsque je revins de mon évanouissement, j'aurois peut-être succombé aux violences de l'impudent Zanguizaf. Ce petit animal, avec ses ongles & son bec, lui déchiroit les yeux & le visage, & l'obligeoit de fuir par la douleur qu'il y ressentoit; pour m'en punir, il me confina dans l'affreuse prison d'où mon cher prince ne m'a tiré que pour me voir précipiter dans les flots par l'impitoyable Bouzoulah. Je perdis toute connoissance, & je ne la recouvrai que quand je fus dans la barque

de deux pêcheurs qui m'avoient ſauvée. Je tremblai quand je me vis au pouvoir de deux hommes. Ces bonnes gens remarquant mon inquiétude, me dirent que leur reine m'attendoit avec impatience, & qu'elle étoit même ſur le rivage avec ſa cour, parce que je devois lui rendre un ſervice d'où dépendoit le bonheur de ſes jours. Par le grand Bathala-May-Capal (1), ajoutèrent-ils, vous êtes ſans doute celle que nous cherchons depuis long-temps par ſes ordres, pour lui expliquer la dernière volonté de ſon père. Je ne comprenois rien aux diſcours de ces pêcheurs : je m'apperçus qu'ils avoient le regard de travers ; ils me mirent à terre, à quelque diſtance d'une foule de monde qui s'avança vers moi en pouſſant des cris de joie. La reine m'accueillit avec beaucoup de douceur ; elle me fit mettre à côté d'elle dans ſon palanquin. Ses careſſes me raſſurèrent beaucoup ; mais qu'elle me les a fait payer cher depuis ! C'eſt cette même petite femme louche que vous avez vue dans l'isle ſubmergée. Son hiſtoire vous fera connoître les motifs de ſes attentions pour moi.

(1) Divinité de ce peuple.

Hiſtoire de Louchine & des trois Princes boſſus.

TOUTES les vérités ne ſont pas bonnes à dire. L'amour propre veut bien qu'on lui faſſe appercevoir les défauts des autres, mais non pas les ſiens. La princeſſe Louchine, fille du redoutable Tibalang (1), quoiqu'elle ne manquât pas d'ailleurs d'agrémens, avoit le défaut de loucher; cela lui étoit venu de ce qu'elle avoit été obligée de regarder de côté pour ſoutenir la préſence de ſon père qui faiſoit fuir tous les enfans de l'isle, par la frayeur que ſa vue leur inſpiroit; auſſi ſa fille ne l'aimoit-elle guères. Elle étoit vaine, orgueilleuſe, avare, vindicative & aimant la flatterie. Tous ſes courtiſans, pour lui plaire, avoient d'abord louché comme elle; mais ils furent punis de leur adulation en reſtant depuis avec le regard de travers. Le peuple, qui eſt le ſinge des grands, voulut les copier & eut le même ſort qu'eux; de ſorte que tout le monde louchoit à la cour & à la ville.

L'ombre de Tibalang, irritée de ce que

(1) Signifie fantôme.

ſa

sa fille lui avoit fait des obsèques peu dignes de son rang, quoiqu'il lui eût laissé, en mourant, des trésors immenses, étoit revenu prononcer contr'elle cette terrible sentence qui fut entendue de toute l'isle : *Que l'ingrate Louchine meure, si dans un mois il ne se rencontre pas à sa cour trois princes qui aient le même défaut, & une femme submergée qui lui dise la vérité.*

Ces paroles funestes portèrent la consternation dans le cœur de Louchine. Le terme fatal approchoit, sans qu'elle eût aucune espérance d'éviter la cruelle sentence de son père. Elle envoyoit de tous côtés des vaisseaux à la quête des princes, elle recommandoit aux pêcheurs de secourir tous ceux qui auroient fait naufrage, & surtout les femmes qu'ils verroient surnager. Mais ses recherches étoient sans succès. Elle avoit beau offrir des sacrifices au vieil arbre sacré (1), pour appaiser l'ombre de son père, on la voyoit toujours voltiger sur la cime sous une forme giganteſque, ayant le corps peint, de longs cheveux, de petits pieds, & de larges aîles étendues ; les cris aigus qu'elle

(1) Les Talages, dans les Philippines, ont la même superstition.

pouſſoit, marquoient combien elle étoit courroucée contre ſa fille.

Louchine déſeſpérée, pâle & tremblante, n'avoit plus que deux jours de répit, lorſqu'on vint lui annoncer l'arrivée de trois princes, Mirioulouk, Chinchim & Gibolaof. Ces rivaux, attirés par les richeſſes de Louchine, venoient ſe diſputer ſa main. Cette princeſſe fut d'une joie inconcevable quand elle apprit cette nouvelle; cependant elle fut attriſtée quand elle fit réflexion qu'il manquoit encore la femme de vérité. S'imaginant que ſes gens ne la cherchoient pas avec ſoin, elle ſe rendit elle-même ſur le rivage, pour épier ſi elle ne la verroit pas ſurnager. Les princes l'avoient ſuivie, ils étoient obligés, pour la voir, de ſe tenir toujours à ſa gauche, parce qu'eux mêmes louchoient à droite; de-là vient la coutume de regarder cette place comme la plus honorable (1). Ces rivaux avoient chacun une boſſe ſur l'épaule droite, de manière que Louchine & ſes courtiſans, dont les regards ſe dirigeoient toujours dans un ſens contraire, ne pouvoient s'en appercevoir. Les princes ne ſe ſoupçonnoient pas de cette difformité per-

(1) En orient la gauche eſt la place d'honneur.

ſonnelle, quoique chacun d'eux la remarquât très-bien dans ſon rival; auſſi diſoient-ils en eux-mêmes, par Mahomet! ce petit boſſu-là ne l'emportera pas ſur moi. Ils rioient ſous cape, en ſe moquant les uns des autres.

Louchine ſe mettoit l'eſprit à la torture pour découvrir leur défaut commun. Comme elle n'en voyoit point dans leur extérieur, elle s'attacha à étudier leurs inclinations, mais elles étoient tout-à-fait différentes. Elle s'étoit apperçue, dès le ſoir même de leur arrivée, parce qu'ils ne ſe contraignoient point, que Mirloulouk étoit adonné au jeu, Chinchim aux femmes, & Gibolaof au vin. Déjà elle déſeſpéroit d'échapper à la loi funeſte; le temps preſſoit, il ne lui reſtoit plus qu'un ſeul jour; mon arrivée ſembla adoucir la détreſſe où elle étoit, elle m'en apprit en chemin la cauſe. Lorſque nous fûmes dans ſon palais : *Aimable inconnue*, me dit-elle, *dites-moi naturellement quels ſont mes défauts & ceux des trois princes que vous voyez? Je vous accorderai tout ce que vous me demanderez.*

La candeur apparente avec laquelle elle me faiſoit cette queſtion, l'eſpoir qu'elle me rendroit aux chers auteurs de mes jours, me firent répondre ingénument : *Princeſſe, vous*

louchez d'une manière opposée, à celle de ces trois princes qui sont bossus, & ....

Insolente, interrompit-elle brusquement, les yeux allumés de dépit je te, pardonnerois si tu ne m'avois reproché que les défauts de mon ame ! mais attaquer ma beauté ! Orgueilleuse, je te ferai repentir de ton indiscrétion.

A l'instant même je sentis le plancher fondre sous moi, pour me faire tomber dans un souterrain rempli d'eau. La vindicative Louchine me saisit par les pieds & m'entraîna dans le palais de l'isle Submergée, où je fus fort étonnée de me trouver à sec, quoique nous fussions sous les eaux. L'implacable magicienne ne borna pas là sa vengeance ; elle me condamna à avouer qu'elle étoit une beauté parfaite, & à être continuellement occupée à la parer. Que de caprices ! que d'injures pour un cheveu dérangé ou une aigrette qui n'étoit pas à sa place ! Elle en étoit d'une mauffaderie & d'une colère incroyables. Mais pour avoir plus de prétextes de me gronder, elle m'avoit privée de la mémoire, de sorte que j'oublioi, d'un instant à l'autre, ce qu'elle m'avoit commandé, & quand elle me demandoit si je la trouvois belle, je lui répon-

dois non ; elle se jetoit alors comme une furie sur moi & me maltraitoit. Un jour que j'étois en butte à ses coups, je vis les autres magiciennes accourir toutes échevelées, poussant des hurlemens affreux ; je crus qu'elles alloient me mettre en pièces. J'étois toute tremblante de la frayeur qu'elles me causèrent. Une lumière extraordinaire pénétra tout-à-coup dans notre demeure, les eaux s'étoient retirées en montagnes à l'entour des rochers qui la défendoient. Les magiciennes redoublèrent leurs livres, & firent des conjurations effroyables ; elles se désespéroient de ne pas pouvoir ouvrir le réservoir des tempêtes, ni percer les outres qui renferment les vents. C'étoit sans doute pour les déchaîner contre vous ; car j'entendois Nerkèz & Louchine s'écrier, où fuir ? c'est le redoutable Abdalla. Zanguizaf s'offrit au même instant à ma vue, en me lançant un regard sinistre & terrible qui me glaça d'effroi. Les yeux lui sortoient de la tête allumés de rage ; il me déchargea un si furieux coup d'une massue entortillée de serpens, que je me crus morte ; je tombai toute étourdie du coup, & j'eus beaucoup de peine à me relever. Le souvenir de ces aventures effrayantes s'est retracé nettement à ma mémoire, après que j'eus mangé

des pastilles qu'une inconnue nous a apportées.

Samour, en passant ses beaux bras autour du col d'Orcan, lui dit : ce sont sans doute ces pastilles qui me rempliſſent aussi l'imagination d'ours, de tigres & des autres bêtes féroces qui me poursuivirent quand nous fûmes si cruellement séparés, & que je croyois t'avoir perdu pour jamais, ajouta-t-elle en essuyant ses larmes ; il me semble que je les vois encore ; j'en fus si épouvantée que je me réfugiai, à demi-morte, dans une fente de rocher où j'eus grand peine à entrer. Un pan de ma robe, pressé & resté en dehors, fut déchiré par un ours furieux ; heureusement que je fis résistance, en me cramponant au rocher, & que l'entrée en étoit étroite, car je n'aurois point échappé à sa dent meurtrière.

En m'avançant, à la foible lueur qui pénétroit dans cette caverne, je heurtai quelque chose qui se leva en faisant un bond, & me jeta à la renverse. Une sueur froide me glaça tous les membres ; ma peur fut bien plus grande encore, quand je me sentis lécher les mains. Je ne pouvois ni crier, ni remuer, tant j'étois saisie : cependant, lorsque je vis qu'on ne me faisoit point de mal, je repris courage, & j'eus la force de me traîner jus-

qu'à l'entrée de la caverne ; j'y fus suivie par l'objet de ma frayeur, que je reconnus pour une chèvre, à qui cet antre servoit d'asyle comme à moi. Je lui passai la main sur le dos, elle se laissa flatter ; j'entendis qu'elle se plaignoit douloureusement ; je m'apperçus qu'elle avoit de la peine à s'appuyer sur une de ses pattes qui étoit enflée. Je l'examinai & j'en tirai une grosse épine qui y étoit entrée fort avant. Cette pauvre bête soulagée se mit à me caresser davantage que la première fois. Elle souffroit patiemment que je tirasse son lait, qui m'a servi de nourriture pendant deux ans, que j'ai été contrainte de rester dans ma prison. Ma nourrice n'osoit sortir que la nuit pour aller chercher sa subsistance ; elle venoit, à son retour, se mettre d'elle-même devant moi, comme pour me dire de prendre la mienne. Chaque fois qu'elle me quittoit, je tremblois de peur de ne plus la revoir.

Une nuit que je ne la vis point revenir, je me mis à la pleurer amèrement. Je ne doutai pas que ma pauvre chèvre n'eût été la proie des animaux voraces, j'étois vivement affligée de sa perte, lorsqu'une grande lueur se répandit jusqu'au fond de ma retraite. Comme je n'entendois plus les hurlemens

des monſtres qui infeſtoient l'isle, je me haſardai de ſortir de ma caverne. Je vis une partie de l'isle en feu, & au-deſſus de ma tête, un gros nuage obſcur, d'où ſe détacha une femme qui m'emporta avec une rapidité étonnante, par les airs, au-deſſus de la mer, où elle ſe laiſſa tomber avec moi, pour me confiner dans cette priſon humide; je ſus alors que j'étois au pouvoir de Nerkèz, qui me donna pour tâche celle de pomper les vents dans des outres d'une grandeur énorme, dont un ſeul lâché eût ſuffi pour déraciner des forêts entières.

Nous apprîmes à nos charmantes compagnes comment les enchantemens de Nerkèz avoient été détruits, & ce qu'elles ignoroient de notre étrange aventure dans l'isle Submergée. Nous fûmes interrompus par les cris de joie de la princeſſe, d'avoir retrouvé ſon ſerin qui vint tout effarouché ſe réfugier ſur ſa main; il étoit ſuivi par une bande de Tavons (1), qui s'abattit ſur nos cordages. La nuit qui commençoit à être obſcure, nous fit remarquer qu'ils avoient tous le bout du bec éclatant & lumineux. Nous voulû-

(1) Le tavon eſt un oiſeau dont le plumage eſt fort noir, à-peu-près de la groſſeur d'une poule.

mes essayer d'en attrapper quelques-uns, mais ils s'envolèrent en déposant sur nos voiles & sur nos cordages, qui en furent en un instant parsemés, les petits brillans qu'ils tenoient à leur bec. Je détachai un de ces brillans, que je laissai tomber de frayeur en reconnoissant les vers luisans de l'isle Submergée. Ces vers se transformèrent en rubis qui, demeurèrent incrustés à notre vaisseau, qui fut lui-même changé en cristal & devint immobile. Nous n'osions plus le faire mouvoir, crainte de le briser. Nous sentîmes tout-à-coup une chaleur violente, qui étoit occasionnée par un grand rideau de feu qui nous barroit le chemin. Nous appréhendions à tous momens que cette chaleur ne calcinât & ne fît éclater notre navire. Ce rideau de flammes ne tomba que pour nous rendre spectateurs de nouveaux prodiges, qui augmentèrent notre épouvante.

Suite des Aventures d'Abdalla.

UN grand coup de tonnerre, qui sembloit annoncer l'écroulement du monde entier, avec un fracas pareil à l'éruption d'Yajui & de Majui (1), fit trembler notre navire, & y excita un cliquetis qui nous fit craindre sa destruction. Nous étions dans les transes mortelles que cette peur nous causoit, quand nous vîmes sortir d'une nuée noire deux spectres de feu d'une grandeur extraordinaire, qui vinrent plâner au-dessus de notre vaisseau, & nous firent entendre ces paroles terribles : *Enfin tu ne nous échapperas plus, perfide Gorec, ta perte & celle de tes amis sont assurées.*

Pendant ces menaces désespérantes, qui portèrent la consternation & l'effroi dans tout l'équipage, le serin s'agitoit & poussoit des cris aigus. Il s'échappa des mains de la princesse, qui avoit la pâleur de la mort peinte sur ses joues. Quelque temps après nous entendîmes dans les airs un chamaillis

(1) Gog & Magog dont l'éruption, suivant l'Alcoran, sera un des signes de la fin du monde.

affreux : nous apperçûmes plusieurs fantômes, dont les uns étoient rouges & les autres lumineux, qui se livroient un combat opiniâtre. Les étincelles, qui jailliſſoient des cimeterres & des casques des combattans, retomboient sur nous en pluie de feu, semblable à celle qui sort du fer rougi, battu sous le marteau. Nous vîmes tomber dans la mer quelques-uns de ces fantômes qui s'écrioient : *Ah malheureuse Gorec !* nous ne doutâmes plus que notre infortunée protectrice n'eût succombé sous les coups de ses cruels ennemis. La plus vive douleur s'empara de nous ; nous n'attendions plus que la fin la plus funeste, lorsque les petits vers rubis se changèrent en papillons gros comme des autruches, qui couvrirent notre vaisseau, & y causèrent un tremblement universel par le battement de leurs aîles. Un fanal, qui sortit en pyramide du sein de la mer, les attira. Ils tombèrent à demi-grillés dans l'eau qui en fut bientôt couverte. Nous entendions leur bourdonnement plaintif, & le bruit qu'ils faisoient en se débattant. Le fanal se convertit en gerbe de feu qui les consuma tous, à l'exception de trois ou quatre que nous vîmes se traîner sur la surface de l'eau, & que nous perdîmes de vue aussitôt que la

pluie de feu qui tomboit sur eux eût cessé.

Le jour qui commençoit à dissiper les ténèbres de cette nuit effrayante, nous permit de discerner les objets. Nous découvrîmes à quelque distance de nous une isle, à la vue de laquelle le prince Eliamanzor donna les plus grandes marques du désespoir; ses discours entrecoupés annonçoient la violence de l'agitation où il étoit. Ah! mes chers amis, s'écrioit-il, périr si près! Nous comprîmes que nous étions à l'aspect de Borico. L'obstacle invincible dont Nerkèz nous avoit menacé n'étoit que trop réel, par l'impuissance où nous étions de faire agir notre vaisseau. Nos plaintes, nos regrets furent interrompus par le spectacle touchant d'une femme dans l'eau, qui étoit poursuivie par un requin monstrueux. La pitié & l'humanité qui ne manquent jamais de parler à un cœur musulman, me firent oublier le danger que je courois en me jetant à la nage pour la secourir. Le monstre étoit près de l'atteindre, lorsque je la tirai promptement à moi, en la saisissant d'une main par ses cheveux qui flottoient. Le requin voyant que je lui arrachois sa proie, se jéta sur mon autre main, dont je m'aidois pour nager; mais au moment qu'il me toucha, je le vis

diſparoître en nuage de fumée, qui répandit une odeur de ſouffre. J'étois ſi ému que je ne fis pas alors réflexion que le monſtre avoit ſans doute été anéanti par la vertu de mon anneau. » Enfin, s'écria la femme que je venois de ſauver, implacable Nerkèz, je ne crains plus ta fureur! Je n'eus pas le temps de lui demander l'explication de tant de choſes terribles qui ſe paſſoient ſous nos yeux. Un vaiſſeau, d'où ſortoit un volcan continuel, venoit à toutes voiles ſur nous: nous regagnâmes en diligence le nôtre.

Nous jugeâmes, à ſa manœuvre, qu'il vouloit nous traiter en ennemis; cependant le feu qu'il vomiſſoit ſe ralentit. Un homme, ayant une phyſionomie ſiniſtre, nous cria d'une voix inſultante: *Hé quoi, mes braves, vous n'oſez avancer! on diroit que vous avez peur?*

Cette raillerie nous rendit tout notre courage, ou plutôt notre fureur. Déjà nos ennemis tentoient l'abordage, lorſque nous les repouſsâmes, le ſabre à la main, juſques dans leur vaiſſeau. Je m'attachai à l'inſolent qui étoit venu nous braver; je le fendis en deux d'un coup de cimeterre, & ſon corps nagea bientôt dans les bouillons d'un ſang noir & épais. La femme que j'avois déli-

vrée pouſſa des cris de joie en le voyant tomber, tandis que la princeſſe & Samour jetoient ceux de la déſolation.

Je cherchois à vaincre ou bien à mériter la gloire que tout courageux Muſulman acquiert en périſſant les armes à la main (1), lorſque la fureur qui m'animoit fut ſuſpendue par ces mots, que j'entendis derrière moi : *Ah mon fils !* Je vis Eliamanſor, jetant par terre ſon épée, courir dans les bras d'un vieillard reſpectable, qui, d'une voix étouffée de ſaiſiſſement, & les larmes aux yeux, s'écrioit en l'embraſſant, mon fils ! mon cher fils ! Ce ſpectacle arrêta tout-à-coup l'acharnement des combattans. Tout le monde ſe regardoit dans un ſilence inquiet, qui fut bientôt rompu par un cri général d'attendriſſement. Chacun frémit en apprenant que le prince avoit eu le bras levé pour trancher les jours de ſon père. C'eſt ce monſtre, répétoit le ſultan, en nous montrant celui qui avoit ſuccombé ſous mes coups, qui m'excitoit à pourſuivre mes plus chers amis. Quelle eût été ma douleur ſi j'avois ſuivi le barbare conſeil qu'il me don-

(1) Un Muſulman victorieux ſe croit champion de ſa loi. S'il meurt en combattant, il s'en croit marty-

noit, de faire sauter votre navire, dont la merveille m'a frappé ! Nous jetâmes à la mer le corps de ce méchant homme, qui fit frémir l'eau. Au même instant l'inconnue frappa d'une baguette notre vaisseau, qui reprit son état naturel ; elle passa avec la princesse & Samour dans celui du Sultan, qui pâlit quand cette femme lui adressa la parole.

« Sultan, lui dit-elle, les princes sont sujets à l'erreur comme les autres hommes. Tu crois reconnoître en moi les traits d'une femme qui t'a apparu cette nuit ; c'étoit la perfide Nerkèz, qui avoit emprunté les miens pour t'exciter à armer contre ton fils, en te disant qu'un vaisseau ennemi alloit faire une descente pour envahir tes états ; mais en te livrant à l'illusion d'un songe, tu as failli marcher à ta perte. Le magicien Zanguizaf, sous les traits de ton capitan Bacha (1), t'animoit à faire périr ton fils & ses libérateurs. Le traître, après avoir reçu des mains d'Abdalla le juste châtiment de sa barbarie, gémit actuellement dans la montagne de Caf (2), avec l'indigne Nerkèz,

(1) Amiral.

(2) Prison des magiciens où Surkrag les tint enfermés dans des noirs cachots.

sa mère, & l'infâme Bouzoulah, sa sœur; où ils pleurent leurs méchancetés dans de sombres cachots.

» Toi, Abdalla, ajouta-t-elle, fie toi à l'amitié & à la reconnoissance de Gorec : tu m'as sauvé la vie en me délivrant de cet affreux requin qui étoit prêt de me dévorer; c'étoit l'implacable Nerkèz, qui, sous sa forme, alloit m'immoler à la haine qu'elle a contre moi, de ce que j'ai abandonné leur détestable parti. Elle m'avoit précipité dans la mer en me saisissant en trahison, par le corps, dans le combat acharné qu'elle m'a livré dans les airs : ma chûte vous a été salutaire par ma métamorphose en pluie de feu, qui a consumé les insectes énormes qu'elle avoit suscités contre vous. Je ne me suis apperçue qu'il en étoit échappé, que lorsqu'après avoir repris ma figure de femme, je me suis vue poursuivie par le monstre que mon cher Abdalla a détruit, en me secourant avec une humanité & un courage dont il recevra la récompense des puissances bienfaisantes du Ginnistan. Reconnoissez le serin de la belle Sidi.

Cette femme, à l'instant même, redevint petit oiseau, & disparut en nous laissant émerveillés d'apprendre la cause de tous les

prodiges qui nous avoient frappés. Le sultan ne pouvoit revenir de son étonnement; il fit beaucoup d'accueil à l'aimable princesse de l'isle Transparente, dont il avoit appris les malheurs par un vaisseau que le roi Schah-Gévaher avoit envoyé à sa recherche. Il ne cessoit de nous remercier de lui avoir rendu son fils. Il ne voulut point souffrir que nous r'entrassions dans notre navire. J'en confiai la conduite au pilote, & nous gagnâmes de compagnie le port de Borico, joyeux de toucher enfin au terme si désiré de nos recherches. Je ne doutai point de leur succès, car j'avois remarqué la fraîcheur des traits du sultan, malgré l'âge avancé qu'il paroissoit avoir.

Arrivée d'Abdalla dans l'isle de Borico.

AUSSITÔT que nous fûmes débarqués, le sultan dépêcha à la reine deux de ses Itchoglans (1), pour lui annoncer l'heureuse nouvelle du retour de leur fils. Nous vîmes, en approchant de la ville, une foule de monde qui accouroit au-devant de leurs sou-

---

(1) Pages.

verains ; leur préſence excita un cri général d'allégreſſe. Nous fûmes conduits au milieu des acclamations juſqu'au palais, où nous trouvâmes la ſultane, à qui un ſaiſiſſement de joie ôta la parole. Son regard, ſes geſtes appeloient dans ſes bras ſon cher Eliamanzor. La jeune princeſſe Charmen ſautoit au col de ſon frère & l'accabloit de careſſes. La belle Sidi voulut ſe proſterner, mais la reine l'en empêcha en l'embraſſant. Ben-Adir s'étoit déjà rendu au palais, & témoigna au prince la ſatisfaction qu'il avoit de le revoir, en ne lui faiſant aucun reproche.

Non, les fidelles Muſulmans qui ſont à l'ombre du tuba (1) n'ont pas une joie plus délicieuſe que celle que me cauſoit le contentement de tant de perſonnes ! Eliamanzor nous donnoit tous les jours de nouvelles preuves de ſon amitié. Les ſouverains de Borico me traitèrent avec une diſtinction particulière. Samour & Orcan avoient auſſi part à leurs attentions ; Charmen étoit inſé-

(1) Arbre merveilleux nommé l'*arbre du bonheur*, placé dans le ſeptième ciel, dont les branches viendront d'elles-mêmes offrir aux vrai-croyans tout ce qu'ils pourront déſirer.

parable de la belle Sidi & de ſon frère. Your-Sophi & la tendre Naïskah versèrent des larmes au récit des aventures de leur fils & de l'aimable princeſſe de l'isle Tranſparente : ils furent vivement touchés des malheurs d'Orcan & de Samour; Charmen en avoit le cœur ſi gros, qu'elle s'écrioit en ſanglottant : Ah les monſtres ! ah les barbares ! Eliamanzor élevoit fort haut les ſervices que je lui avois rendus. Le ſultan & la reine me regardoient avec des yeux qui peignoient leur ſenſibilité & leur reconnoiſſance. Charmen accourut m'embraſſer; je vis par là qu'elle avoit le cœur bon. Je ſaiſis cette occaſion pour adreſſer la parole au grand Your-Sophi, après l'avoir ſalué par trois fois, en m'inclinant juſqu'à terre. « Glorieux ſultan, lui dis-je, qui règne ſur un peuple dont l'amour pour toi & le viſage ne vieilliſſent jamais; unique poſſeſſeur de cette ſource divine qui donne aux habitans & aux plantes de cette isle un printemps perpétuel, fais que le magnifique Chah-Jéhan, l'ombrage du célèbre empire des Munguls (1), digne par ſes vertus d'être ton ami, reçoive de toi, par les mains de ton

(1) Mogols.

eſclave fidelle, ce tréſor précieux de force & de ſanté ».

Le ſultan me tendit avec bonté ſa main, que je baiſai reſpectueuſement. « Fils d'Hanif, me répondit-il triſtement, des prodiges incroyables ont juſqu'à préſent repouſſé l'audace des étrangers qui ont tenté de pénétrer à cette ſource merveilleuſe. Une loi terrible »..... Il détourna ſon viſage, pour me cacher la peine qu'il avoit de m'annoncer une nouvelle auſſi affligeante.

Je me retirai le cœur rempli d'amertume, & déſeſpéré de me voir ſur le point de perdre le fruit de mes travaux. Accablé de mille idées ſiniſtres, je paſſai la nuit dans des agitations cruelles, qui me procurèrent un ſommeil pénible pendant lequel j'eus un ſonge effrayant.

Songe d'Abdalla.

Il me ſembloit que j'étois tranſporté dans une vallée où l'on ne recevoit de clarté que de l'éclat que jetoient des pierres brillantes, portées par des dragons aîlés. J'entendis les cris plaintifs d'oiſeaux lugubres, & les ſifflemens de ſerpens d'une grandeur

monſtrueuſe. Je marchois dans une gorge environnée de précipices affreux, qui devenoit plus étroite à meſure que j'avançois. Je voyois des maſſes de pierres prêtes à ſe détacher des rochers pour m'écraſer. Une bête hideuſe, ayant pluſieurs têtes qu'elle dardoit contre moi, me boucha le chemin & me fit reculer de frayeur. En me retournant, j'apperçus un autre monſtre, qui, la gueule béante & armée de dents longues & aiguës, m'attendoit pour me dévorer. Engagé, entre ces deux bêtes effroyables, dans un défilé, ſans pouvoir me ſauver, je tirai mon canjar, avec lequel j'abattis pluſieurs têtes de l'hydre, qui renaiſſoient ſur le champ. Par bonheur que les deux monſtres, en s'élançant contre moi, me renverſèrent par terre, & s'entreprirent l'un & l'autre en ſe rencontrant dans leur bond. Je profitai du moment où ils étoient aux priſes, pour me gliſſer, en me traînant, dans un petit ſentier que je découvris à quelques pas. Je me relevai tout tremblant de frayeur, & je ſuivis ce petit chemin, qui me conduiſit à une caverne, où je fus fort étonné d'entendre prononcer mon nom. En m'avançant à l'entrée, je vis à la lueur d'une lampe ſombre, ſuſpendue à la voûte,

trois corps morts étendus sur une table de marbre noir. Des hommes, ou plutôt des spectres, les contemploient en grinçant les dents & en s'arrachant les cheveux. Les miens se dressoient sur ma tête ; je voulois fuir, lorsque je fus atterré par une voix épouvantable qui m'en ôta la force. « Impitoyable Demerousch (1), prononça-t-elle, qui n'a jamais su pardonner ; toi Dilsenguin, l'ennemi irréconciliable de Perifirime, & dont le cœur est un gouffre de méchanceté ; & vous, ministres de mes fureurs, souffrirez-vous que ces trois infortunés, Nerkèz, Bouzoulah & Zanguizaf demeurent sans vengeance ? Immolez à leurs manes les barbares qui ont anéanti ces soutiens de la magie, & montrez-vous dignes de la douleur & de la rage d'Eblis (2), en enfonçant, comme lui, dans le sein du perfide Abdalla, le poignard d'Adriel (3), qu'il n'en retirera que pour vous l'y voir plonger.

Je m'éveillai en sursaut, tout mouillé d'une sueur que je crus être mon sang,

(1) Chef des dives.
(2) Chef des anges apostats.
(3) Ange de la mort.

dans lequel j'étois baigné. Le bruit des clairons & des trompettes, qui se fit entendre, acheva de me tirer de ce songe terrible : c'étoient Eliamanzor & le Spahilard Aga (1) qui venoient, accompagnés d'un détachement de cavaliers, me prendre par ordre du sultan pour me conduire au temple.

Aventure d'Abdalla à la fontaine de Borico.

CETTE marque de bonté du sultan dissipa peu-à-peu les impressions funestes que mon songe m'avoit laissées. Notre cortège se mit en marche au son d'une musique guerrière, entre deux haies de spectateurs que la curiosité avoit attirés. Les Spahis s'avançoient en ordre, montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Nous étions au milieu d'eux, le prince & moi, suivis d'Orcan & de mes autres compagnons, tous à cheval. Nous apperçûmes, en arrivant au parvis du temple, deux géans d'une grandeur démésurée, placés aux deux côtés de la porte, qui paroissoient vouloir en défendre l'entrée. Ils étoient couverts de peaux de tigres & de lions,

(1) Commandant des Spahis.

dont les têtes leur servoient de bonnets. Ils porroient de longues moustaches noires & épaisses, & pour armes, des lances aussi grandes que des arbres, au bout desquelles brilloit un fer pointu; un cimeterre d'une largeur effrayante pendoit à leur côté. Un de ces géans, en nous voyant approcher, cria d'une voix de tonnerre, qui fit trembler le temple & les maisons voisines : *Peuple de Borico, souffrirez-vous que des étrangers enlèvent impunément votre trésor le plus précieux ?*

A ces paroles séditieuses, le peuple fit pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Notre cortège en désordre cherchoit à s'en garantir, lorsque nous fûmes enveloppés par des tourbillons de flammes qui sortoient de la bouche de ces deux colosses, dont les cheveux hérissés sembloient autant de serpens qui se dressoient en sifflant, pour s'élancer sur nous : nos chevaux épouvantés se cabroient; déjà plusieurs de nos cavaliers avoient été jetés par terre, quand deux guerriers inconnus, montés sur des griffons, parurent dans les airs, & fondirent sur ces géans qu'ils percèrent de leurs lances; il ne sortit de leurs blessures que du vent. Ces fantômes tombèrent en poussière, comme s'ils eussent été

été frappés de la foudre. Le peuple, émerveillé de leur destruction, cessa de nous accabler. Nos libérateurs, en ôtant leurs casques, nous montrèrent les deux plus beaux visages de femmes qu'il soit possible de voir: *reconnoissez*, nous dirent-elles, *Gorec & la Ginne des pyramides! Le ciel, toujours juste, punit enfin les méchans; il nous a choisies pour exécuter ses decrets sur ces monstres d'iniquité envoyés contre vous par les infâmes amis de Nerkèz. Toi, Abdalla*, ajouta Gorec, *va recevoir le prix de ton humanité.*

Ces deux femmes célestes se dérobèrent au même instant à notre vue; les portes du temple s'ouvrirent; nous mîmes pied à terre. Le pontife, en robe verte, doublée d'hermine, avec un gros turban dont le tour imitoit des joncs & des roseaux entrelacés, vint nous recevoir à la tête de ses gardes. Une petite clef d'or pendoit sur sa poitrine, attachée à un ruban violet liséré de blanc, passé en sautoir à son col. Il nous introduisit dans le temple qui étoit d'un beau marbre, soutenu par des colonnes d'agate & de porphyre. Nous nous avançâmes vers une grotte revêtue de coquillages de différentes couleurs; ensuite le pontife, déployant un rouleau

de grandes écailles de poiſſon, ſur leſquelles étoient gravées en caractères d'or, les volontés de la periſe Naïs, nous lut à haute voix : *Que tout étranger ſoit rejeté ! Cependant, s'il ſurmonte les obſtacles, qu'on obſerve alors pour lui les nombres myſtérieux.*

Nous entendîmes auſſitôt derrière la grotte une muſique harmonieuſe : le pontife, après avoir baiſé la clef, s'en ſervit pour ouvrir la porte du ſanctuaire qui nous éblouit par l'éclat des pierres précieuſes dont il étoit tapiſſé. Nous vîmes la ſtatue de Naïs appuyée d'une main ſur une urne de nacre qui recevoit d'abord l'eau de la ſource divine, pour la laiſſer retomber enſuite dans une grande coquille d'émeraude, placée au-deſſous ; le pontife nous en fit boire par trois fois, à mes compagnons & à moi, dans une coupe de vermeil, après quoi il en remplit trois grandes bouteilles de cryſtal, qu'il renferma dans un coffre à trois compartimens.

L'eau que nous venions de boire nous communiquoit déjà une chaleur étonnante ; nous lui avions trouvé un goût fort agréable. Nous reprîmes gaiment le chemin du palais, dans le même ordre que nous étions venus : quatre des gardes du pontife portoient en pompe le coffre ſur leurs épaules : nous les

plaçâmes dans le centre de notre cortège, avec nos muſiciens à leur tête : le peuple nous reconduiſit, en nous comblant de ſouhaits heureux pour notre retour dans notre patrie.

Rien ne pouvoit égaler la ſatisfaction que j'avois de poſſéder enfin le tréſor que j'avois déſeſpéré d'obtenir. Quand je fus ſeul, je frappai la terre de mon front, en adorant le ſouverain maître des ſept cieux merveilleux (1), & des puiſſances protectrices qui m'avoient favoriſé ; je n'oubliai pas non plus de me proſterner devant celui que la divine unité regarde d'un œil de prédilection (2).

Eliamanzor m'inquiétoit par la mélancolie où je le voyois plongé : les careſſes de ſa ſœur ne pouvoient l'en diſtraire : cette jeune princeſſe nous enchantoit tous les jours par les grâces & la vivacité de ſon eſprit : elle comprit la cauſe de la triſteſſe de ſon frère, & s'y prit fort adroitement pour faire ſentir au ſultan la violence de ſa paſſion pour la belle Sidi. Un ſoir que nous étions tous raſſemblés auprès du Sultan ; ſi vous vouliez, lui dit-elle, je vous raconterois une

(1) Mahomet dit les avoir parcourus en une nuit.
(2) Mahomet.

hiſtoire intéreſſante que j'ai lue ce matin ? un ſourire d'approbation de la part de ſon père, nous procura le plaiſir de l'entendre.

Conte de Charmen.

DANS une isle appelée l'isle du Bonheur, régnoit un roi nommé Yſouf-Manſoul : ce bon prince ne ſe ſeroit pas couché content, s'il eût ſu quelqu'un de ſes ſujets dans l'affliction; auſſi étoit-il adoré de ſon peuple ; les étrangers en étoient accueillis, & s'en retournoient pleins de reconnoiſſance & d'amour pour ſa perſonne. Ce ſouverain bienfaiſant avoit une fille unique qu'il aimoit tendrement : cette fille charmante ſe nommoit Mirzala (1) ; elle étoit auſſi bonne qu'elle étoit belle : un jour, en ſe promenant dans les jardins de ſon père, elle vit tomber dans un canal profond un jeune enfant qui, en courant après un oiſeau, n'avoit pas pris garde au précipice qui étoit devant lui ; elle ne balança point à voler à ſon ſecours, mais ſon humanité penſa lui être funeſte ; le bord de l'eau étoit eſcarpé & le terrain gliſſant ;

(1) Fleur de roſier.

le pied lui manqua ; elle alloit même périr, lorſqu'un jeune homme de bonne mine arriva aſſez à temps pour la tirer, avec le jeune enfant, du péril où ils étoient tous les deux. Mirzala voulut exprimer ſa reconnoiſſance, & le jeune Siud ſon admiration : la parole leur manqua ; ils rougirent en ſe regardant, & ſe ſéparèrent ſans avoir la force de ſe rien dire : c'eſt depuis ce temps-là, que, quand deux amans ſe rencontrent, ils ſont embarraſſés, & qu'un ſilence plein de trouble eſt plus expreſſif & plus éloquent qu'un étalage de belles paroles.

Mirzala s'en alla fort inquiète de ſavoir où elle pourroit retrouver ſon cher inconnu : Siud retournoit chez ſon père, fort attriſté de connoître qu'il aimoit la fille du roi. La belle Fleur de roſier ſe fana bientôt d'ennui & de langueur : Siud, de ſon côté, ſe reprochoit la témérité de ſon amour, & dépériſſoit à vue d'œil ; il ignoroit ſa naiſſance : ſon père, devenu ſage par le malheur, la lui avoit cachée pour ne pas l'affliger. Le bon Yſouf-Manſoul étoit alarmé de l'état de ſa chère Mirzala ; elle s'obſtinoit à lui taire la cauſe de ſon mal : une pie qui avoit été témoin de ſon aventure avec Siud, vint

tout conter au roi ; car les animaux parloient auſſi dans cette isle fortunée.

Que fit le roi, demanda avec vivacité le Sultan ?

Il envoya ſur le champ, répondit Charmen, chercher Siud & ſon père, qui ſe trouva un prince détrôné, ancien ami du monarque : il unit Siud avec la belle Mirzala : ces jeunes époux firent les délices du peuple & la conſolation de la vieilleſſe du bon Yſouf-Manſoul.

Je vous entends, ma fille, répliqua le ſultan, ne ſeriez-vous point la pie qui m'avertit de ce que j'aurois dû faire ? Viſir Azem, ajouta-t-il, en s'adreſſant à lui, préparez-vous à partir demain pour l'isle Tranſparente.

Eliamanzor fut tranſporté de joie quand il entendit l'ordre que ſon père donnoit au Viſir. Les joues de la belle Sidi devinrent deux roſes vermeilles. Le ſultan embraſſa Charmen, pour la punir de la petite malice qu'elle venoit de lui faire.

Conclusion de l'Histoire d'Eliamanzor & de la princesse Sidi.

LA satisfaction de revoir bientôt les chers auteurs de ses jours brilloit dans les yeux de l'aimable princesse de l'isle Transparente; elle en entretenoit souvent le prince, qui ne lui parloit que de son amour. Sidi, interdite, ne lui répondoit que par un regard plein de douceur. L'espérance de son bonheur prochain rendoit à Eliamanzor sa gaieté & son éclat, avec autant de promptitude que la rosée rend la fraîcheur aux fleurs languissantes. Charmen lui en faisoit agréablement la guerre; Samour & Orcan n'étoient point à l'abri de ses saillies ingénieuses; le sultan s'en amusoit beaucoup. La reine partageoit sa tendresse entre ses deux enfans & Sidi qu'elle nommoit sa chère fille. Nous passions une soirée agréable, réunis dans un magnifique sallon, lorsque nous entendîmes voler au-dessus de nous un oiseau qui vint se percher sur le fourguis (1) du sultan: il se changea tout-à-coup en une escarboucle,

(1) Porte-aigrette d'un turban.

dont l'éclat effaça bientôt celui des lumières qui éclairoient le sallon. Au même instant nous vîmes Sidi, toute émue, se lever avec précipitation, & courir vers deux personnes qui entroient, en s'écriant : Ah mon père ! ah ma mère. Le sultan & la reine vouloient les aller recevoir, mais l'escarboucle, qui s'étoit transformée en une femme majestueuse, dit au sultan : *Prince, j'ai lu dans ton ame & j'ai prévenu tes désirs, en t'amenant moi-même les souverains de l'isle Transparente. Leur présence manquoit au bonheur de ma chère Sidi, & son union avec ton fils manque au tien. Tu dois à l'amitié & aux services d'Abdalla, que son devoir rappelle auprès de son maître, de l'en rendre témoin. Je cours l'annoncer à ton peuple.*

Les souverains de Borico & de l'isle Transparente bannirent entr'eux le cérémonial gênant de l'étiquette : Schah-Gévaher & Pehry Roksar se livrèrent sans réserve à la joie qu'ils eurent d'avoir retrouvé leur chère fille. Ils furent saisis d'indignation contre ses raviſſeurs, & frémirent des dangers qu'elle avoit courus : la reconnoissance qu'ils eurent pour Eliamanzor, de ceux auxquels il s'étoit exposé pour la délivrer, augmenta l'inclination qu'ils se sentoient pour

lui; ils lui témoignèrent leur bienveillance, quand on entendit retentir, dans le palais & dans les cours, ces cris : *Vive Eliamanzor, la prunelle de nos prunelles! vive la belle Sidi, le rosier de notre bonheur! que les étoiles du ciel soient autant de perles de prospérité qui couronnent leur union!*

Lorsque le sultan voulut donner des ordres pour les préparatifs de cette fête, il demeura stupéfait, quand on lui répondit que tout étoit prêt. Plusieurs azamoglans (1) apportèrent à la princesse, dans des corbeilles galamment ornées, des robes d'étoffes les plus riches, & des écrins remplis de pierreries d'un prix inestimable; ils présentèrent au prince des féredges (2) & des caftans (3) de brocard, avec un crit (4) dont la poignée paroissoit toute de diamant, & un turban où brilloit une aigrette d'une richesse immense.

Le murmure affectueux du peuple annonçoit son impatience de voir ce couple charmant, si digne l'un de l'autre : quand ils parurent sous leurs nouveaux habits, on les

(1) Pages.
(2) Veste à manches larges, doublée de fourrures.
(3) Longue robe à l'asiatique.
(4) Poignard court.

eût pris pour deux divinités; leur phyſionomie préſageoit le bonheur; ils ſe montrèrent au peuple, accompagnés de la plus brillante jeuneſſe de Borico, & ſe rendirent en pompe au milieu de ſes acclamations, à la principale moſquée, où nous les ſuivîmes avec les ſouverains de Borico & de l'isle Tranſparente, qui étoient précédés par leurs itchoglans & leurs azamoglans richement vêtus. Leur arrivée fut annoncée par une muſique bruyante, qui joua des airs plus doux quand le Muphti poſa ſur la tête des jeunes mariés deux couronnes d'or en lacs d'amour, ſurmontées de tourtereaux qui leur ſervoient de fleurons: il leur remit enſuite à chacun un épi d'or enrichi de diamans, parfaitement imité, pour ſymbole de la fécondité & de la fin du mariage. Cette cérémonie étoit à peine achevée, que nous vîmes la foule s'ouvrir pour laiſſer le paſſage libre à une femme reſpectable qui vint embraſſer l'adorable Sidi: *Ma chère fille*, lui dit-elle, *le ſoin que vous avez pris de moi, quand, ſous la forme d'un oiſeau, j'ai partagé vos peines, m'engage à vous accorder le don d'avoir tout le monde pour ami, & de porter la félicité par-tout où vous ſerez.*

Vous, prince, vous avez toutes les qua-

lités du cœur & de l'esprit ; j'y joins la prudence, la sagesse & la science de gouverner, pour faire, comme le sultan, le bonheur de son peuple.

C'est à regret que Gorec vous quitte ; mais je me dois au secours des opprimés, & au soin d'écarter nos ennemis de la route de mon bienfaiteur, le généreux Abdalla.

Le peuple se prosterna quand il vit disparoître ma reconnoissante protectrice : Mille voix unanimes répétèrent : *Donnez-nous donc de nouveaux cœurs pour suffire à l'amour que nous portons à nos dignes souverains !*

Le Sultan prit son sceptre & le remit entre les mains de son fils, pour marquer qu'il l'associoit à l'empire : il l'embrassa avec une tendresse digne de sa belle ame. Eliamanzor se prosterna avec noblesse aux genoux de son père, pour lui témoigner qu'il lui seroit toujours soumis : les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de force ; tout le monde étoit vivement affecté de cette scène majestueuse & touchante.

Le chemin par où nous retournâmes au palais étoit jonché de fleurs : une troupe de jeunes filles, parées de robes élégantes, à la tête desquelles brilloit l'aimable Charmen,

formoit avec des guirlandes une chaîne à l'entour de la belle Sidi : ces filles charmantes chantoient des aganis, où les noms de cette princesse & d'Eliamanzor étoient bénis & célébrés ; elles s'accompagnoient d'instrumens dont l'harmonie frappoit agréablement nos oreilles. Les habitans de Borico signalèrent leur amour pour leurs souverains par des fêtes magnifiques : ce que nous en admirâmes le plus, fut un jardin au naturel, rempli de fleurs, de légumes & d'arbres fruitiers, que l'on fit avancer par le moyen des machines au milieu d'une grande place vis-à-vis du palais, où les princes & les princesses prirent le plaisir de la promenade. On lui fit succéder, de la même manière, un étang rempli de poissons, sur lequel les souverains de Borico & de l'isle Transparente se promenèrent dans une barque ornée de banderoles & de voiles de soie de diverses couleurs, accompagnés d'une musique agréable qui étoit dans une autre barque. Des plongeurs furent chercher au fond de l'eau des coquillages qui renfermoient des perles d'une grosseur extraordinaire, qu'ils présentèrent à la charmante Sidi.

La joie de tant de cœurs se communiquoit au mien avec une vivacité que je n'avois

point éprouvée depuis long-temps : elle fut encore augmentée par la satisfaction de Samour & d'Orcan, qui imitèrent l'exemple d'Eliamanzor & de Sidi, en couronnant des mêmes nœuds leur tendresse mutuelle.

L'avertissement que m'avoit donné la dive convertie, ma protectrice, de me rendre à mon devoir, ne m'étoit point échappé de la mémoire, malgré les charmes de mon séjour à Borico. J'aurois craint, en parlant de mon départ, d'en troubler les fêtes, ou de paroître trop empressé de partir, après avoir obtenu le prix de mes recherches. Cependant, lorsque je fus déterminé à reprendre la route de ma patrie, je n'oubliai point d'aller remercier le pontife : « Abdalla, me dit-il, en l'abordant, reconnoissez Rem-Corim sous le nom de Ben-Addir ! Je reculai de surprise, mais il continua en souriant ; j'avois déjà fait plusieurs voyages ici, avant que de me retirer dans la Longue-Vallée, où je me suis donné un successeur au gré du peuple qui l'habite. Ne soyez pas étonné que je sois arrivé avant vous ; l'ordre des sages, auquel je vous ai proposé de vous initier, a des privilèges inconnus au reste des hommes. L'étude de la nature, à laquelle je me suis appliqué toute ma vie, m'a fait

conjecturer que la terre devoit renfermer dans son sein, pour les corps affoiblis, les mêmes principes de vigueur qu'elle communique aux plantes qui couvrent sa surface: en parcourant diverses contrées, j'ai découvert cette source-ci, & les propriétés que je lui ai trouvées ont secondé mon zèle pour le bien de l'humanité, par les expériences que j'en ai faites. Cependant, comme l'eau de cette source, prise inconsidérément, peut nuire beaucoup par la trop grande chaleur qu'elle porteroit dans le sang, il a fallu lui donner une origine merveilleuse, & observer dans sa distribution des cérémonies mystérieuses, afin que le peuple n'en abusât pas. Sa grande vertu réside dans sa source, parce que les parties alkalines qu'elle contient sont presque toutes évaporées avant qu'elle ait quitté l'enceinte du temple: de-là vient que celle du dehors a moins de qualité.

Les puissances malfaisantes qui ont traversé votre entreprise, sont l'emblême de l'ignorance, qui s'oppose aux progrès des sciences & des découvertes utiles au genre humain: les génies qui vous ont favorisé, désignent ces hommes sages & éclairés qui applanissent les difficultés qui se rencontrent

dans l'étude de la nature & dans la recherche de ſes tréſors : la loi qui écarte d'ici tout étranger qui ne ſurmonte pas les obſtacles, veut dire qu'il n'eſt pas permis à tout le monde de pénétrer dans le ſanctuaire de la nature, & que ce n'eſt que par un travail opiniâtre, & après bien des peines, qu'on peut y parvenir ».

Rem-Corim m'embraſſa, & me fit préſent de pluſieurs bouteilles de cette eau ſalutaire pour la reine Zulikhah & pour moi : je retournai au palais, ſi rempli d'étonnement, que je doutois encore ſi le pontife n'étoit pas un fantôme qui m'avoit parlé ſous les traits de Rem-Corim. Je trouvai, en arrivant, Orcan qui m'attendoit avec impatience ; il étoit déjà inſtruit de mon deſſein : cher Abdalla, me dit-il, mon ame eſt cruellement déchirée ; les bontés du prince, votre amitié, vos ſervices, me mettent dans l'affligeante alternative d'être ingrat envers l'un ou envers l'autre. Je voudrois vous ſuivre, & je ne peux quitter Eliamanzor : ma patrie, vous le ſavez, m'eſt interdite par les menaces d'une puiſſance qui m'en puniroit, ſi j'oubliois les bienfaits que j'en ai reçus. Généreux Abdalla, prononcez !

Non, s'écria le prince qui l'avoit entendu ;

il n'aura pas la cruauté de m'enlever deux amis. Les ſouverains de Borico & de l'isle Tranſparente, accourus avec les princeſſes & Samour, furent vivement affligés quand ils apprirent la réſolution où j'étois de partir : Charmen ne pouvoit me pardonner d'attriſter ſon frère : hélas ! s'ils avoient pu lire dans mon ame ce qui s'y paſſoit, ils auroient vu qu'elle ſe rouloit ſur les épines du regret & de la douleur. J'engageai Orcan, malgré la peine que j'avois à me ſéparer de lui, de céder à l'amitié d'Eliamanzor : j'emportai la ſatisfaction de voir ce jeune homme trouver avec Samour, dans le cœur d'un ami & dans ſes bienfaits, la fin des cruels malheurs qu'ils avoient eſſuyés : je me diſpoſai à partir, le cœur ſerré des tendres adieux de tant d'illuſtres & chers perſonnages.

Départ d'Abdalla de l'isle de Borico.

LORSQUE je fus rendu à bord, la quantité & la richeſſe des préſens que j'y trouvai me frappa : le ſultan & Eliamanzor en avoient comblé mes compagnons : notre navire reſſembloit à une ville bien approvi-

sionnée; aucune des commodités pour notre voyage ne fut oubliée. Je ne pus m'empêcher d'être ému à la vue des portraits d'Eliamanzor & de l'adorable Sidi. Orcan & Samour s'étoient fait peindre avec moi dans un tableau, au moment de notre séparation : je sentis couler mes larmes, en voyant l'expression de leur douleur : je leur vouai à tous un souvenir & une amitié qui n'auroient de terme que ma vie.

Avant que de lever l'ancre, tout l'équipage, la face tournée vers la ville auguste & sacrée (1), éleva ses mains; après les avoir purifiées par une ablution légale vers le ciel, pour implorer sa divine protection, nous invoquâmes l'ami de Dieu & la lumière de son trône (2) : je rendis intérieurement un hommage de reconnoissance à ma chère dive; après quoi, plein de confiance en la bonté céleste & dans la promesse que ma protectrice m'avoit faite de favoriser notre retour, j'ordonnai de mettre à la voile, en arborant le pavillon de l'invincible sultan des Indes.

Nous étions déjà éloignés de la rade,

(1) La Mecque.
(2) Titres donnés à Mahomet.

quand nous apperçûmes plusieurs cavaliers qui accouroient à toute bride vers le rivage; leurs cris, leurs gestes me percèrent le cœur : c'étoient Eliamanzor & Orcan qui me témoignoient leur désespoir de ne pas m'embrasser encore une fois. Cette dernière preuve de leur amitié me causa dans l'ame un déchirement cruel que le temps n'a pu guérir. Nous perdîmes bientôt de vue la terre & ces chers amis, pour rentrer dans ce vaste élément à qui le ciel sert de voûte, & reprendre nos fatigues & nos dangers.

J'avois eu le soin, pendant mon séjour à Borico, de vérifier la situation de cette isle, qui est sous la ligne au 192e degré de longitude : elle abonde en toutes sortes de choses nécessaires à la vie. Il y croît un arbre surprenant, dont le fruit donne à la fois du sucre, du vin, du miel & un baume admirable, qu'il renferme dans autant de cellules qui leur sont propres : le tronc de cet arbre se divise en plusieurs couches, & l'on tire de son bois des parfums exquis & des cordiaux excellens. Je n'avois vu aucun vieillard infirme dans l'isle : je reconnus beaucoup de franchise, de droiture, & d'affabilité dans ses habitans, qui sont fort adonnés

à la poéſie ; ce qu'on pourroit peut-être attribuer à la vertu de l'eau de la fontaine merveilleuſe. Les honneurs que l'on rend aux poëtes qui ſe ſont diſtingués, entretiennent l'émulation. La fable & le menſonge ſont proſcrits de leurs ouvrages ; car c'eſt dans ces poëmes que la nation puiſe ſes connoiſſances morales & économiques. Les hommes vertueux, & ceux qui ont le plus mérité de l'humanité, ſont les héros qu'ils célèbrent, & les ſeuls qui devoient être chantés : les femmes y ſont d'une beauté, d'une douceur & d'une modeſtie ſans égales ; tendres mères, épouſes complaiſantes, le ſoin de leur famille & de leur ménage eſt pour elles le premier & le plus grand des plaiſirs. Des mœurs auſſi ſages furent un regret de plus pour moi, d'avoir été obligé de quitter ce peuple aimable, & les triſtes & chers objets qui partageoient mon amitié.

L'immenſe étendue d'eau qui s'offroit de tous côtés à nos yeux, au milieu de laquelle nous découvrions différentes isles, qui ne nous paroiſſoient que comme de petits points, nous détermina à éviter d'aborder nulle part, à moins que nous ne fuſſions contraints par le mauvais temps d'y relâcher. Nous réſolûmes de ne nous arrêter qu'à Gilolo, & de

la gagner en doublant la pointe des Célèbes, le Baroſtan dans l'isle du Sumatra, pour m'acquitter de la promeſſe que j'avois faite à la Reine Zeineb & à la belle Zulikhah de les viſiter à mon retour. Nous avions des rafraîchiſſemens & des vivres pour quatre voyages comme le nôtre: nous allâmes pendant pluſieurs jours la ſonde à la main. La curioſité nous prit de chercher à découvrir quelques traces de l'isle Submergée, que nous jugions devoir être dans la proximité de notre parage; mais nos tentatives furent inutiles: nous ne pûmes nous défendre d'un reſſentiment de frayeur, en nous rappelant qu'il falloit, quand nous y fûmes portés, que nous euſſions pénétré dans les plus profonds abîmes de la mer. Nous ne tardâmes pas à être à la vue de l'isle Tranſparente que nous côtoyâmes; nous avions ſu de ſes Souverains, à Borico, que c'étoit la même dont nous avoit parlé l'Arabe aux belles mouſtaches noires, & dont il nous avoit raconté les particularités ſurprenantes. Sans l'envie d'accélérer notre route, nous aurions condeſcendu à la demande qu'il nous fit de nous y arrêter.

Après une navigation non interrompue de pluſieurs mois, nous vînmes mouiller au port

de Coheb (1), où nous apprîmes que le roi Batoche, son gendre, & la belle Zeineb sa fille étoient partis avec une flotte considérable pour l'expédition de Bornéo : nous remîmes à la voile pour suivre leurs traces ; en gagnant le sud des Célèbes, nous sentîmes la mer fort agitée. Elle étoit blanche d'écume & sembloit mugir. Il n'y avoit cependant aucune apparence de gros temps ; le ciel étoit brillant & serein : nous vîmes très-distinctement un homme qui, de dessus une éminence, nous faisoit un signal ; nous jugeâmes qu'il nous demandoit du secours ; nous lui envoyâmes notre chaloupe, dans laquelle il se rendit à notre bord. Il nous demanda avec instance de le recevoir, en nous disant qu'il nous avoit reconnus à notre pavillon pour sujets du glorieux monarque de l'Indostan sa patrie ; nous l'embrassâmes & nous fûmes charmés de rendre ce service à notre compatriote qui paroissoit dans la fleur de sa jeunesse : il nous apprît que dans la partie des Célèbes qu'il venoit de quitter, on avoit essuyé un violent tremblement de terre, dont les secousses n'étoient pas encore tout-à-fait appaisées. Nous conclûmes que

(1) Dans le royaume de Gilolo.

l'agitation de la mer en étoit une ſuite. Nous sûmes de lui que les habitans de ces isles faiſoient conſiſter une partie de leur luxe à porter des dents artificielles d'or ou d'autre métal, en ſe faiſant arracher celles que la nature leur a données, & que la mode, en les conſervant, étoit de ſe les teindre en vert ou en rouge, de même que les ongles, qu'ils laiſſent croître fort longs (1). Il nous ajouta que le commerce qu'il avoit fait dans ces isles & dans celles de la Sonde, l'avoit mis à portée de connoître les idées biſarres que ces inſulaires avoient du ſyſtême du monde, avant que l'étendard du prophète des prophètes y fût arboré par une prédilection ſingulière du Très-Haut pour ſon favori (2). Nous le priâmes de nous faire part de ce ſyſtême. Voici, reprit-il, ce qu'un des vieillards, dont la mémoire étoit le dépôt vivant des dogmes & des rites de leur religion, me dit.

---

(1) Les Macaſſarois ont cet uſage ſingulier.

(2) C'eſt un Muſulman qui parle. Le retard des miſſionnaires chrétiens qui furent prévenus par les Imans, fut la véritable cauſe que le mahométiſme fut adopté dans le royaume de Macaſſar.

Le nouveau Syſtême du monde.

LE ciel n'a jamais eu de commencement ; le ſoleil & la lune, qui en ont toujours été les ſouverains, vécurent aſſez long-temps en paix ; mais le ſoleil, d'un caractère bouillant, ſouffroit impatiemment qu'une femme ſe mêlât de tenir avec lui les rênes de l'empire céleſte. Il forma le projet de la détrôner : la lune qui en fut avertie, quoique d'un naturel pacifique, réſolut de défendre courageuſement ſes droits ; elle mit ſur pied une armée d'étoiles, que le ſoleil fit diſparoître par ſa préſence ſeule.

La reine, abandonnée de ſes troupes, fut forcée de chercher ſon ſalut dans la fuite : le ſoleil, plus animé contr'elle, la pourſuivoit vivement, dans le deſſein de la maltraiter ; malheureuſement pour la reine qui étoit enceinte, elle rencontra un gros nuage qui la fit trébucher : elle tomba ſur un ciel de cryſtal, & ſe bleſſa. Cette chûte la fit accoucher de la terre qui par ſon poids, fit au ciel du cryſtal un trou par lequel elle paſſa, & vint s'arrêter à l'endroit où elle eſt aujourd'hui.

La terre, en tombant, accoucha elle-même de deux sortes de géans, dont les uns s'enfoncèrent dans ses entrailles, & les autres s'emparèrent de la mer. Le soleil, émerveillé de cette heureuse fécondité, se radoucit un peu pour la lune; il fit même avec elle une trève, dont la principale condition fut le partage des enfans de la terre; le soleil en adopta la moitié, qu'il fit travailler à la formation des métaux, & à creuser les canaux par où circulent les sources. Ce sont les efforts que font ces ouvriers, en se remuant, qui occasionnent les tremblemens de terre, dont les secousses sont plus ou moins violentes, à proportion de la force des mouvemens de ces géans, & de la difficulté de leurs travaux.

La lune, à qui l'autre moitié des enfans de la terre étoit échue en partage, les employa à gouverner les poissons de la mer, & à vernir les coquillages qui font l'admiration des hommes. Cependant, comme leur souveraine est un peu capricieuse, ces géans se mutinent quelquefois contr'elle, & dans leur colère ils excitent ces tempêtes affreuses dont on est assailli sur la mer; leur haleine produit ces vents impétueux qui s'y déchaînent avec furie; & quand ils soufflent avec moins de violence,

violence, c'eſt que pluſieurs de ces géans ſont endormis, & repoſent la face tournée vers la vaſe de l'eau. Si l'âcreté du ſel dont elle eſt imprégnée leur picotte trop fortement les narines, ils éternuent avec tant de véhémence, que s'il ſe rencontre quelque vaiſſeau au-deſſus de leur tête, ils le renverſent & le font échouer. Depuis que la lune ſe mêle du diſtrict de la mer, on a remarqué qu'elle influe beaucoup ſur ſon flux & reflux, & que les marées lui ſont ſubordonnées.

Les deux ſouverains ayant reconnu que leurs querelles nuiſoient beaucoup à la fécondité de la terre, cimentèrent par une paix la trève qu'ils avoient faite, & réglèrent qu'à l'avenir l'empire du ciel demeureroit partagé entr'eux, à condition que le ſoleil règneroit le jour, & la lune pendant la nuit. Néanmoins, comme deux rivaux ſe pardonnent rarement ſans conſerver de rancune, s'il leur arrive de ſe rencontrer, leur haîne ſe réveille, ils ſe battent & ſe prennent au collet; de-là viennent les Eclipſes de ſoleil, parce qu'alors ces deux aſtres ſont aux priſes corps à corps.

Ce ſyſtême ſingulier de la cauſe des tremblemens de terre, des marées & des éclipſes, nous amuſa beaucoup dans le trajet que

nous fîmes de Célèbes, pour arriver au port de Benjarmaſſen (1), dans l'isle de Bornéo, d'où nous nous rendîmes par terre à Soucad, en laiſſant du monde ſur notre navire pour en prendre ſoin pendant notre abſence. Nous apprîmes en débarquant, qu'il s'étoit fait une heureuſe révolution dans la fortune de la belle Zeineb.

Fin de l'hiſtoire du Roi Léopard & de la Reine Zeineb.

En arrivant à la cour de Soucad nous trouvâmes le roi Léopard & Zeineb aſſis ſur un trône, ayant à leur côté le roi Batoche, qui recevoient les hommages de leurs ſujets, & le repentir de ceux qui s'étoient révoltés contr'eux. Je perçai, avec peine, la foule qui les environnoit. Voici, dis-je, en me jetant aux pieds de Zeineb, encore un fugitif que l'amitié vous ramène. La reine fit un cri de joie & me tendit la main. Mes chers ſujets, dit-elle à l'aſſemblée, c'eſt mon bienfaiteur, c'eſt celui qui vous a rendu votre reine. On répondit par une acclamation gé-

(1) Bendarmaſſin, ou Bendarmaſſen.

nérale, nous l'aimons autant que vous l'aimez! Ce cri universel de bienveillance fut un des momens les plus agréables de ma vie. Le roi de Soucad me témoigna l'amitié la plus vive. Le bon roi Batoche se ressouvint que j'avois eu le bonheur de lui rendre sa chère Zeineb.

Quand nous fûmes en liberté, cette belle reine m'apprit que son père, fidelle à sa promesse, avoit armé ses propres sujets pour la rétablir avec le roi son époux dans leurs états, & que l'entreprise avoit été conduite si secrettement, qu'ils avoient surpris l'usurpateur dans Soucad, où il se plongeoit dans la débauche avec ses complices. Voyant, ajouta-t-elle, qu'ils ne pouvoient nous échapper, ces lâches se jetèrent sur l'usurpateur & le percèrent de plusieurs coups. Au bruit de sa mort, les portes de la ville nous furent ouvertes. Ses assassins se dérobèrent, par la fuite, à leur juste punition. Nous ne pûmes nous empêcher de donner des larmes à la fin tragique de celui qui avoit causé nos malheurs. Le roi mon époux fit faire des obsèques à son frère, comme s'il n'eût point eu à se plaindre de lui. Vous avez été témoin de l'empressement de nos sujets. L'attention que nous avons eue de ménager les villes par

où nous avons passé, en faisant observer à nos troupes une exacte discipline, nous a regagné les cœurs que la nouveauté & l'intérêt avoient pu faire changer. Nous avons terminé heureusement cette expédition, sans répandre de sang. Qu'il est satisfaisant ! qu'il est doux ! cher Abdalla, quand on apporte les horreurs de la guerre & d'un juste ressentiment, de leur faire succéder la clémence & les bienfaits.

Je remarquois que Zeineb me considéroit attentivement. Les voyages, continua-t-elle, épuisent ordinairement ceux qui les entreprennent ; je vois au contraire que votre visage annonce un embonpoint & une fraîcheur dans les traits, qui semblent vous faire retourner à la jeunesse. J'aurois peut-être eu de la peine à vous reconnoître, si le souvenir d'un bienfaiteur pouvoit s'effacer d'une ame reconnoissante.

Je souris au discours de la reine ; je lui appris le succès de mon voyage, & que le changement qu'elle trouvoit en moi étoit l'effet de l'eau merveilleuse de Borico. Je la priai d'en accepter, non pas pour elle, qui étoit la jeunesse & la beauté même, mais pour le roi son père. Le cœur de Zeineb n'y put tenir, elle m'embrassa avec

une reconnoiſſance affectueuſe. Elle courut, tranſportée de joie, faire part de mon préſent au bon Roi Batoche; ce vieillard courageux en fit une heureuſe expérience. Mais le ſoin de ſon royaume le rappelant à Sagonofaé, ſon ſéjour à Soucad fut le terme du mien. J'y trouvai, avec plaiſir, le bon Iman Portugais; ſon zèle pour le progrès de ſa croyance, & ſon attachement pour Zeineb, l'avoient déterminé à la ſuivre dans les états du roi ſon époux. Ce fut de nouveaux aſſauts pour mon ame quand il fallut m'en ſéparer. Le bon roi Batoche, en me comblant de remercîmens, reprit la route de Gilolo, & moi celle du Sumatra, en regrettant que mon devoir ne pût s'accorder avec le déſir que j'avois de jouir plus long-temps de l'amitié de l'admirable Zeineb & du reconnoiſſant roi de Soucad.

Continuation des Aventures d'Abdalla.

A MESURE que j'avançois vers Sumatra, je ſentois diminuer le chagrin que j'avois eu de quitter Soucad. L'eſpérance de revoir bientôt mes bons amis, Almoraddin & Zulikhah, me rappeloit à la vie. Cependant,

un vent qui s'éleva avec violence, nous donna de l'inquiétude; nous étions menacés de mauvais temps: un ouragan qui dura presque une journée entière nous obligea de relâcher au port de Bantam (1), où nous trouvâmes un Zwangi Moluquois qui nous dit que c'étoit le grand Lanitho (2) qui avoit excité la tempête dont nous avions été battus, en envoyant contre notre navire ses Nitos (3); il nous proposa de les conjurer. Il nous assura que depuis qu'il étoit à Bantam, il avoit délivré de leurs maléfices plusieurs de ses habitans. Nous fûmes curieux de voir les cérémonies bisarres de cette conjuration. Il nous fit d'abord ranger en cercle, & après avoir allumé plusieurs bougies, il tira d'une espèce de coffre de petites images de bois de ses Nitos, qui étoient hideuses; il prit ensuite une gousse d'ail & un coûteau, dont il nous dit que la vertu étoit redoutable à ces esprits, & après avoir prononcé certaines paroles mystérieuses au son du tambour, il conjura ses Nitos d'appaiser leur colère contre nous. Il ajouta que nous pou-

(1) Dans l'isle de Java.
(2) Démon de l'air.
(3) Mauvais esprits.

vions remettre, en toute sûreté, à la voile, & que nous n'avions plus rien à craindre de ces esprits malfaisans qui, par ses ordres, étoient allés se réfugier dans des cannes de rocas (1).

Nous donnâmes plusieurs pièces d'argent à ce charlatan, dont toute la science consiste dans l'imbécille crédulité du peuple. Il parut si satisfait de notre générosité, qu'il auroit emprisonné tous les Nitos du monde si nous le lui eussions demandé. Mais le vent, plus favorable & plus sûr que lui, nous engagea à reprendre notre route pour Sumatra. Le ciel & la mer sembloient d'accord pour seconder l'impatience & l'empressement que j'avois d'aborder la côte si désirée du Barostan. Du plus loin que je pus la découvrir: O Almoraddin! ô Zulikhah! m'écriai-je, il ne falloit pas me faire jurer sur le livre dont l'original est resté au ciel (2), que je reviendrois auprès de vous; mon cœur seul suffisoit pour m'y ramener. Le plaisir que j'éprouve, en me rapprochant de vous, m'est un sûr garant de celui que vous aurez

(1) Production particulière des Moluques.

(2) L'Alcoran, dont la copie fut apportée par l'ange Gabriel à Mahomet.

de me revoir. Je reconnus, à l'émotion où j'étois, que j'avois les passions plus vives depuis que mon corps avoit repris de nouvelles forces. Enfin nous jetâmes l'ancre, je sautai le premier dans la chaloupe, en pressant les rameurs de me mettre promptement à terre. Je m'avançai à grands pas vers la ville, avec la même légèreté que j'avois eue dans ma jeunesse : j'y trouvai le peuple qui étoit encore dans les fêtes & dans la joie que leur occasionnoit la naissance d'un prince à qui Zulikhah avoit donné le jour; je la vis avec le sultan auprès du berceau de leur fils qu'ils caressoient. Je viens, m'écriai-je, en courant dans leurs bras, partager vos embrassemens paternels ! C'est un ami de plus que nous vous avons donné, reprirent-ils à la fois, d'une voix entrecoupée & tremblante de plaisir. Est-ce bien vous, me demandoient ces chers amis, en me faisant question sur question, sans me donner le temps d'y répondre ?

Après que ce tumulte charmant de notre amitié fut un peu modéré, j'offris à Zulikhah le présent de Rem-Corim. Des larmes d'attendrissement, au souvenir de ce sage, coulèrent le long de ses belles joues. Je lui appris son occupation dans l'isle de Borico,

& le motif qui l'y retenoit. Il eſt bien digne d'un ſage, & d'un ami de l'humanité, me répondit-elle. Je lui rendis compte, & au Sultan, de mes aventures depuis que je m'étois ſéparé d'eux. Je remerciai cette adorable amie du préſent qu'elle m'avoit fait, & je lui racontai les prodiges que ſa bague avoit opérés; ſans elle, ajoutai-je, en ſouriant, je ſerois à préſent un des mignons de Nerkèz. Almoraddin & Zulikhah me témoignèrent leur ſatisfaction de me voir échappé aux périls que j'avois eſſuyés; ils furent charmés de ſavoir que Eliamanzor & Orcan oublioient dans la tendreſſe de la belle Sidi & de l'aimable Samour, les diſgraces cruelles qu'ils avoient éprouvées. Un douloureux ſouvenir de ces dignes amis m'arracha un ſoupir amer, qui paſſa dans le cœur des Souverains du Baroſtan.

Nous fûmes alarmés, la reine & moi, de la rêverie dans laquelle Almoraddin tomba. Après un moment de ſilence, ſi nous envoyions, dit-il, à Cambaye une partie du préſent? La ſultane lui ſauta au col. Je vous entends, lui répliqua-t-elle, Abdalla m'a donné un époux, il nous donnera à tous les deux un père que ſes infirmités empêchent de venir jouir de notre affection

& du contentement que nous aurions de prendre soin de sa vieillesse.

Oh que les cœurs vertueux & reconnoissans ont de puissance sur les autres! chaque parole de la reine sembloit un rayon de la divinité qui pénétroit mon ame; elle épuisoit mon admiration par ses vertus. Elle fit partir sur le champ une saïque pour Cambaye, avec l'eau salutaire de Rem-Corim, pour le père d'Almoraddin. J'avois autrefois blâmé la tendresse aveugle de ce père par le sacrifice qu'il avoit fait de toute sa fortune pour complaire à son fils; mais je ne connoissois pas alors le prix de la reine du Barostan. Aucun trésor ne peut entrer en comparaison avec elle; elle mériteroit les richesses & l'empire du monde entier.

Je m'oublois avec eux dans les douceurs de l'amitié, lorsque le cri intérieur de mon devoir m'arracha à ces délices. Je ne pus les faire consentir à mon départ, qu'en leur promettant, qu'après le service de mon auguste maître, je reviendrois jouir auprès d'eux du bonheur d'avoir de véritables amis.

Je me rendis au port, l'ame absorbée de tristesse & d'amertume, que la présence d'Almoraddin, qui m'y suivit, me faisoit encore sentir plus vivement. Après nous

être embraſſés, ſans avoir la force de nous parler que par nos ſanglots, je rentrai à bord. Nous levâmes l'ancre pour côtoyer l'isle de Sumatra, & nous rejeter enſuite vers le nord dans le golfe de Bengale, où il ſembla, quand nous y fûmes arrivés, que toutes les puiſſances qui favoriſoient notre retour s'étoient réunies, pour régler l'haleine des vents qui enfloient nos voiles.

Nous éprouvions chaque jour, en nous rapprochant de notre patrie, ce ſentiment d'amour que toute ame bien née conſerve pour la terre qui a été ſon berceau. Nous remarquions cependant une certaine altération ſur le viſage de notre nouveau compagnon; ſa triſteſſe augmentoit même à meſure que nous avancions vers les côtes de l'Indoſtan. Comme nous ne lui ſoupçonnions point d'autres aventures que celles dont il nous avoit entretenus, nous fûmes fort étonnés de l'entendre ſoupirer. Il nous témoignoit par ſes regards inquiets, qu'il avoit quelque choſe qui lui peſoit ſur le cœur. Nous tâchâmes de lui faire prendre aſſez de confiance en nous, pour l'engager à nous faire part du ſujet de ſon chagrin. Il nous avoua, d'un air confus & embarraſſé, que la crainte de perdre notre eſtime

l'avoit seule empêché de nous dire le motif qui lui avoit fait quitter sa patrie ; mais qu'il comptoit sur notre indulgence pour les égaremens de sa jeunesse.

Histoire de Selim & de Zaphie.

JE m'appelle, nous dit-il, Selim ; je suis né auprès de Patan. Mes parens m'avoient donné, dès mon enfance, des principes de vertu. Heureux si je les avois toujours suivis ! J'aimois en secret la belle Zaphie, parente de Mesrem, lorsque je fis connoissance avec des jeunes gens de mon âge, qui m'entraînèrent dans la débauche. Un jour que nous avions la tête échauffée par les liqueurs que nous avions bues, nous nous racontâmes nos aventures. J'avouai ingénuement ma passion pour Zaphie, & mon embarras pour la lui déclarer. Un grand éclat de rire de mes camarades me décontenança & me fit monter le rouge au visage : ils me traitèrent d'imbécille, en me disant qu'une belle aimoit à être brusquée. Je résolus de profiter de leurs leçons & de m'en faire un mérite auprès d'eux. Je ne songeai plus qu'à épier Zaphie & à chercher le moment de la joindre seule.

Je sus qu'elle avoit coutume de se promener sur le soir dans un jardin. J'en franchis le mur, & je me cachai dans un endroit, d'où je ne tardai pas à la voir arriver. Ses grâces, sa sécurité, son innocence, me donnèrent des remords qui pensèrent me faire abandonner mon déteſtable projet; mais la crainte d'être en dérision à mes indignes amis l'emporta, & me la fit saisir par le bras au moment qu'elle passoit à côté de ma retraite : je joignis l'insulte à la violence. Zaphie, la courageuse Zaphie se battoit comme une lionne. Le juste ciel, protecteur de la vertu, irrité de ma scélérateſſe, envoya, pour m'en punir, un reptile qui s'élança sur moi, & me contraignit, par les plaies qu'il me fit au visage, & la douleur que j'y ressentis, d'abandonner la vertueuse Zaphie. Je cherchai mon salut par une prompte fuite. Honteux des marques que je portois, je n'osai m'exposer aux railleries de mes camarades, ni au ressentiment de mes parens, quand ils apprendroient les plaintes de Zaphie contre moi. Je pris la route de Cambaye où je m'embarquai sur un vaisseau qui partoit pour les isles de la Sonde. Je m'attachai à un riche négociant auquel il appartenoit, qui me prit en affection. L'intelligence que j'annonçois, l'aveu sincère

que je lui fis de mes fautes, me gagnèrent sa confiance; il m'associa à son commerce, & toutes nos entreprises nous ont réussi au-delà de nos désirs. J'ai perdu ce cher ami dans le dernier voyage que j'ai fait avec lui aux Célèbes, où notre vaisseau est venu échouer sur la côte où vous m'avez trouvé. Heureusement que j'ai sauvé mes richesses, que j'avois converties en pierreries. Le remords des outrages que j'ai faits à la beauté & à la vertu me suit par-tout. Le repentir que j'en ai m'a fait prendre la résolution de profiter de la première occasion que je trouverois de venir les réparer. Mais Zaphie me pardonnera-t-elle, ajouta-t-il, en essuyant des larmes qui couloient de ses yeux?

La sincérité de ce jeune homme me toucha: je vis dans sa conduite l'emportement & l'imprudence de la jeunesse. Son heureux naturel avoit été corrompu par les conseils pernicieux d'une mauvaise compagnie. Je recommandai au pilote d'engager Mesrem à intercéder pour lui auprès de Zaphie: il me répondit par des éclats de rire. Vraiment, dit-il, Selim m'a déjà l'obligation de lui avoir donné, sous la forme d'un lézard, des leçons de sagesse; je les lui ai gravées sur la figure avec mes griffes & mes dents, de

manière qu'elle ne doivent pas être encore effacées. Le jeune homme rougit : nous remarquâmes effectivement plusieurs cicatrices sur son visage. Le pilote lui apprit sa métamorphose en lézard. Selim loua le ciel de l'avoir châtié par cette voie de ses desseins criminels. Il embrassa le pilote, & je l'en estimai davantage.

Suite des Aventures d'Abdalla.

APRÈS une navigation longue & périlleuse, nous revîmes enfin le glorieux empire de l'Indostan. Un sentiment d'humilité & d'adoration nous fit prosterner tous, les yeux élevés vers la voûte admirable qui sert de parquet au trône de la suprême unité, à côté duquel est son premier favori & son divin envoyé. Je me rappelai, avec reconnoissance, l'effet des promesses de la dive, ma protectrice, qui avoit veillé à notre conservation. Nous prîmes terre pour gagner Daca (1), & nous rendre ensuite à Jéhan-Nabat (2), que l'auguste Chah-Jéhan ache-

(1) Ville au royaume de Bengale sur le Gange.
(2) La nouvelle Dély.

voit de faire bâtir, & où il avoit transféré, depuis notre départ, le siége de son empire. Mes compagnons de voyage ne voulurent point se séparer de moi; ils me suivirent à cette nouvelle capitale. Nous fûmes frappés de la magnificence du palais & du serrail que Chah-Jéhan y avoit fait construire. Aussitôt qu'il fut informé de mon retour, il commanda à Ouglouf-Kan de m'introduire dans son appartement; il parut étonné de me revoir aussi changé que je l'étois à mon avantage. « Invincible monarque des monarques, source de justice, abri de l'orphelin, lui dis-je, après avoir frappé par trois fois la terre de mon front, ce que tu vois est l'effet admirable de l'eau de la source divine dont j'apporte la plus pure à tes pieds ».

L'Empereur, transporté de joie, me releva lui-même & m'embrassa. « Cher Abdalla, me répondit-il, comment pourrai-je récompenser ton zèle? Ouglouf-Kan, conduis en triomphe au milieu de mes gardes le nouvel omrah (1) de Jéhan-Nabat, & l'ami de ton maître. Celui qui n'a pas craint d'exposer ses jours pour augmenter les miens ne peut être assez honoré ».

(1) Gouverneur.

Chah-Jéhan voulut être lui-même témoin de la pompe de sa reconnoissance envers moi : il se travestit & se mêla dans la foule du peuple, que ce triomphe nouveau faisoit accourir dans toutes les rues par où nous passions. Il combla de présens tous ceux qui avoient partagé mes travaux. J'y joignis les marques de mon amitié pour eux ; ils me promirent de revenir me trouver après qu'ils auroient satisfait à ce qu'ils devoient à leurs parens. L'Arabe aux belles moustaches noires s'attacha auprès de moi, ainsi que Moslema, l'autre Arabe, avec qui je me rappelois tendrement le souvenir des chers amis dont la destinée me forçoit de vivre éloigné.

L'exactitude que j'apportois à remplir les devoirs de ma nouvelle dignité redoubla l'amitié de l'empereur pour moi. Un jour que nous étions rassemblés auprès de lui, l'émir Gemla, le vénérable chef des Imans, le capitaine de ses gardes & moi, par le saint Mont Arafat (1), s'écria Chah-Jéhan, la vérité est souvent derrière le rideau de l'erreur ! Sans l'ignorance de l'ancien Bengale, & les monstres fantastiques d'Amrou, fils de

(1) Montagne près de la Mecque, fort révérée des Musulmans.

Gigim, je ne poſſéderois pas maintenant un tréſor de ſanté.

Magnifique ſultan, lui repartis-je, Amrou ne nous a point trompés dans ce qu'il dit de la ſource merveilleuſe & des prodiges qu'on y rencontre. Là-deſſus je lui racontai ceux qui avoient précédé mon arrivée à Borico, & ce qui s'étoit paſſé à la fontaine. L'empereur & ceux qui m'écoutoient ouvroient de grands yeux, où ſe peignoit leur ſurpriſe. Chah-Jéhan reprit; en riant, que j'ai d'obligation à ces monſtres d'avoir épargné un ami qui m'eſt auſſi précieux! Il me prit à l'écart: Gemla & les autres s'éloignèrent par reſpect. « Infatigable fils d'Hanif, me dit-il, la gloire & l'intérêt de mon empire appellent à Jacatra (1) le plus zélé de mes ſerviteurs, pour y traiter du commerce de mes états & le faire fleurir; je n'en connois point qui ſoit plus digne que toi de ma confiance. Pars & ſouviens-toi que c'eſt à regret que je t'expoſe à de nouvelles fatigues ».

Je me proſternai, & je reçus les ordres de mon auguſte maître avec toute la ſoumiſſion que lui devoit ſon eſclave. Je courus me mettre en état de les exécuter promp-

(1) Batavia.

tement. Le pilote qui étoit de retour, ne voulut pas confier à d'autre le gouvernail du vaisseau qui devoit me transporter à Jacatra. Cette nouvelle preuve de son attachement pour moi me fut sensible : il m'apprit que la belle Zaphie, vaincue par les larmes de Selim & par les sollicitations de Mesrem, peut-être même par son inclination, car Selim avoit une figure fort agréable, avoit accepté son répentir, sa main & ses richesses.

Après avoir reçu mes instructions secrettes, je m'embarquai avec les deux Arabes qui voulurent de nouveau partager ma fortune. Je pris la même route que j'avois tenue la première fois en allant à la recherche de Borico. Je n'oubliai point en passant par Calicut la belle Rouschen, ni l'aimable Loulou, dont l'esprit & les grâces étoient augmentés avec son âge. Sa mère & elle eurent beaucoup de peine à me remettre. Hé bien, malicieuse Loulou, lui dis-je en l'embrassant, les hommes, comme vous le voyez, quittent leurs vieilles peaux, aussi-bien que les serpens ! J'ai laissé la mienne à Borico. Elle sourit, & me répondit que j'avois sans doute retrouvé le brevet de jeunesse perpétuelle dont l'âne s'étoit si lourdement laissé dévaliser. Elle me paya sur le champ d'un nouveau conte.

Quatrième conte de Loulou.

AU temps où tout ce qui existe dans la nature avoit le don de la parole, cet heureux temps s'appeloit l'âge d'or, l'oiseau mouche apperçut deux petits grains qu'il prit pour du millet ; il courut les ramasser : il ne lui faut pas beaucoup pour le rassasier ; un pareil repas étoit pour lui des nôces : il étoit prêt à les avaler, lorsque l'un de ces grains lui parla de la sorte : bel oisillon, mon ami, de grâce ne nous mange pas ! nous ignorons encore le bonheur de vivre ; aide-nous plutôt à en jouir ; porte-nous sur ce mûrier & reviens dans quelque temps, tu verras des merveilles.

Le petit oiseau, qui n'étoit ni cruel ni vorace, fit ce que ces grains lui demandoient ; il les déposa sur une feuille. La curiosité le ramena, au bout de quelques jours, auprès de ses petits grains parlans : il les cherchoit de tous ses yeux, & n'appercevoit, à l'endroit où il les avoit laissés, que deux petites chenilles ; ce ne sont pas là, dit-il, nos deux amis, ils avoient la figure ronde, & ceux-là ont le corps long ; ces nouveaux

venus les auront sans doute dévorés. Il alloit les en punir, lorsqu'une de ces chenilles lui dit: cher oisillon, nous sommes tes petits grains; laisse-nous ronger ces feuilles, & tu seras encore plus dans l'admiration: à la bonne heure, répondit-il; là-dessus il les quitta. Il revint quelque temps après; il vit ses deux élèves étendus sur le dos & sans mouvement: comme ils avoient grossi, hélas! s'écria-t-il; ils sont sûrement morts, puisqu'ils sont enflés: oisillon s'en alla fort triste. Peu de jours après, en voltigeant autour du mûrier, il fut transporté de joie de retrouver ses chères chenilles vivantes; il les embrassa, en versant des larmes de plaisir. Elles lui parurent encore plus belles depuis qu'elles avoient changé de peau. Il fut bientôt alarmé de les voir attachées par quantité de fils très-déliés; il voulut les rompre: n'en faites rien, lui crièrent-elles à la fois. Je le veux bien, répliqua-t-il, vivez à votre guise. Notre oiseau ne tarda guères à revenir. Que vois-je! s'écria-t-il, ô malheur! ô barbarie! quelqu'ennemi a sans doute enfermé nos amies dans ces deux prisons! Aussitôt il donne un coup de bec à chaque coque & la crève. Il fut effrayé de n'y trouver que deux chrysalides informes:

la peur qu'il en eut le fit reculer & s'enfuir. L'agitation où il étoit l'empêcha de dormir pendant plusieurs nuits. L'inquiétude de savoir si ces deux monstres étoient ses élèves, ou bien d'en apprendre des nouvelles, le rappela auprès d'eux. Console-toi, lui dit une de ces chrysalides, nous sommes vivantes & nous t'aimons toujours ; tu vois en nous l'exemple des vicissitudes humaines. L'oiseau émerveillé fut quelque temps sans les voir ; il courut, à son retour, à leurs coques, & n'y trouvant qu'une enveloppe brunâtre : hélas, s'écria-t-il, en sanglottant, voici leurs tristes dépouilles ! je ne les reverrai plus ! Il étoit inconsolable. Un jour qu'il planoit légèrement dans les airs, il fut surpris de s'entendre appeler ; il vit, en s'approchant, deux petits papillons vifs & sémillans, qui lui dirent, cher ami, voilà pourtant vos deux petits grains ; nous savons à présent ce que c'est que la vie, elle n'est qu'un songe, & ne vaut pas la peine qu'on se tourmente tant pour la conserver ; car quelle a été notre destinée ? Nous avons manqué de vous servir de déjeûner ; échappés à ce danger, notre première forme ne s'est développée que pour nous rendre sujets aux besoins, à la douleur & aux ma-

ladies; nous avons été condamnés au travail en grandiſſant; &, pour récompenſe, nous nous ſommes trouvés enfermés dans une étroite priſon; l'amour nous en a tirés pour nous faire jouir un inſtant de ſes plaiſirs, & quand nous ſemblons rajeunir, la mort eſt derrière nous, qui nous preſſe de quitter ce que nous avons de plus cher. C'eſt donc là ce qu'on appelle *bonheur?* Ce qui nous conſole, avant que de mourir, c'eſt de pouvoir embraſſer encore une fois notre bienfaiteur. Ils firent un dernier effort pour ſe traîner vers lui, & tombèrent à ſes pieds. Le petit oiſeau, attendri, ne put s'empêcher de les pleurer.

Je me ſouviendrai long-temps de votre leçon, méchante Loulou; vous m'avez fait l'hiſtoire de ma vie; mais ſi j'ai un jour quelque regret en la quittant, ce ſera le vôtre que j'emporterai. Je lui contai, & à ſa mère, ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation. Je leur appris les propriétés étonnantes de l'eau de la fontaine de Borico, dont elles voyoient la preuve en moi. Je vous en offrirois, continuai-je, ſi l'on pouvoit ajouter quelque choſe à la fraîcheur de votre teint à l'une & à l'autre. Rouſchen ne parut point ſurpriſe de ce que j'a-

vois vu dans l'isle Submergée, après ce qui lui étoit arrivé à elle-même dans l'isle Détournée. Je regrettai de ne pas pouvoir prolonger mon séjour à Calicut; je pris congé de cette belle Persane & de la charmante Loulou, & je fus rejoindre, à bord, mes compagnons.

Fin des Aventures d'Abdalla.

L'HEURE de notre départ & celle de la première prière approchant, après nous y être préparés par l'ablution de précepte, nous mîmes sur un tapis le livre divin, que nous saluâmes respectueusement, en nous bouchant les oreilles avec les deux pouces. Nous nous recueillîmes ensuite, & nous récitâmes, en remuant avec mesure les lèvres, les quatre-vingt-dix-neuf noms du très-haut, sur les quatre-vingt-dix-neuf grains du chapelet (1); nous nous recommandâmes aussi à la protection de son visir chéri (2), & nous continuâmes notre

---

(1) Les Musulmans, en priant cinq fois le jour, sont fort religieux à observer ces cérémonies.

(2) Mahomet.

route

route pour Jacatra. Jamais la mer n'avoit été plus tranquille qu'elle l'étoit. Sa surface, en réfléchissant les rayons du soleil, paroissoit argentée. Les vents qui la faisoient à peine rider, enfloient nos voiles, & porteient légèrement notre vaisseau vers la pointe de Ceylan que nous doublâmes pour gagner ensuite les côtes de Sumatra. Je ne pus me voir si près de mes chers amis, Almoraddin & Zulikhah, sans entendre de nouveau le cri de l'amitié qui m'appeloit vers eux. Ils me bénirent mille fois de leur avoir rendu un père pour qui Zulikhah disputoit de tendresse avec Almoraddin. Je vis ce vieillard, dont le visage frais n'avoit plus aucunes traces de rides, & annonçoit la santé la plus décidée. Je regrettois que Chah-Jéhan n'eût point encore éprouvé les effets merveilleux de l'eau de Borico ; ce n'étoit point à son esclave à pénétrer les raisons qui lui en faisoient différer l'usage.

Ma nouvelle commission causa beaucoup de joie à Almoraddin & à Zulikhah, parce qu'elle me rapprochoit d'eux. Ils en eurent moins de peine à consentir à mon départ. Je trouvai, en arrivant à Jacatra, une nou-

velle colonie d'infidelles (1), qui s'étoit emparée du commerce de l'isle. C'étoit avec eux (2), que j'avois à traiter; j'admirai leur intelligence dans le commerce, & leur simplicité dans leurs habits & dans leurs mœurs. L'amitié que je liai bientôt avec un de ces nouveaux colons, nommé Berkuys, me procura des facilités pour ménager les intérêts de l'invincible Chah-Jéhan, & la douceur de sa société rendoit mon séjour à Jacatra plus agréable. J'y reçus une preuve signalée de l'amitié d'Almoraddin & de Zulikhah, par le voyage exprès qu'ils firent pour profiter du temps que mes négociations exigeroient que j'y restasse. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le manuscrit arabe ne dit point si Abdalla conclut ce fameux traité de commerce. Sa mort précipitée fit soupçonner qu'il s'étoit empoisonné à la fausse nouvelle qui se répandit de celle de son maître.

(1) Les Musulmans traitent d'infidelles tous ceux qui ne sont pas de leur croyance.

(2) Les Hollandois.

Chah-Jéhan, qui réſervoit ſans doute ſon tréſor de ſanté pour ſes plaiſirs, le ménageoit, & n'y avoit point encore touché avant le départ d'Abdalla. L'uſage immodéré qu'il en fit au ſortir des bras d'une jeune aſeki (1), dont l'eſprit & les grâces avoient charmé ce bon empereur, lui fut funeſte. Cette eau ſpiritueuſe lui cauſa un dérangement ſi conſidérable dans le cerveau, par ſa trop grande chaleur, qu'il tomba en démence. Aureng-Zeb, le plus ambitieux de ſes fils, profita du déſordre de ſon eſprit, pour s'emparer de ſon trône. Il le confina dans une priſon, où ce prince infortuné finit, long-temps après, ſes jours que la vertu de l'eau ne prolongea malheureuſement que trop pour lui. Quel dommage pour nos validés (2), que ce précieux antidote contre la rage de l'ennemi de leurs charmes, ſe ſoit perdu ! On verra ſans doute un jour quelque héroïne affronter les fatigues & les dangers d'un nouveau voyage à Borico. Elle doit être sûre d'emporter avec elle les vœux de ſon ſexe pour le ſuccès de ſon entrepriſe & de ſon retour ;

(1) Favorite.
(2) Sultanes mêmes.

en rendant ſon nom immortel, elle méritera celui de la FÉE PROTECTRICE DE LA BEAUTÉ.

Fin du treizième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome Treizième.

LES AVENTURES D'ABDALLA.

Histoire du Géant Hardoun & de la belle Nour ; & l'Histoire du génie Feridoun & de la princesse Cheroudah, page 5
Aventure du Santon, mari de la jeune femme, 24
Aventure du premier des jeunes Santons tristes, 28
Aventure du second des jeunes Santons tristes, 33
Aventure du troisième des jeunes Santons tristes, 41
Aventure du vieux Santon chez la reine des Montagnes, 48
Continuation de l'Histoire d'Almoraddin & de la reine Zulikhah, 61
Suite de l'Histoire d'Almoraddin & de la reine Zulikhah, 70
Histoire de la reine Aïschah & du roi Nerker, 83
Histoire de Daën Bosamco, prince de Macassar, 102

Hiſtoire d'Ibrahim, ſultan de Cuncalam, & de la princeſſe Konguitay, page 107
Suite des Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, 117
Aventures du ſage Rem-Corim, prince de la Longue-Vallée, 122
Continuation de l'hiſtoire d'Abdalla, 133
Hiſtoire de Dilſenguin, reſtaurateur de la magie, & de la princeſſe Périfirime, fondatrice de la féerie, 137
Hiſtoire de Zineddin & de la belle Nahala, 155
Continuation de l'hiſtoire de Dilſenguin & de Periſirime, 166
Voyage de Periſirime, & ſa retraite dans la péninſule inacceſſible. 175
Fin de l'Hiſtoire de Dilſenguin & de la princeſſe Periſirime, 195
Suite des Aventures d'Abdalla, 202
Aventure de l'Arabe aux belles mouſtaches noires, 217
Hiſtoire de Moslema & de la fidelle Raſimé, 227
Conte de l'Iman Portugais, 247
Continuation des Aventures d'Abdalla, 254
Hiſtoire de la princeſſe Zeineb & du roi Léopard, 257
Hiſtoire du Pilote & de Meſrem, 276

Continuation des Aventures d'Abdalla, p. 286
Péche de l'Ambre gris dans l'isle des Chiavambars, 283
Suite des Aventures d'Abdalla, 290
Continuation de l'Histoire du Pilote, 297
Aventure du jeune Guerrier, 302
Conclusion de l'histoire du Pilote, 305
Suite des Aventures d'Abdalla, 313
Suite de l'Histoire du roi Léopard & de la reine Zeineb, 321
Suite des Aventures d'Abdalla, 334
Destruction des enchantemens de Nerkèz, 338
Aventures du jeune Egyptien, 352
Aventures de l'Homme nud, ou Histoire d'Eliamanzor & de la Princesse Sidi, 359
Suite des Aventures du jeune Egyptien, ou Histoire de la dame aux belles pabouches, 369
Voyage de l'Arabe aux belles moustaches noires à l'isle Lumineuse, ou le monde Transparent, 379
Aventures d'Abdalla dans l'isle Submergée, 392
Histoire de Louchine & des trois Princes bossus, 408
Suite des Aventures d'Abdalla, 418
Arrivée d'Abdalla dans l'isle de Borico, 425
Songe d'Abdalla, 428
Aventure d'Abdalla à la fontaine de Borico, 431

Conte de Charmen, page 436
Conclusion de l'Histoire d'Eliamanzor & de la princesse Sidi, 439
Départ d'Abdalla de l'isle de Borico, 448
Le nouveau Système du monde, 455
Fin de l'histoire du Roi Léopard & de la Reine Zeineb, 458
Continuation des Aventures d'Abdalla, 461
Histoire de Selim & de Zaphie, 468
Suite des Aventures d'Abdalla, 471
Quatrième conte de Loulou, 476
Fin des Aventures d'Abdalla, 480

Fin de la Table du treizième Volume.